

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XV

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1

MADELEINE

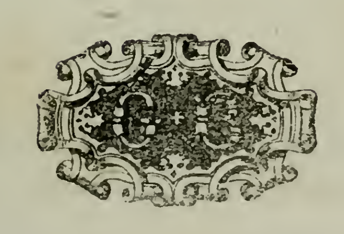
PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassait
Et de mon corps chassait
Mon âme languissante.

Sedaine, RICHARD.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

MADELEINE.

CHAPITRE I.

LA FÊTE DE SAINT-CLOUD.

—

C'était la fête à Saint-Cloud : je ne vous la décrirai pas, parce que probablement vous y avez été et que vous savez ce que c'est tout aussi bien que moi ; si cependant, soit que vous n'habitiez pas Paris, ou soit que, vos affaires vous y ayant toujours retenu, vous ne connaissiez pas cette bacchanale, qui, tous les ans

se renouvelle, pendant trois dimanches de suite, dans un des plus jolis parcs des environs de Paris, alors... je ne vous en ferai pas non plus le tableau; car on l'a déjà fait fort souvent et je n'aime pas à répéter ce que les autres ont dit.

Enfin c'était le dernier dimanche, ce qu'on appelle, je crois, le beau dimanche, qui termine les fêtes. Le temps était superbe; il y avait une foule immense dans le parc; on pouvait à peine passer à la grille, tant était grande la cohue; puis les marchands de melons avaient étalé là des maraîchers de toutes les grosseurs; puis les conducteurs de *coucous* vous poursuivaient pour vous offrir des places : et, quand on était parvenu à échapper à tout cela et à entrer dans le parc, alors on se trouvait serré entre des promeneurs, dont les uns vous poussaient à droite, d'autres à gauche; on était forcé de s'arrêter devant une boutique de pains d'épice, ou emporté vers la pièce d'eau; on avalait de la poussière et on était assourdi par le bruit des mirlitons et des claquettes : c'était bien gentil!

Pour s'amuser à une fête champêtre, il faut

trois choses : d'abord être d'une bonne santé. Vous me direz peut-être que la santé est indispensable à tous les amusements ; je vous répondrai qu'il en est de doux, de tranquilles qui ne fatiguent pas, tandis qu'à une fête publique, dans une cohue, il est bien difficile de ne pas être souvent sur ses jambes. Il faut donc d'abord une bonne santé, ensuite de l'argent plein ses poches, et enfin ne pas être amoureux.

Cette dernière condition vous semblera encore singulière ; mais, en y réfléchissant bien, je crois que vous serez de mon avis. Quand on est amoureux et que l'on tient sa maîtresse sous son bras, on n'aime pas à être dans la foule. Comment se regarder à son aise? comment faire passer son âme dans ses yeux, lorsque des figures inconnues vous entourent, vous examinent bêtement, indiscrètement, comme si vos affaires les regardaient? Les amoureux préfèrent les promenades solitaires ; ils ont raison.

Si un amoureux est là sans celle qu'il aime, ce bruit, ce monde, ces grisettes de Paris, ces grosses filles de village, n'ont aucun charme pour lui ; son esprit, son cœur sont ailleurs.

Les badeaux l'impatientent, les paillasses ne le font pas rire, la grosse gaîté qu'il entend l'assourdit, l'assomme, et son plus ardent désir est de s'éloigner de cette foule qui l'obsède et l'empêche de penser à son aise.

J'ajouterai encore que, sans être amoureux, on peut s'ennuyer beaucoup aux fêtes de Saint-Cloud et autres. Tout le monde n'aime pas le bruit, les cris, les réunions populaires; cette gaîté qui ressemble à des querelles; cette musique qui vous écorche les oreilles, et ces dîners où l'on paie très cher pour être fort mal. Souvent aussi tout cela nous amuse à vingt ans et nous ennuie à trente. Pourquoi serions-nous constants dans nos goûts, puisque nous ne le sommes pas dans nos affections?

Mais il s'agit de deux personnages qui viennent de descendre de l'accellérée, et se disposent à s'amuser à Saint-Cloud, parce qu'ils ont ce que je trouve nécessaire pour cela: de la santé, de l'argent et point de passion dans le cœur. Ce sont deux hommes bien mis, sans recherche, sans fatuité : l'un, qui peut avoir vingt-six à vingt-sept ans, est d'une taille moyenne, brun, pâle, a de beaux yeux, une

figure distinguée et beaucoup de charme dans la physionomie; l'autre qui a six ou ou sept ans de plus, est moins grand, plus gros, a des traits forts, un teint coloré, des yeux vifs et gais, et toute l'encolure d'un bon vivant.

Ces messieurs traversent la place sur laquelle est le restaurant de la *Tête-Noire*. Ils veulent aller sur-le-champ dans le parc; au passage de la grille;, ils se trouvent dans une poussée de monde.

« Prenons garde à nos mouchoirs! » dit le plus âgé en portant sa main à sa poche : il y a » dans tout ce monde-là des gens qui pourraient » bien nous en débarrasser.

» — Il me semble qu'il faudrait d'abord » prendre garde à nos montres, » répond le » jeune homme en souriant.

» — Comment!... est-ce que tu as pris la » tienne? — Sans doute. — Moi, je n'en prends » jamais quand je vais dans les foules : c'est » risquer de se la faire voler. — Alors comment » fais-tu quand tu veux savoir l'heure pour » dîner ou partir. — Je calcule d'après mon ap- » pétit ou bien je demande. J'aime mieux cela » que de m'exposer à perdre ma montre... je

» serais très vexé si on me volait. Un artiste, » un peintre!... ça ne peut pas s'acheter une » montre tous les jours!... — Tu ferais un ta- » bleau de plus, voilà tout.

» — Ah! oui, ça t'est facile à dire, mon » cher Victor! On fait bien le tableau, mais le » vendre, c'est autre chose!... surtout à présent » que les gens riches deviennent avares, mer- » cantiles; qu'ils ne rougissent pas de marchan- » der le talent... Mais ne parlons pas peinture, » nous sommes venus pour nous amuser. »

Ces messieurs se promènent dans le parc ; ils examinent les boutiques, les curiosités ; ils lorgnent les jolis minois quand ils en aperçoivent ; ils se regardent en riant à l'aspect d'une tête grotesque, d'une tournure ridicule; enfin ils sont de bonne humeur et très en train de plaisanter sur tout ce qu'ils verront.

Cependant ces messieurs se promènent depuis trois heures ; ils ont vu beaucoup de figures, de tournures qui prêtaient à rire; mais il n'est pas nécessaire d'aller à la fête de Saint-Cloud pour trouver cela. Enfin Victor (c'est le plus jeune) dit à son compagnon : « Mon cher » Dufour, je commence à avoir assez de la pro-

» menade. Est-ce que c'est bien amusant d'être
» balotté au milieu de tout ce monde, de se
» sentir écraser les pieds par de laides paysan-
» nes, et de passer la journée à chercher ses
» connaissances, auxquelles on a donné rendez-
» vous ; mais beaucoup de dames que je vois à
» Paris... et dont plusieurs sont fort aimables,
» m'avaient dit dans la semaine : Nous irons
» dimanche à Saint-Cloud; allez-y aussi : vous
» nous y trouverez. Mais trouvez donc quel-
» qu'un ici!... — Eh bien ! tu te passeras de tes
» dames... Est-ce que tu devais retrouver une...
» une passion ici? — Eh! non!... Oh! je suis
» bien tranquille pour le moment... mais ce
» qui m'ennuie : j'ai besoin d'avoir toujours le
» cœur occupé. — Oui soit par l'une, soit par
» l'autre... quelquefois même par plusieurs à la
» fois, n'est-ce pas? — Tu crois rire, Dufour!
» Mais est-ce qu'il ne t'est pas arrivé aussi d'ai-
» mer, mais ce qui s'appelle aimer, plusieurs
» femmes en même temps? — Plusieurs?......
» Ma foi! je ne m'en souviens pas. . — Tu n'en
» as peut-être pas aimé vraiment une seule? —
» Oh! si... j'ai aimé... j'ai même très bien
» aimé... mais cependant il ne fallait jamais

» que cela me dérangeât de mes études, de » mon travail, parce qu'avant tout un artiste » doit penser à son art et à son avenir. — C'est-» à-dire que tu penses à tes amours quand tu as » le temps, quand cela ne te gêne pas? — Oh! » j'y pensais assez... une fois même j'ai été » bien tourmenté, bien inquiet... Il est vrai que » je n'avais que vingt ans alors. J'avais pour » maîtresse une jolie petite femme bien gaie, » bien coquette. Un jour, elle me dit de ne pas » aller chez elle le lendemain soir, parce qu'elle » attend une de ses parentes. C'est bon, c'est » convenu. Le lendemain, je ne sais quelle » idée me passe par la tête... J'étais un peu ja-» loux... je me dis: C'est drôle qu'il lui arrive » ce soir une parente dont je n'ai jamais en-» tendu parler; si cette parente... était un » homme, un rival. Bref, laissant là mes crayons » je vais le soir jusqu'à la demeure de ma belle. » Je vois qu'il y a de la lumière chez elle... je » monte... il n'y avait pas de portier et je con-» naissais le secret de l'allée. Arrivé devant la » porte de la dame, je marche bien doucement, » je retiens ma respiration, et je me colle l'o-» reille contre la serrure. L'appartement de ma

» maîtresse ne se composait que d'une seule » pièce; par conséquent, la société ne pouvait » se tenir très-éloignée. J'entends parler, j'en- » tends rire; je trouve que les éclats de joie sont » bien mâles pour être ceux d'une parente. J'é- » coute; je reste là très longtemps... souvent je » n'entendais plus rien. Enfin, après être resté » plus d'une heure sur le carré... fatigué de ma » sotte position...

» — Tu n'y tiens plus, et tu enfonces la porte » d'un coup de pied?

» — Non, ce n'est pas cela du tout. Je me » dis : Ma foi! que ce soit une parente, un » oncle, tout ce que ça voudra, j'en ai assez!... » Et là-dessus je renfonce mon chapeau sur ma » tête, et je m'en retourne copier mes acadé- » mies. C'est la seule fois que l'amour m'ait » tourmenté.

» — Ah! ah! ce pauvre Dufour, qui appelle » cela être amoureux... Pourtant tu es assez » méfiant, de ton naturel, et je m'étonne que » tu n'aies pas cherché à t'assurer si on te » trompait. — Écoute, il faut se raisonner : » cette petite femme me convenait; elle ne me » coûtait rien, je me suis dit : si je me brouille

» avec elle, il faudra que je me cherche une
» autre connaissance ; et ma foi alors j'étais très-
» occupé de mes études, ça m'aurait dérangé.
» On n'est trompé que quand on craint de l'ê-
» tre, mais du moment qu'on se dit : je m'at-
» tends à tout ! ça m'est égal ; alors je n'appelle
» plus cela être trompé. — C'est fort heureux
» de pouvoir prendre les choses comme cela :
» moi, quand j'aime, je suis jaloux. — Peut-
» être même quand tu n'aimes pas ? — C'est
» possible. Et cependant je suis de bonne foi :
» quand je dis à une femme que je l'aime, c'est
» qu'alors je l'aime réellement. Tout en étant
» volage, je suis très-sentimental, je veux de
» l'amour jusque dans mes liaisons les plus lé-
» gères... — Oui, c'est comme de la muscade,
» *tu en as mis partout.* — Je crois que cela vaut
» mieux que de n'en mettre nulle part. Ah !
» Dufour, sans l'amour la vie serait monotone !...
» — Eh bien ! qu'on me donne à choisir de
» trente mille livres de rente sans amour, ou
» d'une passion éternelle sans argent, et je te ré-
» ponds que je ne balancerai pas. — Tu t'en repen-
» tirais ! — Je ne crois pas, parce que... Aïe !...
» prenez donc garde... C'est ce gros balourd

» qui met ses souliers ferrés sur mes bottes...
» Regardez-moi cela.. ça pousse tout le monde
» sans demander excuse. Oh! la bonne tête
» pour mettre dans une basse-cour! »

Le paysan qui venait de pousser Dufour tenait sous son bras une paysanne, qui tenait de l'autre bras un grand dadais, lequel tirait après lui une grosse maman, qui traînait trois grands garçons et deux jeunes filles. Tout cela se tenait et ne voulait pas se lâcher, et tout cela se ruait à travers le monde, en poussant de gros rires et en donnant des coups de coude et des coups de pied pour se faire passage. Cette manière de se promener dix à douze de front est très-usitée par les paysans dans les fêtes champêtres.

« C'est une bande joyeuse, » dit Victor en riant. — C'est une avalanche de manants : si
» on ne se rangeait pas, ça vous écraserait! Au
» diable la fête de Saint-Cloud : je n'y reviens
» plus. — Mon ami, on dit cela tous les ans, et
» on y revient encore pour voir si ce sera plus
» amusant, quoique ce soit toujours la même
» chose. — Eh bien! et ton amour avec trente-six
» femmes est-ce que ce n'est pas toujours la même

» chose ?—Ah ! Dufour, quel blasphème ! D'abord » aucune femme ne se ressemble, je ne dis pas » au physique, mais au moral. Il y a tant de » nuances à observer dans les caractères, c'est » si amusant à étudier !...—Ah ! c'est pour étu- » dier que tu fais l'amour. — Oui, c'est pour » mieux connaître les mœurs. — Ah ! c'est par- » là que tu observes les mœurs... Allons, en » voilà un qui me met son mirliton dans l'œil. » Quittons le parc ; allons dîner, hein ? — Soit : » allons dîner. »

Ces messieurs sortent du parc et entrent à la Tête-Noire. Mais à Saint-Cloud, un jour de fête, on ne trouve pas facilement à dîner. La cuisine du traiteur est encombrée de monde ; les marmitons et leur chef ne savent plus où donner de la tête ; les servantes crient, se poussent, et les bons bourgeois de Paris se disputent une tranche de gigot ou un morceau de fricandeau. Quand l'un d'eux est parvenu à enlever un plat, il l'emporte en triomphe, en renversant sur lui une partie de la sauce ; c'est encore un des mille agréments qu'offre la fête de Saint-Cloud.

« Est-ce que nous allons boxer pour avoir à

» dîner ?» dit Dufour à Victor. — « Ça m'est égal, » s'il le faut absolument, je suis bien de force à » emporter un plat d'assaut... Mais, montons » au premier, nous tâcherons d'être servis. »

Pendant que ces messieurs essaient de se faire jour dans la cuisine, où l'on était encore plus pressé que dans le parc, une grande femme maigre, décharnée, en bonnet plissé et à l'œil furibond, venait de saisir les bords d'un plat de gibelotte qu'un monsieur emportait au premier. Le monsieur avait déjà monté deux marches de l'escalier, lorsque la grande femme, l'ayant rattrapé, avait sauté sur le plat, en s'écriant : « C'est pour moi cela!... c'est pour » moi!... Il y a plus d'une heure que je le » guette. En arrivant à Saint-Cloud, nous sommes » entrés ici. Mes quatre enfants sont là-haut et » meurent de faim... Nous n'avons encore pu » nous faire servir que des assiettes, du sel, du » poivre et une carafe d'eau... Monsieur, lâ- » chez donc cette gibelotte, c'est pour moi. »

Le monsieur, qui suait à grosses gouttes, ne semblait nullement disposé à lâcher le plat ; au contraire, il le tirait à lui de toute sa force, en disant : « Pourquoi donc serait-ce pour vous.

» madame? Est-ce que je n'ai pas eu assez de mal à » obtenir cette gibelotte à la place d'un poulet que » l'on me promet depuis une heure et que d'au- » tres m'ont soufflé? Je vous trouve plaisante de » vouloir mon plat. Lâchez cela, madame! — » Non, monsieur, je l'aurai, il était pour moi! »

Cette dispute avait lieu justement au-dessus de la tête de Dufour, qui venait d'atteindre le bas de l'escalier. Il ne voyait pas le plat de gibelotte suspendu sur son chapeau, mais le monsieur l'empêchait de monter, et la grande femme se jetait sur lui en voulant retenir la gibelotte. Ennuyé de ne pouvoir plus bouger, Dufour repousse fortement la dame au bonnet, ainsi que le monsieur établi sur l'escalier. Alors les deux combattants lâchent prise, le plat tombe sur la tête de Dufour, et une partie du contenu couvre son habit.

Victor rit aux larmes, moins encore de la surprise de son ami que du désespoir qui se peint dans les traits de la grande femme en voyant la gibelotte sur l'escalier. Dufour prend le parti de rire aussi, et ils se rendent dans le salon au premier, où beaucoup de gens attablés disent, en regardant Dufour : « Voilà un

» monsieur qui est bien heureux... il a eu quel-
» que chose, lui. »

Les carafes d'eau étant la seule chose que l'on pût se procurer facilement, Dufour lave son habit et son chapeau ; puis ces messieurs se placent à un coin de la table, car il ne fallait pas se flatter d'en avoir une à soi seul. Sur soixante personnes qui étaient attablées là, le tiers seulement mangeait, les autres attendaient en regardant d'un œil d'envie leurs voisins plus heureux.

L'autre partie de la table, où les deux amis viennent de se mettre, est occupée par cinq personnes : deux jeunes filles de quatorze à seize ans, deux garçons plus jeunes, et un petit vieux monsieur poudré, en habit de ventre-de-biche, en culotte à boucles et bas chinés; tout cela est assis devant une pile d'assiettes blanches, une salière et des carafes. Faute de mieux, le petit vieux paraît disposé à manger la pomme de sa canne, qu'il promène continuellement de son nez à sa bouche.

« Tableau de famille! » dit tout bas Victor à Dufour. « — Oui, tableau d'une famille qui est
» venue se divertir à Saint-Cloud. J'en rirais

» bien, si je n'étais pas affamé comme eux. »

Une sixième personne vient bientôt se joindre à la famille. Dufour la reconnaît : c'est la grande femme qui avait disputé si longtemps le plat de gibelotte. Elle entre dans la salle comme une furieuse, son bonnet de côté, les traits renversés et le nez plein de tabac. Elle se jette sur une chaise devant le petit homme poudré, en s'écriant : « C'est une indignité !... » je suis outrée !... Ah ! il n'y a plus ni respect » ni galanterie chez les hommes !

» — Est-ce qu'on t'a manqué, Poupoule ? » dit le petit vieux en regardant d'un œil effaré la pomme de sa canne. « Oui, monsieur, oui, » on m'a manqué... Me disputer un plat ! à une » femme !... Je le tenais pourtant, et, certes, je » ne l'aurais pas lâché, si une grosse bête n'é- » tait venue se jeter entre nous !... Tout est » tombé sur l'escalier. »

Dufour se contente de regarder Victor en souriant, et il continue d'essuyer son chapeau. Mais la grande dame est trop exaltée pour faire attention à lui.

« — Tu ne rapportes donc rien, maman ? » disent les petits garçons d'un ton pleurard.

« — Rien du tout. Et votre père qui reste là, » qui ne se remue pas pour nous avoir à dî- » ner!... — Mais, Poupoule, c'est toi qui m'a- » vais dit de garder les enfants... Veux-tu que » je descende à la cuisine? — Oui, monsieur, » oui, descendez. Quant à moi, j'en ai assez... » je n'irai plus... Ah! Dieu! j'en ai par-dessus » la tête, de votre Saint-Cloud!... C'est pour » ces demoiselles que j'y suis venue; mais elles » ne m'y rattraperont pas. Cependant je veux » dîner, je ne sors pas d'ici sans cela. »

Les deux jeunes filles se tenaient bien droites, les yeux baissés, n'osant murmurer et se plaindre, quoiqu'elles eussent mieux aimé se promener à la fête et se priver de dîner que de passer les plus belles heures de la journée assises devant une table sur laquelle il n'y avait que des assiettes blanches.

Le petit monsieur poudré était descendu en tenant toujours sa canne à la main, quoique rien dans sa personne n'annonçât qu'il voulût s'en servir d'une manière hostile pour se faire donner des vivres. La maman grommelait entre ses dents, promenant ses regards sur les autres et ayant l'air de vouloir chercher querelle aux

personnes qui mangeaient; enfin les petits garçons s'amusaient à mêler le sel avec le poivre.

Victor était parvenu à parler à un garçon, il lui avait mis cinq francs dans la main, et le garçon lui avait assuré qu'il dînerait. Dufour essuyait toujours son habit avec son mouchoir, regardant de temps à autre Poupoule, dont il aurait voulu croquer les traits et la pose.

Dix minutes s'écoulent. « On se moque de » nous, » dit Dufour, « ce garcon a pris ton ar- » gent, parce que les garcons traiteurs prennent » toujours, mais, je gage qu'il ne pense plus à » nous. — Et ces pauvres jeunes filles, » reprend Victor, « elles sont là depuis plus longtemps » que nous, et elles n'osent pas se plaindre... » elles me font de la peine. — Moi, leur mère » me fait peur; je crois qu'elle me reconnaît » pour la grosse bête qui a fait tomber son plat. »

En ce moment le petit monsieur revient, portant quelque chose devant lui.

« Ah! voilà papa! » s'écrient les petits garçons, « et il apporte quelque chose. »

En effet le petit homme apportait des verres et des couteaux qu'il pose sur la table en disant : « Je n'ai pu avoir que cela... mais on

» m'a bien promis que j'aurais peut-être de la » matelotte... on est allé pêcher... c'est en » face... nous sommes devant la rivière...

« — Monsieur Mouron, » s'écrie sa femme, » vous vous laissez berner comme un enfant! » vous n'avez jamais su vous montrer; vous » avez encore le front de nous apporter des » couteaux... pourquoi faire, monsieur? pour- » quoi s'il vous plaît? — C'est pour couper ce » qu'on nous donnera... — Pour couper, pour » couper...ah! je vois que nous passerons la » soirée ici. — Mais, Poupoule, aurais-tu voulu » que j'allasse pêcher moi-même? alors je... — » Taisez-vous, vous me faites mal! »

M. Mouron se tait; il va se rasseoir devant la pile d'assiettes et se remet à lécher la pomme de sa canne. Les deux demoiselles ne disent rien, mais elles se regardent; ces paroles de leur mère : *Nous passerons la soirée ici*, les ont fait frémir; elles jettent à la dérobée un coup-d'œil sur ce parc dans lequel tant de monde se promène et où elles espéraient montrer leur belle robe du dimanche; puis elles reportent tristement leurs regards sur cette table devant laquelle elles ont déjà passé deux heures. Vic-

tor observe tout cela, il plaint ces deux jeunes filles ; et, en vérité, l'intérêt que leur tourment lui inspire est bien pur, car les demoiselles Mouron ne sont pas jolies : elles ressemblent à leur mère.

Le garçon traiteur arrive apportant deux plats à la fois : son entrée fait sensation ; chacun le regarde avec anxiété, on veut savoir à quelle table il portera cela. C'est devant Victor et Dufour que les deux plats sont posés, ainsi que du pain et une bouteille de vin. Madame Mouron a fait un mouvement comme pour sauter sur les plats, mais elle est retombée comme anéantie sur sa chaise. Les deux jeunes filles sont consternées ; les petits garçons pleurent ; M. Mouron enfonce dans sa bouche la moitié de la pomme de sa canne.

« En vérité, » dit Victor, « il n'y a pas moyen » de tenir à cela, Dufour ; je suis sûr que tu » m'approuveras. » Et sans attendre que son ami lui réponde, le jeune homme fait passer devant la famille Mouron tout ce que le garçon vient de leur apporter, en disant : « Vous per- » mettez, madame... Il y a trop longtemps que

» votre famille attend... Moi et mon ami nous
» tâcherons de dîner plus tard. »

Madame Mouron ne sait pas où elle en est, elle regarde tour-à-tour les plats et Victor, elle est tellement saisie qu'elle ne peut encore répondre. Les deux demoiselles ont remercié avec leurs yeux qui sont devenus presque beaux de plaisir. Quant à M. Mouron, il s'est débarrassé la bouche de sa canne et se lève pour saluer Victor, auquel Dufour donne des coups de pied par-dessous la table en murmurant : « Eh bien!... qu'est-ce que tu fais donc?
» Il donne notre dîner à présent...

» — Ah! monsieur, » s'écrie madame Mouron qui vient de retrouver la parole, « ce que vous
» faites pour nous est d'une galanterie... d'une
» politesse... mais si vous vouliez partager le
» dîner avec nous?... — Non, madame, non,
» je vous remercie; vous n'en avez pas trop
» pour six, et certainement il n'y en aurait pas
» assez pour huit, nous pouvons attendre.......
» N'est-ce pas, Dufour, que tu n'es pas si pressé
» de dîner?... »

» — Non... je ne suis pas si pressé, » répond

Dufour en faisant la grimace; d'ailleurs il est » bien juste que je cède mon dîner à madame, » puisque je suis la grosse bête qui a fait tom- » ber le plat qu'elle disputait en bas. »

Madame Mouron se pince les lèvres, elle est embarrassée; son mari répond avec bonhomie: « Monsieur, il ne faut pas que cela vous fâche. » Poupoule a dit cela de vous... comme elle » l'aurait dit de moi... elle ne m'appelle guère » autrement!... — Cela ne m'a aucunement » faché, monsieur Mouron; dînez, je vous en » prie, ainsi que votre famille; quant à moi, » j'ai reçu une gibelotte sur la tête, je crois que » c'est tout ce que je prendrai ici. »

Comme Dufour achevait ces mots, deux nouveaux personnages entrent dans le salon; ce sont deux petits-maîtres : l'un, qui est fort jeune, s'écrie en apercevant Victor : « C'est » monsieur Victor Dalmer... Heúreuse rencon- » tre!... Vous êtes donc venu aussi à la fête de » Saint-Cloud? »

Pendant que Victor répond au nouveau venu, Dufour examine ces messieurs qui viennent d'entrer. Celui qui presse la main de Victor est mis avec beaucoup de recherche; sa figure

n'annonce guère plus de vingt ans; il est joli garçon, sa tournure est distinguée et sa physionomie expressive; ses yeux, pleins de feu, semblent dénoter un caractère ardent, des passions vives, et plus d'étourderie que de raison. L'autre monsieur est plus posé, il approche de la trentaine; c'est un bel homme, bien fait, d'une jolie figure, mais dans ses manières, et dans l'expression de sa physionomie, il y a quelque chose d'affecté, de composé; on dirait qu'il s'étudie à se donner un air noble, distingué, et qu'il craint de se tromper. Sa mise n'est pas entièrement à la mode : avec un habit neuf et un gilet bien frais, il a un pantalon de tricot a côtes, qui, à la vérité, dessine très-bien ses formes, mais semble avoir été fait et porté depuis fort longtemps.

Cependant ce monsieur se cambre, s'efface avec une suffisance, une impudence capable de faire revenir la mode des pantalons de tricot. Il jette dans le salon quelques regards dédaigneux, puis se rapproche de son compagnon en lui disant : « Mon cher marquis de Bréville, » il ne faut pas songer à dîner ici.... c'est trop » mêlé... trop peuple aujourd'hui. Allons chez

» Legriel, au moins cela a l'air d'un restaura-
» teur ; on peut s'y reconnaître.

» — Avez-vous dîné, messieurs? » dit le jeune homme en regardant Dufour et Victor. — « Pas
» encore; nous attendons... nous espérons!...
» Eh bien! venez avec nous chez Legriel, nous
» dînerons ensemble, et nous tâcherons de rire
» un peu. — Qu'en dis-tu, Dufour? — Moi....
» oh! je le veux bien! Je n'ai pas été heureux
» chez ce traiteur-ci ; je suis curieux de voir ce
» qui m'arrivera chez l'autre. »

Ces messieurs se lèvent et se disposent à suivre les derniers venus. Victor se retourne pour saluer la famille Mouron, qui lui fait de grandes révérences. Sur un signe de sa femme, monsieur Mouron tire de sa poche des adresses gravées et en présente plusieurs à Victor, tandis que Poupoule lui dit : « Mon mari est coutelier,
» monsieur; et si jamais nous pouvions, à Pa-
» ris, vous être agréables, nous n'oublierons pas
» ce que vous avez fait pour nous aujourd'hui. »

Victor s'incline, met les adresses dans sa poche, et se hâte de suivre sa société.

CHAPITRE II.

QUELQUES DÉTAILS.

—

« Qu'est-ce que c'est que ces deux messieurs ? » dit Dufour en prenant le bras de Victor, et en suivant d'un peu loin ceux qui les faisaient changer de traiteur. « Moi, j'aime beau- » coup à savoir avec qui je suis.

» — Le plus jeune est Armand de Bréville, » fils du marquis de Bréville, qui eut d'un pre- » mier mariage une fille et le fils qui est devant » nous. Ayant perdu sa première épouse fort jeune,

» le marquis se remaria avec une demoiselle
» noble et jolie, dit-on, mais qui n'avait rien.
» M. de Bréville ne goûta qu'un an les douceurs
» de cet hymen ; il mourut des suites d'une chute
» de cheval, étant à peine âgé de quarante ans,
» dans sa terre de Bréville, située auprès de
» Laon, en Picardie, où il demeurait avec sa
» famille. Il laissa ses deux enfants, alors fort
» jeunes encore, sous la tutelle de leur belle-
» mère. Mais, contre l'usage, ou du moins en
» dépit de la prévention qu'inspire souvent une
» belle-mère, il paraît que madame de Bréville
» eut une véritable tendresse pour les enfants
» de son mari, qu'elle nommait les siens : il est
» vrai que l'hymen ne lui en avait pas donné
» d'autres. Elle eut d'eux les plus grands soins ;
» elle passait sa vie à surveiller leur éducation.
» Ne quittant jamais la terre de Bréville, où elle
» avait perdu son mari, ne recevant que quel-
» ques voisins, n'allant point dans le monde,
» madame de Bréville ne connaissait pas d'au-
» tre bonheur que d'avoir auprès d'elle les en-
» fants de son mari. C'est d'Armand que je tiens
» tous ces détails, car je n'ai jamais connu per-
» sonne de sa famille ; mais il ne parle de sa

» belle-mère qu'avec attendrissement, et cela
» fait l'éloge de son cœur.

» — Est-ce qu'elle est morte aussi, cette rare
» belle-mère ? — Oui. Elle mourut huit ans en-
» viron après son mari. Alors un parent éloigné
» fut nommé tuteur des enfants. Armand fut
» envoyé au collége, et sa sœur mise dans un
» pensionnant. Mais depuis quelques mois le
» jeune homme est majeur, maître de sa for-
» tune, et il a tout-à-fait secoué le joug de son
» tuteur. Il a un violent amour de plaisir !....
» On voit qu'il s'y livre avec ardeur, et qu'il veut
» se dédommager de la vie sage et rangée que
» lui faisait mener son tuteur depuis qu'il l'avait
» retiré du collége. Mais à vingt et un ans il est
» bien naturel de désirer s'amuser.... C'est la
» fougue de l'âge !... Cela se calmera. — Est-ce
» qu'il est fort riche ? — Il paraît que M. de Bré-
» ville avait vingt mille livres de rente. N'ayant
» pas eu d'enfants de son second mariage, Ar-
» mand et sa sœur n'ont eu à partager qu'entre
» eux. Dix mille livres de rente, c'est fort gentil
» pour un jeune homme. — Oui, ça serait même
» fort gentil pour un homme de trente-six ans.
» Moi, qui n'en ai que trente-quatre, je me trou-

» verais égal au grand-turc si j'avais dix mille
» francs de rente, parce que j'ai de l'ordre, de
» l'économie; et, quoique j'aime à m'amuser,
» je ne dépenserais jamais plus de mon revenu.
» Il m'a fallu donner bien des coups de pin-
» ceaux pour amasser les deux mille deux cents
» francs de rente que j'ai maintenant, et pour-
» tant avec cela je m'amuse, je ne fais pas un
» sou de dettes; et il y a des gens qui, avec dix
» mille francs de revenu, ne se trouvent pas de
» quoi vivre, doivent de tous côtés, et vont sou-
» vent en prison. — J'espère qu'Armand ne fera
» pas ainsi : c'est un bon petit garçon. — D'où
» le connais-tu? — C'est chez ma tante que nous
» nous sommes liés, l'année dernière; son tu-
» teur l'y menait quelquefois. On ne s'amuse
» pas beaucoup chez ma tante; il faut faire le
» vingt-et-un sans rire, et le boston sans parler.
» Armand préférait causer avec moi; il aimait
» ma conversation; il m'appela bien vite son
» ami : à vingt et un ans tu sais qu'on prodigue
» ce titre-là et que l'on croit à l'amitié comme à
» l'amour. — Oui, c'est l'âge des illusions. —
» Cependant, depuis quelque temps je le vois
» beaucoup moins; je ne lui en fais aucun re-

» proche. Lancé dans le tourbillon des plaisirs, » il n'a pas un moment à lui! — Et sa sœur est- » elle jolie? — Je ne la connais pas; elle a deux » ans de plus que son frère, et il y a déjà cinq ans » qu'on l'a mariée à un gentilhomme nommé » M. de Noirmont. Il paraît qu'ils habitent la » province, où Armand n'est pas pressé d'aller » les voir.

» — Maintenant, passons au second person- » nage. Quel est ce beau monsieur qui est avec » Bréville? est-ce aussi un marquis? En tout cas, » je croirais que c'est un noble de contrebande. » Malgré son affectation à se donner de grands » airs, à tenir sa tête en arrière et à regarder » tout le monde comme s'il cherchait à qui il » veut donner un soufflet, il perce là-dessous » des manières de mauvais lieux, des habitudes » d'estaminet... C'est un joli garçon.... mais il » a de ces figures.... auxquelles je ne voudrais » pas prêter de l'argent... — Oh! toi, tu te mé- » fies de tout le monde!... Je ne connais guère » ce monsieur plus que toi. Je l'ai rencontré » quelquefois; il était avec Armand : je sais » qu'il se nomme de Saint-Elme; il est très- » riche, à ce que m'a dit le jeune de Bréville.

» — Ah!... pour un monsieur très-riche, et qui
» se donne de si beaux airs, il a un pantalon
» qui n'est guère de saison... Que j'aie un pan-
» talon comme ça, moi artiste, moi peintre, à la
» bonne heure; on n'y fera pas attention... avec
» ça que j'ai de ces tournures qui passent dans
» la foule!... Mais un beau-fils!... un homme
» qui ne peut pas dîner à la Tête-Noire!... c'est
» drôle!.... Du reste, il est bien fait, ce mon-
» sieur, il a de belles rotules; je suis comme
» David, je fais attention aux rotules. Mais sa
» figure ne m'est pas inconnue; il me semble
» l'avoir vue quelque part.... Je crois que c'est
» dans un restaurant à vingt-deux sous, où j'al-
» lais souvent il y a six ou sept ans.... parce
» qu'alors je dépensais beaucoup en modèles,
» en études, et qu'il fallait économiser d'un au-
» tre côté. — Qu'un peintre qui commence,
» qu'un homme qui veut économiser aille dîner
» à vint-deux sous, c'est fort bien; il y a d'ail-
» leurs de très-honnêtes gens qui ne dînent pas
» du tout. Mais tu veux qu'un jeune homme
» riche... M. de Saint-Elme, aille dîner là... —
» Oh! c'est qu'alors il ne se serait pas donné de
» grands airs, et même ne s'appelait pas Saint-

» Elme ; il y a des gens qui ont un nom pour » chaque quartier où ils vont. Au reste, je peux » me tromper ; mais nous voici chez Legriel, » tâchons enfin de dîner, ça ne me fera pas de » peine. »

Ces messieurs venaient d'arriver chez le restaurateur *fashionable* de Saint Cloud. La foule est là comme à la Tête-Noire, mais non point de cette foule qui boxe pour un fricandeau et une matelotte ; il y a des équipages à la porte, dans la cour. C'est la belle société qui vient dîner là : remarquez que je dis la belle, et non pas la bonne ; c'est que, parmi la belle, il y a beaucoup de femmes entretenues et d'habitués de Frascati ; mais enfin l'élégance, la tournure, les formes séduisantes sont là, et c'est beaucoup. Quand une étoffe est jolie, elle me plaît, et je n'ai pas toujours besoin de chercher à savoir ce qu'elle cache. On me dira que, sous une enveloppe grossière, je puis trouver un fort ga-galant homme ; je n'en doute pas, mais je préférais pourtant le trouver sous des formes aimables.

M. de Saint-Elme entre le premier chez le traiteur en disant : « Messieurs, laissez-moi

» faire... je vous réponds que nous aurons un
» cabinet. . J'ai les garçons à mes ordres ici....
» j'y ai dîné si souvent!... c'est un traiteur qui
» a plus de mille écus à moi.

» — S'il a dépensé mille écus ici, » se dit Dufour, « ce n'est donc pas lui que j'ai vu à mon
» ordinaire de vingt-deux sous ? »

M. de Saint-Elme appelle les garçons par leur nom de baptême ; il crie, s'emporte, veut un cabinet, à tel prix que ce soit ; il fait venir le maître de la maison. Celui-ci arrive, croyant que c'est un prince qui est descendu chez lui, parce qu'il suppose qu'un prince seul doit se permettre de faire autant de tapage.

« Comment! mon cher ami, » dit M. de Saint-Elme, « vos garçons me répondent qu'ils
» n'ont pas de cabinet ; me dire cela, à moi,
» qui viens toutes les semaines chez vous dé-
» penser un argent fou... Allons, cela ne peut
» pas être ainsi. »

Le restaurateur regarde le grand monsieur, comme on regarde quelqu'un dont on cherche en vain à se rappeler ; mais comme le bruit, la suffisance en imposent toujours (surtout chez les traiteurs), on met tous les garçons sur pied.

et on parvient à trouver un petit salon libre pour les quatre convives.

« Vous le voyez, messieurs, » dit le jeune Bréville en se mettant à table, « il ne fallait que » suivre Saint-Elme... Je ne sais pas comment » il fait, mais rien ne lui résiste ; il réussit à tout » ce qu'il veut !...

» — Oh !... cela tient à beaucoup d'habitudes » de ces sortes de maisons, » répond le grand » monsieur en se balançant sur sa chaise. « Eh ! » mon Dieu ! messieurs, quand vous aurez com» me moi mangé deux ou trois cent mille francs, » vous ne serez pas plus empruntés pour vous » faire servir.

« — Je réponds bien que je ne les mangerai » pas » se dit Dufour. « Peste, voilà un homme » qui parle de cent mille francs comme je par» lerais d'un rouleau de pièces de quinze » sous ! »

Et le peintre prend la carte, fronçant le sourcil à l'article des prix. Mais Saint-Elme a déjà donné des ordres au garçon, et la carte n'a pas été consultée.

« Voilà un homme avec lequel nous allons » nous enfoncer, » dit tout bas Dufour à Victor.

« — Allons, mon ami, pour une fois, tu n'en » mourras pas... — C'est juste, je n'en mourrai » pas; mais au moins je veux bien dîner. »

On sert à ces messieurs les mets les plus recherchés, les meilleurs vins. Dufour se laisse aller aux plaisirs de la table; cependant, tout en portant à ses lèvres son verre plein de beaune, première qualité, il se dit encore : « Voilà un dîner qui coûtera cher. Cet homme-» là va vite !... Il faudra donner bien des coups » de pinceau pour réparer le dommage! »

Le dîner est très-gai. Le jeune Bréville ne voit, ne rêve que plaisir : il a plusieurs intrigues en train; il espère trouver le soir, au bal du parc, une des plus jolies femmes de la Chaussée-d'Antin, qui a promis de lui sacrifier un Anglais qui l'accable de présents, mais qui lui donne le *spleen*. Victor sourit aux transports amoureux d'Armand; quoique jeune encore, Victor connaît les femmes, mais il ne parle jamais de ses triomphes ni de ses conquêtes; il n'est pas amateur de femmes entretenues, telles à la mode qu'elles soient; il sait que si l'on trouve le plaisir avec ces dames, on y rencontre bien rarement l'amour. Mais il ne veut pas chercher à

désabuser Armand sur le sentiment qu'il croit avoir inspiré à plusieurs dames galantes ; il pense que le temps se chargera de ce soin.

Dufour cause peu : prévoyant que le dîner lui coûtera cher, il veut au moins s'en donner pour son argent. Tout en mangeant, il écoute. C'est presque toujours Saint-Elme qui parle ; c'est lui qui tient le dé ; il ne laisse jamais languir la conversation; il sait tout; a été partout. Peinture, musique, poésie, botanique, astronomie, histoire, philosophie, nécromancie, il parle sur tout cela avec une facilité, une aisance qui étonnent, un aplomb qui entraîne, et, jetant dans sa conversation les mots techniques, les termes de l'art, il achève d'étourdir, d'éblouir son monde.

« Il est fort aimable et fort instruit, » dit tout bas Victor à Dufour. « — Ou il a au » moins terriblement d'assurance, » répond l'artiste.

En causant science, beaux-arts ou modes, M. de Saint-Elme trouve toujours l'occasion de parler de lui. Si l'on s'occupe d'une jolie actrice, il fait entendre qu'il a eu ses faveurs; on cite un poème nouveau, il en connaît beau-

coup l'auteur, il lui a donné fréquemment des conseils pour son ouvrage; il y a même dedans une foule de vers qui sont de lui; nomme-t-on un grand personnage, il le connaît particulièrement; il va chez les ministres sans demander d'audience; il dispose des places, des emplois; il n'y a que pour lui qu'il ne veut rien.

Le jeune de Bréville écoute tout cela comme les bonnes femmes écoutent un pharmacien. Victor laisse parler Saint-Elme; il sourit quelquefois, mais son sourire n'a rien de méchant. Dufour ne montre pas autant de crédulité, il examine Saint-Elme d'un air ironique, et murmure entre ses dents : « Est-ce que cet homme-» là nous prend pour des imbéciles? »

En regardant un moment à la fenêtre qui donne sur le parc, Armand s'écrie : « Voilà de » Monteclair qui passe!.... il est avec une fort » jolie femme...

» — Ah! oui, je la connais.... je sais ce que » c'est, » dit Saint Elme d'un air malin après s'être penché vers la fenêtre, « c'est une petite » femme fort passionnée dans le tête-à-tête.....

» mais rien à dire après... point d'esprit, point » de finesse... J'en ai eu bien vite assez.

» — Monteclair a un habit parfaitement fait » et qui lui va fort bien, » reprend le jeune de Bréville en regardant toujours dans le parc.

» — Oui, répond Saint-Elme; « je lui ai pro- » curé mon tailleur, auquel je donne souvent » des idées pour les couleurs, les coupes qu'il » faut changer.

» — C'est sans doute vous, monsieur, qui lui » avez donné l'idée de votre pantalon, » dit Dufour avec un grand sang-froid et en se servant une seconde fois de la charlotte aux confitures.

Le bel homme se pince les lèvres et semble un instant déconcerté, mais il reprend bien vite son air d'aisance et répond : « Oui... c'est » moi qui ai voulu faire reprendre les pantalons » de tricots; je trouve que cela est fort joli.... » et quand on est bien fait, cela sied.

» Je suis fort aise qu'on en reporte ; j'en » avais un tout pareil au vôtre il y a neuf ans... » si les rats ne l'ont pas mangé, je le remettrai » cet hiver... »

Saint-Elme s'empresse de changer la conversation ; bientôt il demande du champagne.

« Du champagne ! » dit Dufour, « mais il » doit etre fort cher ici. — Que nous importe, » répond Saint-Elme, « pourvu qu'il soit bon ! » — Messieurs, il m'importe, à moi !.... Je ne » suis pas un millionnaire !.... je suis un mo- » deste artiste, un peintre de paysage : j'aime » beaucoup à m'amuser, mais pourtant je ne » puis pas trancher du grand seigneur...

» — Monsieur, » dit Armand de Bréville en s'adressant d'un air gracieux à Dufour, « j'es- » père que vous voudrez-bien me permettre, » ainsi que Victor, d'être aujourd'hui votre » amphytrion : je vous ai emmené d'où vous » étiez, il est bien juste que je vous offre à dîner.

» — Monsieur, » répond le peintre en s'incli- » nant, je vous remercie beaucoup de votre poli- » tesse, mais je n'accepte jamais à dîner que des » personnes que je connais, et je n'ai pas encore » l'avantage d'être de vos amis. — J'espère que » vous voudrez bien le devenir, monsieur. — » C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, » mais alors seulement j'accepterai vos invita-

» tions. — Ah! monsieur Dufour.... je vous en
» prie...

» — Mon cher de Bréville, » dit Victor en interrompant le jeune homme, « vos instances
» seront vaines, vous ne connaissez pas Dufour;
» il est fort bon garçon, mais un peu suscep-
» tible, surtout quand il ne connaît pas les per-
» sonnes. Je suis cette fois de son avis : que
» vous nous invitiez à déjeuner, à dîner chez
» vous tant que vous voudrez, c'est fort bien;
» mais en partie de campagne, de plaisir il faut
» toujours que chacun paie son écot; on est
» plus libre alors, et on s'amuse mieux. —
» Allons, messieurs, je n'insiste plus. »

Pendant cette conversation, M. de Saint-Elme a demandé des cure-dents et a paru très-occupé de sa bouche. On apporte du champagne; il le verse, en donnant à ces messieurs des leçons sur la manière de faire sauter le bouchon.

On demande la carte : elle se monte à 66 francs. Victor et son ami jette chacun 17 francs sur la table; Dufour remarque que le bel homme ne jette rien, et se hâte de se lever, laissant le jeune de Bréville solder le garçon.

Le jour commence à tomber lorsque ces messieurs retournent dans le parc. Ils se dirigent vers le bal, qui est commencé depuis longtemps. Il y a foule à la danse, où la société est très-mêlée. Ce n'est que lorsque la soirée est avancée que les bals champêtres deviennent jolis, parce qu'alors ils ne se composent plus que de personnes à équipages et de celles qui habitent des campagnes aux environs.

Armand cherche la jolie femme qui lui a donné rendez-vous. Le beau Saint-Elme semble bien aise de se faire voir. Il entraîne le jeune Bréville à travers la foule, perce les groupes traverse les quadrilles, et ne demande jamais excuse.

« Mon cher Victor, » dit Dufour après avoir traversé deux fois le bal, « est-ce que tu tiens » à rester ici ? — Pas du tout ! — Quant à moi, » je t'avoue, que je ne me soucie pas d'avoir l'air » d'être le carlin de M. de Saint-Elme. Je suis » venu à Saint-Cloud pour m'amuser : allons » dans le parc ; laissons ces messieurs. Le plus » jeune ne pense qu'à ses amours ; quant à » l'autre... je crois qu'il est difficile de savoir » ce qu'il pense. — M. de Saint-Elme ne te

» plaît pas? — C'est que je trouve qu'il a une
» suffisance qui frise l'impertinence. — Il a de
» l'esprit. — Oui... ou du moins il a du jargon,
» de la mémoire... ce qui n'est pas du tout la
» même chose. Combien de fois, dans le monde,
» n'ai-je pas entendu vanter l'esprit de gens qui
» n'avaient que ce babil, ce jargon de société,
» sous lequel on est tout étonné de ne trouver
» que du vide lorsqu'on veut creuser plus avant!
» — Tu conviendras, au moins, qu'il est ins-
» truit, qu'il a des connaissances?..... — Des
» connaissances!..; parce qu'il parle sur tout et
» qu'il se sert adroitement des mots techniques,
» c'est le langage des artistes, des ateliers... cela
» ne me prouve pas encore qu'il soit véritable-
» ment instruit. Ceux qui le sont réellement
» n'ont pas l'habitude de vous jeter ainsi leur
» science au nez... ils la gardent pour eux.
» Mais beaucoup de gens apprennent la super-
» ficie des choses pour pouvoir parler de tout,
» faire les connaisseurs, et imposer à la multi-
» tude, qui accorde toujours de l'esprit, de l'éru-
» dition aux bavards, tandis que c'est justement
» des bavards qu'il faut se méfier, parce qu'ils
» sont naturellement menteurs. Je ne dis pas

» que M. Saint-Elme ne soit point un homme » d'esprit et qu'il n'ait pas vraiment de l'intruc- » tion; je ne le connais pas encore assez pour le » juger. Je trouve seulement qu'il tranche sur » tout et vous coupe à chaque instant la parole » pour débiter des fadaises ou des histoires » qu'il semble faire en parlant. Toi, tu écoutes » cela avec un sang-froid étonnant; tu as l'air » de croire tout ce qu'on te dit.

» — Et pourtant, mon cher Dufour, je ne » suis pas plus crédule que toi ; mais que veux- » tu, cette habitude de vous couper la parole » est si commune dans le monde!... Il y a tant » de gens qui se croient apparemment seuls » bons à entendre, puisqu'ils ne veulent jamais » laisser parler les autres!... Il y en a qui le » font sans intention, sans s'apercevoir de leur » manque de savoir vivre; ce que vous leur con- » tez ne vaut jamais ce qu'ils vont vous dire. Si » vous parlez d'un événement qui vous est ar- » rivé, cela leur rappelle sur-le-champ dix évé- » nements beaucoup plus drôles, et il ne vous » laissent pas le temps d'achever pour vous conter » les leurs. Ah! mon pauvre Dufour, s'il fallait » se fâcher de tout cela, on aurait trop à faire!

» Moi, qui ne suis pas bavard, je laisse les au-
» tres dire; et, ce qu'il y a de mieux, c'est que
» j'ai l'air de les croire. *Ça leur fait tant de plai-*
» *sir et à moi si peu de peine*... Le mot de made-
» moiselle *Gaussin* peut s'appliquer souvent. —
» Je n'ai pas ta patience ; je ne suis pas bavard,
» mais quand je parle, je veux qu'on me laisse
» finir... — Ah! c'est entre amants qu'il est per-
» mis de s'interrompre... de se couper la parole!
» Cela prouve qu'on a beaucoup de choses à se
» dire. — C'est juste.... Entre époux on ne se
» la coupe jamais !... »

Tout en causant, Victor et Dufour se sont éloignés du bal. La grande allée du parc commence à être moins cohue. Les habitants de la rue Saint-Denis et Saint-Martin, qui veulent ouvrir de bonne heure leur boutique le lendemain, sont déjà en coucou sur la route de Paris. Beaucoup de couples vont achever la fête dans une partie du parc moins fréquentée; il ne reste plus que la grosse gaîté en déshabillé, en bonnet rond, se promenant encore par bande de dix ou douze, comme le matin; puis les jeunes gens qui veulent faire des farces, comme M. Pinçon, puis les grisettes qui cherchent

des aventures; puis les garçons tailleurs qui chantent en chœur; puis enfin les personnes qui veulent respirer l'air, après n'avoir pris que de la poussière.

« Sais-tu bien, Victor, que j'ai déjà dépensé » vingt francs aujourd'hui? » dit Dufour en tâtant son gousset, « dix-sept pour dîner, deux » francs de voiture, et vingt sous de macarons » à la reine... — Et tu ne t'es pas amusé pour » ton argent?... — Je ne dis pas; mais vingt » francs, et nous ne sommes pas encore à Pa- » ris!... Toi, tu es riche... tu as un père qui a » huit mille livres de rente!... tu es fils uni- » que... tu t'en moques... — Dieu merci! mon » père, quoique âgé de soixante ans, se porte à » merveille; j'espère bien ne pas hériter de » longtemps! — Je le crois... Je connais ton » cœur; je sais que tu aimes tendrement ton » père. Mais je veux dire que M. Dalmer, qui » vit retiré dans sa campagne près d'Orléans, ne » dépense pas le quart de son revenu, et qu'il » t'envoie de l'argent quand tu en veux..... — » Oh! quand je veux!. . c'est beaucoup dire!.. » Mon père n'est pas content de moi, parce que » je n'ai pas voulu épouser une demoiselle fort

» riche qu'il me destinait... Elle n'était pas
» mal... mais des manières de province et une
» prétention!.... Cela ne me convenait pas.
« D'ailleurs, j'ai tout le temps de me marier...
» Tiens, vois donc ces deux femmes devant
» nous; leur tournure est assez gentille. — Oh!
» ce sont des grisettes... et moins que cela
» peut-être. — Doublons le pas pour voir leur
» figure. »

Les deux amis marchent plus vite pour dépasser deux femmes en chapeaux de paille, et mises assez modestement, qui se promenaient dans le parc, s'arrêtant souvent devant les boutiques, et causant assez haut pour être entendues à quelques pas.

Il était nuit, les boutiques seules éclairaient la promenade, il n'était pas facile de distinguer des traits sous un chapeau.

« Elles sont laides, » dit Dufour. « — Non,
» elles sont gentilles, » dit Victor. « — Deux
» femmes qui se promènent sans homme à
» près de dix heures dans le parc de Saint-
» Cloud, ça ne peut pas être grand'chose. —
» Que nous importe? nous ne voulons pas en
» faire nos maîtresses... mais nous pouvons rire

» un instant avec elles. — Pour rire un ins-
» tant, passe!... Quant à moi, ça n'ira pas plus
» loin. — Restons à côté d'elles... nous les
» entendrons causer.

» — Lisa, il faudra bientôt nous en aller...
» je crois qu'il est tard... — Oh! nous avons le
» temps!... pour une fois qu'on vient à une
» Saint-Cloud, il faut bien s'en donner un
» peu!... tant pire, nous sommes parties de
» Paris à six heures, nous sommes arrivées à
» sept et demie; à peine si nous avons vu quel-
» que chose!... attends que je m'achète du
» pain d'épices. — Tu en as déjà mangé
» deux morceaux. — J'en veux encore, tant
» pire! »

Mademoiselle Lisa achète un carré de pain d'épices qu'elle mange en se promenant. Pendant qu'elle a fait cette emplette, pour mieux voir ces demoiselles, Victor a acheté des macarons, et Dufour un mirliton.

« Eh bien! tu les as vues, » dit Victor; « elles
» ne sont pas mal. — Pas bien non plus!... —
» Tu es trop difficile. — Tu ne l'es pas toujours
» assez, toi. — Parbleu! pour ce que j'en veux
» faire... Chut... écoutons... on parle...

» — Comme ce monsieur dans le coucou
» était galant avec moi! je suis sûre que c'était
» un homme comme il faut, il sentait le musc!
» — Oh! qu'est-ce que ça prouve? mon cousin
» le coiffeur sent toujours la vanille et le jas-
» min, ça ne l'empêche pas de battre sa femme
» et ses enfants et d'être un mange-tout. — Oh!
» ma chère, ton cousin ne sent pas le musc, ce
» n'est plus du tout la même chose. Si tu n'a-
» vais pas eu l'air si maussade avec l'ami de ce
» monsieur... certainement que... enfin... ces
» messieurs nous auraient peut-être procuré
» beaucoup d'agrément ce soir... — Ah! bien
» obligé!... il était gentil l'ami... il avait des
» mains noires comme un chaudron... Moi,
» si je fais une nouvelle connaissance, je veux
» d'un amant qui ait des gants; c'est ça qui est
» distingué! — Oh! Estelle, tu fais la bé-
» gueule... on ne peut jamais s'amuser avec
» toi!... Dieu, comme ce pain d'épices me
» creuse!... j'ai toujours faim; je vais en ache-
» ter encore un morceau. — Tu te feras mal.
» — Tant pire.

» — Mon cher Victor, » dit tout bas Dufour,
« je te préviens que je ne ferai pas la cour à

» celle qui mange tant de pain d'épices... ça ne » me séduit pas du tout. — Attends... elles » s'aperçoivent que nous nous arrêtons encore. » — Oh ! tu peux te présenter avec tes maca» rons ; à coup sûr, tu seras bien accueilli. Moi, » je vais leur parler en musique. »

Les deux demoiselles se remettent à marcher, mais en parlant plus bas cette fois. Dufour joue *Femme sensible* sur son mirliton, et Victor croque des macarons en s'écriant : « Voilà » des massepins délicieux !...

» — Dieu ! qu'il fait beau ce soir ! » dit mademoiselle Lisa après avoir jeté un petit coup-d'œil de côté. « — Oui, mais je veux m'en al» ler... Demain nous nous éveillerons tard, et » madame nous grondera.

» — Ce sont des femmes de chambre ! » dit Dufour en interrompant son air.

« Bah ! » reprend celle qui mange du pain d'épices, « nous arrivons toujours les premières » au magasin.

» — Alors ce sont des bordeuses de souliers, » dit le peintre, et il abandonne *Femme sensible* pour jouer : *C'est demain la Saint Crépin, mon cousin*.

« D'ailleurs, » reprend mademoiselle Lisa, « on peut bien s'émanciper une fois par hasard... C'est étonnant, j'ai toujours faim... » Madame n'en trouvera pas des douzaines » comme moi pour trotter avec des cartons dans » tous les coins de Paris.

» — Ce sont des modistes, » dit Victor.
» — Alors c'est une autre chanson..... il faut » jouer : *Tu n'auras pas ma rose.*

» Qu'est-ce donc que ce *flutayot* qui nous » poursuit avec son mirliton? » dit mademoiselle Estelle. « — Ma chère, ce sont des messieurs très-bien couverts... ils nous suivent » depuis mon troisième pain d'épices... nous » avons fait leur conquête.... tiens-toi donc » droite... s'ils pouvaient nous ramener en voiture!... — Ah! moi, j'ai peur des hommes le » soir!.... — Est-elle bête!... est-ce qu'un » homme est autrement fait le soir que le jour? »

Pendant ce dialogue, qui avait été dit très-bas, Victor a ouvert son sac de macarons; il vient le présenter à mademoiselle Lisa, en lui disant : « Si vous vouliez en accepter quelques-» uns, mademoiselle, je les ai achetés à votre » intention. »

Mademoiselle Lisa fait quelques façons, mais enfin elle plonge sa main dans le sac de macarons; son amie en fait autant, et la connaissance est bientôt établie. Pendant que Victor cause avec les deux demoiselles, Dufour s'obstine à rester en arrière et à jouer du mirliton, quoique son ami lui fasse signe d'avancer.

« Vous êtes seules à Saint-Cloud, mesdemoi- » selles? » dit Victor. « — Oui, monsieur... nous » sommes seules par accident... nous devions y » trouver neuf personnes de notre magasin... » elles auront été retenues. — Vous êtes dans » le commerce, mesdemoiselles? — Oui, mon- » sieur, nous sommes découpeuses..... — Ah! » vous découpez des images? — Oh! c'te bê- » tise! » dit mademoiselle Estelle; mais sa compagne lui donne un coup de coude dans le côté et reprend : « Nous découpons les bordu- » res de châles, monsieur; et vous... êtes-vous » dans le commerce? — Mais non, je ne fais » rien. — C'est un état bien plus amusant..... » Est-ce qu'il est avec vous ce monsieur qui » joue du mirliton!... — Oui... c'est un musi- » cien de l'Opéra..... Il faut toujours qu'il joue

» de quelque chose..... Dufour, viens donc of-
» frir un bras à mademoiselle... on sait bien
» que tu es un excellent musicien, mais il ne
» faut pas te fatiguer ainsi. — Oh! ça, il est sûr
» que si ce monsieur continue, il n'aura plus de
» vent en arrivant à Paris. »

Dufour se décide à s'approcher de mademoiselle Estelle, à laquelle il adresse quelques mots; mais bientôt il se penche vers Victor, et lui dit à l'oreille : « Ah! mon cher ami... la
» petite de gauche sent l'échalotte d'une ma-
» nière ignoble!... Qu'est-ce que ça fait... le
» soir... — Le soir, l'odeur est la même!... —
» Nous allons leur faire prendre des petits ver-
» res, ça leur ôtera ce goût-là. — J'aimerais
» autant quitter tout de suite ces demoiselles.
» — Eh! non, elles nous feront rire en reve-
» nant... — J'espère que tu ne veux pas étu-
» dier les mœurs avec celles-là?... »

On était alors revenu près du café. Victor offre d'y entrer; il fait asseoir les deux demoiselles à une table en dehors, et leur propose du punch; mais Lisa dit qu'elle meurt de soif et préfère de la bière. Ces demoiselles se jettent sur la corbeille d'échaudés; tout en les ava-

lant, mademoiselle Lisa s'écrie : « C'est dom-
» mage qu'on ne donne pas de pain d'épices
» ici ; c'est bien bon avec la bière. »

Victor ne répond rien, mais il quitte la table, et, au bout de quelques minutes, revient avec un énorme rond de pain d'épices qu'il présente à mademoiselle Lisa. Celle-ci, pour prouver qu'elle est sensible à cette galanterie, attaque sur-le-champ le grand rond, et Dufour dit tout bas à Victor : « Tu lui en fais trop
» manger... ça finira mal. »

La conversation s'anime : Victor aime à faire babiller les grisettes. La plus âgée ne clot pas la bouche ; l'autre est moins bavarde, mais le peu qu'elle dit annonce plus que de la simplicité.

« Bête comme une oie et empoisonnant l'é-
» chalotte, c'est gentil !... » dit Dufour ; jolie
» trouvaille à ramener à Paris.... j'aimerais
» mieux donner le bras à madame Mouron. »

Ces demoiselles consentent à accepter des petits verres pour faire couler la bière, et ensuite du punch pour faire passer les petits verres. Le grand rond de pain d'épices disparaît avec tout cela, et mademoiselle Lisa de-

mande au garçon des gâteaux de Nanterre; mais on ne peut lui en procurer.

« Vois donc l'heure qu'il est, » dit Dufour; « si nous n'allions plus trouver de voiture! — » Allons-nous-en bien vite! » dit mademoiselle Estelle.

Lisa quitte à regret la table; Victor lui offre son bras qu'elle accepte. Mademoiselle Estelle reste immobile devant Dufour, qui jure entre ses dents en maudissant Victor; enfin, il prend son parti, il saisit le bras de la demoiselle, et la fait marcher au pas redoublé à travers le parc.

Il est onze heures passées, le dernier coucou vient de partir au moment où les deux couples arrivent sur la place; il n'y a plus que des voitures bourgeoises qui attendent leurs maîtres. Dufour jure comme un damné, Victor rit, mademoiselle Estelle pleure en disant à son amie: « Là! c'est ta faute aussi... tu n'en finissais pas » de manger!... — Eh ben! est-elle bête!..... » elle pleure, à présent..... nous reviendrons à » pied... tant pire!... il fait beau, ça nous pro» mènera.

» — Que le diable t'emporte avec tes aven-

» tures! » dit Dufour à Victor. « J'ai envie de » pleurer aussi.... moi.... — Veux-tu coucher » ici? — C'est cela avec des découpeuses, peut-» être! j'en serais bien fâché!..... Allons! en » route, puisqu'il le faut... mais si je puis, en » chemin, attraper une place de lapin, je ne la » manquerai pas... — Et tu m'abandonnerais, » n'est-ce pas?... Ah! tu en es capable! »

Pendant que ces messieurs se parlent, mademoiselle Lisa, après avoir dit quelques mots à l'oreille de son amie, l'a emmenée vers un côté où la lune n'éclaire pas. Dufour se retourne, et, ne voyant plus les deux grisettes, s'écrie : « Elles ne sont plus là!... Ah! mon ami! il ne » faut pas les attendre; sauvons-nous!..... — » Mais ce serait mal de les laisser ainsi..... — » Oh! parbleu!... elles sont bien venues sans » nous!... En route! »

Et Dufour se met en marche vers Paris; Victor le suit, tout en le priant de s'arrêter. Mais ces messieurs n'ont pas fait trois cents pas qu'ils entendent crier : « N'allez donc pas si vite!... » nous voilà!... »

Dufour double le pas; c'est en vain, ces demoiselle les atteignent. « Comment! vous étiez

» en arrière, mesdemoiselles ? » dit le peintre : « j'étais persuadé que vous étiez devant, et » nous courions après vous.

» — C'est Estelle qui s'était trouvée incom- » modée. — Non, c'est toi, Lisa! — Et toi » aussi !

» — Il ne faut pas vous quereller pour cela, » mesdemoiselles, » dit Victor : « il n'est pas » défendu d'être indisposé... Mais prenez mon » bras et continuons notre route. »

Les grisettes se pendent au bras qu'on leur offre ; on se remet en marche. Dufour, de fort mauvaise humeur de soutenir mademoiselle Estelle, la fait aller très-vite.

« Si tu nous jouais un peu de mirliton, » dit Victor, cela embellirait notre voyage. — Non, » je ne suis plus en train. — Alors ces demoi- » selles devraient nous chanter quelque chose. » — Oh ! je n'ai pas envie de chanter, moi... ce » pain d'épices me fait un drôle d'effet !.... Et » toi, Estelle ! — Moi, c'est le punch qui m'a » bouleversée..... Quand on n'est pas habituée » aux choses fortes !...

» — Je prévois que nous allons faire une » route bien agréable, » dit tout bas Dufour.

Arrivées à Boulogne, ces demoiselles veulent s'arrêter pour reprendre haleine. On s'arrête; elles disparaissent. Alors Dufour prend encore sa course, malgré les prières de Victor qui le suit cependant. Mais bientôt ces demoiselles les rejoignent. Dans le bois de Boulogne, nouvelle station, nouvelle disparition des grisettes, nouvelle fuite de Dufour, qui est encore rattrapé.

« Pourquoi donc partez-vous toujours sans » nous? » dit mademoiselle Lisa. « — Ma foi! » il paraît que ce soir j'aî des éblouissements, » je me figure vous voir courir devant... n'est- » ce pas Victor? — Oui, je l'ai cru aussi! »

Dans les Champs-Élysées, ces demoiselles veulent encore s'arrêter. Cette fois, dès qu'elles sont éloignées, Dufour se met à courir de toutes ses forces; Victor en fait autant. Ils arrivent, sans avoir repris haleine, à la place de la Révolution.

« Pour cette fois, nous sommes sauvés! » s'écrie Dufour. « Ah! respirons un peu! J'es- » père qu'elles ne nous rattraperont plus.... — » — Ah! ah!..... ces pauvres filles! les laisser » dans les Champs-Élysées!... à cette heure!...

» — Si elles ne nous avaient pas rencontrés, ne
» seraient-elles pas revenues seules?... Parbleu!
» on ne les enlèvera pas; et, si cela arrivait,
» elles en seraient enchantées. — C'est un trait
» d'écolier que nous leur faisons là! — Ça leur
» apprendra à se méfier du pain d'épices. En-
» suite, avoue, Victor, que ces demoiselles ne
» nous convenaient pas du tout. — Crois-tu que
» j'aurais voulu pousser plus loin la connais-
» sance! — Oh! c'est qu'avec ta manie de vou-
» loir étudier les mœurs..... tu veux observer
» tant de choses!... — Tu te trompes, Dufour.
» Je ne crois pas que nous ayons fait du mal
» en causant, en riant avec ces deux grisettes,
» et mes intentions se bornaient à cela. N'imite
» pas ces censeurs austères, ces tartufes de
» mœurs qui jettent les hauts cris pour les
» moindres plaisanteries, voient du libertinage,
» de la séduction dans tout, et vous gratifient si
» vite du nom de mauvais sujet. En général,
» ces gens, si sévères en apparence, valent beau-
» coup moins au fond que ceux dont la con-
» duite les scandalise si fort. L'homme qui ca-
» che ses penchants sous un masque hypocrite,
» qui calcule ses séductions, menace la femme

» qui lui résiste et dénigre celle dont il ne veut » plus, cet homme-là est, à mon avis, le vérita» ble mauvais sujet.

» — Eh ! mon Dieu ! mon cher Victor, ne te » fâche pas!..... je ne me fais nullement ton » censeur..... Est-ce que je vaux mieux qu'un » autre, moi?..... et si ces petites découpeuses » avaient été jolies!..... mais elles ne l'étaient » pas. Adieu... Voilà ton chemin... et voilà le » mien. »

Les deux amis se séparèrent. Victor rentre chez lui ; mais en se déshabillant il fait tomber de sa poche plusieurs cartes : ce sont les adresses de M. Mouron.

Il lit : *Au rasoir qui coupe tout seul, Mouron, coutelier, fait tout ce qu'il y a de plus nouveau, donne le fil au plus juste prix*, etc., etc.

« Je ne pense pas avoir jamais besoin de » cette adresse, » se dit Victor en se couchant ; « mais enfin gardons-en une... on ne sait pas » ce qui peut arriver. J'ai rendu un grand ser» vice à la famille Mouron, et on dit dans cer» tain opéra-comique : *Un bienfait n'est jamais » perdu.* »

CHAPITRE III.

UNE SOIRÉE D'HOMMES.

—

Plusieurs mois se sont écoulés depuis la fête de Saint-Cloud. L'hiver a ramené les bals, les soirées, le jeu ; plaisirs plus dispendieux et moins sains que ceux que l'on prend sur une pelouse verdoyante ou sous l'ombrage d'un bois épaix ; mais s'il est des plaisirs pour tous les âges, il en faut aussi pour tous les goûts ; il y a des gens qui passent leur vie, été comme hiver, à battre ces petits cartons inventés pour

distraire le roi Charles VI, et ceux-là ne trouveraient aucun charme à un beau paysage à l'aspect d'un soleil levant.

Victor et Dufour se voient toujours, mais moins souvent qu'en été. Victor Dalmer maître de son temps, va beaucoup dans le monde, suit les bals, les soirées, les spectacles. Dufour plus âgé et n'ayant rien à attendre de ses parents, travaille pour augmenter sa réputation, et économise pour grossir son revenu. Une amitié sincère le lie à Victor, et si leur manière de vivre les tient éloignés l'un de l'autre, ils n'en ont que plus de plaisir à se retrouver. Les personnes que l'on voit le plus souvent ne sont pas toujours celles qu'on aime le mieux.

A l'époque du carnaval, Victor va un matin trouver Dufour dans son atelier.

Eh bien! mon cher Dufour, qu'est-ce que » nous faisons ce carnaval? nous amusons-nous? » — Ma foi!... comme tu vois, je m'amuse à » finir un petit tableau... c'est une vue prise à » Moret... au-dessus de Fontainebleau... près » du moulin... Je mettrai là de petites figures... » un garçon qui gardera une vache... une jeune » fille qui puisera de l'eau... — J'aimerais

» mieux voir deux amants s'embrasser. — C'est » ça... des polissonneries!... Je sais bien que » tu aimerais mieux cela que des vaches... Tu » es toujours libertin!... — Ah çà! veux-tu une » fois quitter tes études, ton atelier, tes palettes, » et venir t'amuser? — Qu'est-ce qu'il y a donc? » —Hier, Armand de Bréville est venu me voir... » — Ah! ce jeune homme de Saint-Cloud... » Eh bien! est-il toujours passionné pour les » plaisirs? — Plus que jamais!... Je ne l'ai pas » vu souvent cet hiver, mais je sais qu'il a eu » pour maîtresse les femmes les plus à la mode... » Il mène bien vite sa fortune... — D'autant » plus que s'il n'a, comme tu m'as dit, que dix » mille livres de rentes, il ne faut pas vouloir » faire le sultan avec ça!... — Il a pris cabrio- » let! — Et son bel ami, ce beau monsieur qui » commande si bien un dîner, qui débouche si » élégamment le champagne... M. Saint-Elme » ou *de* Saint-Elme? — Il ne quitte pas Armand, » ils sont inséparables... Mais venons au but de » ma visite : Armand donne jeudi une soirée; » en me priant d'y venir, il s'est souvenu de » toi, il m'a dit que tu lui ferais grand plaisir » en y venant aussi. — Eh bien! j'irai... Au

» fait, ce jeune homme est fort poli, il ne m'a
» fait que des honnêtetés... Nous l'avons quitté
» un peu brusquement à Saint-Cloud, et je ne
» veux pas refuser son invitation... Ah ça, c'est
» bien vrai qu'il m'a invité?... tu ne prends pas
» ça sous ton bonnet? — J'étais sûr que tu en
» douterais!... tiens, voilà son invitation par
» écrit... — A la bonne heure, j'aime mieux
» cela; c'est plus dans les règles... Est-ce un
» bal qu'il donne? — Non, une soirée d'hom-
» mes, sans façon; il y aura peut-être deux ou
» trois dames... mais pas de dames à cérémo-
» nies. — Tant mieux! car je ne suis pas ha-
» bitué au grand monde, moi; je me suis con-
» centré sur ma palette... je ne vais jamais en
» soirée... J'y aurai l'air gauche... emprunté...
» mais c'est égal... J'irai te prendre jeudi, à
» huit heures, n'est-ce pas? — C'est trop tôt!...
» à neuf heures et demie... — Si tard! c'est
» donc une nuit qu'on va passer? — Sans doute,
» une soirée d'hommes, on passe toujours la
» nuit. D'où diable sors-tu donc? — Alors, il
» nous donnera à souper? — Sois tranquille,
» rien ne manquera, j'en suis persuadé. — C'est
» convenu, jeudi à neuf heures, je serai chez toi.»

A l'heure indiquée, Dufour se rend chez Victor, qui n'a pas encore commencé sa toilette et se dispose lentement à la faire.

« Tu m'avais dit que c'était une soirée » sans façon, » dit l'artiste, « et tu t'habilles.— » Je m'habille sans façon... Tu vois bien que » je vais en bottes. — Je vois que tu ne seras » pas prêt à dix heures et demie. Tu comptes » me faire aller en soirée à onze heures ; je te » préviens que tu te trompes : j'irai me cou- » cher, mais je n'irai pas chez ton jeune » homme. Quand je suis en train de rire, de » m'amuser, que l'heure se passe, ça m'est » égal ; mais je n'ai pas le courage d'aller cher- » cher le plaisir quand je sens le sommeil qui » me gagne ; et il m'est arrivé, au moment d'al- » ler à un bal qui commençait tard, de me » fourrer dans mon lit, au lieu de mettre le » pantalon collant et les bas de soie que j'avais » sortis de l'armoire. — Calme-toi, tu n'iras pas » te coucher ; me voilà prêt. Un fiacre nous at- » tend. Partons. »

Armand de Bréville occupe un logement fort élégant dans la rue du Mont-Blanc. Un domestique annonce ces messieurs. Dufour a déjà

examiné l'antichambre et la salle à manger; il dit bas à Victor : « C'est un appartement com-» plet ceci... et pour un garçon... Il va donc se » marier?... »

Victor sourit et introduit son ami dans un joli salon de forme octogone et qu'éclairent des globes de verre dépoli suspendus au plafond. Il n'y a encore dans cette pièce que quelques jeunes gens qui causent en se reposant sur des fauteuils.

Armand sort d'une pièce voisine qui est également éclairée, et vient recevoir les nouveaux arrivés. Il serre la main de Victor et remercie très gracieusement Dufour de s'être rendu à son invitation; puis, après avoir échangé quelques compliments, s'écrie : « Messieurs, vous » êtes ici chez vous; faites ce qu'il vous plaira.» Après avoir dit ces mots, il retourne dans la pièce d'où il était sorti.

« Qu'est-ce qu'il va faire là-dedans? » demande le peintre à Victor « — Je n'en sais rien... va-s-y voir... « On peut circuler. — J'i-» rai tout-à-l'heure... Et qu'est-ce que c'est que » ces jeunes gens qui sont ici?... — Est-ce que » je les connais plus que toi?... exceptés deux

»ou trois que j'ai déjà rencontrés en soirée. »Sais-tu, Dufour que tu es bien original avec »tes questions?... Tu es terriblement curieux! »— Ce n'est pas par curiosité, mais c'est pour »m'instruire. C'est très-élégant ici... très-re- »cherché même... Mais ton jeune de Bréville »est déjà bien changé!... Quel diable de mé- »tier a-t-il fait depuis cinq mois que je ne l'ai »vu! Il est pâli, maigri... il a les yeux tout ti- »rés,.. — Il a fait l'amour. — J'ai aussi fait »l'amour quelquefois, mais ça ne me changeait »pas comme cela!... — Tu n'en prenais qu'à »ton aise, toi! — Je ne sais pas ce qu'il en a pris, »lui' mais, s'il continue le même régime, il n'ira »pas loin. C'est dommage, il est gentil ce jeune »homme, et on voit qu'il a été bien élevé... Ah! »j'entends parler haut... je reconnais la voix... »c'est mon monsieur au pantalon de tricot... »Peste! nous sommes superbe aujourd'hui! »

M. Saint-Elme entrait en ce moment dans le salon, sa mise était un négligé fort élégant. Cette fois rien ne faisait disparate dans sa toilette, qui était de très-bon goût.

Après avoir salué la compagnie, comme on se salue entre homme avec qui on est fort lié,

Saint-Elme s'approche de Dufour, et lui sourit comme s'il était enchanté de le revoir.

« C'est monsieur Dufour, avec qui j'ai eu » l'avantage de dîner à Saint-Cloud? — Moi- » même, monsieur. — Enchanté de me retrou- » ver avec vous... Parbleu! j'étais hier dans » une maison... chez un de nos premiers » banquiers..., il y avait plusieurs amateurs dis- » tingués en peinture... on a beaucoup parlé » de vous, monsieur Dufour. — Bah! vraiment, » on a parlé de moi?...—De vous... de vos ou- » vrages, et avec tous les éloges que vous mé- » ritez. N'avez-vous pas exposé au dernier sa- » lon un petit tableau?... — J'en ai mis plu- » sieurs. — Oui, mais je veux parler de ce- » lui... vous savez bien... où il y avait un si joli » effet de lumière... — Ah! un site de la forêt » de Compiègne? —Justement, la forêt de Com- » piègne. Ah! délicieux... charmant tableau » de chevalet... — De chevalet!... mais savez- » -vous qu'il a deux pieds sur deux et demi? » — Oui... Oh! il est d'une jolie grandeur... et » une vérité de tons... une finesse de détails... » et puis du style, de l'effet... Oh! tout le » monde était enthousiasmé. — Eh bien! voyez,

» je n'ai pourtant pas pu le vendre encore! —
» Vous ne l'avez pas vendu? — On ne m'en
» offrait pas assez... je ne pouvais pas le donner
» pour cinquante écus. — Cinquante écus, un
» pareil diamant! monsieur Dufour, je vous
» prie de me le garder, et je vous jure que je
» ne vous le marchanderai pas. — Vraiment!
» vous l'achèteriez?... — Faites-le porter chez
» moi demain matin, rue Saint-Lazare, n. 41.
» — Très-volontiers... et je pense qu'en vous
» en demandant cinq cents francs, c'est fort
» raisonnable. — Cinq cents francs! Oh! je ne
» l'entends pas ainsi! Mille francs, voilà mon
» prix... et il les vaut bien... Voyez si cela vous
» convient, monsieur Dufour? — Il n'y a pas
» de doute que ça me convient, puisque je ne
» vous en demandais que cinq cents francs...
» Mais je ne veux pas que... — C'est fini, c'est
» un marché fait, monsieur Dufour; ne reve-
» nons pas là-dessus... Ah ça, mais où est donc
» le maître de céans?... »

Saint-Elme passe dans la pièce voisine, et Dufour se dit : « Il est charmant ce M. Saint-
» Elme... Que diable avais-je donc contre lui
» l'autre jour!... Il parle fort bien peinture...

» et il m'achète ,mon tableau... Certainement,
» ce n'est pas lui qui venait dîner à vingt-deux
» sous. Allons voir ce qu'on fait dans l'autre
» pièce. »

La seconde pièce ouverte à la société est une espèce de boudoir fort galamment décoré. Armand était assis sur une ottomane, à côté d'une jolie brune, grasse, bien faite, et parée comme pour aller au bal, qui souriait d'une façon très-expressive aux discours de son voisin et riait aux larmes au moindre bon mot qui échappait à quelqu'un de la société. Malheureusement, sa voix forte et un peu commune ôtait alors du charme à sa physionomie; mais lorsqu'elle voulait modérer son organe et les éclats de sa gaîté, c'était une femme fort agréable.

Sur un fauteuil, un peu plus loin, était assise une jeune personne dont la toilette fanée jurait avec celle de la petite-maîtresse : une robe de crêpe noir trop longue, trop large, qui semblait ne pas avoir été faite pour celle qui la portait, ne pouvait pas donner de l'éclat à une peau qui était jaune; de grands yeux et des cheveux très-noirs étaient les seuls avantages de cette demoiselle, qui, en tenant con-

tinuellement sa bouche ouverte, laissait voir des dents qui auraient été beaucoup trop longues pour un homme.

« Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? » dit Dufour en désignant à Victor celle qui était sur l'ottomane. — « On la nomme madame Flock. » C'est la maîtresse d'Armand pour le moment ; » c'est une dame galante, fort gaie. Oh ! elle » aime beaucoup à rire. — Et cette autre, qui » écoute d'un air niais tout ce que dit la pre» mière, et semble attendre le moment où elle » doit rire, comme paillasse, lorsque son com» père parle ? — C'est une amie de la première... » Les femmes entretenues, dans le bon genre, » ont presque toujours une amie qu'elles mènent » partout avec elles, une jeune personne à qui » elles veulent du bien... Elles tâchent de la » produire dans le monde ; mais elles ont soin » que cette amie soit laide, afin que cela fasse » ressortir leurs charmes. Elle l'affublent de » leurs vieilles robes, de leurs vieux chapeaux ; » et, pour prix de toutes ces bontés, la jeune » amie leur sert à la fois de compère, de plas» tron et de jockei. »

En effet, la jolie brune venait de se mettre

à rire; la jeune amie fit sur-le-champ écho. La première se tenait les côtes, se pâmait; la seconde jugea convenable de se tortiller sur sa chaise, et, par galanterie, ces messieurs accompagnèrent ces dames. Il n'y avait que Dufour qui, n'ayant rien entendu de drôle, gardait son sérieux, et qui, pour ne point avoir l'air ridicule, retourna dans le salon.

La société commençait à arriver. Bientôt les deux pièces sont encombrées d'hommes, qui tous viennent offrir leurs hommages à madame Flock, puis adressent un petit mot, un coup-d'œil de protection à la jeune amie; il y en a même quelques-uns qui vont jusqu'à lui pincer le menton, ce dont elle semble enchantée.

On a dressé des tables de jeu; on fait la bouillotte et l'écarté : c'est Saint-Elme qui fait commencer les parties, apporter les rafraîchissements, qui donne des ordres aux valets; il semble le maître du logis. Armand lui laisse le soin de faire les honneurs. Il est tout occupé de sa brune, mais celle-ci le quitte pour se mettre au jeu. Les tapis sont bientôt couverts d'or.

« Diable ! » se dit Dufour en regardant jouer,

«si l'on commence comme cela, comment fi-
» nira-t-on?... Déjà de l'or sur les tables!... Et
» moi qui avais exprès apporté pour jouer des
» pièces de dix sous... de cinq sous... Je n'o-
» serai jamais présenter dix sous à côté de ces
» piles d'écus... Ma foi, je me contenterai de
» regarder... »

Et Dufour s'approche de la table d'écarté, où joue la jolie brune, qui a déjà *passé* deux fois, et ramasse les écus avec une âpreté qui n'est pas très-fashionable. Comptant sur sa veine, cette dame vient de faire paroli; mais un roi que retourne son adversaire lui fait perdre la partie.

« Ah! chien!... » s'écrie la jolie femme,
» monsieur n'en fait jamais d'autres!... Ce n'est
» pas galant de tourner le roi avec une dame. »

Le monsieur qui a gagné est un grand homme sec, au teint olivâtre; il s'écrie qu'il est désespéré d'avoir renvoyé son charmant vis-à-vis. La jolie brune se lève d'un air d'assez mauvaise humeur, et va s'asseoir près de son amie, qui ne joue pas, mais qui tient son troisième verre de punch, dans lequel elle trempe des biscuits. Dufour, qui a été frappé

de l'exclamation un peu plébéienne qui vient d'échapper à la petite-maîtresse, se tient près ie ces dames pour les entendre causer.

« Tu ne joues pas, ma bonne ; ah ! tu as bien » raison, va !... c'est bien bête de jouer..... — » Tiens... j'ai raison... Je crois bien que j'ai » raison... ça me serait difficile de jouer..... je » n'ai pas d'argent ! — J'avais gagné quarante » francs, je les ai reperdus en un coup... avec » ce grand jaunisson !... Ah ! je ne jouerai plus » contre cet homme-là... il bat drôlement ses » cartes... Célanire, regarde donc si ma robe » fait bien par derrière. — Oui, très-bien....— » Et les manches ? — Très-bien... — Ma coif- » fure n'est pas dérangée ? — Pas du tout.... — » Tu bois du punch, toi ?.... — Tiens... il faut » bien que je m'amuse à quelque chose... — Tu » es gentille comme un cœur ce soir... ma robe » te va très-bien... — Oh ! pas trop... je dan- » serais dedans ! — Nous y ferons une pince » demain. Dis donc, la petite Liline est venue » ce matin... Son amant l'a abandonnée en lui » emportant jusqu'aux tapis qu'il lui avait don- » nés... Il y a des hommes qui ont bien mau- » vais genre ! Liline avait un chapeau qui avait

» l'air malheureux... — Ah! oui, de ces cha-
» peaux qu'on fait soi-même. — Elle venait me
» demander vingt francs et mon amitié ; je lui ai
» dit que j'avais fait serment de ne jamais prê-
» ter d'argent à mes amies, parceque ça brouille ;
» mais que, quant à mon amitié, elle l'avait
» pour la vie ; alors, elle m'a appelée *crasseuse*,
» et s'est en allée en donnant des coups de pied
» dans toutes les chaises... Je n'ai jamais tant
» ri ! Mais je m'en vas rejouer quoique ça... je
» veux tâcher d'attraper une veine... Dis donc,
» as-tu remarqué ce monsieur qui est près de
» nous ? Ah ! ah !... il ressemble à un gros..... »

C'était Dufour que ces dames regardaient en ce moment. Comme elles avaient baissé la voix, il ne put entendre à qui elles trouvaient qu'il ressemblait; mais elles se mirent à rire de plus belle, et le peintre passe dans la pièce voisine en disant : « Ah ! je ressemble à un gros,
» à un gros quoi? Cette petite-maîtresse res-
» semble à une gaillarde qui a le fil... Quant à
» l'autre, si elle ne fait que les confidentes au-
» près de madame Flock, elle remplit bien le
» premier rôle avec les rafraîchissements !

» — Vous ne jouez pas, monsieur Dufour?

dit Armand en s'approchant de l'artiste. « — » Pardonnez-moi... j'ai joué dans l'autre pièce, » mais je ne suis pas grand amateur... — Vous » préférez, j'en suis sûr, les amusements de la » belle saison? — Oui... j'aime beaucoup la » campagne, et puis j'y fais des études. — Parbleu, il faut que vous veniez cet été passer » quelque temps à ma petite terre de Bréville, » en Picardie. Il y a par-là des sites charmants, » des bois délicieux tout autour de Samoncey, » de Sissonne : c'est un pays très-pittoresque. » Ma propriété est située entre Laon et Sissonne. » —Je ne connais pas du tout ce pays-là, et j'a- » voue que je ne serais pas fâché d'y faire un » petit voyage. — Eh bien! il faut y venir cet » été; Victor vous accompagnera. Il y a long- » temps qu'il me promet de me faire ce plaisir.

» — Qu'est-ce donc? » dit Victor en s'avançant. « C'est que j'engage M. Dufour à venir » avec vous cet été passer quelque temps à ma » terre, en Picardie : me le promettez-vous, » messieurs? — Ce serait avec plaisir; mais, » mon cher Armand, vous n'y êtes jamais, à » votre terre. — Il est vrai que j'aime peu la » campagne, mais j'irai cependant la saison

» prochaine... il faut que j'y aille... ma sœur y
» est déjà avec son mari, M. de Noirmont. Ma
» sœur désirait beaucoup revoir notre campagne
» de Bréville... C'est là que nous avons passé
» nos jeunes années, près de notre belle-mère
» qui nous aimait tant! Il est possible... il est
» même probable que je vendrai ma propriété à
» M. de Noirmont... Il s'y fixera avec ma sœur,
» cela leur convient mieux qu'à moi. En atten-
» dant, nous irons nous y amuser cet été : c'est
» convenu. — Oui, nous ferons danser les
» paysannes. — Et moi je les peindrai. »

Armand quitte ces messieurs pour aller saluer une dame qui vient d'arriver, quoiqu'il fût alors près de minuit. La nouvelle venue est une blonde qui a dû être jolie, mais qui n'a plus qu'un restant d'éclat rehaussé par beaucoup de toilette. Elle est amenée par un jeune homme qui semble être encore dans l'adolescence.

A l'arrivée de la dame blonde, madame Flock et Célanire se regardent, se pincent les lèvres, puis madame Flock dit à demi-voix à son amie : « C'est Berlibiche. » Et Célanire se met à rire aux éclats. La nouvelle venue va

dire bonsoir à madame Flock, qui s'écrie : Ah!
» c'est vous, ma chère, que je suis aise de vous
» voir!... venez donc près de moi... vous me
» porterez bonheur; je perds déjà deux cents
» francs... c'est ridicule de perdre comme ça,
» n'est-ce pas? Vous avez un beau cachemire...
» Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme qui
» est avec vous? — C'est le fils d'un député. —
» Il a de beaux boutons en diamants! »

Dufour cherche Victor pour lui demander ce que c'est que la dame blonde, mais Victor est au jeu. Les parties sont très-animées. Déjà le jeune Armand a ouvert plusieurs fois un joli petit meuble placé dans un coin du boudoir. Il y a pris de l'or pour prêter à plusieurs de ses amis et pour réparer les pertes que lui-même a déjà faites. Dufour s'est assis dans un coin, derrière mademoiselle Célanire. Il observe ce qui se passe et se dit : « Voilà un jeune homme qui va bien
» vite!... un logement qui doit être fort cher...
» des maîtresses, un cabriolet, un jeu d'enfer!
» Hum! ce n'est pas avec dix mille livres de
» rentes qu'on mène longtemps une pareille
» existence... Mais qui lui donnera de bons
» conseils? qui lui dira de s'arrêter? je ne suis

» pas assez lié avec lui pour cela... Il n'a point » de parents à Paris... il n'écoute que M. de » Saint-Elme... et je ne crois pas que celui-là » lui donne des leçons de sagesse. Pourvu qu'il » me paie mon tableau!... »

Madame Flock vient de quitter la partie, elle est fort gaie; elle a regagné. Elle vient retrouver sa confidente, qui fait une assez triste figure, parce qu'aucun homme ne lui fait la cour.

« Eh bien! chère amie, qu'est-ce que tu fais » là isolée? est-ce que tu t'amuses à t'arracher » les dents!... — Dame! je ne peux pas jouer, » je n'ai pas d'argent!... on ne me propose pas » de m'en prêter... »

Mademoiselle Célanire, en disant cela, regardait autour d'elle, comme pour voir si on allait lui en offrir; mais plusieurs jeunes gens qui s'étaient rapprochés avec madame Flock, s'éloignent alors très-vivement.

« Dis donc, Célanire, il paraît que madame » Berlibiche fait des éducations maintenant. Le » monsieur qu'elle a amené peut avoir de seize » à dix-huit ans. — C'est égal, il est gentil et il » a de bien beau linge!... — Au fait, il est en-

» core mieux que celui avec lequel elle se pro-
» menait il y a quelque temps... Te rappelles-
» tu un grand squelette qui mettait au moins
» six cravates pour se faire un cou, et qui avait
» un habit sur lequel on aurait si bien battu le
» briquet?... Ah! ah!

» — Tous ces gens-là ont de singuliers noms,
» se dit Dufour : Monsieur Jaunisson, madame
» Berlibiche... c'est une femme d'origine alle-
» mande, probablement. »

Saint-Elme s'approche en ce moment de madame Flock, en s'écriant : « Toujours gaie,
» toujours folle, toujours charmante !... — Et
» vous, toujours aimable, toujours galant, tou-
» jours spirituel.

» — Allons, » se dit Dufour, « ils peuvent al-
» ler loin comme ça; ils ont l'air de se renvoyer
» les compliments comme on se renvoye un vo-
» lant.

» — Mon petit Saint-Elme, » dit madame Flock en prenant le grand bel homme par son habit, « qu'est-ce que cette vieille Berlibiche
» vient donc faire ici?... je me flatte qu'elle n'a
» pas la prétention de m'enlever mon Armand.
» O Dieu! mon Armand, l'astre de ma vie! Si je

» croyais qu'elle eût des intentions sur lui, je la » provoquerais au pistolet!... C'est que je tire » le pistolet, moi! j'ai abattu deux fois la pou- » pée... c'est pas une farce, demandez plutôt à » Célanire. »

Célanire qui est là comme *Lazarille*, répond sur-le-champ : Oui, oui, elle tire comme un » homme!...

» — Allons, belle amazône, chassez ces » idées de guerre!... Comment pouvez-vous » croire que de Bréville, qui sait tout ce que » vous valez, puisse penser à une autre?.... et » quelle autre! une femme qui n'a plus rien pour » plaire. — Oh! je sais bien que je suis plus » jeune et plus jolie qu'elle..... Elle est fanée, » usée, passée; je sais tout ça, c'est égal, les » hommes ont quelquefois des caprices si » étonnants, et je suis sûre que Berlibiche se » mettrait à cheval sur les chenets pour me » supplanter.... je la connais. Enfin, ayez soin » qu'au souper elle ne soit pas à côté d'Armand, » ou je fais une scène, je vous en préviens.

» — Calmez-vous, mauvaise tête; nous au- » rons soin qu'elle n'y soit pas. — A la bonne » heure.

» — Eh bien! monsieur Dufour, vous ne » jouez pas? » dit Saint-Elme en se retournant vers le peintre.

« — Pardonnez-moi, je viens de jouer dans » l'autre pièce. — Mesdames, je vous présente » M. Dufour, un de nos premiers talents en » peinture. — Ah! monsieur est peintre!.. c'est » drôle, monsieur n'a pas du tout l'air d'un ar- » tiste... n'est-ce pas, Célanire?

» — Je voudrais bien savoir de quoi j'ai » l'air, » se dit Dufour tout en saluant madame Flock et son amie.

» — Monsieur, j'aime beaucoup les artistes, » les peintres surtout, ils sont presque tous ai- » mables... quel genre monsieur peint-il? — Le » paysage, madame. — Ah! que c'est joli!.... » comme on peut faire des points de vue inté- » ressants.

» — On peut se faire faire en baigneuse » dans un paysage, » dit mademoiselle Célanire: « c'est cela qui est joli. — Tais-toi donc, Céla- » nire. Elle veut toujours se faire peindre en » baigneuse... par coquetterie... parce qu'elle » est bien faite... Ah! monsieur, puisque vous » êtes peintre, vous me donnerez quelque chose

» pour mon album....... car j'ai un album de
» commencé, j'ai déjà de très-jolies choses......
» Vous me promettez un petit dessin, n'est-ce
» pas, monsieur? Je prierai Armand de vous le
» rappeler. »

Dufour s'incline en murmurant quelques mots de politesse, et va dire à Victor : « Elle
» est sans façon cette dame!... c'est la pre-
» mière fois qu'elle me voit et elle me demande
» quelque chose!... Quel singulier monde que
» tout cela, c'est plus élégant que les petites
» mangeuses de pain d'épices de Saint-Cloud,
» mais dans le fond cela ne vaut guère mieux.

» — Mon cher Dufour, il faut voir un peu de
» tout... Fais la cour à cette grande blonde; je
» suis certain qu'elle ne te sera pas cruelle. —
» Non, je ne ferai la cour à personne ici.... Je
» me méfie de toutes ces dames-là... Je com-
» mence même à craindre que mon tableau ne
» soit pas encore vendu... mais je ne le livrerai
» pas à crédit. »

On annonce que le souper est servi. Armand engage tout le monde à quitter le jeu pour quelque temps; il donne la main à madame Flock, et passe avec elle dans une pièce où

une table est servie avec autant de goût que d'élégance: les surtouts, les bougies, les fleurs, sont artistement placés autour des mets les plus recherchés; la table est une forêt de fleurs et de lumières. Dufour admire le coup-d'œil et dit à Victor : « C'est charmant, les repas » somptueux donnés par Lucullus n'étaient pas, » je le gage, aussi parfaitement servis, mais » mon ami, Lucullus dépensait des sommes » immenses pour un seul repas, et si M. Armand » n'a que dix mille livres de rente, il se coulera. » Ne pourrait-on pas l'avertir ?

» — Veux-tu te taire, Dufour, joli moment » pour faire de la morale!... Comme ce serait » aimable d'aller dire à quelqu'un qui vous » donne un beau souper; monsieur, vous nous » faites de la peine... vous vous ruinez..... — » C'est juste, ce n'est pas le moment : il faut » souper d'abord. »

Dufour se trouve placé à côté de la dame blonde : celle-ci, mécontente d'être loin du maître du logis, chuchotte avec son voisin en regardant madame Flock. Dufour voudrait bien entendre ce qu'elle dit; mais, en penchant sa tête vers sa voisine, il a déjà froissé deux

fois son chapeau, ce dont elle a paru très-contrariée. Le souper met bientôt toute la société en gaîté; il semble que ce soit une réunion d'amis intimes. La voisine de Dufour conserve seule un air sérieux. Voulant entamer la conversation et tâcher de se faire mieux venir par cette dame, le peintre prend un flacon de malaga qui est devant lui, puis se retourne vers elle en lui disant : « Madame Berlibiche veut-elle accepter un peu de malaga? »

La grande blonde regarde Dufour d'un air courroucé : « — Comment avez-vous dit, monsieur? — Je vous ai demandé, madame, si » vous vouliez accepter un peu de malaga. — Ce » n'est pas cela, monsieur, comment m'avez- » vous nommée, s'il vous plaît? — Mais par vo- » tre nom, madame, ne vous appelez-vous pas » Berlibiche? »

Madame Flock, qui écoutait Dufour part alors d'un éclat de rire qui dure cinq minutes, mademoiselle Célanire en fait autant, la plupart des jeunes gens qui sont là les imitent; mais la dame blonde ne rit pas, elle promène autour d'elle des regards furieux, puis les reporte sur Dufour, qui est resté tout interdit, parce qu'il

ne conçoit pas que le nom de cette dame produise un tel effet sur la société.

« Berlibiche! » s'écrie enfin la grande blonde, « il faut être bien mal élevé pour se permettre » de telles plaisanteries... Qui vous a dit, monsieur, que je m'appelais ainsi? — Madame... » pardon, mais c'est... j'ai cru entendre.... — » Ah! je devine, monsieur, je devine d'où cela » vient; apprenez, monsieur, que je me nomme » madame Roseville... Anatole, donnez-moi » mon châle, je veux m'en aller.

» — Ah! belle dame, » s'écrie Saint-Elme, « prendriez-vous de l'humeur pour un malentendu? une erreur de nom. »

Armand se lève et veut aussi calmer la dame blonde : celle-ci n'écoute rien; elle se contente de murmurer : « Je sais d'où ça vient, on me le » paiera. » Le jeune Anatole a été chercher le cachemire; la dame le met, prend le bras de l'adolescent, et l'entraîne, tandis que madame Flock continue de rire en disant : « Laissez-la » donc aller... que je puisse rire à mon aise.... » Ah! monsieur Dufour, que vous m'avez fait » de bien, que je vous ai d'obligations. — Ma» dame, si j'ai nommé cette dame ainsi, c'est

» parce qu'il m'a semblé que vous-même... —
» Certainement, avec Célanire, je ne l'appelle
» jamais autrement, parce que je trouve qu'elle
» ressemble à une grande biche, et puis j'ai as-
» sez l'habitude de donner des sobriquets à tout
» le monde! Ah! Dieu, ai-je ri, je n'en puis
» plus! »

Cet incident fait pendant quelque temps le sujet de la conversation. Comme cela divertit beaucoup madame Flock, c'est à qui de ces messieurs plaisantera sur le nom de Berlibiche. Dufour ne dit plus rien et se contente de souper. Bientôt on parle du jeu, de ceux qui ont été le plus maltraités par la fortune; alors Saint-Elme s'adresse à Dufour :

« Il me semble que je ne vous ai pas vu
» jouer, monsieur Dufour. — Pardonnez-moi...
» j'ai même perdu cinq napoléons... en pa-
» riant... — Contre qui donc? — Contre votre
» voisin... monsieur Jaunisson. »

Dufour était justement en face du monsieur qu'il désignait. Au nom de Jaunisson, celui-ci fixe sur Dufour des yeux enflammés de colère en s'écriant : « Monsieur, il est bien étonnant

» que vous vous permettiez de telles épithètes...
» et que vous plaisantiez sur mon teint...

» — Allons, j'ai donc encore dit une bêtise!» répond Dufour, et il en est bientôt persuadé en voyant madame Flock se tenir les côtes, ainsi que mademoiselle Célanire : ces dames rient tant que bientôt elles sont obligées de quitter la table. Victor et Armand parviennent, non sans peine, à calmer la colère du monsieur au teint olivâtre. On retourne au jeu, et Dufour profite de ce moment pour prendre son chapeau et s'en aller : « J'en ai assez, » se dit-il, « si je restais encore, je ne sais pas ce que je » dirais, mais cela pourrait mal se terminer, et » je ne me soucie pas d'avoir un duel parce que » madame Flock donne des sobriquets à tout le » monde... »

Le lendemain de cette soirée, Dufour fait venir un commissionnaire, lui remet son tableau de la forêt de Compiègne, lui donne l'adresse de M. de Saint-Elme, et lui enjoint de ne point laisser le tableau sans en recevoir le prix.

Le commissionnaire part, et revient au bout d'une heure avec le tableau sur les bras.

« Comment! est-ce qu'il n'en veut pas? » s'écrie le peintre. — « Oh! c'est pas ça... monsieur... — Pourquoi rapportes-tu mon tableau? — C'est que ce M. Saint-Elme ne demeure plus là depuis trois semaines, et il n'a pas laissé son adresse...

« Je me suis laissé attraper comme un enfant, » se dit Dufour, « et il faut encore que je paie le commissionnaire. Allons... c'est bien fait, je mérite cela... Décidément ce Saint-Elme est un intrigant, un chevalier d'industrie, et à présent je gagerais mon tableau que c'est lui qui dînait à vingt-deux sous. »

Cette aventure rend Dufour encore plus méfiant; pendant plusieurs semaines, c'est en vain que Victor vient le chercher pour l'emmener avec lui, le peintre ne veut plus quitter son atelier. Mais la belle saison est revenue. Déjà le jeune de Bréville a plusieurs fois rappelé à Victor sa promesse d'aller passer quelque temps à sa campagne avec son ami Dufour, et Victor presse l'artiste de faire avec lui ce voyage. Enfin Armand part pour sa terre, mais il a fait promettre à Victor de s'y rendre bientôt.

Voir de nouveaux sites, un pays qu'on lui annonce comme très-pittoresque, c'est bien séduisant pour un peintre.

« Mais si je dis encore des sottises... si je » me fais encore moquer de moi chez ton mar- » quis? » dit Dufour. — « Ne crains rien, mon » ami ; il ne s'agit plus d'être avec de jeunes » fous et des femmes entretenues ; nous devons » trouver chez Armand sa sœur et son mari : » c'est une société un peu sérieuse... un peu » ennuyeuse peut-être... car, d'après ce que » m'a dit Armand, monsieur et madame de Noir- » mont ne sont pas très-gais ; mais quand nous » nous ennuierons, nous irons promener dans » les bois, dans la campagne. — Et ce Saint- » Elme, ira-t-il? — Armand est parti il y a quel- » ques jours... j'ignore si son ami l'a accompa- » gné. Que t'importe! ce n'est pas chez lui que » nous allons... — Je serais d'ailleurs curieux » de savoir ce qu'il me dira au sujet de mon » tableau... J'y consens ; allons en Picardie... » Je vais me disposer à ce voyage ; dans trois » jours js serai prêt... — C'est convenu... Je ne » sais pourquoi, mais l'idée de ce voyage fait » battre mon cœur... Ah! mon cher Dufour, si

» c'était un pressentiment... si dans ce pays
» j'allais devenir amoureux! — Parbleu! il se-
» rait bien plus étonnant que tu y fusses sage...
» Mais ce sera là comme ailleurs, de ces feux
» qui brillent..... éblouissent d'abord, puis
» s'éteignent aussi vite qu'ils se sont allu-
» més. »

CHAPITRE IV.

L'HOMME A LA FAUX.

—

Victor et Dufour ont pris la voiture qui mène à Laon : de là à la propriété où ils se rendent, Armand leur a dit qu'il n'y avait que trois petites lieues, et ils veulent faire ce chemin à pied. Ils laissent à la poste de Laon leurs portemanteaux, qu'ils comptent envoyer chercher quand ils seront chez le jeune de Bréville, et n'ayant à la main, l'un qu'une légère badine, l'autre que son livre de croquis, ils se met-

tent gaîment en marche dans le chemin qu'on leur a indiqué.

On est aux premiers jours de juin : le feuillage des arbres commence à s'épaissir, à donner de l'ombrage ; les acacias sont dans toute leur beauté, et leur blanche fleur répand au loin un doux parfum, tandis que les chênes plus paresseux n'ont encore que de petites feuilles qui laissent passer les rayons du soleil. Mais la verdure a toute sa fraîcheur, tout le brillant de ses premières couleurs ; aucune feuille n'a encore quitté sa tige. Que d'autres admirent les beaux effets, les tons plus opposés de l'automne ! le printemps du moins promet de longues jouissances : c'est le présent et l'avenir.

Dufour s'arrête souvent pour contempler un site, un point de vue, et il s'écrie : « C'est char-
» mant !... je suis très-content de connaître ce
» pays... Conviens , Victor, qu'on a plus de
» plaisir sous ces ombrages qu'avec tes Berlibi-
» che, Célanire, et même les demoiselles de
» Saint-Cloud ?.. — Je n'ai jamais dit le con-
» traire... mais, sous ces arbres... dans ces pe-
» tits chemins couverts, conviens aussi qu'il

» serait bien doux de se promener avec une » femme aimable, sensible, et qui nous aime- » rait véritablement.

» — C'est possible!... pourtant, moi, je pré- » fère ne pas être amoureux dans un beau » pays... ça m'empêcherait de travailler... Oh! » le bel arbre, attends que je le croque. »

Dufour prend son crayon, son calepin, et se met à dessiner. Pendant ce temps, Victor s'é- tend sur le gazon : il pense aux jolies femmes qu'il a laissées à Paris, et, quoiqu'il les ait quittées sans regret, il voudrait bien en tenir une sur ce gazon, sur lequel il se repose ; là, elle lui semblerait cent fois plus jolie!... Il est donc vrai que le changement de lieu, de site, peut donner encore du prix aux objets que nous délaissons.

Dufour a croqué son arbre ; mais un peu plus loin c'est une petite fuite de terrain qu'il veut absolument dessiner.

« Mon cher ami, » lui dit Victor, « si tu veux » esquisser tout ce qui te semblera joli sur no- » tre route, il est probable que nous n'arrive- » rons pas avant la nuit, et nous risquons fort » de nous égarer dans ce pays que nous ne con-

» naissons pas... je crois même que tu nous as
» déjà fait perdre notre chemin.

» — Tu as raison... j'ai le temps de faire
» tout cela ; c'est que, lorsqu'on voit un joli ef-
» fet, on craint toujours de ne plus le retrou-
» ver... Allons, en route... On nous a dit qu'il
» fallait d'abord passer par le village de Samon-
» cey... qu'il était au milieu des bois... Le
» vois-tu, le village ? — Comment veux-tu que
» je le voie s'il est entouré de bois? Marchons
» toujours... »

Les deux voyageurs marchaient alors sur un terrain fort inégal ; à chaque instant il fallait descendre de petits monticules, puis en remonter d'autres ; des buissons de genêts, des bouquets de chênes, des trembles, des bouleaux, donnaient à cette campagne un aspect pittoresque.

« Ça commence à devenir fatigant de ne
» faire que monter et descendre, » dit Dufour.
» A coup sûr, nous ne sommes pas sur une
» grande route. — On nous a dit qu'il n'y en
» avait pas, et que pour gagner Samoncey, il
» fallait traverser les bois. — Oui, mais il y a
» un chemin tracé que suivent les paysans.....

» Nous y étions tout-à-l'heure... — Il ne fallait
» pas aller à droite et à gauche pour dessiner,
» nous y serions encore... Après tout, nous ne
» sommes ni dans les déserts de l'Égypte, ni
» même dans les landes de Bordeaux; nous
» nous retrouverons toujours. — Mais le jour
» baisse... et la nuit il n'est pas facile de se re-
» trouver... Voyons l'heure... — Tu as donc
» osé prendre ta montre pour voyager?.... —
» Parbleu!... je savais bien que je ne serais pas
» foulé comme dans le parc de Saint-Cloud...
» Ce n'est pas que cela veuille dire que nous
» n'ayons rien à craindre ici... je ne connais
» pas ce pays... j'ignore s'il y a des vagabonds...
» des voleurs... As-tu des pistolets sur toi? —
» Non, je les ai laissés dans mon porte-man-
» teau... mais j'ai ma badine. — C'est cela, si
» on nous attaquait, nous aurions une badine
» et un crayon pour nous défendre!... Sais-tu
» que j'ai cent cinquante francs sur moi? je
» suis fâché à présent d'avoir emporté tant d'ar-
» gent... mais quand on doit rester quelque
» temps dans un pays... et qu'on espère s'y
» amuser un peu. — Oh! parbleu! je te con-
» seille de faire ton embarras avec tes cinquante

» écus... Et moi qui ai dans ma bourse douze
» cents francs en or...

» — Douze cents francs!.... quelle folie!....
» avoir emporté douze cent francs!...

» — C'est un joli denier! » dit une voix qui partait de derrière un épais buisson. Presque au même moment on écarte le feuillage, et quelqu'un se trouve tout à côté des deux voyageurs.

C'était un homme d'un âge déjà avancé, mais fort, trapu, vigoureux; ses yeux gris, enfoncés sous des sourcils épaix, étaient à la fois vifs et hardis; ses lèvres minces semblaient, en se rapprochant, avoir une expression moqueuse; un nez long et crochu, des pommettes saillantes et fortement colorées achevaient de donner à sa physionomie une expression singulière. Il était vêtu d'une blouse grise, portait des sabots, un bonnet de laine de couleur, et tenait sur son épaule de ces larges faux dont les paysans se servent plutôt pour faucher l'herbe que pour la moisson.

Dufour est resté saisi; Victor lui-même est un moment étonné de la brusque apparition de cet homme, qui semble être sorti du buis-

son pour se trouver sur leur passage ; et celui-ci répète, en les regardant l'un après l'autre d'un œil scrutateur : « Oui... c'est un joli de-» nier.

» — Ah! vous trouvez?.. . » dit Victor en fixant à son tour l'homme en blouse. « — Mais » dame!... — Vous nous écoutiez donc?... — » Il n'y avait pas besoin d'écouter pour vous » entendre..... vous parliez assez haut... et » puis, quand même, est-ce que cela vous fâ-» che?...

» — Drôle de rencontre ! » murmure Dufour; « cet homme a une tête bien caractérisée... il » serait très-bien à peindre... mais pas ici..... » Marchons toujours... il a une polissonne de » faux contre laquelle ta badine ne brillerait » pas. — C'est un faneur, un faucheur qui re-» vient de son travail... — J'aime à le croire... » mais nous sommes bien sots d'aller crier que » nous avons de l'argent, de l'or dans nos po-» ches... C'est une imprudence que je ne me » pardonne pas. Il est vrai que j'aurais juré que » nous étions seuls; cet homme a poussé là » comme un champignon. »

Les voyageurs continuaient leur marche dans

un étroit sentier qu'ils suivaient alors ; le paysan marchait derrière eux. Dufour le regardait souvent de côté, en disant à Victor : « J'aime-»rais mieux qu'il fût devant nous... laissons-le »passer. — Tu as tort de te méfier de ce pay-»san... au contraire, sa rencontre nous sera »utile. »

Victor s'arrête et s'adresse à l'homme qui semble les suivre : « Pourriez-vous nous dire si »nous sommes encore loin du village de Sa-»moncey? — Si j' peux vous le dire... tiens, »ça serait bon si je ne connaissais pas le pays... »Non, vous n'êtes pas très-loin de Samoncey... »à une demi-lieue approchant... — Et sui-»vons-nous bien la route qui y conduit? — Ah! »par les bois ou par les champs, on y va tout »de même... D'ailleurs j'y vais, moi, à Samon-»cey : ainsi, si vous voulez me tenir compa-»gnie, vous ne vous perdrez pas.

» — Je ne tiens pas absolument à sa compa-»gnie, » dit tout bas le peintre. « — Pourquoi »cela? — C'est à cause de cette diable de »faux... S'il allait nous prendre pour de la lu-»zerne... — Tu es fou! avec lui nous ne ris-»quons plus de nous égarer. — Soit... aban-

» donnons-nous à la Providence ; mais marchons » à côté de lui.

» — Vous êtes de ce pays, brave homme? — » Oui, je suis de Gizy ; c'est à une demi-lieue » de Samoncey... plus haut. — Il est joli ce » pays... Il paraît riche et bien cultivé? — Oh!.. » comme ça... Il y a des terrains assez bons. » — Vous êtes cultivateur?.... — Non.... je » suis journalier... Et vous, qu'est-ce que vous » êtes ? »

Cette question, toute naturelle dans la bouche du paysan, fait pourtant sourire les voyageurs. Mais les gens de la ville trouvent tout simple de questionner les habitants de la campagne, et se formalisent quand ceux-ci usent du droit de réciprocité. Cependant Victor répond au paysan :

« Nous arrivons de Paris... Mon ami est ar- » tiste. — *Artisse!* quoi que c'est que ça? — Je » suis peintre... dessinateur, si vous compre- » nez mieux. — Ah! peintre, oui, je comprends, » vous faites des peintures..... des images..... » comme celles qui sont sur les complaintes » qu'on vend à Laon... des Juif-Errant, des » Barbe-Bleue.

» Ah! le Vandale! » s'écrie Dufour; puis il ouvre son calepin et montre au paysan un des points de vue qu'il venait de croquer, en lui disant : « Voilà ce que je fais... Y êtes-vous à » présent ? »

Le paysan s'arrête pour regarder à son aise le croquis, et Dufour cherche à lire dans ses yeux la surprise et l'admiration, mais le villageois ne s'émeut point, il dit d'un air indifférent : « Ah! oui... ce sont des arbres... des ga» zons .. c'est dommage que c'est tout noir... » j'aime mieux les images en couleur, c'est plus » gentil.

« — Il n'y a rien à répondre à ces gens-là, » murmure Dufour, en remettant avec humeur son calepin dans sa poche; « cela n'a aucun » sentiment des beaux-arts!... — Eh! pourquoi » vas-tu lui parler peinture, toi? — Pourquoi » se permet-il de nous demander ce que nous » faisons ?—Parle-lui culture, labour, semences, » alors il saura te comprendre, te répondre. — » Pourvu qu'il ne nous égare pas, c'est tout ce » que je demande... Il nous fait prendre bien » des détours, et la nuit approche... Paysan,

» sommes-nous bientôt au village? — Nous y » arriverons. »

En disant ces mots, l'homme en blouse entre dans un sentier bordé d'épais buissons et recouvert par des branches de chênes qui forment presque le berceau en se joignant; mais, le jour étant déjà très-bas, on voyait à peine clair dans cette route. Les branches de feuillages touchaient souvent la tête des voyageurs, et on ne pouvait marcher qu'un de front, tant le sentier était étroit.

« Dans quel chemin nous mène-t-il?» dit Dufour à Victor. « — Ce sentier doit être fort » agréable quand il fait du soleil. — Mais comme » il y a longtemps qu'il ne fait plus de soleil, il » n'était pas nécessaire de nous mener dans un » chemin où à chaque instant les branches » peuvent nous aveugler... Hum!... je me dé» fie de ce gaillard-là... Et dire que nous avons » laissé nos armes... c'est-à-dire tes armes, » dans le porte-manteau!... Eh bien!... qu'est» ce qu'il fait donc maintenant?... »

Le guide des deux amis venait d'ôter la faux de dessus son épaule gauche pour la prendre dans sa main droite, et il tournait la tête pour

regarder les voyageurs ; mais Dufour s'était arrêté spontanément à cette action du paysan.

« Eh ben, messieurs... est-ce que vous n'a-
» vancez plus ?... — Si fait, » dit Victor qui marchait le dernier. « Allons, Dufour, avance donc,
» qu'est-ce que tu fais-là ; — Mais je... je m'ar-
» rête un peu... je suis las... Est-ce que nous ne
» serons pas bientôt dehors de ce sentier, mon
» camarade ? — Oh ! si... »

Et le paysan qui examinait alors sa faux, reprend : « Elle est fameuse c'te faux-là !... un
» bon tranchant... Si à l'armée on avait de ça,
» et qu'on sût s'en servir comme moi, ah bigre !
» ça vaudrait ben leur sabre !... C'est qu'avec
» ça on ferait tomber des hommes par demi-
» douzaines !

» — Voilà de bien mauvaises plaisanteries ! » dit Dufour à demi-voix et en regardant Victor. Celui-ci le pousse pour le faire avancer, en s'écriant : « Allons, brave homme, marchons, s'il
» vous plaît, car nous n'arriverons jamais avant
» la nuit. — Dam', i' m'semble que c'est vous
» qui vous arrêtez. »

On se remet en marche. Dufour, ayant toujours les yeux fixés sur la terrible faux, est

prêt à se jeter dans les broussailles qui bordent le sentier, au premier mouvement qu'il verra faire à leur guide. Celui-ci ne s'arrête plus et on arrive enfin au bout de l'étroit chemin. Mais on est toujours dans le bois; et, quoique l'endroit soit moins touffu, on ne peut voir loin devant soi, parce que le jour est près de finir.

»Ce village de Samoncey est bien difficile à atteindre!» dit Dufour en regardant Victor et en poussant un profond soupir qui fait sourire son compagnon. Le paysan s'avance toujours, marchant à travers le bois et ne suivant plus aucun chemin battu; enfin on arrive dans une clairière où plusieurs sentiers aboutissent. Le paysan s'arrête à cet endroit, posant sa faux à terre et s'appuyant dessus comme un suisse sur sa hallebarde; il regarde autour de lui comme s'il cherchait du monde dans chacun des sentiers qui s'offre à sa vue.

« Eh bien! mon brave homme, pourquoi »restons-nous là?» demande Victor. « — Ah! »c'est que je regardais si je ne n'apercevrais pas »queuque ami... qui m'aurait évité la peine »d'aller à Samoncey.

» — Ce sont ses complices qu'il cherche!...»

» dit tout bas Dufour, « n'attendons pas le
» reste de la troupe... Crois-moi, Victor, pre-
» nons un de ces sentiers au hasard et jouons
» des jambes... Il ne s'agit pas de faire le brave
» contre une bande de voleurs, surtout quand
» on n'est pas armé. »

Victor est un moment indécis; il dit enfin au paysan, qui regarde toujours autour de lui : « Si vous ne voulez plus continuer de marcher,
» dites-nous au moins notre chemin ; nous n'a-
» vons point de temps à perdre, car, arrivés à
» Samoncey, nous ne serons pas encore au but
» notre voyage, puisque nous allons à la terre
» de M. de Bréville.

« — Comment! c'est chez M. de Bréville
» que vous allez? » s'écrie le villageois; puis il laisse échapper quelques éclats de rire moqueur.

« — Qu'est-ce qu'il y a donc de comique là-dedans? » dit Dufour avec humeur ; et il ajoute, mais de manière à n'être pas entendu : « Ce
» butor commence à m'échauffer les oreilles !...

» — Excusez si je ris, messieurs; mais,
» voyez-vous, c'est que si vous m'aviez dit plus
» tôt que vous alliez chez M. de Bréville, je ne

» vous aurais pas fait faire un chemin inu-
» tile... vous seriez arrivés à présent. Pour aller
» chez M. le marquis, vous n'aviez pas besoin
» de passer par Samoncey... ça ne fait que vous
» allonger... — C'est à Laon qu'on nous a in-
» diqué ce chemin. — Oh ! je connais le pays
» mieux que personne ; j'y sommes né !... Il n'y
» a pas un arbre dans ces bois dont je ne pour-
» rais vous dire l'âge !.. il n'y a pas un sen-
» tier que je n'aie parcouru cent fois chaque
» année !... et quant à la maison de M. de Bré-
» ville, pardié, j'y ai été assez pour la connaî-
» tre... Madame la marquise me faisait travail-
» ler... elle m'employait souvent... Mais tenez,
» puisque vous allez là, v'là vot' chemin ; il est
» inutile que vous veniez avec moi à Samoncey,
» ça vous retarderait encore. Prenez ce sentier...
» puis le premier à droite, puis la route qui
» descend? et vous y êtes,.. Adieu, messieurs.
» bon voyage... et ne vous laissez pas voler en
» route... ce serait dommage. »

Sans attendre de réponse, l'homme en blouse remet sa faux sur son épaule, et disparaît en s'enfonçant dans le bois. Les deux voyageurs le regardent aller et se regardent ensuite.

« Prendrons-nous le chemin qu'il nous a » indiqué ? » dit enfin Dufour. « — Pourquoi pas ? » — C'est qu'il avait un drôle d'air en nous » quittant... Tu n'as pas remarqué le ton go- » guenard de cet homme en nous disant : Ne » vous laissez pas voler ?... — Dufour, tu ne » connais donc pas les paysans ? ces gens-là ont » presque toujours un air moqueur en parlant » à des habitants de la ville : c'est là que git » tout leur esprit. Je crois que tu avais grand » tort de suspecter l'honnêteté de cet homme ; » tu vois qu'il nous a quittés sans nous traiter » comme de la luzerne avec sa redoutable faux... » — Oui... je vois qu'il nous a promenés fort » longtemps à travers les bois... qu'il semblait » toujours attendre la rencontre de quelqu'un, » et qu'enfin il nous laisse, à l'entrée de la nuit, » dans une espèce de carrefour où nous ris- » quons fort de nous perdre. — En vérité, les » gens méfiants sont bien malheureux ! Tu n'es » cependant pas poltron, Dufour, car je t'ai vu » dans l'occasion tenir tête à plus d'un adver- » saire. — Sans doute, et si nous étions atta- » qués maintenant, je me défendrais comme » un lion ; mais je suis persuadé que ce serait

» inutile... et je trouve que la prudence peut » très-bien s'allier à la bravoure. — En attendant, suivons le chemin qu'on nous a indiqué, et au diable la crainte ; j'aime mieux ne » pas prévoir le danger que de m'inquiéter d'avance. — Et moi, j'aime mieux prévoir les » choses, afin de me mettre en mesure de les » éviter, s'il est possible. — Nous n'avons pas la » même manière de voir, mon cher Dufour ; » mais je crois que la mienne doit me rendre » heureux. — Et moi, je pense que la mienne » doit me faire vivre plus longtemps. »

Tout en discourant, ces messieurs avançaient dans le chemin qu'on leur avait montré ; mais, telle diligence qu'ils fissent, la nuit avançait encore plus vite qu'eux. Bientôt il ne leur est plus possible de voir à quatre pas, et ils sont obligés de ralentir leur marche pour ne pas s'exposer à se heurter le visage contre les arbres ; alors Dufour recommence à jurer, et Victor prend le parti de rire.

« Je l'avais bien dit ! ce coquin nous a égarés ! — Ce paysan est-il cause que la nuit » nous empêche de trouver notre chemin !... » Allons, quand tu prendras de l'humeur, en

» serons-nous plus vite chez Armand... dis donc, » Dufour... il me semble qu'il pleut?... — Eh! » mon Dieu, oui ; c'est pour nous achever... Ces » grosses gouttes d'eau annoncent un violent » orage... et moi qui ai un chapeau neuf!... il » sera perdu... — Mets-le sous ta redingote...— » C'est ça, et je me promènerai en voisin... Oh! » l'infernal bois... Aïe! voilà que je me cogne » le nez à présent!... nous n'en sortirons donc » jamais?... — Victoire! victoire! mon pauvre » Dufour!... — Qu'est-ce que c'est?... — Une » lumière... Tiens, vois-tu là-bas?. . — En ef- » fet... Ah! Dieu, comme ça fait plaisir d'aper- » cevoir une lumière quand on est égaré!... » J'avais souvent lu cela dans les romans... mais » je n'avais jamais été dans cette position... » Pourvu que cette lumière ne soit pas produite » par un feu follet... ou un ver luisant. — Oh! » non, il ne fait pas assez chaud pour cela... » Avançons, car la pluie redouble. »

Les voyageurs se dirigent vers la lumière, qui ne fuit point devant eux, parce que ce n'était pas un esprit malin qui la faisait paraître, mais qu'elle éclairait tout simplement le rez-de-chaussée d'une maison située au milieu du bois.

« C'est une habitation, » dit Victor. « — Oui... » et, autant que je puis voir, cela m'a l'air as- » sez grand... Pourvu qu'on veuille bien nous » recevoir... Si on allait nous prendre pour des » voleurs... — Que le diable t'emporte avec tes » suppositions!... Frappons toujours. »

CHAPITRE V.

UN CABARET DANS LES BOIS.

—

On a ouvert la porte aux deux voyageurs, sans même s'informer de ce qu'ils demandent. C'est un grand jeune homme en veste, en sabots, en bonnet de laine, qui est devant eux : il se range de côté pour leur livrer passage. Cependant Victor s'arrête sur le seuil de la porte en disant : « Excusez-nous, monsieur, nous » sommes peut-être indiscrets; mais la pluie

» tombe très-fort, et nous ne connaissons pas » notre chemin.

» — Entrez donc... entrez donc!... » crie une voix forte qui part de l'intérieur de la maison. « Eh! nom d'une pipe! est-ce qu'il faut tant de » façons pour entrer chez nous?... »

A cette invitation un peu brusque, les deux amis entrent dans la maison. Ils se trouvent dans une grande pièce d'un aspect triste et sombre, n'ayant que le mur pour tenture, et dont le plafond est noir et enfumé. Une immense cheminée est en face de la porte. De chaque côté de la chambre sont deux tables entourées de bancs de bois. Un grand buffet et quelques chaises, voilà tout l'ameublement de cette salle, qui n'a que la terre pour parquet, comme c'est l'usage dans les habitations de paysans.

Une seule lumière, placée sur une des tables, éclaire à peu près la salle. Une femme d'un âge mûr, habillée comme une villageoise aisée, est assise près de la lumière et travaille à l'aiguille. Un peu plus loin, un grand homme d'une cinquantaine d'années, mais fort, replet, et au teint vermeil, est accoudé devant un petit pot

de faïence et un verre. Le grand homme qui semble être le maître de la maison, les salue de la tête, et porte son verre à ses lèvres en disant : « A votre santé, messieurs !.... Allons, Babo» lein, donne du vin à ces messieurs.... ils ne » seront sans doute pas fâchés de boire un » coup.., Donne un litre.... ces messieurs boi» ront bien un litre... Quand on a marché, on » a soif.

» — Il me paraît que nous sommes dans un » cabaret, » dit Dufour en jetant les yeux autour de lui. « Un cabaret au milieu d'un bois !.... » c'est assez singulier.... — Cela fait que du » moins nous y resterons tant que cela nous » conviendra et sans crainte de gêner per» sonne, » dit Victor en s'asseyant et en posant son chapeau sur une table, tandis que Dufour secoue le sien dans un coin de la salle.

« Il me paraît que vous vendez du vin, mon» sieur, » dit Victor en s'adressant au maître du logis. « Oui, monsieur ; dame... à la campagne » on fait ce qu'on peut pour gagner sa vie !...

» — Si du moins vous ne buviez pas tout le » bénéfice !... » dit d'une voix aigre et d'un ton sec la femme occupée à coudre.

« — Allons, madame Grandpierre, n'allez-
» vous pas me faire passer pour un ivrogne aux
» yeux de ces messieurs qui ne me connaissent
» pas! — Vraiment! s'ils vous connaissaient, ils
» sauraient déjà à quoi s'en tenir. — Ah! Jac-
» queline! tu veux me fâcher.... mais tu sais
» bien que c'est difficile. Crie!... grogne!.,. ça
» m'est égal!.... je m'en moque comme d'une
» futaille vide! »

Le grand jeune homme, qui était allé dans une pièce voisine, revient avec un broc et des verres qu'il place devant les deux amis. Dufour, qui a fini de secouer son chapeau et d'essuyer sa redingotte, s'assied près de Victor en lui disant : « Nous ne boirons jamais ça!... — Qu'im-
» porte! il faut bien payer l'abri qu'on nous
» donne. »

Victor se verse du vin ainsi qu'à son compagnon. Le maître du logis se lève tenant son verre à la main, et vient trinquer avec ses nouveaux hôtes, qui, pour répondre à cette politesse, tâchent d'avaler, sans faire trop de grimaces, le vin, ou plutôt la piquette qu'on vient de leur servir.

« Ces messieurs ne sont pas du pays? » dit le paysan après avoir bu.

» —Non, nous arrivons de Paris; nous allons » chez M. de Bréville... le connaissez-vous? — » Oh! oui, messieurs... c'est-à-dire, je connais- » sons sa propriété.... car pour ce qui est du » jeune marquis de Bréville, je ne pouvons » guère le connaître; depuis la mort de sa belle- » mère, lui et sa sœur ont quitté leur maison... » et ils n'y étaient jamais revenus... mais j'avons » appris, il y a queuques jours, que le jeune » marquis était arrivé à sa campagne, que sa » sœur y était aussi avec son mari. Je ne savons » pas si c'est pour s'y fixer... Mais ces messieurs » sont sans doute de leur société, puisqu'ils » vont chez monsieur le marquis? — Oui, nous » sommes amis d'Armand; nous venons passer » quelque temps à sa terre. Nous avons quitté » la voiture à Laon, et nous nous sommes mis » en route à travers les bois; nous pensions ar- » river avant la nuit .. mais quand on ne con- » naît pas bien les chemins...

» — Oui... et qu'on fait de mauvaises ren- » contres, » dit Dufour.

« — Comment!.... vous avez fait de mau-

» vaises rencontres dans ces bois! » s'écrie le paysan.

« — Non... mon ami plaisante, » dit Victor; « c'est de l'orage qu'il veut parler. — Ah! il est » vrai que vous êtes bien mouillés! Voulez-vous » qu'on fasse du feu à l'âtre pour vous sécher? » Quoiqu'il ne fasse pas froid, la pluie est mau- » vaise sur le corps... — Ma foi, je crois que » vous avez raison... le feu nous sèchera plus » vite, et si cela ne vous donne pas trop de » peine... — Pas du tout... d'ailleurs, il faudra » toujours du feu pour faire chauffer le souper... » Allons, Babolein... voyons, remue-toi un peu, » au lieu de rester là dans un coin comme un » grand fainéant!...

» — C'est ça!... » dit la paysanne avec humeur; « c'est toujours à Babolein qu'on s'en » prend! il faut que ce soit lui qui fasse tout!... » Et pourquoi n'appelez-vous pas Madeleine?... » pourquoi ne descend-elle pas?... est-ce qu'elle » dort déjà, cette paresseuse?.... La trouvez- » vous trop grande dame pour lui faire allumer » le feu?.. Hum!.. quelle patience il faut avoir » ici!...

» — Mon Dieu! ne vous fâchez pas, ma mère,

« dit le jeune paysan en plaçant du bois dans la cheminée, « laissez Madeleine se reposer.... » elle était malade ce matin.... vous savez » ben qu'elle n'est pas forte et qu'un rien la » fatigue... ce n'est pas qu'elle manque de » bonne volonté.... — Oh! oui, de la bonne » volonté... de belles paroles!... des phrases!... » on n'conduit pas une maison avec ça!... mais » on cajole les hommes.... et on se fait dorlo- » ter!.... — Oh! oh! not' femme!.... tu veux » donc toujours crier?... eh ben! à ton aise!... » crie!... A ta santé! à la vôtre, messieurs! »

Le jeune peysan ayant allumé le feu, Victor et Dufour vont se placer devant la cheminée. Le maître de la maison se remet devant son pot de vin, et son fils va s'asseoir dans un coin de la chambre, tandis que la paysanne murmure encore en travaillant.

La pluie continuait de tomber, on l'entendait battre les vitres de la fenêtre.

« Nous sommes bien heureux d'avoir trouvé » cette maison, » dit Victor, « l'orage redouble, » et je ne sais ce que nous serions devenus! » mais pour peu que cela continue, il faudra » peut-être que vous nous donniez à coucher...

» — Qu'à cela ne tienne, messieurs; nous » avons de quoi vous loger... Au fait, vous êtes » encore à une demi-lieue de chez M. de Bré- » ville, et cet orage doit avoir rendu les che- » mins bien mauvais. — Alors je vois que nous » serons vos hôtes pour cette nuit : qu'en penses- » tu, Dufour?

Dufour était alors occupé à passer en revue tous les coins de la salle, et ses yeux venaient de s'arrêter sur une encoignure qui se trouvait au bas d'un petit escalier, et qu'il n'avait pas encore remarquée : dans cette encoignure étaient deux fusils et un grand coutelas.

« Eh bien! Dufour, tu ne me réponds pas! » dit Victor, « je te demande si tu es d'avis de » coucher ici?...

» — Mais... peut-être... je ne dis pas non... » cependant, si on nous attend ce soir chez » M. de Bréville?... — On ne nous attend pas » plus ce soir que demain!.... Est-ce que tu » n'entends pas la pluie?.... veux-tu que nous » allions nous casser le cou dans le bois?.... et » comment trouverions-nous notre chemin la » nuit, puisque nous nous sommes perdus le » jour?... — Perdus... hum! ce n'est pas nous

» qui nous sommes perdus… on nous a peut-» être égarés avec intention… »

Dufour avait dit ces derniers mots à voix basse, mais Victor n'y a pas fait attention ; il prend une chaise et s'assied devant le feu. Dufour regarde toujours du côté de l'encoignure ; enfin il s'adresse à leur hôte :

« Il me paraît que vous êtes chasseur, mon-» sieur? — Chasseur… ma foi, non ! Pourquoi » ça?—C'est que je vois… des fusils… là-bas.— » Ah ! écoutez donc, quand on demeure au mi-» lieu d'un bois…. loin de toute habitation, il » est bon d'avoir des armes… Ce n'est pas que » le pays soit mauvais… mais queuquefois des » vagabonds peuvent entrer chez nous, comme » pour boire ; et dame, on pourrait se battre, se » tuer ici, que personne ne viendrait y mettre » empêchement. — C'est fort agréable ! —Buvez » donc, monsieur… — Merci, je n'ai plus soif. » — Vous souperez avec nous, au moins? — Je » n'ai pas grand'faim…

» —Moi, je souperai très-volontiers, » dit Victor ; « la marche m'a donné de l'appétit : d'ail-» leurs nous n'avons pas mangé depuis quatre

» heures, et il est..... voyons..... neuf heures » bientôt. »

Victor avait tiré sa montre pour regarder l'heure; le jeune paysan quitte la place où il était assis, et vient tout près de Victor, en s'écriant : « Oh ! la belle montre !.. Regardez donc, » mon père, comme c'est joli!.... comme c'est » travaillé!... C'est de l'or, n'est-ce pas, mon- » sieur? — Oui, sans doute.

» — Oh! tu n'en es pas bien sûr, » dit Dufour en essayant de faire des signes à son ami.

« — Comment, je n'en suis pas sûr!... tu plai- » santes, je pense; elle m'a coûté assez cher. — » Coûté!... coûté... on a les montres pour rien » à présent.

» — Je n'aurai jamais une belle bijouterie » comme ça, » dit le jeune homme en poussant un soupir.

» — Peut-être, mon garçon; eh! eh!... on » ne sait pas ce qui peut arriver. » Et en disant ces mots, le maître de la maison avale un verre de vin.

» — Je crois qu'il ne pleut plus, » dit Dufour en s'approchant de la fenêtre.

» — Oh! monsieur! ça redouble, au con-

» traire, » dit Babolein. « Le temps est pris ; en » v'là pour la nuit... Oh! c'est fini, vous ne » pouvez plus vous en aller... »

Dufour ne répond rien et va s'asseoir près de Victor; il garde le silence et se contente de jeter souvent des regards autour de lui, se retournant brusquement au moindre mouvement que font les habitants du logis.

« Ah çà! puisque décidément ces messieurs » couchent ici, » dit la vieille femme, « il faut » qu'on leur prépare des lits... une chambre... » — Voulez-vous que j'y aille, ma mère?... — » Non... mais cette petite ne descend donc pas? » Madeleine... Madeleine!

» — Me voilà! » a répondu une voix douce; et presqu'au même instant, une jeune fille descend l'escalier de bois qui communique avec le haut de la maison.

Victor s'est bien vite retourné pour voir la jeune fille. Celle-ci est très-petite; elle n'a ni embonpoint ni fraîcheur, son teint est pâle, ses yeux assez petits sont presque toujours baissés, sa bouche est grande, son nez moyen, ses cheveux bruns sont relevés sans nulle coquetterie; en général, rien ne peut séduire dans le pre-

mier aspect de cette jeune fille ; et Victor se retourne bientôt vers Dufour en lui disant tout bas : « Elle n'est pas jolie ! — Qu'est-ce que ça » me fait ! » répond le peintre avec humeur.

La jeune fille a fait aux voyageurs une révérence qui n'a rien de gauche ni d'emprunté. Elle sourit à M. Grandpierre, qui lui fait un petit signe de tête ; puis elle s'avance timidement vers la vieille paysanne, qui lui dit d'un ton dur :

« J'espère que vous avez eu le temps de vous » reposer... Dieu merci ! Depuis le dîner vous » êtes remontée dans votre chambre... Vous » n'êtes donc plus bonne qu'à dormir, ici ?

» — Pardon, madame, c'est que j'avais si » mal à la tête... comme de la migraine...

» — Ah ! oui ! la migraine... dites plutôt la » paresse ! Qu'est-ce que c'est qu'une fille de » dix-huit ans qui a la migraine ! Est-ce que j'ai » jamais eu de tout ça, moi ? mais, si on vous » écoute, vous aurez tous les jours quelque » chose.

» — Allons, allons, Jacqueline, que tout ça » finisse ! » dit maître Grandpierre en élevant la voix. « Crie après moi tant que tu voudras... ça

» m'est égal, je ne t'écoute pas. Mais laisse Ma-
» deleine en repos... tu lui fais du chagrin... et
» c'est mal. Va, Madeleine, va, mon enfant, pré-
» parer la chambre au bout du corridor et deux
» lits pour ces messieurs qui couchent ici.......
» Dépêche-toi; nous t'attendrons pour souper. »

La jeune fille ne répond que par une inclination de tête. Elle prend une lumière et remonte vivement l'escalier. Le grand Babolein n'a pas quitté des yeux Madeleine tant qu'elle a été dans la salle; lorsqu'elle remonte, ses regards la suivent encore; il reste la bouche béante, le cou allongé, et les yeux attachés sur le haut de l'escalier.

« C'est votre fille, madame? » dit Victor en s'adressant à la paysanne.

» — Non, monsieur, ce n'est pas ma fille, » répond madame Grandpierre d'un air d'humeur.

« Alors, c'est sûrement votre nièce? » dit Dufour. — Pas davantage.

» — Oh! j'aime ben mieux qu'elle ne soit
» pas ma sœur, » dit le jeune paysan d'un air niais.

« — Voyez-vous ça! » reprend la vieille. » Ne

» t'aviserais-tu pas de vouloir qu'elle soit ta
» femme... grand imbécile! Je voudrions ben
» voir ça.

» — Allons, silence! » dit d'une voix de Stentor le maître de la maison. « Vous avez le
» temps de crier quand il n'y a personne. Jac-
» queline, occupe-toi du souper, ça vaudra
» mieux.

» — Puisque ce n'est ni leur fille ni leur
» nièce, » dit tout bas Dufour à Victor, « ce n'est
» donc que leur servante. Cependant ce Grand-
» pierre semble la traiter avec bien de la bonté,
» presque des égards... Je voudrais savoir ce
» que c'est que cette Madeleine... pourquoi elle
» a l'air triste... pourquoi elle est pâle... pour-
» quoi elle est sombre... pourquoi... — Ah! te
» voilà encore avec ta curiosité!... — Tu n'es
» pas curieux parce que la jeune fille n'est pas
» jolie; si elle te plaisait, tu aurais déjà fait
» mille questions à son sujet..... — C'est pos-
» sible. »

Madeleine ne tarde pas à redescendre. Elle va, sans rien dire, aider Jacqueline dans les apprêts du souper. Vive et alerte, en deux minutes elle a préparé le couvert. Le grand Babo-

lein la suit des yeux et semble l'admirer; mais Madeleine tient toujours les regards baissés, et ne les porte pas plus sur les étrangers que sur les habitants de la maison.

Victor est resté assis devant le feu, ne songeant qu'à faire sécher ses bottes. Mais Dufour regarde ce qui se passe, et il remarque que la jeune fille fait tout avec autant d'adresse que de grâce : cela lui paraît encore fort singulier dans une servante de cabaret.

« Madeleine, » dit Grandpierre au bout d'un moment, « ces messieurs vont à Bréville, chez » monsieur le marquis... c'est l'orage qui les a » retenus ici.

» —A Bréville ! s'écrie la jeune fille, et pour la première fois elle lève ses yeux et les porte sur Victor et son compagnon ; une légère rougeur colore ses joues, ses regards se sont animés, mais bientôt cette expression disparaît pour faire place à un sentiment de mélancolie, et Madeleine rebaisse les yeux et soupire en murmurant : « Ah ! ces messieurs allaient..... chez » monsieur le marquis ..

» — On dirait que cela l'intéresse, » dit tout

bas Dufour à Victor : « Ne trouves-tu pas cela » singulier? — Ah! Dufour, que tu m'ennuies » avec tes conjectures! — C'est qu'il me semble » qu'il y a du mystère dans cette maison. Enfin, » pourvu que mes soupçons ne soient pas fondés, c'est tout ce que je demande! Une vieille » femme méchante... deux hommes qui ont » chacun six pieds au moins... et une jeune fille » qui ne lève pas les yeux... c'est bien louche. » Dis donc, Victor, te rappelles-tu un certain » roman traduit de l'anglais de Lewis... *le* » *Moine*... Tu as lu *le Moins*, hein?... — Sans » doute. Après. — Ce roman-là me faisait toujours frissonner. Il y a dedans une scène de » voleurs dans une forêt... Hein! notre situation ressemble un peu à cette scène-là!.... — » Allons, tu es un fou.

» — A table, messieurs, » dit le maître de la maison en se levant : « Nous vous offrons ce » que nous avons... on ne se procure pas ce » qu'on veut si tard. — Ce sera fort bien, monsieur : en voyage, l'appétit empêche qu'on soit » difficile; d'ailleurs votre table est très-bien » garnie. »

Victor se place, et Dufour s'assied près de

lui. Tous les habitants de la maison se mettent à table avec les deux voyageurs. La jeune fille se trouve être en face des étrangers, de temps à autre elle lève les yeux pour les regarder, mais elle les rebaisse bien vite quand elle pense qu'on l'observe.

Des légumes et des œufs composent le souper; Victor y fait honneur; Dufour ne mange de quelque chose qu'après en avoir vu manger à ses hôtes; Madeleine ne prend presque rien, et elle ne parle pas; la vieille murmure après la jeune fille parce qu'elle ne mange pas, après son fils parce qu'il mange trop, et après son mari parce qu'il ne cesse de boire. Dufour remarque tout. Les regards que Madeleine jette à la dérobée sur lui et son ami sont ce qui l'intrigue le plus.

On est encore à table lorsqu'un coup violent retentit sur la porte d'entrée de la maison.

« Voilà du monde qui arrive bien tard ! » dit Victor. « — Et par un bien mauvais temps, » ajoute Dufour.

« — Oh! je parie que je devine qui c'est, » répond maître Grandpierre en souriant, et il s'écrie aussitôt : « Qui est là?

» — Eh! mordieu! c'est moi!... est-ce que » vous allez me laisser à la pluie battante?» répond une voix aigre et brève qui ne semble pas inconnue aux deux voyageurs.

« J'en étais sûr, » dit Grandpierre : « c'est » Jacques! »

Le jeune paysan va ouvrir la porte, et l'homme à la faux entre dans la salle, tenant toujours à la main son instrument de travail. Dufour fait un bond sur sa chaise, puis presse le genou de son voisin, en disant à demi-voix : « C'est l'homme du bois. — Je le vois bien. — » Et tu ne trouves pas drôle qu'il nous rejoigne » ici? — Pourquoi donc n'y viendrait-il pas » aussi bien que nous. — Tu ne vois pas qu'il » nous a envoyé de ce côté parce qu'il était cer- » tain que nous serions forcés d'entrer dans » cette habitation; et cette jeune fille qui nous » regarde à la dérobée.... je crois qu'elle a en- » vie de nous faire des signes... — C'est qu'elle » est amoureuse de toi. — C'est bien... nous » verrons s'il faut toujours rire! »

Après avoir posé sa faux contre la porte, Jacques s'approche de la table. En reconnaissant les deux voyageurs, il laisse échapper des

ricanements moqueurs qui lui sont familiers et s'écrie : Ah! messieurs, c'est comme cela que » vous allez coucher à Bréville! je vous avais » pourtant mis dans le bon chemin. — Oui, il » était gentil votre bon chemin, » répond Dufour, « nous avons manqué cent fois de nous y » casser le nez!

» — Comment, Jacques, tu connais nos hô- » dit le maître de la maison en tendant la main au nouveau venu.

» — Certainement... j'ai eu le plaisir de les » rencontrer dans le bois... eh! eh! je pourrais » même te dire ce que chacun de ces messieurs » a dans sa bourse, eh! eh!

» — Allons, il va encore recommencer ses » mauvaises plaisanteries, » dit Dufour : c'était » sans doute les deux Grandpierre qu'il atten- » dait dans le bois, et, ne les voyant pas venir, » il nous aura envoyés chez eux... cela se com- » prend.

» — Jacques, viens te mettre à table, tu boi- » ras bien un coup avec nous. — Volontiers.... » Bonsoir... madame Grandpierre, bonsoir, » Babolein... bonsoir, ma petite Madeleine. »

Jacques a salué la mère et le fils d'un air fa-

milier et seulement de la tête; mais en s'adressant à Madeleine, le paysan a changé de ton, sa voix s'est adoucie, ses manières sont devenues plus polies, et quoiqu'il ait été prendre la main de la jeune fille, il ne l'a pas secouée brusquement, mais a paru la serrer avec affection. De son côté, Madeleine a regardé Jacques en souriant et lui a dit bonsoir avec amitié, comme on répond à quelqu'un dont la présence nous fait plaisir.

« Te voilà bien tard par ici, Jacques? — Que » voulez-vous?... la journée a été longue chez » le père Thomas... puis j'avais affaire à Samoncey pour de l'ouvrage qu'on m'avait promis, tout ça m'a retenu... Et c'te pluie qui » est arrivée... j'sommes dit : au lieu de retourner à Gizy, je coucherons chez Grand» pierre..... pas gêné, moi!... je couche où je » me trouve. — T'as raison, mon vieux, et » nous boirons une chopine de plus!... A vot' » santé, messieurs. »

Victor ne se sent plus envie de tenir tête à son hôte; il étend les bras, bâille et propose à son compagnon de monter se coucher.

« Encore un moment, » dit Dufour, et il

ajoute à demi-voix : « Qui sait si on n'attend pas notre sommeil pour se débarrasser de nous?
» Ce Jacques qui est revenu nous joindre ici....
» qui va y coucher, et cette petite.... vois donc
» comme elle nous regarde, et avec quelle ex-
» pression, je t'en prie, Victor, ne t'endors pas!

» — Eh bien! nous ne disons rien, ma petite
» Madeleine,? » dit Jacques après avoir trinqué avec son ami : « Nous avons l'air bien triste, ce
» soir, mon enfant?

» — Est-ce que tu n'en devines pas la raison,» répond Grandpierre; « Madeleine est comme ça
» depuie que... »

Le paysan baisse la voix et continue de parler en s'approchant de l'oreille de Jacques. Dufour, ne pouvant entendre ce que dit son hôte, tâche au moins de lire dans sa physionomie et dans celle de l'homme qui a été leur guide. Les deux amis se parlent quelque temps tout bas, et le peintre s'aperçoit qu'ils portent souvent les yeux sur lui et son compagnon, ce qui lui fait présumer que Victor et lui sont pour quelque chose dans cet entretien mystérieux. Cette pensée cause à Dufour une sensation désagréable; il promène ses regards autour de lui. Vic-

tor est assoupi; la vieille femme semble en faire autant; la jeune fille a les yeux baissés, mais une sombre tristesse est emprunte sur ses traits ; le grand Babolein, semblable à une statue, a les yeux fixés sur Madeleine, et sa bouche entr'ouverte donne à sa figure déjà niaise, l'apparence de la stupidité. Au bout de la table, Grandpierre et Jacques se parlent bas; enfin la lampe placée devant les convives ne répand plus qu'une lumière vacillante qui laisse dans l'obscurité tout le reste de la salle. Le bruit de la pluie, qui fouette les feuilles des arbres, semble ajouter encore à la tristesse de ce tableau.

Un cri de Victor change tout-à-coup la situation des personnages. En s'endormant, il se balançait sur sa chaise, il a rouvert les yeux au moment où il se sentait tomber en arrière.

« — Qu'est-ce que c'est donc ? » dit madame Grandpierre en se frottant les yeux.

» — Rien, rien, madame, » dit Victor en riant, « je suis fâché de vous avoir effrayée.....
» mais je m'endormais comme vous, et j'ai
» manqué de disparaître sous la table... Il me
» semble que pour dormir nous serions tous

» mieux dans notre lit... Allons, viens-tu, Du-
» four, est-ce que tu n'as pas encore fini de
» souper ?... — Tu es bien pressé, tu ne me
» laisses pas le temps de manger. — A ton aise,
» mon cher, reste à table si tu veux ; moi, je
» vais prendre du repos. Monsieur Grandpierre,
» veuillez me faire indiquer notre chambre. »

Victor se lève, Dufour en fait autant en murmurant. Madeleine s'est empressée d'allumer une autre lampe; elle se dispose à conduire les voyageurs, mais Grandpierre l'arrête, et lui prend la lumière des mains en disant : « Reste... je veux moi-même avoir l'honneur » de conduire ces messieurs. »

La jeune fille obéit ; pourtant elle semble ne le faire qu'à regret. Dufour en fait la remarque, et pousse un profond soupir en suivant son ami.

« Bonne nuit, messieurs, » dit Jacques en saluant les voyageurs avec son air moqueur; « je n'aurai peut-être pas l'honneur de vous » revoir.... mais je pense que demain vous n'au- » rez plus besoin de moipour trouver le chemin » de Bréville! — Je l'espère, » dit Victor. Dufour ne répond rien ; il jette encore un regard sur

Madeleine. La petite a en ce moment les yeux attachés sur lui et sur Victor avec une expression indéfinisssable. Les deux amis suivent leur hôte qui monte l'escalier, et la jeune fille les accompagne des yeux tant qu'elle peut les voir.

Maître Grandpierre marche le premier dans un petit couloir étroit qui aboutit à un autre escalier, lequel donne sur une espèce de palier; là, le maître de la maison entre dans un corridor en disant : « Par ici, messieurs.

» — Où diable va-t-il donc nous reléguer, » dit Dufour, « cette maison est bien grande » pour un cabaret, comme ce plancher craque » sous nos pieds... il semble que l'on marche sur des trappes... »

Grandpierre s'arrête, ouvre une porte, et fait entrer les voyageurs dans une chambre assez vaste où l'on a dressé deux lits.

« Voilà votre chambre, messieurs; j'espère » qu'ici vous dormirez sans vous éveiller.

» — C'est bien ce que je compte faire, » dit Victor.

« — Moi, j'ai le sommeil très-léger, dit Dufour, » et je m'éveille à chaque instant dans

» la nuit... mais j'ai un livre dans ma poche et
» je pourrai m'amuser à lire.

» — Lire la nuit, » dit l'hôte en posant la lumière sur une cheminée; « m'est avis, monsieur,
» que vous ferez mieux de dormir; chaque
» chose a son temps, et vous devez être fatigué.

» — Je ferai ce qui me fera plaisir... il me
» semble que je suis bien le maître..... — Oh!
» c'est juste, à votre aise, bonsoir, messieurs.»

L'hôte va s'en aller; mais Dufour, qui a déjà inspecté des yeux, leur chambre à coucher, rappelle Grandpierre en lui disant :

« Ah! monsieur Grandpierre, pardon si je
» vous retiens encore... Mais qu'est-ce que
» c'est donc que cela? »

Dufour désignait une porte placée en face des lits, mais qui de leur côté, n'offre ni pène ni verroux.

» — Ça?... eh parbleu! c'est une porte, » dit l'hôte en souriant. — Je vois bien que c'est
» une porte, mais comment donc est-elle fer-
» mée? — Elle est fermée à clé... Ah! c'est
» qu'elle se ferme de l'autre côté, mais on ne
» l'ouvre jamais, c'est une porte qui est condam-
» née; elle ne servait qu'à gêner, je ne sais

» même pas ce qu'on a fait de la clé... Au reste, » messieurs, je pense que vous êtes tranquilles, » et que vous n'avez pas peur des voleurs chez » moi.

» — Non, sans doute, mon cher hôte, mais » si vous écoutez mon ami, il est si curieux » qu'il vous fera sans cesse de nouvelles ques- » tions... il veut tout savoir... Je suis étonné » qu'il ne vous ait pas déjà demandé pourquoi » votre maison est dans un bois.

» — Il me semble qu'on n'est pas indiscret » pour demander où conduit une porte, » dit Dufour avec humeur, « je suis bien aise de ne » pas être dérangé... quand je lis... et ordinai- » rement les portes d'une chambre se ferment » en dedans, mais il paraît qu'ici ce n'est pas » comme partout!...

» — Soyez tranquille, monsieur, personne » ne viendra vous déranger. Bonne nuit.... je » vais rejoindre l'ami Jacques. »

L'hôte quitte la chambre dont il tire la porte après lui; on entend ses pas lourds faire craquer le plancher du corridor, mais bientôt le bruit s'éloigne et le plus profond silence semble régner dans la maison.

Victor se déshabille et s'apprète à se coucher ; Dufour l'arrête en lui disant à demi-voix :

« Est-ce que vraiment tu vas te coucher? —
» Pourquoi pas ? — Tu ne devines donc pas où
» nous sommes?... — Parbleu! nous sommes
» dans un cabaret... au milieu d'un bois... Nous
» ne serons pas couchés aussi douillettement
» que chez de Bréville, mais une nuit est bien-
» tôt passée ! — Tout cela ne serait rien si nous
» étions chez des gens honnêtes!... mais j'ai
» trop de raisons de croire qu'il n'en est pas
» ainsi... Toi, tu manges, tu bois, tu dors, tu
» ne remarques rien ! — C'est que je n'ai rien
» vu de remarquable ici. — Mon cher Victor,
» pour un garçon d'esprit, tu as bien peu de
» pénétration ; nous sommes dans un repaire
» de brigands, et cette nuit on nous assassinera
» pour nous voler, parce que ce scélérat de Jac-
» ques n'aura pas manqué de dire que tu as
» douze cents francs sur toi... — Quelle diable
» d'idée as-tu là ?... Tu ne rêves que voleurs et
» assassins !. . Sais-tu que tu es cruel en voyage?
» Je ne te conseille pas de te marier, Dufour,
» car tu rêveras toutes les nuits que tu es co-

» eu!... — Il ne s'agit pas de plaisanter... Tu » sais bien que je ne suis pas un poltron; mais » je trouve ridicule de se laisser prendre au » piége sans pouvoir se défendre... — Et qui te » fait donc présumer que nous soyons chez des » voleurs? — Tout!... D'abord cette maison au » milieu des bois... ce Grandpierre et son fils, » qui ont chacun six pieds de haut... ces armes » que j'ai aperçues derrière la porte.... ce Jac» ques qui nous envoie de ce côté, puis qui vient » lui-même nous rejoindre dans ce cabaret, » quoiqu'il eût dit d'abord avoir affaire au village » de Samoncey... enfin, et c'est là-dessus prin» cipalement que nous devons asseoir nos soup» çons, la conduite de Madeleine, qui n'est pas » servante..... et qui est je ne sais quoi dans la » maison... Oh! si tu avais observé cette jeune » fille comme je l'ai fait, tu devinerais bien » qu'il se passe ici quelque chose d'extraordi» naire... Cette petite est triste, pâle; elle ne » lève pas les yeux... Est-ce là la tournure, l'hu» meur d'une paysanne?... A table, quand elle » croit que les gens de la maison ne la voient » pas, elle nous regarde... elle nous dévore des » yeux... c'est le mot... Pauvre petite! Je suis

» sûr qu'elle devine le sort qui nous attend et
» voulait nous sauver, nous prévenir. Au mo-
» ment où nous allions nous retirer, elle avait
» bien vite pris la lumière pour nous conduire;
» mais son maître la lui a arrachée des mains,
» en lui ordonnant de rester en bas : il avait
» peur qu'elle ne nous avertît des dangers qui
» nous menacent. Si tu avais vu cette pauvre
» enfant nous suivre des yeux quand nous avons
» quitté la salle... Ah! cette petite n'est pas jo-
» lie, c'est vrai; mais, dans ce moment, je t'as-
» sure qu'elle était belle tant ses yeux avaient
» d'expression!..... Maintenant, examine cette
» chambre où l'on nous a relégués..... est-ce
» sombre!... est-ce lugubre!... et cette porte,
» qui ne se ferme pas de notre côté et qu'on
» peut ouvrir de l'autre quand on veut!. ... tu
» conviendras que c'est fort commode... et que
» dans aucune auberge tu n'as eu de chambre
» si mal fermée que celle-ci. »

Victor a écouté Dufour avec attention; quand celui-ci a fini, il se remet à se déshabiller.

« Comment!... tu veux toujours te cou-
» cher?... — Mon cher ami, si nous sommes

» chez des voleurs, il n'y a plus moyen de nous » sauver; si nous sommes chez d'honnêtes gens, » tes soupçons n'ont pas le sens commun. Dans » l'un ou l'autre cas, il me semble que je ferai » toujours aussi bien de me coucher. Quand la » mort nous frappe pendant que nous dormons, » nous ne faisons que passer d'un sommeil dans » un autre.

» — Je ne suis pas pressé de goûter ce som- » meil-là. Pourquoi ne pas essayer de nous sau- » ver? nous le pourrions encore peut-être..... » Voyons cette croisée... »

Dufour ouvre la fenêtre de la chambre ; elle donnait sur une arrière-cour de la maison. Mais il faisait noir comme dans un four, et il était impossible de mesurer des yeux à quelle distance on était du sol.

« — Referme ta fenêtre, mon cher ami, » dit Victor; « je n'ai pas envie de me casser le cou » pour éviter un danger imaginaire. Je ne suis » nullement convaincu que nos hôtes soient de » malhonnêtes gens..... Ce Grandpierre a au » contraire une bonne figure qui respire la fran- » chise... — C'est-à-dire l'ivrognerie. — Parce » que lui et son fils ont six pieds de haut, je ne

» vois pas que ce soit une raison pour suspec-
» ter leur loyauté. Enfin, cette jeune fille t'a fait
» des signes : si elle te dévorait des yeux, c'est
» que probablement tu lui as inspiré un doux
» sentiment... tu auras fait sa conquête... c'est
» très-possible ; tu n'es pas mal quand tu n'y
» penses pas... — Victor, tu as bien tort de ne
» pas me croire !... — J'aime mieux me cou-
» cher... je te conseille d'en faire autant... Nous
» avons beaucoup marché aujourd'hui, et tu
» dois être aussi fatigué que moi..... Bonsoir,
» Dufour... demain tu feras des études superbes
» dans le bois ; et, si la petite Madeleine te fait
» toujours des mines, tu pourras peut-être faire
» aussi une étude avec elle. »

Victor s'est mis au lit malgré les remontrances de son ami ; celui-ci ne sait à quoi se décider. Il se promène dans la chambre, s'arrête, écoute contre la porte du couloir, puis contre celle qui est condamnée. Bientôt Dufour s'aperçoit que son compagnon de voyage est endormi ; la vue du repos que goûte Victor lui donne envie de l'imiter : malgré ses inquiétudes, il sent que le sommeil le gagne ; mais, avant de se mettre au lit, il veut faire une re-

vue exacte de leur chambre, pour s'assurer s'il n'y a point quelque trappe, ou quelque issue autre que la porte condamnée.

Dufour prend la lampe et commence son inspection : il tâte les murs et regarde sous les meubles ; il ne découvre rien de suspect. Arrivé devant la porte, objet de ses craintes, il la pousse, l'examine du bas en haut. Cette porte est vieille, elle a de larges fentes en divers endroits ; en regardant ces ouvertures, Dufour croit apercevoir au loin une faible lumière. Il va poser sa lampe dans un autre coin de la chambre, et revient braquer son œil contre une fente de la porte. La lumière augmente, un léger bruit se fait entendre. Dufour est tout oreilles, et s'écarquille les yeux pour mieux voir. Le bruit approche : ce sont des pas..... deux personnes s'avancent du fond d'un corridor qui est sans doute devant cette porte. L'une de ces personnes tient une lumière. Dufour reconnaît Madeleine, et à côté d'elle l'homme qui les a guidés dans le bois.

Jacques parle à la jeune fille. Arrivés à quatre pas de la porte, ils s'arrêtent, et Dufour peut les entendre. La jeune fille verse des

larmes ; l'homme en blouse lui prend la main.

« Consolez-vous, Madeleine, consolez-vous...
» les pleurs ça ne sert à rien. J'sais ben que c'est
» la grande ressource des femmes !..... quand
» elles ont du chagrin, elles s'en prennent à
» leurs yeux..... Mais, faut pas vous désoler
» comme ça... on ne sait pas encore ce qui peut
» arriver !...

» — Ah ! mon cher Jacques... c'est en vain
» que vous voulez me consoler ! je vois bien que
» c'est fini... qu'il n'y a plus d'espoir... Je vou-
» drais en vain prendre sur moi et avoir du
» courage... je m'étais habituée à ma situa-
» tion..... je la supportais sans me plaindre.....
» mais à présent, oh ! à présent, je sens que je
» serais plus malheureuse.

» — Je vous dit que vous êtes un enfant de
» pleurer... et pour qui?... mon Dieu ! pour
» des gens qui n'en valent pas la peine, qui ne
» méritent pas vos regrets...

» — Oh ! le scélérat !... le gredin ! » se dit
Dufour, « c'est de nous qu'il parle, j'en suis
» sûr, et il trouve que nous ne méritons pas
» qu'on s'intéresse à notre sort... Hum ! bri-

» gand ! si j'avais un pistolet, comme je t'ajus-
» terais par le trou de cette porte. »

Au bout d'un moment, et après avoir essuyé ses yeux, la jeune fille reprend :

« Vous trouvez qu'ils ne méritent pas l'inté-
» rêt que je leur porte... Ah! Jacques!... vous
» ne pouvez penser comme moi, vous ; vous ne
» pouvez sentir ce que j'éprouve pour eux.....
» j'espérais que cela tournerait autrement... Je
» vois bien qu'il faut renoncer à cet avenir dont
» je m'étais flattée. Mais rester ici... ce Babo-
» lein... madame Grandpierre... Hélas ! je suis
» bien tourmentée...

» — Oui, oui, je vous comprends... Pauvre
» Madeleine ! cela ne devrait pas être ainsi.....
» Plus que tout autre, je dois vous plaindre,
» moi... — Vous, Jacques ?... — Oui, moi.....
» mais ça ne vous servira pas de grand'chose...
» malheureusement... Allez vous reposer, Ma-
» deleine, allez... et, je vous le répète, ne ver-
» sez plus de larmes pour des gens qui n'en
» valent pas la peine. — C'est bien aisé à dire
» cela, mais je n'ai pas appris à commander à
» mon cœur ! »

Jacques serre la main de la jeune fille et

s'en retourne par le corridor; Madeleine ouvre une porte, disparaît, et la lumière disparaît avec elle.

« Ce que j'ai entendu me semble assez clair, » se dit Dufour en quittant la fente de la porte... « Cette jeune fille s'intéresse vivement à nous : » elle voudrait nous sauver et se désole parce » qu'elle voit que c'est impossible... Ce miséra- » ble Jacques nous tuera avec sa faux... comme » des coquelicots... Ah ! si Victor avait entendu » cette conversation, mais il dort comme s'il » était chez lui... Que faire?... si j'appelais Ma- » deleine... les autres m'entendraient aussi, et » ils accourraient plus vite. Je ne me suis ja- » mais trouvé dans une pareille situation. »

Dufour se remet à marcher dans la chambre, à écouter aux portes; mais il n'entend plus rien. La fatigue l'emporte bientôt sur l'inquiétude, ses yeux se ferment malgré lui. Il se décide à se coucher et à attendre, comme Victor, les événements. Il place en soupirant sa montre sur la table de nuit; mais bientôt, ne l'y croyant pas en sûreté, il la fourre sous son traversin et pose sa tête dessus en disant : « On » ne l'aura qu'avec ma vie!. . Je crois que j'ai-

» merais mieux mourir que d'être volé!... dé-
» pouillé!... Qu'ils y viennent!... Je n'ai pas
» d'armes... mais le courage en tient lieu.....
» Tout m'en servira d'ailleurs .. tout... jus-
» qu'à... Ma foi, oui... cela peut donner un bon
» coup et étourdir un homme... Cachons-le
» aussi. »

Et Dufour, prenant le vase de nuit, le met dans la ruelle de son lit, entre la paillasse et le matelas. Après avoir pris toutes ces précautions, l'artiste se recouche. Il a d'abord le projet de rester éveillé; mais, ne pouvant longtemps combattre le sommeil, il prend le parti de s'en remettre à la Providence du soin d'écarter les dangers qui l'environnent, et la Providence l'endort... C'est ordinairement ce qu'elle fait de mieux pour le bonheur des humains.

CHAPITRE VI.

LE RÉVEIL.

—

Le soleil éclairait la chambre où étaient couchés les deux amis lorsque Dufour ouvrit les yeux.

Le peintre ne se rappelle d'abord que confusément les événements de la veille ; cependant, petit à petit, la mémoire lui revient. Dufour, tout étonné de se retrouver vivant, regarde timidement autour de lui ; il aperçoit Victor qui dort encore. Leurs habits sont toujours auprès

d'eux : rien n'a été dérangé dans la chambre, qui, éclairée par le soleil, paraît tout autre à notre voyageur. Elle n'a plus cet aspect sombre et mystérieux qui, la veille, lui avait tant déplu. C'est une pièce vaste, carrée ; le petit papier à fleurs qui lui sert de tenture est d'une couleur gaie, et, à travers les vitres de la fenêtre, on aperçoit les arbres du bois, dont le feuillage, rafraîchi par l'orage de la veille, brille des plus vives couleurs.

Dufour se frotte les yeux ; il se sent tout radieux, tout dispos ; il glisse la main sous son traversin, et, en sentant sa montre, il ne peut s'empêcher de rire de ses craintes de la veille. Il regarde l'heure et s'écrie : « Huit heures..... » huit heures passées..... J'espère que nous » avons bien dormi..... Ho ! hé !.... Victor !.... » Allons donc, paresseux... il est huit heures... » Est-ce que tu ne vas pas te lever ?...

» — Ah çà, nous ne sommes donc pas as» sassinés ? » dit Victor en étendant les bras. « Il » me semblait pourtant que nous étions dans un » repaire de brigands... T'en souviens-tu, Du» four ?...

» — Allons, gronde-moi, moque-toi de moi...

» ça m'est égal, je suis de bonne humeur ce
» matin..... J'ai eu tort... je le confesse : j'ai
» soupçonné de braves gens... Cependant il y
» a du mystère dans cette maison, car, pen-
» dant que tu dormais, j'ai entendu cette pe-
» tite Madeleine dire des choses singulières.....
» — Tu as rêvé cela. — Non... oh! je ne l'ai
» pas rêvé... mais, enfin, il paraît que cela ne
» nous regardait pas... c'est le principal. Aussi,
» j'ai un appétit ce matin... je vais me dédom-
» mager de ma sobriété d'hier au soir; je vais
» déjeuner... Je vais m'en donner... Je... Aïe...
» aïe!.... Holà là.... Ah! mon Dieu, je suis
» blessé... »

En se promettant de s'en donner, Dufour sautait et se roulait dans son lit. Il avait oublié que, dans ses inquiétudes de la veille, il avait caché un meuble nécessaire entre son matelas et sa paillasse; et, quoiqu'il eût relégué ce meuble contre la ruelle, à force de s'agiter, il venait de le briser sous lui, et un morceau aigu lui était entré quelque part.

« Que diable viens-tu de faire? » dit Victor,
« est-ce que tu casses des assiettes dans ton
» lit?... — Non, ce ne sont pas des assiettes...

» C'est que j'avais oublié qu'hier au soir, par » prudence... n'ayant pas d'armes... j'avais mis » certain vase sous mon matelas... Ah! Victor, » regarde, je t'en prie, si je ne suis pas blessé » dangereusement. — Ah! ah!... Comment, » Dufour, tu voulais te défendre avec..... — » Écoute donc, cela aurait fort bien paré un » coup de poignard. — C'est une nouvelle es- » pèce de bouclier à laquelle don Quichotte » n'avait pas pensé!... — Je suis blessé, n'est- » ce pas?... — Eh! non... une égratignure... » — Peste! tu appelles cela une égratignure... » c'est presque comme celle que la paysanne » montre au *diable de Papefiguière!*.. — Je vou- » drais que cela te corrigeât de ta méfiance con- » tinuelle. — Je mettrai de la farine dessus..... » — Tu devrais appeler la petite Madeleine et » la prier de te panser. — C'est bien... c'est » bien... Si elle était plus jolie, tu aurais cher- » ché à lui montrer bien autre chose. Au reste, » je vais tâcher, ce matin, de causer un peu » avec cette jeune fille avant de quitter cette » maison... et de savoir pourquoi, hier, elle » nous regardait en soupirant, car je suis très- » sûr qu'elle soupirait. »

Victor s'est habillé. Il ouvre la fenêtre et aperçoit un petit jardin au bout de la cour qui est derrière la maison. Dufour, qui est parvenu, non sans peine, à se lever, vient se placer aussi à la fenêtre.

« Cette vue est gentille..... Cette cour... ce » jardin... ces fleurs... et puis le bois qui en» cadre le tableau... Il faut que je dessine tout » cela... — Il me semble qu'hier tu trouvais » cette demeure fort triste. — Hier, il faisait » nuit... Tiens, mon ami, il n'y a rien de » tel qu'un effet de soleil pour embellir un ta» bleau. »

En ce moment on frappe à la porte de la chambre, et les deux amis reconnaissent la voix du maître de la maison, qui demande si l'on peut entrer.

« Oui, oui, entrez, mon cher hôte, » crie Dufour en allant ouvrir à Grandpierre, auquel il tend la main que celui-ci serre avec cordialité :

« — Je viens savoir si ces messieurs ont bien » passé la nuit et s'ils déjeuneront avant de par» tir. — Oui, mon cher hôte, nous déjeune» rons... N'est-ce pas, Victor, que nous déjeu-

» nerons avec notre hôte? — Volontiers. — Et
» quant à la nuit... oh! elle est excellente... je
» n'ai fait qu'un somme... j'ai été très-bien
» couché... — Je suis charmé, messieurs, que
» vous ayez été satisfaits. — Est-ce qu'on n'est
» pas toujours bien chez les braves gens?... Ce
» bon monsieur Grandpierre... il a une bonne
» figure... n'est-ce pas, Victor, que notre hôte
» a une figure franche... ouverte?... Il faudra
» que je fasse votre portrait, monsieur Grand-
» pierre. — Oh! monsieur est ben honnête....
» — Si, si, je viendrai faire votre portrait en me
» promenant dans le bois quand nous serons à
» Bréville... Et votre ami Jacques, le verrons-
» nous ce matin? — Non, monsieur, Jacques
» est parti depuis le point du jour, pour aller
» travailler en journée... Dame!.. Jacques n'est
» pas riche... Il y a quatre ans, le feu brûla sa
» maison, sa récolte; il perdit le peu qu'il pos-
» sédait, et, après avoir labouré son petit champ,
» fut obligé d'aller travailler à celui des autres;
» mais ça ne lui ôta pas sa bonne humeur, et
» Jacques n'en garda pas moins avec lui sa tante
» qu'est ben vieille et infirme. Oh! c'est un brave
» homme que Jacques... un peu brusque... un

» peu gouailleur, comme ils disent dans le pays,
» mais qui est estimé de chacun pour sa pro-
» bité.

» — Eh bien! mon cher monsieur Cran-
» pierre, ce que vous me dites là ne m'étonne
» nullement... ce Jacques a une physionomie
» toute particulière... il a quelque chose qui
» prévient en sa faveur... surtout quand on le
» regarde longtemps... N'est-ce pas, Victor? »

Victor, qui ne peut plus comprimer son envie de rire, sort en disant : « Je vais voir le » jardin pendant qu'on prépare le déjeuner. »

Le jeune homme traverse le corridor étroit, descend un petit escalier, et se trouve dans la cour au bout de laquelle est le jardin. C'est un petit enclos où sont pêle-mêle les fruits, les légumes, les racines, dont on fait un fréquent emploi dans un ménage. Chaque coin de terrain a été mis à profit : la modeste laitue croît au pied du cerisier, le chou et le groseiller sont pressés l'un contre l'autre, et la petite feuille dentelée de la carotte se mêle au feuillage plus large et plus foncé du navet; à peine si l'on a réservé quelques chemins pour mettre un pied l'un devant l'autre.

Au fond de ce verger-potager, Victor aperçoit un petit carré qui paraît plus soigné que le reste, et dans lequel on a planté différentes fleurs. Une jeune fille est assise sous un berceau couvert de chèvre-feuille qui termine ce petit parterre ; elle a les yeux fixés sur un rosier qui est à ses pieds ; mais, à sa tristesse, à son immobilité, il est facile de juger qu'en ce moment ce ne sont pas des fleurs qui l'occupent

Victor s'approche doucement de Madeleine, qu'il a reconnue, quoiqu'elle n'ait pas relevé la tête ; il va s'asseoir près d'elle en disant : « Voilà des fleurs que vous aimez bien, n'est-» ce pas ? »

La jeune fille, toute surprise, rougit, semble honteuse, et se lève en balbutiant : « Pardon, » monsieur, je ne vous avais pas vu venir.

» — Eh bien ! je ne veux pas vous faire fuir » de votre jardin... car je gagerais que ce petit » jardin est le vôtre ? » dit Victor en retenant Madeleine par la main. Celle-ci, un peu confuse, se rassied cependant en répondant : « Oui, » monsieur, c'est en effet mon petit jardin.... » monsieur Grandpierre a bien voulu m'aban-» donner ce petit coin de terrain... j'y ai planté

» des fleurs, et j'en ai bien soin!.... — Il n'y a
» aucun mal à cela, mon enfant... Vous aimez
» les fleurs... plus tard vous aimerez autre chose
» encore... car il faut toujours que le cœur ait
» de l'occupation.... surtout chez les femmes;
» et de ce côté-là je suis femme aussi. Mais,
» pendant que nous voilà seuls, il faut que je
» vous demande l'explication de votre conduite
» d'hier, qui a beaucoup intrigué et même in-
» quiété mon compagnon.... qui, à la vérité,
» s'inquiète très-facilement. Il prétend que vous
» portiez sur nous des regards mystérieux, mé-
» lancoliques... que vous paraissiez désirer de
» nous parler en secret.... Mon ami a-t-il rêvé
» tout cela, ou avez-vous en effet quelque chose
» à nous dire, à nous demander? Eh bien! ré-
» pondez donc.... »

La jeune fille rougit encore plus, en effeuillant dans ses doigts une rose qu'elle vient de cueillir pour cacher son embarras. Elle ne lève pas les yeux et n'ose répondre. Victor, pour l'enhardir, se rapproche d'elle, passe son bras autour de sa taille, et, quoiqu'elle ne soit pas jolie et qu'il n'en soit pas amoureux, lui prend

un baiser, tant est grande chez lui la force de l'habitude.

Madeleine se recule vivement à l'autre bout du banc ; elle lève alors les yeux sur Victor, et il y a dans son regard, dans tous ses traits, une expression de fierté, de mécontentement, qui lui sied à ravir et qui étonne le jeune homme. Il se rapproche d'elle et veut lui prendre la main, qu'elle retire aussitôt.

« Je vous ai fâchée ? Mon Dieu ! j'en suis dé-
» solé... ce n'était nullement mon intention...
» je ne pensais pas qu'il y eût aucun mal à vous
» embrasser.... Est-ce que dans ce pays les
» jeunes filles se fâchent quand on les em-
» brasse ?...

» — Monsieur, je ne suis pas habituée à de
» telles manières, et.... — Et vous avez eu un
» mouvement de fierté superbe ! En vérité, il
» aurait fait honneur à une duchesse !... Savez-
» vous, ma chère amie, que pour une servante
» de cabaret vous êtes bien farouche ?... Allons,
» la voilà qui pleure à présent.... je lui ai en-
» core fait de la peine !.... Vraiment je ne fais
» que des sottises ce matin.... C'est peut-être
» parce que je vous ai appelée servante que vous

» pleurez ?.... je vous assure que je n'ai pas
» voulu vous humilier... Si vous me connaissiez
» mieux, vous sauriez que j'aime trop les fem-
» mes pour vouloir leur faire de la peine.... Al-
» lons, Madeleine, donnez-moi votre main, et
» faisons la paix.... je vous promets que je ne
» vous embrasserai plus... je ne sais même pas
» pourquoi cela m'est arrivé.... Mais aussi cet
» imbécile de Dufour qui m'assure que vous
» nous regardiez... que vous lui lanciez des œil-
» lades.... Vous n'êtes plus fâchée, n'est-ce
» pas ? »

Victor a un ton de franchise, d'abandon, qui séduit, qui inspire sur-le-champ la confiance; Madeleine s'est laissé prendre la main, et elle lui dit d'un air qui n'a plus rien de sévère :

« Non, monsieur, je ne suis plus fâchée....
» d'ailleurs je n'avais pas le droit de l'être... Je
» ne suis en effet qu'une servante dans cette
» maison, mais monsieur Grandpierre m'y traite
» avec tant de bonté, et quoique sa femme soit
» quelquefois un peu brusque avec moi, cepen-
» dant on ne me regarde pas comme une domesti-

» que... parce qu'autrefois... Ah ! j'étais si heu-
» reuse !...

» — Pauvre petite! Je comprends !... vos pa-
» rents étaient à leur aise, sans doute, et des
» malheurs vous auront forcée à entrer ici.

» — Mes parents!... Je ne les ai jamais con-
» nus... ils moururent quand j'étais encore au
» berceau.... à ce qu'on m'a dit.... mais une
» dame... bien bonne, bien généreuse, eut pi-
» tié de moi; elle me prit avec elle, me fit éle-
» ver et me traita comme son enfant : cette
» dame était la marquise de Bréville.

» —La marquise de Bréville?... la belle-mère
» d'Armand? — Oui, monsieur. Ah! combien
» elle eut de bontés pour moi!... C'est lorsque
» son mari mourut qu'elle me fit venir chez
» elle... j'avais, je crois, à peine trois ans alors.
» Là je trouvai Armand et Ernestine... c'étaient
» deux enfants que monsieur le marquis avait
» eus d'un premier mariage, et que ma bienfai-
» trice aimait beaucoup, quoiqu'elle ne fût que
» leur belle-mère. Armand avait trois ans de plus
» que moi, et Ernestine cinq; mais ils m'ai-
» maient bien aussi; nous jouions ensemble, et
» nous étions toujours ensemble... Ah! que j'é-

» tais heureuse alors !... ils me traitaient comme
» leur sœur.... je partageais leurs études, leurs
» occupations... je ne pensais pas que je n'étais
» qu'une pauvre orpheline !.... je ne prévoyais
» pas que mon sort pût changer.... J'étais si
» jeune.... je jouais et je chantais sans cesse....
» Ah ! je ne soupirais jamais dans ce temps-là !

» — Pauvre Madeleine !... je comprends vos
» peines... je ne m'étonne plus maintenant de
» vos manières gracieuses, distinguées... de tout
» ce qui me surprenait en vous... Mais conti-
» nuez, je vous en prie.

» — Mon Dieu, monsieur, mon bonheur du-
» ra jusqu'à la mort de madame de Bréville....
» J'avais près de onze ans quand ce malheur
» arriva.... Ma bienfaitrice mourut en peu de
» jours... Je ne puis vous dire toute la douleur
» que j'éprouvai... dans ce moment affreux : ce
» n'était qu'elle que je regrettais ; je ne songeais
» nullement à mon sort, à ce que j'allais deve-
» nir. Je pleurais celle qui m'avait tenu lieu de
» mère ; Armand et Ernestine pleuraient avec
» moi, car ils l'aimaient bien aussi ; mais, au
» bout de quelques jours, il arriva du monde,
» des parents .. on emmena Ernestine et Ar-

» mand, et on mit à la porte la petite Madeleine,
» car je n'étais rien dans la maison, et, en perdant ma bienfaitrice, j'avais tout perdu!

» — Madame de Bréville n'avait pas eu le temps d'assurer votre sort, sans doute?... Mais vous abandonner ainsi... ah! c'est affreux!... Il fallait que tous ces gens-là eussent le cœur bien dur. Pourquoi la sœur d'Armand ne vous emmena-t-elle pas avec elle? — Oh! ce ne fut pas de sa faute : on ne le voulut pas. Je ne savais que devenir, lorsque Jacques parut devant moi. Il me prit par la main, me consola, dit entre ses dents bien des choses que je ne compris pas... puis m'emmena chez lui, où il avait déjà soin de sa vieille tante... Ah! c'est un brave homme que Jacques!.... je restai trois ans chez lui. Alors arriva un nouveau malheur : le feu consuma sa demeure. Jacques n'avait plus rien; je ne voulus pas rester encore à sa charge... Heureusement M. Grandpierre eut pitié de moi, et il voulut bien me prendre dans sa maison... Il y a quatre ans que j'y suis. M. Grandpierre me traite avec douceur; sa femme me gronde parfois; mais enfin j'étais habituée à mon sort, lorsqu'il y a

» quelques jours en apprenant que M. Armand
» de Bréville, que sa sœur étaient revenus dans
» ce pays, je ne pus me défendre d'éprouver de
» nouvelles espérances. Je crus... oui, j'osai pen-
» ser que ceux qui m'avaient traitée comme leur
» sœur, dont j'avais pendant longtemps partagé
» les plaisirs, se souviendraient de la petite Made-
» leine et voudraient au moins la revoir, l'em-
» brasser une fois... car ce n'est pas leurs bien-
» faits que je désire, mais leur amitié, dont je
» suis jalouse.... Madame de Bréville appelait
» Armand et Ernestine ses enfants, et je les ai-
» mais comme les enfants de ma bienfaitrice !...
» Eh bien ! monsieur.... je ne les ai pas vus....
» ils ne m'ont pas fait dire d'aller à Bréville....
» Ah ! voilà ce qui me fait le plus de peine... car
» j'ai un grand désir de les voir.... de les em-
» brasser.... Aussi, combien j'envie le sort de
» ceux qui vont chez eux, combien je voudrais
» être à leur place !... Voilà pourquoi, monsieur,
» en apprenant que vous alliez chez mes com-
» pagnons d'enfance, je vous ai regardés sou-
» vent à la dérobée. J'aurais voulu vous dire
» mille choses pour ceux que j'aime toujours,
» quoi qu'ils ne pensent plus à moi..., mais je

» n'osais pas.... et je conçois que j'aie dû vous
» paraître singulière... et bien hardie peut-être,
» de vous regarder si souvent. »

Le récit de Madeleine a vivement intéressé Victor ; il lui promet de parler d'elle à Armand et à sa sœur ; il lui fait comprendre que ses amis d'enfance, tout en ayant conservé le souvenir de la petite protégée de madame de Bréville, peuvent ignorer qu'elle habite si près d'eux, puisque la jeune fille convient que ni Jacques ni personne de chez Grandpierre n'a été à Bréville depuis que le jeune marquis y est revenu. L'espoir rentre dans l'âme de Madeleine ; ses yeux brillent déjà de plaisir, elle remercie Victor. Dans l'effusion de sa joie, elle lui presse tendrement les mains, mais, dans ces marques de reconnaissance, il n'y a rien que d'innocent ; le jeune homme le voit bien ; aussi ne profite-t-il pas de la joie de Madeleine pour lui prendre un autre baiser.... Il est vrai que Madeleine n'est pas jolie.

On entend la voix de madame Grandpierre, qui appelle la jeune fille. Celle-ci s'écrie : « Oh !
» mon Dieu ! je vais être grondée ! En causant
» avec vous, monsieur, j'ai oublié le déjeuner...

» mais c'est égal.... vous m'avez fait espérer
» qu'Armand et Ernestine pouvaient encore
» m'aimer un peu... je veux bien être grondée
» à ce prix-là... »

Madeleine va s'éloigner.... elle revient vivement vers Victor et lui dit d'un ton honteux : « Monsieur... pardonnez-moi si je dis Armand
» et Ernestine en parlant de monsieur le marquis, votre ami, et de sa sœur... ce sont mes
» souvenirs d'enfance qui me trompent encore,
» mais je sais bien que je ne dois plus les nommer ainsi... et quand je les verrai, oh! je saurai conserver le respect que je leur dois, pourvu qu'ils me permettent de les aimer comme
» autrefois!... »

La jeune fille salue de nouveau Victor et s'éloigne lestement, en sautant par-dessus les carottes et les choux qui encombrent le jardin. Victor se dit, en la regardant aller : « Cette petite a de l'âme, de la sensibilité, et une délicatesse de sentiment qui n'est pas commune;
» c'est dommage qu'elle ne soit pas jolie.... et
» pourtant c'est peut-être plus heureux pour
» elle, cela l'exposera moins aux séductions... »

Victor quitte le jardin et se rend dans la salle

basse où il a soupé la veille ; il y trouve Dufour, qui s'est établi sur une table, et s'occupe à dessiner madame Grandpierre et son fils Babolein, qu'il réunit en camée. La vieille femme pose avec une dignité comique, ne tournant la tête que pour gronder Madeleine, qui n'a pas encore mis le couvert, mais reprenant bien vite la position qu'on lui a indiquée. Quant au grand Babolein, sa figure niaise et lourde ne change pas un moment d'expression.

« Je fais nos excellents hôtes, » dit Dufour en voyant entrer Victor. « Madame Grandpierre a » une superbe physionomie... des traits bien » caractérisés... Avec son fils à côté, cela tran- » chera... Ne remuez pas, madame Grandpierre, » je vous en prie !.... je n'ai plus que quelques » coups de crayon à donner.... Je voulais faire » aussi notre hôte... mais ce sera pour une au- » tre fois.... Je viendrai vous voir en me pro- » menant dans le pays... j'entrerai faire la cau- » sette avec madame Grandpierre... j'aime les » braves gens, moi !... Ah ! il faudra aussi que » je fasse l'ami Jacques... avec sa blouse... son » bonnet... ça fera bien !...

» — Je te conseille de lui faire aussi tenir sa

faux,» dit Victor en souriant, «tu sais que cela
» lui donne un air qui t'a frappé hier.

» — C'est bien ! c'est bien ! » dit Dufour en se
se pinçant les lèvres ; «je lui ferai tenir ce que
» je voudrai !... Madame Grandpierre, vous pou-
» vez vous lever... j'ai fini. »

Dufour présente son camée ; la paysanne prend d'abord le portrait de son fils et le sien pour une seule figure, mais on parvient à lui faire distinguer son profil, et elle se trouve très-ressemblante parce que son bonnet est exactement copié.

Le déjeuner est servi, on se met à table. Dufour mange comme quatre, et, tout en déjeunant, trinque avec Grandpierre, frappe sur les joues de son fils et coupe du pain à la maman. Cette fois, c'est Victor qui le presse pour le faire quitter la table, parce qu'il ne veut point passer sa journée chez les paysans. Enfin, Dufour se lève, embrasse madame Grandpierre, embrasse Babolein, frappe sur le véntre à son hôte, et s'éloigne comme s'il quittait ses parents. Pendant ce temps, Victor a payé leur dépense, et il dit tout bas à Madeleine, qui

s'est approchée de lui et le regarde timidement :
« Je ne vous oublierai pas; bientôt, je l'espère,
» vous aurez des nouvelles de vos amis d'en-
» fance. »

CHAPITRE VI.

LA SOCIÉTÉ DE BRÉVILLE.

—

En suivant le chemin qui doit les mener chez le jeune de Bréville, Victor raconte à Dufour sa conversation avec Madeleine, et termine son récit en lui disant : « Tu vois maintenant pour-
» quoi cette jeune fille nous regardait en soupi-
» rant et avait envie de nous parler..... c'était
» pour nous entretenir des amis de son enfance.
» Ce que tu jugeais mystérieux, extraordinaire,
» dans la conduite de cette petite, s'explique

» fort simplement..... il n'a fallu que quelques
» mots pour cela ; si tu m'en crois, Dufour, à
» l'avenir tu te laisseras moins aller à ton pen-
» chant pour les conjectures, et surtout à cette
» méfiance qui te fait toujours supposer le mal,
» ou du moins des choses qui ne sont pas.

» — C'est bon, monsieur Victor, je vous suis
» très-obligé de vos avis! La conduite que cette
» jeune fille a tenu avec nous est expliquée.....
» c'est fort bien, mais cela ne nous apprend
» pas ce que c'est que cette petite Madeleine ..
» elle ne connaît pas ses parents!... et la mar-
» quise a pris soin d'elle!..et cette marquise, qui
» la traitait comme sa fille, la laisse en mourant
» exposée à mourir de faim si des paysans n'a-
» vaient pas eu pitié d'elle!.... Est-ce que tu
» trouves tout cela clair, toi? Alors, tu y mets
» de la bonne volonté.

» — Clair ou non!... qu'est-ce cela nous
» fait?.. ce n'est plus de tout cela qu'il sagit.

» — Qu'en sais-tu ?... tu blâmes la conduite
» d'Armand et de sa sœur, qui ont abandonné
» la petite..... mais qui te dit qu'ils n'avaient
» point quelques raisons pour cela?... cette Ma-
» deleine est peut-être un enfant de l'amour...

» et, avant de s'intéresser à elle, avant de parler » d'elle à ceux chez qui nous allons, moi, j'au- » rais voulu savoir si ce n'était pas indiscret, si...

» — Dufour, tu me fais pitié avec tes crain- » tes ! on n'est jamais indiscret quand on fait » une bonne action : c'est en faire une que de » plaider la cause de cette pauvre fille, qui, » après avoir été élevée dans l'aisance, avoir » reçu un commencement d'éducation, est ré- » duite à servir dans un cabaret. Certes, je ne » vaux pas mieux qu'un autre, je fais bien des » folies, bien des sottises même!... mais toutes » les fois que je pourrai obliger quelqu'un, je ne » calculerai pas si cela ne peut en rien me com- » promettre, et je suis enchanté que cette jeune » fille ne soit pas jolie, parce qu'au moins cette » fois on ne mêlera point d'amour ni de séduc- » tion dans ma conduite.

» — Pas jolie, pas jolie, » murmure Dufour. « Après tout, ce n'est pas un monstre... Il y en » a beaucoup de plus laides... et je ne voudrais » pas jurer que... Ah! voilà sans doute la maison » de M. Armand... Diable! mais c'est fort élé- » gant cela.... Et tu dis qu'il n'a que dix mille » livres de rentes? »

Victor marche en avant ; il ne répond pas au peintre, qui le suit en disant : « Si ce M. de » Saint-Elme est ici, nous allons voir ce qu'il » nous dira pour m'avoir fait promener mon » tableau de la forêt de Compiègne... Et la » commission que j'ai été obligé de payer...Oh! » décidément, ce beau monsieur-là m'est sus- » pect... Ce doit être lui que j'avais vu dans le » restaurant à vingt-deux sous. »

Les voyageurs sont arrivés devant une belle maison de campagne, qui se trouve sur la route, devant une vaste plaine, d'où l'on aperçoit les villages de Gizy, Samoncey et quelques maisons élégantes, où de riches habitants de Laon et de Sissonne viennent passer la belle saison.

Victor traverse une cour, et, sans parler au concierge, entre dans la maison. Dufour, qui vient après lui, s'approche de la loge du concierge, en disant : « Ce Victor est étonnant..... » il entre comme chez lui.... On ne nous con- » naît pas ici... on pourrait croire... Eh bien! » est-ce qu'il n'y a personne chez le portier? »

Une grosse fille arrive, tenant dans ses bras un enfant auquel elle fait manger de la bouillie.

« Je viens voir M. Armand de Bréville, » dit Dufour. « J'espère qu'il est ici, car il m'a invité, ainsi que mon ami qui a passé devant.

» — Oui, monsieur, oui, M. de Bréville est ici.... Vous allez trouver tout le monde dans la maison. . Je crois qu'ils jouent au billard à c't'heure.

» — Ah! il y a un billard ici .. tant mieux... Et tout le monde y est?... Est-ce qu'il y a beaucoup de monde ici?

» — Mais dam'... comme à l'ordinaire... M. Armand... M. Saint-Elme... — Oh! je le connais celui-là. — Madame de Noirmont et son mari, et puis deux voisins... Allons donc, Fanfan; est-ce que t'en veux pus! — Prenez garde, vous lui mettez de la bouillie dans le nez... Est-ce que c'est à vous, ce gros compère-là?... — Oh! non, monsieur, c'est mon petit frère... — Je disais aussi, vous êtes trop jeune pour avoir déjà un marmot..... Quel âge avez vous? — J'avons quinze ans, monsieur. — Peste!... quelle commère... quelle carnation!... et à quinze ans vous êtes déjà concierge?... — Oh! avec maman; c'est

» qu'elle est à la cuisine, elle... — Ah ! j'en-
» tends... elle cumule les emplois... Ah ça !...
» mais je cause là... vous dites qu'on est au bil-
» lard... De quel côté ce billard? — Prenez
» l'escalier sous le vestibule, et tout en haut ;
» gn'y a pas à se tromper. — Merci, mon en-
» fant !... Prenez garde à votre petit frère...
» vous lui en donnez trop à la fois.

Dufour entre dans la maison, examine le vestibule qui est pavé de dalles, jette un coup-d'œil dans une salle à manger dont la porte est ouverte, puis monte l'escalier en disant : « C'est fort bien tenu... Pour peu qu'il y ait du » terrain avec cela... c'est une jolie propriété. »

Dufour arrive au milieu de l'escalier. Là, on a décoré une grande salle en forme de tente ; et, de cet endroit où l'on a placé le billard, la vue s'étend au loin sur tous les environs.

M. de Saint-Elme est en train de jouer avec un grand homme, qui a une assez belle figure, mais un air froid, fier et peu aimable, un autre monsieur plus jeune tient une queue de billard à la main, et semble attendre son tour : celui-là a une jolie petite figure bien ronde, bien fraîche et bien insignifiante, ce que l'on

appelle communément une figure d'ange bouffi.

Victor cause avec Armand, qui vient au devant de Dufour, et lui adresse les politesses d'usage. Pendant que celui-ci y répond, M. de Saint-Elme accourt prendre la main du nouveau venu, et la lui serre en l'accablant de témoignages d'amitié. Dufour fait ce qu'il peut pour retirer sa main, et répond assez froidement aux avances du petit-maître qui va toujours son train. Mais le grand monsieur a déjà répété deux fois d'un air d'impatience :

« Monsieur de Saint-Elme, c'est à vous à » jouer!... — Oui, c'est à vous à jouer, » dit le » jeune homme; car M. de Noirmont n'a pas » carambolé... — Je ne le cherchais pas, mon» sieur; je n'ai voulu que coller mon joueur, et » je crois que j'ai assez bien réussi... C'est à » vous à jouer, monsieur de Saint-Elme.

» Pardon, messieurs, je suis à vous..... C'est » que je suis si enchanté de revoir mon ami Du» four... Messieurs, félicitons-nous... nous pos» sédons dans cette campagne un des premiers » artistes de la capitale. »

Le grand monsieur, qui semble peu sensible

à tout ce qui touche les arts, se contente de faire une légère inclination de tête à Dufour en reprenant : « C'est à vous à jouer, et vous » êtes collé... — Oh ! ça m'est égal, je touche » partout. »

En effet, Saint-Elme donne un coup de queue sans avoir à peine visé, et il bloque la bille de son adversaire, qui ne peut retenir une légère grimace, tandis que le jeune homme s'écrie : « Supérieurement joué... c'est un blo- » que dans mon genre !... A mon tour... vous » allez voir, messieurs !... »

Saint-Elme revient vers Dufour, qui admire déjà un point de vue ; il lui frappe sur le bras en lui disant : « Mais à propos, je vous en veux, » monsieur Dufour, oh ! j'ai à me plaindre de » vous.

» — De moi, monsieur ? » répond le peintre en le regardant avec surprise « parbleu ! voilà » qui est fort ! il me semble, au contraire, que » ce serait moi qui pourrais... — Permettez, » mon cher Dufour, est-ce que je vous avais » pas prié de me céder au prix qui vous con- » viendrait un délicieux tableau de la forêt de » Compiègne ?... — C'est justement de cela

» que je voulais vous parler... — Eh bien! mon » cher, ce tableau, je l'attends encore... Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas envoyé ? — » Par exemple, c'est trop fort cela! je vous l'ai » envoyé; mais vous me donnez une adresse où » vous ne logez plus... C'est fort désagréable de » faire promener ainsi un tableau. — Qu'est-» ce que vous me dites là?... Où donc a-t-on » été? — Rue Saint-Lazare, où vous m'avez » dit... — Rue Saint-Lazare! ah! étourdi que » je suis... Mais il y a un siècle que je ne de-» meure plus là... — C'est ce qu'on a dit au » commissionnaire. — Ah! mon cher Dufour... » que je suis désolé de cette erreur; mais, de » retour à Paris, j'espère que nous réparerons » cela... Tout ce que je sais, c'est que les mille » francs en or qui vous étaient destinés sont » dans un coin de mon secrétaire, d'où ils n'ont » pas bougé depuis ce temps... — C'est à vous » à jouer, monsieur de Saint-Elme. — Pardon, » messieurs, c'est que j'avais à cœur de m'ex-» pliquer avec mon ami Dufour. »

Dufour ne sait plus que penser, et il se dit : « En tout cas, ce gaillard-là a un fil, un aplomb » étourdissant.

» — Laissons ces messieurs jouer à leur aise, » dit Armand à Victor et à Dufour ; « venez voir » mon petit parc... je pense que nous y trou- » verons ces dames, et je serai bien aise de vous » présenter à ma sœur. »

Les nouveaux arrivés suivent Armand, qui, tout en les conduisant au jardin, leur renouvelle les assurances du plaisir qu'il éprouve à les voir. « Je crains seulement que vous ne » vous ennuyiez ici, » dit le jeune Bréville ; « quand on a l'habitude des plaisirs de Paris, » une campagne, une société de province..... » cela semble bien monotone... Moi, je vous » avoue, que je commence à perdre patience, » et, si vous n'étiez pas venus, j'allais repar- » tir. »

» — La campagne ne m'ennuie pas, » dit Victor, « j'aime le calme que l'on y goûte..... » cela repose un peu des plaisirs de Paris. — » Moi, pourvu que je trouve des arbres, des » feuilles à copier, je suis content. — Ah! mes- » sieurs, vous êtes heureux de vous satisfaire de » si peu, il me faut des plaisirs plus vifs, du » mouvement, de l'amour surtout. — Mais, » mon cher Armand, est-ce que vous croyez

» qu'on ne peut pas faire l'amour à la campa-
» gne aussi bien qu'à Paris? — Et avec qui? il
» n'y a personne ici... rien dans les environs
» qui puisse mériter nos hommages..... Du
» moins, chez les voisins que nous avons vus
» jusqu'à présent, n'ai-je pas aperçu un seul
» minois un peu désirable. — Et les paysan-
» nes? — Oh! fi donc! laides, lourdes, sales!..
» En vérité, pour avoir une bergère gentille, il
» faudrait la faire venir de la rue Richelieu.
» Enfin, vous voilà; nous tâcherons de nous
» amuser... nous chasserons, nous monterons
» à cheval... et nous tiendrons table longtemps...
» c'est ce qu'on peut faire de mieux à la cam-
» pagne... — Je me plairai beaucoup ici, » dit
Dufour; « mais quels sont ces messieurs que
» nous avons laissés là-haut jouant au billard
» avec M. de Saint-Elme? — L'un est mon
» beau-frère, M. de Noirmont. — C'est le plus
» jeune, sans doute? — Non, le plus jeune est
» un voisin, M. Montrésor, qui habite avec sa
» femme une fort jolie maison à trois portées de
» fusil de celle-ci C'est un jeune homme qui
» était dans le commerce et avait peu de for-
» tune et d'espérances; mais une riche veuve

» s'est amourachée de lui ; les joues bien fraî-
» ches et bien rondes ont séduit la dame ; elle
» lui a offert sa main, et Montrésor a échangé
» sa liberté contre vingt-cinq mille livres de
» rente.

» — J'épouserais une négresse à ce prix-là, »
dit Dufour, « pourvu que je connusse bien les
» antécédents. — Et moi je n'épouserai jamais
» une femme qui ne m'inspirerait pas d'amour, »
dit Victor, « eût-elle un million à m'offrir. —
» Tais-toi donc, Victor ; si le million était en
» perspective, tu changerais d'avis... — Ja-
» mais... — Encore quelques années et tu par-
» leras autrement. — Je ne crois pas. — Est-ce
» que madame Montrésor n'est pas jolie ? —
» Vous allez la voir... elle est au jardin avec ma
» sœur ; vous jugerez si ce pauvre Montrésor ne
» paie pas un peu cher sa fortune. D'abord sa
» femme approche de la quarantaine, et il n'a,
» lui, que vingt-quatre ans ; ensuite des préten-
» tions, une coquetterie ridicule... elle n'a ja-
» mais dû être jolie... et d'une jalousie... Oh !
» il ne faut pas que son mari cause trop long-
» temps avec une dame ou qu'il ait l'air em-
» pressé près d'une demoiselle, car alors on lui

» fait des scènes, des reproches... Je ne sais
» même si cela ne va pas plus loin....... J'ai
» déjà eu occasion de juger de tout cela... A la
» campagne, on n'a rien à faire ; il faut bien
» s'occuper de ce que font les autres.

» — Oui, et puis cela amuse, » dit Dufour;
« d'ailleurs, il faut savoir avec qui l'on vit.

» — Quant à mon beau-frère, M. de Noir-
» mont, que vous avez vu là-haut, il n'a que
» trente-huit ans, quoiqu'il en paraisse davan-
» tage. C'est peut-être déjà beaucoup pour être
» le mari d'Ernestine, qui est dans sa ving-troi-
» sième année. Mais M. de Noirmont rend ma
» sœur très-heureuse : c'est un homme préten-
» tieux, cérémonieux, qui est un peu fier de sa
» naissance, un peu vain de sa fortune ; mais,
» dans le fond, c'est un très brave homme ; il a
» de belles qualités, de plus est excellent chas-
» seur... et très-fort joueur d'échecs ; son plus
» grand défaut est de croire qu'il fait tout bien
» et ne peut se tromper en rien. Du reste, Er-
» nestine est heureuse avec lui ; mais aussi ma
» sœur est si douce et d'un caractère si égal !...
» Point coquette, n'aimant ni le grand monde,
» ni les plaisirs bruyants... enfin tout l'opposé

» de moi, et puis d'une sévérité de principes...
» d'une vertu...—Toujours l'opposé de vous?...
» — Oh! ma foi, oui... Ah! messieurs, mène-
» rions-nous une vie si gaie si toutes les fem-
» mes ressemblaient à ma sœur? Mais chut! la
» voilà avec madame Montrésor qui sort de cette
» allée.... Quand madame Montrésor est ici,
» elle ne quitte presque ma sœur; elle craint
» sans doute que son mari ne fasse la cour à
» Ernestine... Ah! ah! pauvre femme... Mes-
» sieurs, je n'ai pas besoin de vous dire laquelle
» de ces dames est ma sœur. »

Deux dames s'avançaient vers ces messieurs: l'une, grande, sèche, jaune, était coiffée d'un bonnet surchargé de fleurs et de nœuds de rubans; ce bonnet, noué sous le menion avec de la gaze, de la dentelle, et mille petites découpures, ne parvenait cependant point à embellir une figure fanée où tout était grand, excepté les yeux; et la prétention avec laquelle elle balançait cette tête, qui était au bout d'un cou d'une grandeur demesurée, loin d'avoir du charme, ajoutait un ridicule au peu d'agréments de cette dame.

Celle qui l'accompagnait était d'une taile

au-dessus de la moyenne; sa tournure était simple et pourtant distinguée, sa figure douce n'avait rien qui charmât au premier abord; des cheveux bruns, des yeux châtains, pas très-grands, une bouche agréable, sans être petite, un beau front, un teint pâle et légèrement animé; enfin, rien de remarquable dans ses traits; ce n'était ni une tête grecque, ni un profil antique, mais de ces femmes dont on dit seulement : « Elle est bien; » que l'on regarde d'abord avec indifférence, que l'on fixe ensuite avec plaisir, et que souvent on finit par ne plus pouvoir se passer de regarder.

Armand s'adresse à cette dernière en lui disant :

« Ma chère Ernestine, je te présente M. Vic-
» tor Dalmer, un de mes bons amis dont je t'ai
» parlé plus d'une fois... et M. Dufour, peintre
» fort distingué. Ces messieurs veulent bien
» nous consacrer quelque temps... je leur sais
» beaucoup de gré d'avoir consenti à quitter
» Paris pour s'enterrer avec nous au fond de la
» Picardie. J'espère que tu te joindras à moi
» pour tâcher de leur rendre ce séjour le moins
» ennuyeux possible...

» — Il ne dépendra pas de moi, mon ami,
» que ces messieurs se plaisent à Bréville, et je
» leur en ferai les honneurs du mieux qu'il me
» sera possible. »

Cette réponse est accompagnée d'un sourire aimable, auquel ces messieurs répondent par une profonde inclination de tête ; puis Dufour dit à l'oreille de son ami : « Elle est bien,
» la sœur..... mais ce n'est pas une beauté.....
» Elle n'a que vingt-trois ans... elle les pa-
» raît.... Elle est bien pâle... Est-ce qu'elle a
» été malade?...

» — Monsieur de Bréville, » s'écrie madame Montrésor après avoir honoré les nouveaux-venus de deux belles révérences, « où est donc
» Chéri?... qu'est-ce qu'il devient?..,

» — Qu'est-ce que c'est que ça, *Chéri?* » dit Dufour, « un petit chien?...

» — C'est son mari! » dit Armand en souriant, et il répond à la grande dame : « Monsieur vo-
» tre époux est au billard avec Noirmont et
» Saint-Elme.

» — Ah! mon Dieu! quel amour de billard
» maintenant... c'est donc une passion... il y
» passe toutes les journées... Il est vrai que

» Chéri y joue comme un ange! oh! d'abord il » fait tout bien!... Mais je croyais qu'on avait » parlé d'une promenade dans les environs pour » ce matin!

» — Madame, » dit Armand, « vous nous permettrez de remettre cette partie; ces messieurs, qui arrivent, doivent être fatigués.

» — Oh! nullement!... nous devions arriver hier au soir, mais nous nous sommes perdus dans le bois, puis la nuit est survenue. » enfin nous avons été très-heureux de trouver » à coucher chez des paysans... — En vérité?

» — Oui, » dit Dufour, « et dans la maison » où nous avons couché il y avait une.... »

Victor interrompt brusquement Dufour et lui serre la main en lui disant à l'oreille : Fais- » moi le plaisir de te taire! » puis il reprend plus haut : « Ceci est toute une histoire que je me » réserve de vous conter plus tard... Quant à » votre promenade... pour moi je suis prêt à » vous accompagner.

» — Non, non, pas ce matin, » dit Armand, « je veux que vous vous reposiez, que vous » preniez un peu connaissance de ma pro- » priété.

» — Je vais donner des ordres pour le loge-
» ment de ces messieurs, » dit madame de Noirmont, « car je suis sûre que mon frère n'y a
» pas encore pensé. — Ma foi, tu as raison, ma
» chère amie, je n'y songeais pas! — Moi, je
» vais voir si Chéri est encore au billard. »

Les dames s'éloignent. Armand promène ses amis dans les jardins, qui par leur grandeur pourraient passer pour un petit parc..... Victor et Dufour admirent l'heureuse distribution des terrains; une jolie pièce d'eau, un bois, une grotte, des bosquets touffus, attirent tour-à-tour leurs regards. Mais Armand se promène avec indifférence dans cet agréable séjour, et à chaque exclamation qui échappe à ses hôtes il s'écrie : « Oui, cet endroit est as-
» sez agréable ; mais c'est bien froid, bien mo-
» notone, auprès de Paris.

» — Vous voudriez ici des dames Flock pour
» égayer le paysage. — Oh ! ce n'est pas celle-là
» qui m'occupe, il y a déjà longtemps que j'ai
» changé... j'ai maintenant une blonde déli-
» cieuse... Elle a figuré quelque temps dans la
» danse à l'Opéra, mais un prince russe lui a
» fait quitter le théâtre, — Et vous lui avez fait

» quitter le prince russe? — C'était déjà fait,
» c'est une femme fort amusante. . elle a con-
» servé de son premier état l'habitude de faire
» des pirouettes; des pliés ou des ronds de jam-
» bes au moment où l'on y pense le moins : de
» sorte que, tout en jasant dans un salon elle se
» met tout-à-coup à voltiger, à faire des batte-
» ments, et quelquefois pendant que vous lui
» faites une tendre déclaration, elle vous jette
» brusquement le bout de son pied à la hauteur
» de votre épaule. — Eh! mais!... ce doit
» être fort gentil tout cela, » dit Dufour; « j'ai-
» merais beaucoup une maîtresse semblable si
» ce n'était pas si cher... — C'est aussi ce que
» me dit Saint-Elme... car Saint-Elme prend
» mes intérêts à cœur... il veut que je quitte ma
» danseuse, il ne veut pas que je me ruine! —
» Oui, » reprend Dufour, « il ne veut pas que
» vous vous ruiniez avec votre danseuse... je
» comprends, est-il riche, ce monsieur Saint-
» Elme? — Il est fort riche, il possède plusieurs
» propriétés... — De quel côté? — Il me l'a
» dit... je ne m'en souviens plus... Ah! il a des
» vignes en Bretagne... — Des vignes en Bre-
» tagne, je ne connais guère de bon vin dans

» ce pays-là. — Au fait, je céderai aux conseils
» de Saint-Elme, je quitterai ma danseuse.....
» Oh ! j'aime le changement... J'ai déjà quel-
» que chose en vue, mais il faudrait que je
» fusse à Paris; car, je vous le répète, messieurs,
» il n'y a rien ici qui puisse captiver... Vous ne
» connaissez encore de nos voisines que ma-
» dame Montrésor... — Pour celle-là, j'avoue
» qu'elle fait très-bien de ne songer qu'à son
» mari. — Vous verrez les autres dames du
» voisinage. . c'est raide, guindé, apprêté... et
» puis, ne me parlez pas de faire l'amour en
» province quand on a l'habitude du laisser-al-
» ler de Paris. Si du moins on jouait le soir
» pour tuer le temps .. moi, je conviens que
» j'aime le jeu... cela émeut, cela fait éprouver
» des sensations. — Comment! est-ce qu'on ne
» joue pas dans ce pays! — Si fait ! mais vous
» ne devineriez jamais à quoi... quel est le jeu
» dont madame Montrésor est folle et qu'elle a
» mis à la mode dans plusieurs maisons des en-
» virons... — Le jeu d'oie! — Pis que cela! le
» loto !

» — Le loto ! » dit Victor en riant. « — Oui,
» le loto! et notez bien qu'il ne faut pas causer

» pendant qu'on tire les boules, sous peine
» d'entendre rappeler trois ou quatre fois les
» mêmes numéros. On nous y a attrappés une
» fois, Saint-Elme et moi, mais nous avon
» bien juré que ce serait la dernière.

» — Eh bien! moi, messieurs, » dit Dufour,
« j'avoue que je ne suis pas ennemi du loto!
» c'est un jeu où l'on ne peut pas s'échauffer...
» où l'on ne perd pas plus qu'on ne veut... Je
» ferai la partie de madame Montrésor. — Alors
» elle vous adorera. »

Victor et Dufour sont installés chacun dans une jolie chambre; Armand laisse ses hôtes en leur disant : « Messieurs, je n'ai pas besoin de
» vous rappeler qu'à la campagne c'est liberté
» entière, chacun doit faire ce qu'il lui plaît :
» pourvu qu'on se rejoigne aux heures des re-
» pas, c'est tout ce qu'on demande. Au revoir,
» je vais parler d'affaires avec mon beau-frère!
» Ah! c'est un bien digne homme que M. de
» Noirmont!... mais je le trouverai encore plus
» aimable s'il veut m'acheter cette maison, ou
» du moins me prêter l'argent dont j'ai besoin
» pour payer les dettes que j'ai laissées à Pa-
» ris. »

Armand s'éloigne, et Dufour dit à Victor : « Comment ! il a déjà des dettes ! — Apparem- » ment. — Pourquoi donc son cher ami Saint- » Elme qui a des vignes en Bretagne ne lui » prête-il pas de l'argent !... Hum ! ce Saint- » Elme a vraiment un aplomb... un *flouflou* qui » étourdit ! il m'appelle son cher Dufour... son » ami ! Il m'a presque prouvé que c'était moi » qui étais dans mon tort pour le tableau ! Du » reste, il joue supérieurement au billard, d'a- » près ce que j'ai vu ce matin. Ah ! ça, pour- » quoi n'as-tu pas encore parlé de cette petite » Madeleine à laquelle tu t'intéressais tant !.... » pourquoi me coupes-tu la parole quand j'al- » lais en dire un mot !... — Parce que ce n'é- » tait pas le moment. Comment ! à peine arrivé » dans cette maison, où nous ne connaissons » qu'Armand, tu veux que j'aille entamer un » sujet si délicat ! laisse-moi me reconnaître !... » je n'oublierai pas cette jeune fille, je veux tâ- » cher de sonder un peu les sentiments de ma- » dame de Noirmont pour elle... Si Madeleine » devait être mal reçue par les compagnons de » sa jeunesse, ne vaudrait-il pas mieux lui épar- » gner ce chagrin ! Je me flatte qu'il n'en sera

» rien ; mais ne te mêle pas de cette affaire, tu
» gâterais tout ! — Merci ! — Si la société qui
» vient ici est aussi ennuyeuse qu'Armand le
» prétend, je n'ai pas non plus l'idée que nous
» resterons fort longtemps dans sa terre! — Al-
» lons, te voilà aussi! toi, regrettant Paris, les
» amours... les maîtresses que tu as laissées là-
» bas! — Je n'ai rien laissé de bien regretta-
» ble ; mais tu sais, mon cher Dufour, que je
» ne puis vivre longtemps sans avoir quelque
» sentiment dans la pensée, qu'il faut toujours
» que mon cœur soit occupé. — Ton cœur.....
» hum ! tu es bien honnête d'appeler cela ton
» cœur... Mais tranquillise-toi, tu trouveras
» quelque bergère ou quelque provinciale qui
» t'occupera... A ce petit Armand il faut des
» danseuses !... des femmes qui pirouettent en
» faisant l'amour !...... Toi qui n'aimes pas les
» femmes entretenues, tu trouveras dans les
» champs, dans les fermes, de l'amour vérita-
» ble et du lait tout chaud. Il me semble qu'a-
» vec cela on peut passer la belle saison. Moi,
» je crois que je me plairai ici ! et certainement
» je n'aurai pas fait le voyage pour ne rester
» que quelques jours! Voilà une chambre où je

» serai très-bien pour peindre... et, dans le
» jardin, j'ai déjà remarqué plusieurs points de
» vue délicieux..... Ah! il ne faut pas oublier
» d'envoyer chercher nos valises à Laon... »

Victor laisse Dufour et retourne près de la société. Le peintre fait alors l'examen de sa chambre ; il regarde dans tous les coins, ouvre chaque armoire, et compte ce qu'il y a de matelas à son lit et dépingles sur la pelotte de sa cheminée. Après avoir fait une reconnaissance exacte de son local, il sort pour se rendre au salon : arrivé près de l'escalier, il entend parler avec feu au-dessous de lui ; il s'arrête spontanément, parce que, chez Dufour, le désir d'entendre ce qu'on dit est un sentiment qu'il ne peut vaincre. Il a bientôt reconnu la voix de madame Montrésor et celle de son mari.

« Il y avait déjà longtemps que vous aviez
» quitté le billard, monsieur?... — Non, ma
» Sophie, je t'assure...—Je vous dis qu'il y avait
» longtemps que vous étiez descendu... et que
» vous rôdiez dans la cour près de cette grosse
» fille!... — Ah! Sophie, par exemple... peux-tu
» croire?...—Enfin, monsieur, que faisiez-vous
» près de cette fille?... — Je la regardais donner

» la bouillie à son petit frère. — Comme c'est » intéressant de voir cette grosse masse de chair » donner de la bouillie à un marmot !.. . un » homme comme vous aller regarder une pay- » sanne ?... — Mais, Sophie, puisque tu ne » veux pas que je regarde les dames de la société. » — Non, certes, je ne veux pas que vous en » regardiez aucune ! vous êtes un libertin !... un » volage ! et, si je vous laissais faire, je crois que » cela irait bien !... — Vraiment, ma chère So- » phie, je ne sais pas à propos de quoi tu me » dis cela... — C'est bon ! c'est bon ! monsieur, » j'ai mes raisons !... Allons, rentrons !... Mais » ce soir, si l'on se promène, songez que je » vous défends de donner le bras à madame de » Noirmont...—Cependant la galanterie... la po- » litesse... — Je n'ai pas besoin que vous soyez » si galant ! ce n'est pas pour les autres que je » vous ai épousé ! Une femme mariée doit don- » ner le bras à son époux ; c'est beaucoup plus » décent... Venez, monsieur. »

La conversation finit là. Au bout d'un moment, Dufour descend l'escalier en se disant : « Je commence à croire que ce jeune homme » paie un peu cher sa fortune... c'est un

» benêt!... Ah! comme je vous ferais marcher » sa Sophie, moi!... »

Toute la compagnie est réunie dans le salon du rez-de-chaussée. La société s'est augmentée de deux personnes : un monsieur d'une quarantaine d'années, à la titus, mais poudré et frisé en pain de sucre, de manière que le haut de sa tête forme une pointe, sur laquelle il paraît qu'il ne met jamais son chapeau. Sous ce cône est une figure qui serait insignifiante, si elle n'avait pas de la prétention à l'observation : les deux petits yeux grisâtres dont elle est décorée restent toujours fixés longtemps sur le même objet, parce qu'une personne qui reste pendant cinq minutes les yeux attachés sur un objet qui ne l'occupe pas est naturellement très-préoccupée, et, quand on est sans cesse préoccupé, c'est que l'on est nécessairement observateur : voilà du moins ce que s'est dit M. Pomard, c'est le nom du monsieur coiffé en pain de sucre. Ajoutez à ce portrait du coton dans les oreilles et un col de chemise qui monte jusqu'aux yeux, et vous pourrez vous faire une idée du personnage qui a fait graver sur ses

cartes de visites : *Pomard, propriétaire éligible*

L'autre personne est une demoiselle qui n'est pas jolie, mais est fraîche, grasse, et porte dans ses traits et dans ses manières un air de bonne humeur et de gaîté qui l'embellit, parce qu'elle a de ces figures auxquelles la mélancolie ne siérait point.

Suivant son habitude Dufour va bien vite près de Saint-Elme lui demander quels sont ces nouveaux-venus, et le bel homme lui répond avec l'air suffisant qui lui est habituel : « Mais » ce sont d'assez bonnes gens... c'est le frère et » la sœur... M. Pomard et un ancien employé » dans les droits réunis ; il est à son aise et ne » fait plus rien. Sa sœur, mademoiselle Clara, » est encore à marier, quoiqu'elle approche de » la trentaine... mais il paraît que, jeune, elle » a fait la difficile, et maintenant elle trouvera » difficilement... Ils habitent Gizy... le village à » côté. Du reste, c'est bien nul auprès de nos » délicieuses sociétés de Paris ; mais à la cam- » pagne il faut tout voir. »

Dufour remarque que madame Montrésor ne perd pas de vue son mari et mademoiselle

Pomard. On annonce que le dîner est servi, et Sophie se pend au bras de son mari pour qu'il n'offre pas la main à d'autres. Tout le monde est dans la salle à manger, que M. Pomard est encore dans le salon, les yeux fixés sur un guéridon; on est obligé de l'appeler deux fois, et il arrive enfin en disant : « Ah! pardon... » c'est que je pensais!... »

Soit hasard, soit dessein, Chéri s'est placé à table à côté de mademoiselle Clara; mais, on n'a pas fini le potage, que madame Montrésor, qui semble être sur des fourmis, se lève en disant à son époux :

« Chéri, donne-moi ta place, je t'en prie. » Ici, j'ai le vent de la porte. . Je crains une » fluxion ; j'ai eu mal aux dents cette nuit. »

Chéri est obligé de se lever, ce qu'il fait en murmurant, et madame Montrésor, qui probablement craignait autre chose qu'une fluxion, va se mettre près de mademoiselle Clara, et n'a plus mal aux dents pendant le dîner.

M. de Noirmont et Saint-Elme font presque à eux seuls les frais de la conversation. Le premier parlerait mieux s'il s'écoutait moins et ne semblait pas persuadé qu'on doit être heureux

de l'entendre. Saint-Elme est infiniment plus amusant; mais, en homme adroit et qui ne veut pas abuser de ses avantages, c'est toujours en approuvant, en louant ce que M. de Noirmont vient de dire, qu'il entre en matière. De cette façon, il obtient aussi, pour ses saillies et ses bons mots, quelques sourires du beau-frère d'Armand.

Victor examine les dames; ses yeux ne s'arrêtent pas sur madame Montrésor; il les laisse un peu plus longtemps sur mademoiselle Pomard; mais l'examen ne fait pas naître un désir dans son cœur. Il regarde ensuite la sœur d'Armand; il éprouve plus de plaisir à porter ses yeux là; mais cette dame n'est nullement coquette, elle parle peu, se contente d'écouter, de sourire quelquefois, et de veiller à ce que les convives ne manquent de rien.

Le dîner se termine aussi paisiblement qu'il a commencé. Chéri fait la moue, Armand a été rêveur, Dufour a beaucoup mangé. A force de fixer une carafe, M. Pomard à mis des épinards sur son gilet, et lorsque sa sœur le lui fait remarquer en riant, le monsieur se contente de

répondre : « C'est un malheur !... c'est que je » pensais !... »

Le dîner est suivi d'une promenade dans les jardins. Là personne ne se donne le bras ; chacun va à sa volonté, excepté madame Montrésor, qui ne quitte pas le bras de son mari.

Lorsque la nuit arrive, les voisins parlent de rentrer. Madame Montrésor propose déjà d'aller faire chez elle une partie de loto, mais la proposition n'a point de succès. Saint-Elme a provoqué M. de Noirmont au billard, et les Pomard déclarent qu'ils ont perdu trente-neuf sous depuis cinq jours, qu'ils sont en trop mauvaise veine et laisseront passer la semaine entière sans jouer.

On reconduit monsieur et madame Montrésor jusqu'à leur demeure, qui est peu éloignée de celle d'Armand. M. Pomard et sa sœur regagnent le village de Gizy, qui n'est qu'à deux portées de fusil, et les habitants de Bréville reviennent chez le jeune marquis. Les hommes montent au billard, madame de Noirmont rentre chez elle. Après avoir fait quelques parties, Victor et Dufour laissent Saint-Elme jouer avec M. de Noirmont et vont se coucher.

« J'espère qu'on est rangé ici, » dit Dufour; « nous nous retirons à dix heures!... J'aime » beaucoup cette vie-là. . — Moi, je la trouverais un peu trop sage, si cela devait durer » longtemps... — Bonsoir, Dufour. — Bonsoir... » Eh bien! et Madeleine... tu n'en as pas parlé! » — Le pouvais-je devant ces voisins... ces voisines?.... Demain, j'espère en trouver l'occasion. — Ah! fripon! si elle était jolie, tu aurais déjà parlé d'elle!... »

CHAPITRE VIII.

UNE JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE.

—

Victor s'est levé de bon matin, c'est un des plaisirs de la campagne; il descend et rencontre sous le vestibule M. de Noirmont et Saint-Elme en équipage de chasse, le fusil sous le bras et la carnassière au côté.

« Nous allons abattre lièvres et perdrix, » dit Saint-Elme; « venez-vous avec nous, mon-» sieur Dalmer? — Non, messieurs, je ne suis » pas chasseur.

» — C'est une grande jouissance dont vous

» vous privez, monsieur, » dit monsieur de Noirmont en faisant résonner son fusil. « — Monsieur, comme je ne la connais ni ne la désire, » il me semble que je ne me prive de rien. — » Allons, en route, monsieur de Noirmont.... » Vous savez que j'ai parié avec vous à qui abattrait le plus de pièces. — Oh ! je tiens le pari ! » — Bonne chasse, messieurs ! »

Le beau-frère d'Armand fait à Victor un salut assez froid ; il semble qu'un homme qui ne chasse pas ait perdu beaucoup de droits à sa considération : c'est du moins la pensée qui vient sur-le-champ à Victor, et cela ne lui donne pas une haute idée de l'esprit de ce monsieur.

Victor est enchanté d'être resté avec Armand et sa sœur ; il compte profiter de cette occasion pour leur parler de Madeleine, mais il est trop bon matin pour espérer qu'ils descendent bientôt. La grosse Nanette, la fille de la concierge, a dit à Victor qu'Armand n'avait pas l'habitude de se lever avant neuf heures. Pour attendre le réveil du frère et de la sœur, Victor va parcourir les jardins.

« Cette propriété est fort jolie, » se dit le

jeune homme en passant sous des ombrages de lilas et de chèvrefeuilles. « Mais il me semble » que dans cette maison il manque quelque » chose.... on y est froid.... cela n'est pas ani- » mé... Armand s'ennuie; il est inquiet, préoc- » cupé... Je crois qu'il a laissé à Paris plus que » des souvenirs, et que ce n'est que pour avoir » de l'argent qu'il est venu ici!... madame de » Noirmont paraît douce, tranquille... Elle aime » son mari.... mais cela ne peut-être qu'un » amour raisonnable... il a quinze ans de plus » qu'elle... Cette différence d'âge ne serait rien » encore si M. de Noirmont avait l'air d'un hom- » me amoureux, d'un homme passionné, car on » est jeune longtemps lorsqu'on est longtemps » sensible. Mais tous ces gens-là sont d'un cal- » me... Il faudrait ici de l'amour... cela embel- » lirait cette demeure. Où le prendre?... ce » n'est pas chez madame Montrésor que j'irai le » chercher. Mademoiselle Pomard est assez » agréable, mais je ne puis me figurer qu'on sou- » pire près d'elle : c'est encore difficile de trou- » ver à aimer... Il faudra pourtant que je me » marie un jour pour faire plaisir à mon père. » Moi, je veux adorer celle que j'épouserai... je

» veux.... Quelle est donc cette jeune fille là-
» bas?.... Je ne me trompe pas, c'est Made-
» leine. »

Victor était monté sur un petit monticule situé à l'angle des murs du jardin et d'où l'on voyait au loin dans la campagne. Une jeune fille était alors assise, dans la prairie, auprès d'un paysan : c'étaient Madeleine et Jacques ; tous deux causaient en regardant souvent la demeure d'Armand. Victor quitte vivement la place où il était monté ; il court à travers les jardins, gagne la cour, et arrive bientôt près de la jeune fille et de son compagnon.

En reconnaissant le jeune voyageur qu'elle a vu la veille, Madeleine rougit et s'écrie : « Ah !
» voyez-vous, Jacques, monsieur ne m'a pas
» tout-à-fait oubliée, puisqu'il vient de lui-même
» nous trouver.

» — Vous oublier !... et pourquoi pensiez-
» vous que je vous oubliais, ma chère enfant ?
» vous avez donc bien peu de confiance en mes
» promesses ?... — Monsieur, ce n'est pas moi...
» c'est Jacques... qui a cru...

» — Eh ! mon Dieu, oui, » s'écrie le paysan,
« faut pas tant de cérémonie pour dire ce qu'on

» pense. Vous aviez promis à Madeleine de
» vous intéresser à elle, de parler à ses anciens
» amis. Mais, dame! comme on n'a plus en-
» tendu parler de vous hier, j'ons cru que vous
» aviez oublié tout ça... Je sais que ces mes-
» sieurs de Paris ont tant de choses en tête!...
» Une petite fille que vous connaissez à peine...
» ça pouvait ben vous sortir de l'idée. Ma foi,
» ennuyé de la tristesse de cette pauvre petite,
» qui brûle de revoir ses amis d'enfance, je suis
» allé ce matin la prendre au point du jour. Je
» lui ai dit : Venez avec moi, nous allons rôder
» autour de c'te demeure.... que vous aimez
» tant.... peut-être rencontrerons-nous queu-
» qu'un qui vous engagera à entrer.... car elle
» grille d'entrer là-dedans .. C'est ben naturel :
» elle a joué, elle a couru dans ces jardins jus-
» qu'à l'âge de onze ans. La maîtresse de la
» maison l'aimait.... au moins autant que son
» beau-fils et sa belle-fille... Je crois même
» qu'elle préférait Madeleine; elle l'embrassait
» si souvent!... surtout quand elle se croyait
» seule... Enfin, quoiqu'elle ait vu la fin de ce
» bonheur à onze ans, Madeleine en a conservé
» la mémoire ; car les jours heureux ne s'effacent

» pas de notre souvenir, surtout quand ils ne
» sont pas suivis par d'autres. »

Après avoir fait comprendre à Jacques pourquoi il n'a pas encore parlé de la jeune fille, Victor s'écrie : « Je suis enchanté de vous trou-
» ver ici ; le moment est favorable pour vous
» présenter à vos anciens amis. Venez, je vais
» vous conduire dans les jardins ; nous y atten-
» drons le réveil d'Armand et de sa sœur ; je
» veux préparer la reconnaissance... je suis sûr
» que cela se terminera bien. »

Madeleine rougit et pâlit presque en même temps : l'idée d'aller dans cette maison où elle a passé son enfance lui cause tant d'émotion, qu'elle sent ses genoux fléchir. Elle s'appuie sur Jacques en lui disant : « Mon ami... faut-il
» que je suive monsieur?

» — Oui, sans doute, » répond Jacques, « puis-
» que monsieur veut bien s'intéresser à vous.
» Allez, ma petite Madeleine... retournez dans
» la demeure de votre bienfaitrice... vous y se-
» rez mieux... et plus à votre place que dans le
» cabaret de Grandpierre... »

Jacques serrait la main de la jeune fille ; sa

figure avait perdu son expression moqueuse pour en prendre une presque touchante.

« Venez, » dit Victor, en prenant à son tour la main de Madeleine... « le temps passe... Je veux » leur parler avant qu'ils vous voient. — Et vous, » Jacques, vous ne venez pas avec nous? — » Moi!... oh! c'est inutile... je serais de trop là. » D'ailleurs faut que j'aille à mon travail. Adieu, » Madeleine!... ne tremblez donc pas ainsi, » pauvre enfant. »

Jacques a fait quelques pas pour s'éloigner, il revient tout-à-coup vers Victor, et lui dit en lui serrant la main avec force : « Surtout, mon- » sieur, songez bien que ce n'est pas de la pitié » que l'on doit témoigner à Madeleine... Si ceux » qu'elle aime toujours ne la reçoivent qu'avec » froideur... j'vous en prie, monsieur, ramenez- » moi Madeleine ; si elle ne veut plus retourner » chez Grandpierre, où l'amour de Babolein et » les criailleries de sa mère commencent à l'en- » nuyer, eh bien! elle viendra chez moi, et Jac- » ques sera fier de pouvoir la nourrir encore. »

Le paysan s'éloigne en achevant ces mots. « Ce brave homme vous aime beaucoup, » dit Victor. « — Oh! oui, monsieur, c'est mon

» meilleur ami!... — J'espère que ses craintes » ne se réaliseront pas, je suis certain que votre » présence fera le plus grand plaisir à Armand » et à sa sœur. — S'il était vrai!... que je serais » heureuse!... — Venez... donnez-moi le bras... » appuyez-vous sur moi. — Ah! que vous êtes » bon, monsieur!... Mais la pensée que je vais » revoir la demeure de ma bienfaitrice... de celle » qui m'a servi de mère... me cause une émo- » tion... c'est plus fort que moi... C'est du plai- » sir que j'éprouve.... et pourtant j'ai envie de » pleurer. — N'êtes-vous donc jamais venue vous » promener dans cette propriété pendant l'ab- » sence des maîtres? — Non, monsieur, jamais. » Le concierge était un homme brutal... il au- » rait fallu lui demander la permission, et puis » Jacques me disait : Pourquoi iriez-vous là, ma » petite? En sortant de ces beaux jardins, il vous » faudrait rentrer dans le cabaret de Grand- » pierre, et cela vous ferait encore plus de peine. » Il vaut mieux tâcher d'oublier le passé... Je » suivais le conseil de Jacques... mais je n'ou- » bliais pas le passé malgré cela. »

On est arrivé à l'entrée de la maison. Il n'y a personne dans la cour. Madeleine la traverse

avec Victor, qui la conduit sur-le-champ dans les jardins. En se revoyant, après sept années, dans les lieux où elle a passé les plus beaux jours de sa vie, Madeleine respire à peine ; elle ne peut assez regarder autour d'elle ; ses yeux voudraient en un instant revoir toutes les places qui lui sont connues, comme sa pensée vient de les parcourir. Les souvenirs de sa jeunesse sont pour elle mêlés d'amertume par l'idée de sa situation, et pourtant elle pousse un cri de plaisir à chaque objet qui frappe sa vue. Accablée par ses émotions successives, elle est obligée de s'arrêter.

Victor fait asseoir la jeune fille sur un banc de verdure en lui disant : « Remettez-vous.... » calmez-vous un peu. — Ah ! monsieur, je suis » si heureuse ! C'est dans cette allée que nous » courrions tous les trois. Là-bas, derrière cette » charmille, je me cachais souvent avec Ernes- » tine pendant que son frère nous cherchait.... » Il me semble que je suis encore à ces mo- » ments-là. Ah ! tout est comme autrefois.... » Voilà des arbres que je reconnais... je les em- » brasserais de bon cœur ! »

Madeleine porte des regards pleins d'une ex-

pression touchante sur tout ce qui l'entoure, et Victor se dit en l'examinant : « En vérité, Du-
» four avait raison, elle est jolie en ce moment.
» Cette jeune fille a une âme bien aimante !..
» elle ne sera pas toujours heureuse !... »

Madeleine se lève ; ils continuent à parcourir les jardins. Arrivés près d'un joli bosquet, qui est devant la pièce d'eau, Madeleine pousse un cri, et ses yeux se remplissent de larmes.

« Qu'avez-vous donc ? » lui dit Victor. « — Ah !
» monsieur... ce bosquet, c'était la place de ma
» bienfaitrice... elle s'y asseyait tous les jours...
» C'est là qu'elle m'a embrassée pour la dernière
» fois !... »

Madeleine sanglote ; bientôt elle s'éloigne de Victor, entre dans le bosquet, se met à genoux, et prie le ciel avec ferveur. Le jeune homme attend avec respect qu'elle ait fini sa prière ; car il y a dans cette action de la jeune fille quelque chose de bien, de touchant, qui le fait rêver plus profondément que de coutume.

Madeleine quitte enfin le bosquet, elle ne pleure plus. On reprend la promenade, et Madeleine retrouve un sourire pour d'autres sou-

venirs. A dix-huit ans le rire est si près des larmes.

Au détour d'une allée, qui conduit jusqu'à la maison, Victor s'écrie : « Les voilà !... ils viennent par ici. — Qui donc, monsieur? — Armand et sa sœur. — Quoi!... ce monsieur .. » cette grande dame, ce sont mes camarades » d'enfance? Comme ils sont changés!... Oh! » c'est égal... mon cœur les reconnaît... Je vais » courir les embrasser.—Non pas... non pas... » je ne veux pas qu'ils vous voient encore.... » Tenez.... entrez dans ce petit kiosque, et attendez que je vous fasse signe. — Ah! monsieur, ne me faites pas attendre longtemps, je » vous en prie. »

Ce n'est pas sans peine que Victor parvient à décider Madeleine à entrer dans le kiosque; enfin elle s'y cache, et le jeune homme fait quelques pas au-devant d'Armand et de sa sœur.

« Nous vous cherchions, mon cher Dalmer, » dit Armand. « On nous a dit que depuis longtemps déjà vous étiez levé, et que vous vous » promeniez dans le jardin... Diable, vous êtes » matinal!

» — Mais vous, mon frère, vous êtes trop pa-
» resseux! Je suis bien aise que monsieur sache
» qu'il y a longtemps que je suis levée. Je le
» croyais à la chasse avec mon mari... sans quoi
» je serais venue lui tenir compagnie.

» — Oh! madame, à la campagne on ne se
» tient pas compagnie. Je vous prie de vouloir
» bien agir ici comme si je n'y étais pas : c'est
» le seul moyen de m'y garder longtemps. —
» Alors, monsieur, on s'en souviendra. — D'a-
» bord, j'ai le bonheur de ne m'ennuyer jamais,
» même lorsque je suis seul... — Vous êtes bien
» heureux, monsieur; moi j'avoue que je m'en-
» nuie souvent. »

En disant ces mots, madame de Noirmont pousse un léger soupir. « Parbleu ! je conçois
» bien que tu t'ennuies, » dit Armand; « depuis
» près de cinq ans que tu es mariée, tu restes
» au fond d'une province.. Tu habites à Mor-
» tagne... dans le Perche! Une femme jeune et
» gentille comme toi, enterrée dans le Perche!
» est-ce que cela a le sens commun?... on dit
» à son mari : Je veux vivre à Paris, parce
» que ce n'est que là qu'on peut trouver à em-
» ployer son temps.

» — Je t'assure, Armand, que je n'ai aucun » désir d'habiter Paris... Ce monde, ces bals, » tous ces plaisirs dont tu es si fou, ne me ten» tent point. Si je m'ennuie quelquefois... » c'est que je suis souvent seule... Mon mari » aime tant la chasse!... Ou bien, il faut voir » des gens insipides, faire conversation avec des » personnes qui parlent pour ne rien dire..... » Oh! alors, je suis comme vous, monsieur, » j'aimerais mieux être seule... Mais je ne m'en» nuierai plus, si mon mari se décide à acheter » cette maison... Je me plais tant ici! ah! je » serais bien contente d'y rester.

» — Il faudra bien que ton mari se décide... » si non, je vendrai cette propriété à un autre, » car j'ai absolument besoin d'argent. — Oh! » Armand, que dis-tu là?... vendre cette mai» son à des étrangers! nous ne pourrions plus » nous promener dans ces jardins... ah! ne » fais pas cela... — Alors, que ton mari me l'a» chète, et surtout me la paye comptant, mon» sieur de Noirmont me dit : nous verrons.... » nous nous arrangerons... ce n'est pas ce qu'il » me faut! — Mon Dieu! Armand, avez-vous » peur que M. de Noirmont manque jamais à

ce qu'il vous promettra. — Non, ma sœur, je
» sais très-bien que ton mari est un parfait
» honnête homme!... Mais tu ne comprends
» pas : s'il me donne aujourd'hui une partie de
» la somme que je veux, et que dans un mois,
» six semaines, je veuille avoir le reste, il me
» dira : Armand! que faites-vous donc de votre
» argent? comment, vous avez déjà dépensé ce
» que vous avez reçu de moi? et puis des avis,
» des sermons, voilà ce que je ne veux point. Je
» n'aime pas les conseils... je suis mon maître,
» maintenant, je désire faire ce qu'il me plaît
» sans avoir de compte à rendre à personne.

Ernestine secoue la tête avec tristesse en répondant à son frère : « Je désire que vous ne
» vous repentiez jamais d'avoir dédaigné les con-
» seils de mon mari. »

Pendant cette conversation, Victor avait conduit le frère et la sœur tout près du kiosque; il s'assied sur un tertre ombragé par des ébéniers, en disant : « Ces jardins sont char-
» mants... Je conçois, madame, que vous vous
» plaisiez dans cette demeure.

» — N'est-ce pas, monsieur?» dit Ernestine en s'asseyant près de Victor; « mais vous le conce-

» vrez encore mieux en sachant que c'est ici » que je suis née, que j'ai passé ces premières » années de la vie qui ne laissent dans notre » âme que de doux souvenirs!

» — Je le savais, madame; Armand m'a parlé » d'une belle-mère qui vous aimait beaucoup, » — Ah! monsieur, qu'elle était bonne, aimable » et belle, elle avait à peine trente ans lorsqu'elle » mourut. N'est-ce pas, Armand, que nous l'ai- » mions bien aussi? — Oui, oui... — Et cette » jeune fille qu'elle avait recueillie, Madeleine. » Ah! ma pauvre Madeleine que j'aimais tant!.. » qu'est-elle devenue?.. J'aurais eu un si grand » plaisir à revoir, à embrasser la compagne de » mon enfance! »

Ici on entr'ouvre doucement la porte du kiosque, Madeleine a passé la tête, ses yeux sont brillants de bonheur; elle veut sortir de sa cachette, mais Victor lui fait signe d'attendre encore.

« Armand, » reprend madame de Noirmont, « tu ne t'es jamais informé de ce qu'était de- » venue Madeleine? — Et à qui donc voulais- » tu que je m'en informasse? ce n'est pas à Pa- » ris, je pense; qu'on m'aurait donné de ses

» nouvelles... — Mais depuis que tu es ici. — » Ah! ma foi, je suis si préoccupé de mes affai- » res... d'ailleurs, je crois qu'on m'a dit qu'elle » avait quitté ce pays.

« Eh bien! moi, madame, qui ne suis dans » ce pays que depuis bien peu de temps, je » puis vous donner des nouvelles de la personne » dont vous parlez..... — Se pourrait-il, mon- » sieur, vous sauriez? — Je sais tout ce qui con- » cerne cette jeune orpheline. Je vous ai dit » que, avant-hier au soir, nous avions été obli- » gés, moi et mon ami, de nous arrêter et de » coucher dans un cabaret au milieu du bois... » à une demi-lieue d'ici... Là était une jeune » fille que ces paysans avaient recueillie depuis » quelques années. En apprenant que je venais » chez vous, elle parut éprouver la plus vive » émotion... car elle brûlait aussi du désir de » revoir ceux qui autrefois l'avaient traitée com- » me une sœur.

» — Ah! monsieur, et vous ne l'avez pas ame- » née avec vous. »

Ernestine n'a pas achevé ces mots que Made- leine, qui depuis quelques instants ne pouvait plus se contenir, s'échappe du kiosque, accourt

vers le banc et se jette dans les bras de madame de Noirmont en s'écriant : « Me voilà !... j'étais » là... ah ! que je suis heureuse?... je vous em- » brasse enfin !... »

Ernestine serre Madeleine dans ses bras, leurs yeux sont pleins de larmes; pendant quelques minutes elles ne peuvent parler.

» Eh bien ! et moi, Madeleine, » dit Armand en ouvrant ses bras à la jeune fille. Celle-ci quitte Ernestine et va pour sauter au cou du marquis... mais tout-à-coup elle s'arrête en murmurant avec timidité :

» Ah !... mais, c'est que vous êtes bien gran- » di ! — Et qu'est-ce que cela fait, Madeleine ! » je n'en suis pas moins Armand, ton camarade » de jeux. — Ah ! oui... je vous reconnais... »

Et Madeleine, surmontant sa timidité, se jette dans les bras du marquis ; bientôt les questions se succèdent avec rapidité. Quand on revoit quelqu'un que l'on aime, on voudrait en un moment savoir tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a pensé depuis qu'on a été séparé.

Madeleine a conté, en peu de mots, son histoire; Ernestine s'écrie : « Pauvre petite !.. . re- » cueillie par pitié !... Mais il fallait donc m'é-

» crire! — J'ignorais où vous étiez. — Désormais » tu ne me quitteras plus, tu resteras ici avec » moi... Tu le veux bien, n'est-ce pas, Made- » leine! »

Celle-ci ne répond qu'en se jetant de nouveau dans les bras de madame de Noirmont, puis elle se tourne vers Victor en lui disant : » Monsieur, c'est à vous que je dois mon bon- » heur... je ne l'oublierai jamais! — Vous voyez » bien qu'il ne s'agissait que de vous présenter. » — mais sans vous je n'aurais pas osé. »

Ernestine remercie aussi Victor de lui avoir rendu une compagne près de laquelle elle espère ne plus connaître l'ennui. Il est tout de suite décidé que Madeleine restera à Bréville. La jeune fille ne demande pas mieux, mais il faut cependant qu'elle aille prévenir la famille Grandpierre.

» Nous irons avec toi, » dit Ernestine ; » je » veux remercier ceux qui ont pris soin de ma » petite Madeleine... J'espère voir aussi ce Jac- » ques... qui t'a témoigné tant d'intérêt... Jac- » ques... il me semble que je me rappelle ce » nom... il venait quelquefois ici du temps de » notre bonne mère, n'est-ce pas, — Oui, oui, »

» it Armand; il venait travailler au jardin, ou
» bien il faisait des commissions... il avait une
» figure originale... un air goguenard... Je ne
» l'aimais pas trop, moi! mais puisqu'il s'est si
» bien conduit avec Madeleine, je l'en récom-
» penserai. — Oh! je suis bien sûre que Jac-
» ne voudra rien... il est fier, quoique pauvre;
» il lui suffira de savoir que je suis encore ai-
» mée de vous. »

Ernestine fait déjà avec Madeleine des projets pour l'avenir; Victor jouit du bonheur qu'il a fait naître; Armand lui-même semble moins ennuyé, moins préoccupé de Paris, et la petite société ne songe pas au temps qui s'écoule, lorsque la voix de Dufour se fait entendre.

« Je présente mes salutations à la société, » dit l'artiste en s'avançant, « et j'ai l'honneur
» de la prévenir que le déjeuner est servi depuis
» très-longtemps. C'est la grosse Nanette qui
» m'a dit cela.

» — C'est vrai, nous ne pensions plus au
» déjeuner... » dit Ernestine. « Ah! pardon-
» nez-nous, messieurs, mais depuis longtemps
» je n'avais été si heureuse!...

» — Eh! mais... c'est mademoiselle Made-
» leine, » s'écrie Dufour, « la jeune fille de la
» maison du bois... Je vois que Victor a fait sa
» commission... — Oh! oui, monsieur, » dit
Madeleine ; « votre ami est bien bon. — Il est
» toujours très-bon pour les jeunes filles... mais
» cette fois il a plus de mérite, parce que vous
» n'êtes pas... »

Dufour s'arrête, se mord les lèvres ; il s'aperçoit qu'il allait dire une sottise. Il tousse et reprend : « Parce que vous n'êtes pas... comme
» les jeunes filles de Paris... »

On ne fait pas attention à cette jolie chute de phrase ; Ernestine a pris le bras de Madeleine, elle l'entraîne.

On fait peu d'honneur au déjeuner, les grands plaisirs comme les grandes peines font tort à l'appétit, on se hâte de terminer ce repas, afin de se rendre chez Grandpierre, et d'être de retour de bonne heure. Dufour, seul, trouve que le déjeuner se termine trop vite, mais il n'ose refuser d'accompagner la société dans la promenade projetée.

On part, Ernestine ne quitte pas Madeleine, Victor voit avec plaisir que madame de Noir-

mont ne rougit point de donner le bras à une jeune fille dont le costume est presque celui d'une paysanne. Il pense que son mari n'en ferait pas autant, et craint qu'il ne fasse pas à Madeleine un aussi bon accueil que sa femme.

« C'est là! » dit Madeleine à madame de Noirmont en lui montrant la maison qui lui a longtemps servi d'asile. « — Là?... » dit Ernestine avec une expression de tristesse. « Pauvre » enfant! moi j'étais riche... je ne manquais » de rien, et tu souffrais mille privations peut-» être. — Je ne souffrais que de ne plus vous » voir... »

On entre dans le cabaret, où, heureusement pour la société, il ne se trouve alors aucun buveur. La famille Grandpierre se confond en politesses, ne sachant comment recevoir une si belle société. Ernestine leur apprend le sujet de sa visite.

« Nous vous enlevons Madeleine, » dit-elle aux paysans; « elle vient, ainsi que nous, vous » remercier de tout ce que vous avez fait pour » elle, mais elle a retrouvé ses amis d'enfance. » Ceux que madame de Bréville nommait ses en

» fants étaient loin de se douter que leur jeune
» compagne habitait dans ce bois. J'espère
» remplir les intentions de celle que j'aimais
» comme ma mère en ne me séparant plus de
» Madeleine. »

Grandpierre félicite la jeune fille sur le changement qui arrive dans sa situation, il l'embrasse tendrement en lui disant : « Ça me fait
» de la peine de te perdre, mon enfant, et pour-
» tant j'en suis bien aise pour toi ; car, comme
» disait Jacques, tu n'étais pas à ta place chez
» nous... Cette éducation que tu avais reçue
» jusqu'à onze ans... il t'en restait toujours
» queuque chose, et ça me gênait pour te de-
» mander du vin.

» — Oui, oui, » dit la vieille Jacqueline, « Ma-
» deleine sera mieux ailleurs que chez nous.....
» Elle ne répondait jamais quand je la gron-
» dais... et cela me causait de l'humeur...
» J'aime qu'on me réponde, moi... ça me donne
» occasion de crier. »

Le grand Babolein ne dit rien. Aux premiers mots prononcés par madame de Noirmont, il a été s'asseoir dans un coin en tournant le dos à la société ; mais quand Made-

leine s'approche pour lui dire adieu, il se met à pléurer comme un veau en se cognant la tête contre le mur.

« Consolez-vous, Babolein, » dit Madeleine; « vous êtes trop bon de pleurer mon départ; je » ne vais pas loin, et je vous verrai encore quel- » quefois.

» — Oh! ce n'est pas la peine, mamzelle, » répond le grand garçon en sanglotant; « puis- » que vous nous quittez, il vaut autant ne pas » revenir; mais je sais bien que je ne me con- » solerai pas!... »

Pour mettre trève à l'attendrissement qui semble gagner la famille, Dufour s'empresse de s'écrier : « Eh bien! madame Grandpierre, » quelques-uns de vos amis ont-ils vu votre por- » trait?... on a dû être content?

» — Ah! oui! » dit Grandpierre, « ceux qui » l'ont vu ont trouvé ça joliment tourné; mais » ils ont tous pris le portrait de ma femme pour » celui de monsieur le curé.

» — Prodiguez donc votre talent pour des » rustres, » dit Dufour à demi-voix, « c'est jeter » des perles à... des ânes.

» — Nous vous enverrons vos effets par Jac-

» ques, » dit la femme de Grandpierre, qui, impatientée de la douleur de son fils, semble avoir hâte de voir Madeleine s'éloigner. La compagnie n'a pas envie de prolonger son séjour dans le cabaret. On dit adieu aux paysans, et l'on revient chez le jeune marquis.

De retour à Bréville, madame de Noirmont emmène Madeleine dans son appartement ; mais, avant l'heure de dîner, elle descend avec la jeune fille : celle-ci a changé de costume ; ce n'est plus une petite villageoise : elle a une robe blanche bien simple qu'elle porte avec grâce, et sous laquelle elle semble timide, et non pas gauche et empruntée.

« Madeleine ne voulait point quitter ses an-
» ciens habits, » dit madame de Noirmont à son frère ; « elle prétendait être ici pour me servir.
» Certainement, je ne le veux pas... Celle que
» maman chérissait ne sera point ma domesti-
» que. Elle travaillera avec moi, m'aidera dans
» le soin de ma maison, mais je ne la regarde-
» rai jamais comme une femme de chambre. —
» Tu as raison, ma sœur, » dit Armand ; « quant
» à moi, j'aime Madeleine comme si j'étais son
» frère. »

En disant ces mots, le jeune marquis embrasse Madeleine en lui prenant la tête à deux mains. Dufour sourit, tousse, et pousse le pied de Victor, qui ne comprend rien à ces signes.

Un grand bruit de voix, de chiens et d'armes annonce le retour des chasseurs. MM. de Noirmont et Saint-Elme entrent avec M. Pomard, qui est aussi en chasseur, et dont la casquette, probablement pour ménager sa coiffure, est aussi haute qu'un casque de dragon.

« Voici le vainqueur ! » s'écrie Saint-Elme en montrant M. de Noirmont. « Honneur à lui... » il a tué deux pièces de plus que moi... et ce- » pendant j'avais fait un assez beau carnage..... » Voyez, mesdames. »

Saint-Elme montre sa chasse. Le mari d'Ernestine s'essuie le front d'un air satisfait en disant : « Oui, vous tirez bien, mais je vous ai » vaincu.

» — Comment, M. Pomard était avec vous ? » dit Armand.

« — J'ai vu passer ces messieurs, je venais » justement de nettoyer mon fusil à deux coups ; » j'ai couru après eux, et je les ai rejoints..... » J'aime beaucoup la chasse.

» — Et où est le gibier que vous avez tué?

» — Oh! quant à cela, » dit Saint-Elme en riant. « M. Pomard serait fort embarrassé de » vous le montrer ; cependant je lui ai renvoyé » plus de dix lièvres... que, par complaisance, » je traquais de son côté... mais M. Pomard » les laisse tranquillement passer entre ses jam» bes.

» —Ah!.. oui... les lièvres... C'est qu'alors je » pensais... à une perdrix que je venais de » voir.

» — Vous en avez manqué deux superbes à » dix pas... — C'est vrai... mais en les tirant je » pensais à autre chose. — Il paraît que votre » fusil pensait comme vous. »

L'attention de ces messieurs se porte bientôt sur Madeleine, qui s'était retirée dans un coin du salon à l'arrivée des chasseurs et n'avait pas encore été aperçue.

Saint-Elme questionne Armand, M. Pomard s'adresse à Dufour, et M. de Noirmont à sa femme.

« C'est mon ancienne compagne, » dit Ernestine, « cette jeune personne dont je t'ai parlé » plusieurs fois.

» — Je ne me le rappelle pas, » répond M. de Noirmont d'un ton froid. Sa femme l'emmène dans le jardin, où elle lui apprend tout ce qui concerne Madeleine, et ce qu'elle compte faire pour elle.

Aux premiers mots que lui a dit Armand, Saint-Elme a regardé la jeune fille d'un air protecteur assez impertinent ; et, sans attendre que son ami ait fini, il l'interrompt en disant : « Bon... bon... je comprends... Une orpheline » que l'on protége... c'est superbe !... c'est ro» mantique !... mais les protégées devraient » toujours être jolies, afin d'avoir les moyens » de s'acquitter... Je t'engage, mon cher Ar» mand, à laisser ce fardeau sur les bras de ta » sœur... Que diable veux-tu faire d'une fille » qui n'est pas jolie ?...

» — Une amie, » répond Armand. « — Oh ! » oh ! mon cher, il n'y a point d'amitié entre » jeunes gens de sexe différent. — Saint-Elme, » tu as une manière de voir... — Qui est juste... » J'ai de l'expérience !... Crois-moi, au lieu de » protéger des filles de campagne qui ne peu» vent te procurer aucune distraction, vends » bien vite cette maison et retournons à Paris

» où mille beautés nous attendent... Est-ce que
» le beau-frère ne veut pas en finir?... — Il dit
» qu'il n'a pas tous les fonds encore... il m'of-
» fre un à-compte...—Fi donc!... et il faudrait
» revenir à chaque instant en Picardie pour
» avoir de l'argent... Quant à moi, mon cher
» Armand, il faut que je t'aime terriblement
» pour m'enterrer ici devant des visages insigni-
» fiants .. et le loto de madame Montrésor.
» — Aussi, mon cher Saint-Elme, je t'en sais
» un gré... — C'est très-bien ; mais presse le
» beau-frère, j'ai la bonté de dissimuler un peu
» de mes avantages pour le faire briller... je le
» laisse gagner au billard... être vainqueur à la
» chasse..... J'espère que je suis aimable!....
» mais qu'il le soit donc avec toi... Combien
» lui demandes-tu de cette propriété?..... —
» Soixante mille francs. — C'est pour rien. —
» Aussi consent-il à me les donner ; mais il m'of-
» fre de m'en payer la rente. — Il est fou!....
» Donne plutôt pour quelques mille francs de
» moins et comptant... Nous regagnerons cela
» à Paris au trente-et-un. »

Une autre conversation avait lieu un peu plus loin. M. Pomard disait à Dufour : « C'est

» donc une demoiselle qui n'est pas du pays?...
» je ne l'ai pas encore vue dans nos sociétés. —
» Elle est bien du pays... mais elle n'allait pas
» dans le monde, » répond le peintre. « C'est
» tout une histoire à vous conter... Une orphe-
» line que la marquise de Bréville protégeait...
» mais qui, à sa mort, a été fort heureuse
» d'être recueillie par des paysans... M'écoutez-
» vous, monsieur Pomard?... — Oui, mon-
» sieur... continuez... — C'est que vous regar-
» diez si attentivement à cette croisée... — Je
» pensais... à ce que vous me faites l'honneur
» de me raconter... C'est une orpheline... De
» qui est-elle orpheline? — Mais de son père et
» de sa mère, probablement. — Mais quel était
» était son père... quelle était sa mère? — Je
» n'en sais pas plus que vous... D'après ce que
» j'ai entendu dire, elle ne les a jamais connus.
» — Ah! c'est fort singulier!... Elle n'a ni père
» ni mère?... »

Et M. Pomard se met à fixer un bouton de l'habit de Dufour, et celui-ci lui dit au bout d'un moment : « A-t-on déjà fait votre portrait,
» monsieur Pomard? — Trois fois, monsieur. — Ils

» doivent être bien ressemblants, car vous po-
» sez comme une statue. »

Celle qui était le sujet de toutes les conversations s'était assise dans l'embrasure d'une croisée. Victor va se placer près d'elle et lui tient compagnie. Madeleine, qui n'ose regarder des personnes qu'elle ne connaît pas et dont les yeux expriment plutôt la curiosité que l'intérêt, lève avec plaisir les siens sur Victor, en qui elle voit déjà un ami.

La conversation de monsieur et madame de Noirmont à été longue; ils reviennent enfin du jardin. Victor remarque que la jeune femme a les yeux rouges, et le mari l'air de mauvaise humeur ; il craint d'en deviner la cause.

Au dîner, Ernestine a fait placer Madeleine à côté d'elle, ce qui semble encore déplaire beaucoup à M. de Noirmont, qui n'adresse pas un mot à la jeune fille. Mais Victor, qui est assis près d'elle, laisse les hommes causer de chasse ou de politique; il préfère s'entretenir avec Madeleine, ce dont celle-ci et Ernestine lui savent beaucoup de gré.

Le soir, madame Montrésor vient avec son époux. En apercevant dans le salon une jeune

personne qu'elle ne connaît pas, elle fait un bond en arrière, et regarde Chéri, pour examiner si la vue de l'étrangère ne lui cause pas d'émotion. Chéri paraît fort tranquille, et en s'approchant de Madeleine, madame Montrésor se tranquillise aussi; elle daigne sourire à celle qu'Ernestine lui présente.

Pour varier les plaisirs de la soirée, Saint-Elme propose une bouillote, M. de Noirmont, Armand, M. Pomard et madame Montrésor acceptent cette partie. Dufour n'aime pas la bouillote; il prétend que c'est un jeu ennuyeux que celui où on ne peut s'en aller que lorsqu'on perd : il se met à l'écarté avec M. Montrésor.

Ernestine est enchantée de pouvoir causer librement avec Madeleine. L'orpheline, qui a remarqué l'air froid de M. de Noirmont, dit à son amie.

« Vous voulez que je reste avec vous, ma-
» dame; que je ne vous quitte plus... cela me
» rendrait bien heureuse!.. mais si ma présence
» ici ne plaisait pas... à monsieur votre mari...
» s'il trouvait mauvais que vous me gardiez...
» Ah! je ne veux jamais être cause que vous

» ayez la moindre querelle !... Laissez-moi vous
» quitter, madame ; je retournerai... non pas
» chez Grandpierre, mais avec Jacques ; je ne
» serai plus malheureuse, puisque je saurai que
» vous m'aimez toujours, que vous pensez à
» moi, et je viendrai vous voir... quand M. de
» Noirmont le permettra.

» — Non, Madeleine, tu ne me quitteras
» plus, » dit Ernestine, « tu juges mal mon mari,
» il n'est pas méchant, et, quand il te con-
» naîtra mieux, il te traitera aussi avec amitié.
» — Du moins, permettez-moi de rester dans
» ma chambre lorsqu'il y aura du monde ici...
» ma place n'est pas dans un salon. — Oublies-
» tu, Madeleine, que ma mère ne mettait pas de
» différence entre nous ? Pourquoi donc aussi
» ne m'appeler que *madame ?*... ne suis-je plus
» Ernestine, ta bonne amie d'autrefois ? — Oh !
» je vous aime toujours autant... mais je ne
» puis plus, je ne dois plus vous appeler Ernes-
» tine... Je sens bien que cela ne plairait pas à
» tout le monde ; quand je vous nommais,
» ainsi, j'étais un enfant. — Madeleine, je veux
» que tu te laisses guider par moi désormais...
» je t'assure que tu portes très-bien cette robe,

» et que tu te tiens fort bien dans le salon. —
» C'est égal, madame; j'aimerais mieux n'y
» être qu'avec vous... et avec ce monsieur...
» Victor... C'est Victor qu'il s'appelle, n'est-ce
» pas, celui qui a eu la bonté de vous parler de
» moi? — Oui, c'est M. Victor Dalmer. — Je
» n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi...
» Avec lui, je ne sais comment cela se fait, je
» me sens moins embarrassée. Il a l'air si doux...
» il vous met tout de suite à l'aise... C'est l'ami
» de monsieur le marquis? — C'est un de ses
» amis... car mon frère en a beaucoup à Paris...
» Je ne connais ce monsieur que depuis hier...
» Je craignais, avant son arrivée, qu'il ne res-
» semblât... à d'autres amis de mon frère... que
» je n'aime pas; mais, grâce au ciel, il n'en
» est rien, c'est la première personne que mon
» frère me présente et dont je trouve la société
» agréable. — Il restera longtems ici?... — Je
» n'en sais rien... tant qu'il s'y plaira.... Mais
» viens, je vais t'installer dans la chambre que
» j'ai fait préparer pour toi. »

Pendant que Saint-Elme, qui n'est pas aussi complaisant au jeu qu'à la chasse, fait à chaque instant son *vatout* et gagne l'argent de

M. de Noirmont, Dufour est battu à l'écarté par M. Montrésor, qui est à sa douzième passe. A chaque instant on entend le peintre s'écrier : « Vous avez quatre points... déjà... c'est drôle » je croyais que vous n'en aviez que trois... Doù » donc avez vous quatre points? — Ah! ne vou- » lez-vous pas que je me rappelle chaque » coups?... Puisqu'il sont marqués, c'est que je » les apparemment. — Enfin, c'est égal!... Al- » lons, encore le roi!... voilà six fois de suite » que vous tournez le roi!... Encore perdu!... » j'en ai assez... je perds douze francs... C'est » fini ; je ne jouerai plus à l'écarté!...

» — Ni moi à la bouillote, » dit M. Pomard en se levant : « voilà trois caves de perdues!...

» — Parbleu! monsieur Pomard, comment » voulez-vous gagner à la bouillote? » dit Saint- » Elme en riant; vous passez continuellement... » Je crois qu'en regardant vos cartes vous pen- » sez à... autre chose.

» — J'aime mieux le loto, » dit Dufour; « c'est » un jeu sage.... où l'on ne se monte pas la » tête...

» — Vous aimez le loto, monsieur? » dit madame Montrésor en adressant un doux sou-

rire au peintre; « j'espère que vous voudrez bien » le venir faire quelquefois chez nous... ainsi » que M Dalmer. J'ai un loto tout neuf et de » petits chetons en vers; c'est fort gentil... N'est-» ce pas, Chéri, que mon loto est aussi joli que » celui de madame Bonnifoux, qui fait tant » d'embarras avec le sien?... Réponds donc... » Qu'est-ce que tu as donc, Chéri? tu ne dis » rien... ce soir ; est-ce que tu es malade?... à » quoi penses-tu?... — Moi... je ne pense pas... » je compte ce que j'ai gagné... — Oh! par-» bleu, vous m'avez gagné douze francs, » dit Dufour; » douze parties a vingt sous... Je n'ai » jamais joué si cher!...

» — Il faut nous retirer, Chéri; il est tard : » avant d'être à la maison il y a un endroit som-» bre qu'il faut traverser... et je ne suis jamais » rassurée en passant là...

» — Moi, madame, j'aimerais beaucoup à tra-» verser avec vous un endroit sombre, » dit Saint-Elme d'un air moitié galant, moitié goguenard, mais que madame Montrésor prend du bon côté.

« Voulez-vous que l'on vous escorte, ma-» dame? » dit Armand.

« — Oh! ce n'est pas la peine; nous avons
» avec nous M. Pomard; il nous met à notre
» porte.

» — Et j'ai mon fusil à deux coups, » dit Pomard en portant arme comme à l'exercice.

« — Ne comptez pas trop sur le fusil de
» M. Pomard, » reprend Saint-Elme; « comme
» il est fort distrait, il est homme à viser la lune
» pendant que vous crieriez au voleur!... »

M. Pomard paraît piqué de cette plaisanterie; il enfonce son énorme casquette jusque sur ses yeux, et répond au petit-maître d'un ton sec; « Monsieur, si je vous visais, je n'au-
» rais pas de distraction. — Alors je me trans-
» formerais en lièvre, monsieur Pomard. —
» C'est peut-être votre habitude, monsieur. »

Saint-Elme fait une demi-pirouette sur le côté, tandis que Dufour dit tout bas à Victor :
« Monsieur Pomard n'est pas si bête qu'il en a
» l'air! »

La société se retire. Dufour suit Victor en maudissant l'écarté et en répétant : « Perdre
» douze francs!... dans une soirée à la campa-
» gne... ça n'a pas le sens commun... Mais
» aussi ce monsieur Montrésor a un bonheur

» insolent! — S'il a du bonheur, il a bien de la
» patience, je t'aurais jeté les cartes au nez,
» moi, quand tu disait : Ah! vous avec trois
» points!... et comment les avez-vous faits?....
» — C'est ça il faut perdre et ne rien dire. —
» Il ne faut pas avoir l'air de croire que l'on
» vous triche .. J'espère que tu ne suspectes pas
» l'honnêteté de ce monsieur... — Non certai-
» nement.... mais.... — Mais, si tu avais joué
» avec Saint-Elme, tu aurais pensé qu'il filait
» les cartes... — C'est possible. — Ainsi quel-
» qu'bn d'honnête doit craindre d'avoir une
» veine à l'écarté en jouant avec des gent mé-
» fiants comme toi!... — Laissons cela. Voilà la
» petite Madeleine... établie ici, et j'en suis bien
» aise pour elle... Pourtant je prévois ce qui va
» arriver? — Qu'est-ce qui va arriver? — Tu
» n'as donc pas deviné — Non; je ne suis pas
» si malin que toi. — Cette jeune fille est amou-
» rouse d'Armand de Bréville, son ami d'en-
» fance; c'est cet amour-là qui lui donnait un
» si grand désir de venir ici; et, à présent,
» pour peu qu'Armand l'aime pour souvenir, la
» petite succombera... *et cætera, et cætera* —
» Elles sont jolies tes conjectures!... Cette jeune

» fille était amoureuse d'Armand qu'elle a
» quitté à onze ans... y penses-tu? — Eh! eh!
» à onze ans... un petit camarade avec qui on
» est sans cesse... ça s'est vu... il y a des petites
» filles si précoces... J'ai eu une cousine qui est
» morte de jalousie à trois ans; et de qui était-
» elle jalouse? d'un chat que l'on caressait plus
» qu'elle? — Dufour, je crois que tu te trom-
» pes. Il est possible que maintenant Madeleine
» devienne éprise d'Armand... et ce ne serait
» pas fort heureux pour elle... Mais qu'elle l'ait
» aimé jamais autrement que d'amitié... allons
» donc! .. c'étaient des enfants. — Justement,
» rappelle-toi la chanson : L'amour est un
» *enfant* trompeur. »

CHAPITRE IX.

COMMENT CELA COMMENCE.

—

Plusieurs jours se sont écoulés depuis que Madeleine habite de nouveau la maison où fut élevée son enfance. Monsieur de Noirmont traite la jeune fille avec moins de froideur, et, sans lui témoigner précisément de l'amitié, ne montre plus de mécontentement de la voir établie près de sa femme. Mais aussi, sans avoir cette basse flatterie, cette complaisance servile que tant de gens emploient pour se

faire bien venir des personnes dont ils ont besoin, Madeleine sait être utile, agréable, et trouve moyen de se faire aimer de chacun. Bonne avec tout le monde, d'une douceur qui charme, d'une humeur toujours égale, Madeleine a reçu de la nature un sentiment de convenance qui lui tient lieu de ce qui manque à son éducation. Ne voulant pas descendre au salon lorsqu'il y a beaucoup de monde, quand elle y est, Madeleine se place modestement à l'écart; il faut que l'amitié aille l'y chercher; pourtant, quoique timide, elle n'est point empruntée et gauche pour répondre lorsqu'on cause avec elle. Mais, poussant la discrétion à l'excès, elle n'oserait s'approcher même d'Ernestine, lorsque celle-ci parle avec quelqu'un. Enfin, contente d'être près de ceux qu'elle aime, Madeleine s'occupe toujours d'eux et jamais d'elle. Les hommes la laissent se tenir à l'écart, parce qu'elle n'est pas jolie ; mais aussi les femmes font son éloge.

Victor commence à se plaire à Bréville ; il s'est habitué aux manières prétentieuses de M. de Noirmont, qui, de son côté, paraît enfin s'apercevoir que, sans être chasseur on peut

avoir quelque mérite. D'ailleurs Victor sait jouer aux échecs, cela procure un grand plaisir au beau-frère d'Armand. Les petites scènes que madame Montrésor fait à son mari, les distractions de M. Pomard, la gaîté de sa sœur, la présence de Madeleine, tout est devenu plaisir pour le jeune homme. La campagne même lui semble plus belle. Enfin, si les premières journées passées chez Armand lui ont paru longues, maintenant elles lui semblent trop courtes. Ce changement peut-il s'opérer sans cause? Peut-être Victor cède-t-il à ce qu'il éprouve sans le rechercher encore? il y a des sentiments qui naissent dans notre âme comme à notre insu, et nous sommes tout étonnés qu'ils nous maîtrisent déjà lorsque nous n'avons pas remarqué leur commencement.

Depuis que Victor a ramené Madeleine dans les bras d'Ernestine, une douce intimité s'est établie entre lui et la sœur d'Armand; il a cessé d'être, aux yeux de madame de Noirmont, une simple connaissance de son frère. Ernestine n'a plus, avec Victor, ce ton froidement poli que l'on conserve longtemps, et quelquefois toujours, avec quelqu'un qui n'est qu'une con-

naissance. De son côté, Victor trouve madame de Noirmont beaucoup plus aimable qu'il ne l'avait cru d'abord. L'un et l'autre ne se sont cependant rien dit de plus direct qu'auparavant; mais il n'y a pas besoin de se faire des compliments pour savoir que l'on se convient, cela se lit dans les yeux, qui sont ordinairement plus francs que la bouche.

Pendant que M. de Noirmont chasse avec Saint-Elme, qu'Armand dort et que Dufour dessine, Victor va se promener avec Ernestine et Madeleine. Sitôt après le déjeuner, on se met en route. On sort sans but déterminé, sans savoir quelquefois où conduira le chemin que l'on prend; mais quand les gens sont bien ensemble, l'ennui ne les atteint nulle part. Courant dans les prairies, s'enfonçant dans les bois, ou descendant doucement une montagne rocailleuse, les trois promeneurs sont toujours d'une humeur charmante, jamais l'un d'eux ne se plaint de la fatigue et ne témoigne l'envie de rentrer. C'est à regret que l'on retourne au logis; mais en y rentrant on se dit : « Nous tâ- » cherons d'aller plus loin demain. »

Ces trois personnes éprouvent un charme se-

cret à être ensemble et rien qu'ensemble, car la promenade a bien moins d'attraits pour elles lorsqu'un voisin ou une voisine les accompagne ; alors on rentre plus tôt, on se fatigue plus vite. Cependant, dans ces longues promenades, la conversation ne roule que sur les sites que l'on voit, sur les lieux que l'on parcourt. Jamais rien ne s'y dit qui puisse donner à penser que l'esprit soit occupé d'autre chose ; mais, à défaut de l'esprit, le cœur parle quelquefois. Lorsque après avoir marché quelque temps séparés, Victor offre son bras à Ernestine et à Madeleine, il éprouve une douce sensation à sentir sous son bras celui de madame de Noirmont il le serre d'abord légèrement, puis tendrement contre le sien. Cette action fait battre son cœur plus vite et baisser les yeux à celle qui cause son émotion.

Victor comprend pourquoi maintenant le séjour de la campagne lui semble plus agréable. Madame de Noirmont lui plaît ; il ne se dit pas encore qu'il est amoureux, mais il se répète souvent : « J'aimerais bien cette femme-» là ! » et à force de se dire : « J'aimerais bien ! » on aime déjà beaucoup.

« Mais à quoi me servirait de l'aimer? » se dit encore Victor, « Ernestine est une femme » trop pénétrée de ses devoirs!... je n'en serais » jamais plus avancé. Je crois bien que je ne » lui déplais pas... mais de là à être aimé il y » a loin... Je serais bien heureux si elle m'ai- » mait!... il me semble que cela me suffirait... » Ce que j'éprouve pour elle n'est plus comme » tous ces amours que j'ai ressentis..... et je » crois qu'il est plus doux d'aimer que de ne » faire que désirer. »

De son côté, Ernestine éprouvait un changement dont elle ne se rendait pas compte. A ses yeux tout prenait un autre aspect; charmée de ne plus connaître l'ennui, il lui semblait jouir d'une nouvelle existence, dans laquelle les journées, jadis si longues, s'écoulaient avec une étonnante rapidité. Occupée d'un sentiment où elle ne voyait pas encore de mal, mais où elle était étonnée de trouver tant de douceur, elle se demandait quelquefois ce qu'elle avait... ce qui lui était arrivé pour n'être plus la même. Ernestine n'avait pas jusqu'alors connu l'amour: mariée à dix-huit ans par des arrangement de tuteurs, elle n'avait vu M. de Noirmont

que deux fois lorsqu'il devint son époux, et M. de Noirmont n'était pas de ces hommes à inspirer sur-le-champ une passion ; d'ailleurs il ne s'inquiétait nullement de faire naître un tendre sentiment dans le cœur de celle qu'il prenait pour femme. Satisfait de savoir qu'elle était bien née, bien élevée, M. de Noirmont n'avait jamais pensé qu'il pût manquer la moindre chose à son bonheur et à celui de son épouse. Il y a, en effet, des femmes qu'un mariage de convenance peut rendre heureuse, et dont le cœur ne conçoit pas un amour qui cause des tourments. Heureux les maris qui ont de telles femmes ! plus heureux ceux qui en ont de sensibles, et qui ont su captiver toutes leurs affections !

Ernestine est loin de penser qu'elle aime M. Dalmer ; elle éprouve du plaisir dans sa société, mais elle trouve cela naturel, parce que Victor est aimable, sans avoir ce jargon fatigant d'un petit-maître, ni l'air suffisant de quelqu'un qui se croit sûr de plaire. Ernestine ne voit donc aucun mal à préférer sa compagnie à toute autre : si elle pensait que cela pût devenir dangereux pour elle, elle fuirait Victor ;

mais une femme qui a toujours été sage, et qui ne croit pas qu'on puisse cesser de l'être, se fie tellement à sa vertu, qu'elle ne voit pas le danger. Cette grande confiance en ses propres forces a perdu plus d'une femme : on se laisse aller au charme qui nous entraîne, on ne cherche pas même à interroger son cœur; quand on le fait, la blessure existe, et il est souvent trop tard pour la guérir!

Mais Madeleine, à qui Victor ne songe nullement à serrer le bras, qu'il ne fixe pas tendrement, dont il n'épie point le moindre regard, est-ce seulement son amitié pour Ernestine, sa reconnaissance pour Victor, qui la rendent si contente, si heureuse, lorsqu'elle est avec eux? Elle sourit dès qu'elle aperçoit Dalmer, elle rougit en lui prenant le bras. Pauvre Madeleine! elle n'est pas jolie, mais cela suffira-t-il pour l'empêcher d'aimer?

Un mari qui va souvent à la chasse et laisse sa femme en compagnie avec des jeunes gens montre une bien grande confiance à son épouse; sans doute, c'est surtout alors qu'il est beau de ne pas en abuser! mais laisser quelqu'un exposé à la séduction d'un sentiment qu'on ne

lui a pas appris à connaître... c'est maladroit. Il y a des maris qui, par calcul, veulent laisser leurs femmes ignorantes sur beaucoup de choses, se flattant qu'elles auront moins de goût pour ce qui leur procure moins de plaisir ; c'est très-mal calculé : il y a d'ailleurs chez les dames un instinct secret qui leur fait deviner quand elles n'en savent pas assez.

Le soir, réunis avec toute la société, Ernestine et Victor sont moins à leur aise..... Ils se parlent peu, se regardent à peine ; car, devant le monde, ce n'est pas ceux qu'on aime le mieux qu'on regarde le plus.

Lorsque par hasard M. de Noirmont ne va pas à la chasse, Victor, ne pouvant se promener avec Ernestine, ne se soucie plus de courir la campagne. Il passe la journée dans les jardins, tenant un livre qu'il regarde, mais qu'il lit peu. Il va s'asseoir dans les endroits que madame de Noirmont affectionne, espérant qu'elle y viendra, et son attente n'est pas toujours trompée; on ne se dit que quelques mots..... bien indifférents encore..... mais la manière de les dire donne du prix aux moindres paroles. Tout en suivant des yeux Ernestine lorsqu'elle s'éloi-

gne après un court entretien, Victor soupire et répète : « C'est étonnant comme j'aimerais cette » cette femme-là! » puis, en se retournant, il aperçoit Madeleine, que le hasard, sans doute, conduit presque toujours du côté où le jeune homme va lire. Alors Victor va s'asseoir près de la jeune fille, et il passe des heures entières à causer avec elle, parce qu'elle lui parle d'Ernestine.

» Je crois que nous ne nous ennuyons plus » ici?» dit un matin Dufour à son ami. « — Non, » plus j'habite cette campagne et plus je m'y » plais... Dans les premiers jours, cette exis- » tence tranquille m'effrayait... maintenant elle » me charme..... il me semble que je passerais » volontiers ma vie ici. — Oh! la vie!..... tu » donnes toujours dans les extrêmes!... Moi, je » suis content, je fais de bonnes études!... Toi, » je ne sais pas trop ce que tu étudies... à » moins que... Tu te promènes souvent avec » madame de Noirmont... — Avec cette dame » et Madeleine. — Ah! oui... je sais bien que » Madeleine est là... Elle aime beaucoup la pro- » menade, cette dame... — Eh bien! qu'y a-t- » il d'étonnant qu'on se promène quand on ha-

» bite la campagne ?... — Rien , certaine-
» ment... mais son mari aime terriblement la
» chasse ?.. .. Est-ce le cerf qu'il chasse ?.....
» — Dufour , j'espère que tu ne vas pas faire
» encore de méchantes conjectures... elles se-
» raient fort déplacées. — Oh ! ne te fâche pas...
» je plaisante , voilà tout. — Il y a des choses
» sur lesquelles il ne faut pas même plaisan-
» ter !... — Je comprends... c'est que c'est sé-
» rieux. — Madame de Noirmont est la vertu
» même, et je ne souffrirai pas que... — Voilà
» la première fois que je t'entends affirmer pa-
» reille chose !... Je ne demande pas mieux !...
» Au reste je me plais aussi beaucoup ici..... je
» laisse le beau Saint-Elme parler, briller, tran-
» cher !... et M. de Noirmont répéter qu'il n'a
» jamais été trompé de sa vie... C'est bien hardi
» de dire cela !..... ces pauvres maris !..... —
» Ah ! Dufour, tu es ennuyeux !..... — Ah!...
» ça ! qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui? je
» ne t'ai jamais vu si respectueux envers le lien
» conjugal... et pourtant je t'approuve... parce
» que... enfin j'ai trente-quatre ans, et je ne se-
» rais pas trop éloigné de... — Tu penses à te
» marier? — Mais sans y penser... si je rencon-

» trais un parti convenable... Dis-moi, com-
» ment trouves-tu mademoiselle Clara Pomard?
» — Pas mal, une bonne figure réjouie. — Oh!
» une bonne figure réjouie. Il semble que tu parles
» d'un Bacchus!... Elle a le nez très-fin, très-
» bien fait. — Est-ce que tu veux l'épouser à
» cause de son nez? — Je ne dis pas encore que
» je veuille l'épouser..... mais si le parti était
» sortable... on pourrait voir... D'abord l'âge
» serait convenable, elle a vingt-neuf ans; elle
» me fait l'effet d'une bonne ménagère... je dis
» elle me fait l'effet, parce qu'il ne faut pas s'en
» rapporter à l'air... Tâche donc sans faire sem-
» blant de rien..... de t'informer, de savoir ce
» qu'elle aura de dot... Surtout pas d'indiscré-
» tion!... Je ne suis pas homme à épouser chat
» en poche... Quand je me marierai, c'est que
» je saurai parfaitement à qui j'aurai affaire...
» Mais chut!... voilà Armand. »

Le jeune de Bréville annonce à ces messieurs qu'une lettre qu'il vient de recevoir le force à aller passer quelques jours à Paris : « J'espère
» que vous serez assez aimable pour attendre
» ici mon retour, » dit Armand.

« — Oui certainement, » répond Dufour;

» j'ai encore beaucoup d'études à faire, et Vic-
» tor me parlait tout-à-l'heure du plaisir qu'il
» goûte ici...

» Mais nous serons peut-être indiscrets en
» restant encore ? » dit Victor en hésitant.

« — Indiscrets !... Ah ! vous plaisantez...
» D'abord vous êtes ici chez moi, car mon
» beau-frère ne termine rien !... Heureusement
» j'ai trouvé des fonds ailleurs ; mais, je vous le
» vous le répète, on sera toujours trop heureux
» de vous posséder. Ma sœur et son mari mour-
» raient d'ennui sans vous... du moins, je le
» crois... Je tâcherai d'être bientôt de retour.

» — Vous nous laissez M. Saint-Elme ? —
» Non ; il vient avec moi... — Pourquoi donc
» l'emmener ? — Il n'a pas votre courage ; il
» s'ennuie ici... mais nous reviendrons en-
» semble. »

Victor se tait et paraît contrarié. Dufour se dit : « Pourquoi diable Dalmer tient-il tant à
» ce Saint-Elme à présent ? »

Au déjeuner, Armand annonce son départ. Ernestine fait un mouvement imperceptible et baisse les yeux. Madeleine, au contraire, regarde avec anxiété Armand et Victor.

« Tranquillisez-vous, mesdames, » reprend Armand, « je ne vous enlève pas tous vos cavaliers; M. Dalmer et M. Dufour veulent bien » vous tenir compagnie...

» — C'est très-aimable de la part de ces messieurs, » répond Ernestine en ne regardant que Dufour. »

Madeleine ne dit rien, mais ses joues se colorent, et elle reprend son air habituel.

« Certainement, » dit M. de Noirmont, « nous » savons beaucoup de gré à ces messieurs de ne » pas nous quitter... mais c'est bien dommage » qu'ils ne chassent ni l'un ni l'autre..... Et il » faut que vous partiez aussi, monsieur de Saint-» Elme?

» — Oh! c'est très-urgent!... J'ai à parler au » ministre de la guerre pour un de mes cousins » qui n'est que capitaine et que je veux avan-» cer... J'ai aussi une audience à demander au » ministre de l'intérieur... pour un projet dont » je lui ai déjà parlé... confusément, au dernier » bal de la cour. »

Ici, Dufour, tout en prenant son café, tousse et manque de s'étrangler, ce qui interrompt un instant Saint-Elme, qui reprend : « Mais je dé-

» pêcherai tout cela, afin de revenir bien vite
» avec mon ami.

» — Oui, » dit Armand, « et à mon retour,
» mon cher de Noirmont, j'espère que vous se-
» rez décidé pour cette propriété que je veux
» vous donner à si bon compte.

» — C'est justement parce que vous voulez
» me la vendre si bon marché que j'hésite à l'a-
» cheter... — Vous êtes singulier ! Si je veux
» vendre cette terre, ne vaut-il pas mieux que
» ce soit vous que tout autre qui profitiez de
» cette occasion ?...—Mais au lieu de vous ache-
» ter cette propriété soixante mille francs....
» qu'elle vaut largement par son rapport.... sa
» ferme... ses terrains.... — Eh bien ? — Si je
» vous la faisais vendre quinze ou vingt mille
» francs de plus ? — J'avoue que ce serait fort
» aimable ; et, si cela se peut, j'y consens vo-
» lontiers. — Cela se pourrait peut-être si vous
» n'étiez pas si pressé de vendre... d'avoir votre
» argent. Je me suis trouvé, il y a deux ans en-
» viron, avec un monsieur fort riche et fort dis-
» tingué, le comte de Tergenne...

» — Le comte de Tergenne !... » s'écrie Saint-
» Elme, en changeant de couleur.

« Oui, le comte de Tergenne; est-ce que » vous le connaissez? — Attendez donc.... je » crois... j'ai cru... Non, non, ce n'est pas cela, » je ne le connais pas.... C'est que je connais » tant de comtes... de barons!...

» — Tu te rappelles ce monsieur, Ernestine? » Il est resté quelque temps à Mortagne; nous » l'avons vu plusieurs fois chez le sous-préfet. » Je l'engageai à venir me voir, et il me fit ce » plaisir. — Oui, mon ami, je m'en souviens. » C'est un homme d'un âge mûr, mais qui est » fort aimable et nous témoignait beaucoup » d'amitié.

» — Ah ça! mon cher beau-frère, » dit Armand avec impatience, « voulez-vous bien me » dire quel rapport il y a entre le comte et cette » propriété? — Le voici : Ce monsieur, qui avait » longtemps habité l'Angleterre, revenait enfin » se fixer en France, sa patrie. Il cherchait » alors une terre, et désirait surtout trouver » quelque chose de ce côté de la Picardie. Je lui » dis que mon beau-frère possédait le petit » domaine de Bréville, et je me rappelle fort » bien que le comte s'écria : Ah! monsieur, s'il

» voulait le vendre, je lui en donnerais tout ce » qu'il voudrait !...

» — Voilà qui est singulier !... — Comme je » ne croyais pas alors que vous voudriez jamais » vous défaire de ce domaine... qui vous vient » de votre père, je ne fis que sourire de la pro- » position du comte... et cela n'eut pas de suite. » — Eh bien? où est-il, ce comte? — Oui, où » est-il, ce comte? » demande Saint-Elme avec une indifférence affectée. « — Il devait aller » faire un tour en Suisse, à ce qu'on m'a dit... » Bref, il quitta Mortagne; je ne saurais trop » vous dire où il est maintenant... mais si vous » attendiez, peut-être...

» — Oh ! la vie est trop courte pour que je » veuille attendre !... Votre comte de Tergenne » a probablement rencontré d'autres sites qui » lui auront plu et où il aura acheté une pro- » priété. — C'est fort probable, » dit Saint-Elme. « — Ainsi, mon cher Noirmont, vous pourrez » prendre la mienne sans scrupule... c'est ce » que vous voudrez bien me dire incessamment. » Allons, Saint-Elme, à cheval jusqu'à Laon ; là » nous prendrons la poste pour être plus tôt à

» Paris. — La poste.... j'y compte bien; je ne » voyage jamais autrement. »

Armand et Saint-Elme prennent congé et partent. Privé de son compagnon de chasse, M. de Noirmont ne se soucie plus d'aller battre la campagne; il propose à Victor une partie d'échecs. Celui-ci accepte en soupirant et en jetant un regard du côté d'Ernestine, tandis que Madeleine, en passant près de lui, lui dit à l'oreille : « Quel dommage!... Nous n'irons donc » plus promener, maintenant?

» Hélas! » répond Victor, « ce n'est pas ma » faute!...

» — Hum!... » dit Dufour, en emportant sa toile et sa boîte de couleurs, « je comprends à » présent pourquoi Victor désirait si vivement » que Saint-Elme restât ici. »

CHAPITRE X.

UNE PARTIE DE LOTO.

—

M. de Noirmont continue à rester près de sa femme, parce que, malgré son amour pour la chasse, il a moins de plaisir lorsque personne n'est témoin de ses beaux coups. Les promenades avec Ernestine et Madeleine n'ont plus lieu. Victor devient triste, il s'impatiente, se dépite. Tous les matins il dit à Dufour : « Va » donc à la chasse avec M. de Noirmont, » et le peintre lui répond : « Va-s-y toi-même, je se-

» rais désolé de tuer un pauvre lièvre... même » un moineau, ça me ferait de la peine. — Va-» s-y toujours, tu ne tueras rien. — Bien obli-» gé, ça serait amusant ! »

Victor va promener sa mélancolie dans les jardins ; dès qu'il aperçoit Madeleine, il court se placer à côté d'elle ; et, après lui avoir adressé quelques mots, reste quelquefois longtemps sans parler, ne faisant que de pousser de gros soupirs ; la jeune fille, qui éprouve un vif battement de cœur lorsque Victor vient s'asseoir près d'elle, le regarde à la dérobée et soupire aussi, probablement pour faire comme lui.

Un matin, que le jeune homme semble plus pensif encore qu'à l'ordinaire, Madeleine lui dit : « Est-ce que vous ne vous plaisez plus ici, » monsieur Victor ? — Pourquoi cela, Madelei-» ne ? — C'est que vous n'avez plus l'air si gai » qu'il y a quelques jours. — Je ne m'ennuie » pas... mais je suis contrarié... nos promena-» des étaient si agréables ; depuis le départ d'Ar-» mand, elles ont cessé. — C'est vrai..... mais » M. de Bréville reviendra avec M. de Saint-El-» me... alors on retournera à la chasse, et ma » bonne amie pourra revenir avec nous se pro-

» mener. — Mais je ne pourrai pas toujours res-
» ter ici ! — Pourquoi donc cela ?... » dit vivement Madeleine en regardant Victor avec chagrin.

» — Parce que... cela pourrait ennuyer les
» habitants de cette demeure. — Ah ! mon-
» sieur, quelle pensée !... est-ce que vous pou-
» vez ennuyer personne ?... est-ce que tout le
» monde ne vous aime pas, ici !... — Tout le
» monde... ah ! s'il était vrai ! »

Victor soupire de nouveau; Madeleine rougit et n'ose plus rien dire. Enfin le jeune homme prend la main de Madeleine, la serre avec force dans la sienne, et s'éloigne en disant : « Ah !
» Madeleine.... il est un sentiment que vous
» ne connaissez pas encore ! »

La jeune fille reste sur le banc; elle suit Victor des yeux : son air mélancolique, ses soupirs, ce qu'il vient de lui dire, tout se réunit pour troubler le cœur de la pauvre petite. Elle se sent heureuse, satisfaite; elle regagne la maison en répétant les derniers mots de Victor, dont elle croit comprendre le sens, et elle saute, elle danse en traversant le jardin, comme un enfant qui ne sait pas encore cacher sa joie.

Madeleine ne sait pas être maîtresse de ses sentiments.

Monsieur et madame Montrésor sont venus en grande cérémonie proposer une partie de loto, pour le soir, chez eux. Ils doivent avoir M. Pomard, sa sœur, et encore d'autres voisins. Comme Armand et Saint-Elme ne sont plus là pour repousser le jeu de loto, on accepte l'invitation; d'ailleurs, à la campagne, c'est quelque chose que de trouver à employer sa soirée.

On part sitôt après le dîner. Victor n'a pas manqué d'offrir son bras à Ernestine ; Dufour marche à ceté de M. de Noirmont. Madeleine ne les accompagne pas, elle ne veut jamais aller en compagnie, mais elle regarde joyeusement la maison. La jeune fille se trouve alors trop heureuse pour que la solitude l'effraie.

Victor n'ose adresser à Ernestine que quelques phrases sans suite, car on pourrait être entendu. Mais il ralentit le pas, afin de se trouver en arrière, et serre avec force le bras qu'il tient sous le sien. Pendant que Dufour parle peinture et propose à M. de Noirmont de le peindre en

chasseur, Victor dit à la jeune femme : « Enfin » je suis donc un instant avec vous... Quel en- » nui! depuis huit jours, de ne pas vous voir, » vous parler, vous adresser un mot!

» — Mais il me semble que rien ne vous em- » pêche de me parler, puisque nous nous » voyons presque toute la journée, » répond Ernestine en souriant.

» — Oh! sans doute, on ne peut pas vous » parler... devant le monde... mais il y a des » choses qu'on ne veut pas dire.... quand d'au- » tres peuvent nous écouter... et je sens...

» — N'est-ce pas, Victor, que quoique ce » ne soit pas mon genre, je peins très-bien le » portrait et le fais très-ressemblant? » dit Du- four en s'arrêtant et en tournant la tête en ar- rière.

« — Oui... oh! c'est frappant!... » répond Victor avec impatience et en lançant un regard furibond sur le peintre « Voyez, madame, on ne » peut pas même causer tranquillement avec » vous! — Mon Dieu! monsieur Dalmer, qu'a- » vez-vous donc ce soir? Je crois que vous avez » de l'humeur d'aller faire une partie de loto » chez nos voisins... vous y venez par complai-

» sance, et je vous en sais gré. — De l'humeur
» d'être avec vous, d'aller où vous êtes !... ah !
» madame, comment pouvez-vous dire cela.....
» le supposer ? Je m'exprime donc bien mal ?
» mes yeux ne vous disent donc pas tout le plai-
» sir...

» — Victor, je veux peindre M. de Noirmont
» en chasseur, » dit Dufour en se retournant et
s'arrêtant encore. « C'est une bonne idée, n'est-
» ce pas ?

» — C'est une idée délicieuse, » répond le
jeune homme en donnant au diable son ami et
lui faisant des signes que celui-ci feint de ne
pas comprendre.

» — Dès demain, » reprend Dufour, « j'irai à
» la ville voisine acheter ou commander des
» toiles pour peindre à l'huile. Je veux me
» lancer dans les portraits ; on ne me croit que
» paysagiste. Je veux me surpasser, pour que
» cela étonne tous les peintres de portraits. »

Victor ne répond rien, ne parle plus ; mais
on arrive à l'endroit sombre que madame Mon-
trésor redoute lorsqu'elle revient tard chez elle,
le jeune homme prend la main qui est au bout
du bras qu'on lui donne, et il presse tendrement

cette main qu'on n'a pas la force de lui retirer, ce qui le rend aussi heureux que Madeleine l'a été, le matin, lorsqu'il a pris la sienne. Qu'on dise encore que le bonheur n'existe pas sur la terre. Voilà deux personnes qui, par une simple pression de main, sont au comble de la félicité.

On arrive chez les Montrésor trop tôt pour Victor et peut-être pour Ernestine, qui est encore toute troublée de l'action de son cavalier. La société est déjà assise devant deux tables mises l'une contre l'autre pour former un carré long. Là-dessus sont étalés les cartons de lotô, que les joueurs ne doivent pas perdre de vue un instant.

Outre les maîtres de la maison et les Pomard, la réunion est embellie par un monsieur, une dame et une petite fille. La dame, qui a bien la soixantaine, tient à elle seule la place de trois personnes; elle a un énorme bonnet, par-dessus lequel est un abat-jour en taffetas vert, qui ne l'empêche pas de porter encore des lunettes. En joignant à cela des traits énormes, il est assez difficile, au premier coup-

d'œil, de distinguer si c'est un homme ou une femme qu'on a devant soi.

Le monsieur a l'air d'un vieil abbé; il est à demi endormi devant ses cartons; au moment où la société arrive, il se frotte bien vite les yeux pour saluer. La petite fille, qui peut avoir douze ans, a une figure espiègle qui forme contraste avec celle de la dame à l'abat-jour.

« Nous ne faisons que commencer... il n'y a » qu'une partie de jouée... » dit madame Montrésor en offrant des siéges.

« C'est bien heureux pour nous, » répond Dufour en allant se placer près de mademoiselle Pomard à laquelle il commence par dire : « Quelle est cette dame qui ressemble à un » apothicaire? — C'est madame Bonnifoux... » une vieille rentière qui ne connaît dans le » monde que trois choses : ses potages, sa se» ringue et le loto. Ecoutez-la, vous verrez » qu'elle ne parlera que de cela. — Ça doit être » bien amusant; et le monsieur? — C'est mon» sieur Courtois, un bien bon homme, mais qui » dort presque toujours. La petite fille est sa » nièce. — Bon, me voilà au courant.

» — Asseyez-vous donc, madame de Noir-

» mont, » dit madame Montrésor, en faisant signe à son mari de rester à côté d'elle : le pauvre Chéri était placé entre sa femme et madame Bonnifoux.

Ernestine s'assied près de M. Courtois. Victor se place bien vite près d'elle : la partie de loto chez madame Montrésor eût été un supplice trop cruel, si on n'avait pas été à côté d'une jolie femme. Quant à M. de Noirmont, il prend la première place venue, en murmurant déjà : « Le loto ! hum ! j'aimerais presque » autant pigeon-vole !

» — Ah ça ! comment jouez-vous cela ! » dit Dufour. « — Au premier quine. On met chacun » deux sous, et on a trois tableaux. — Ah ! c'est » une poule.

» — C'est la partie la plus piquante au loto, » dit madame Bonnifoux. « Depuis quarante ans » que je joue à peu près tous les soirs à ce jeu-» là, j'ai étudié toutes ses combinaisons. Le » premier quine est fort agréable ; mais cela » demande une grande attention et surtout » beaucoup de silence. — Diable ! nous allons » bien nous amuser alors.

» — Tout le monde a-t-il des cartons ? » dit

madame Montrésor. — « Moi, je voudrais en » changer, » dit la petite fille. — « Non, made- » moiselle Lucie, on a décidé qu'on n'en chan- » gerait pas. N'est-ce pas madame Bonnifoux? » — Certainement!... ça deviendrait trop fati- » gant... on ne saurait jamais deux numéros » par cœur... ce serait un travail continuel... » C'est singulier, mon potage me revient. Je » crois qu'il était trop gras. Je recommande ce- » pendant toujours à ma cuisinière de dégraisser » son bouillon. Ah! comme j'ai des aigreurs ce » soir.

» — Allons, tout le monde y est-il? » reprend madame Montrésor; « savez-vous qu'il y a vingt- » deux sous à la poule. — C'est fort gentil, » dit M. Pomard. — « Ah! si je pouvais la ga- » gner, » s'écrie la petite fille en sautant sur sa chaise. « — Silence, mademoiselle Lucie, ou » on ne vous laissera plus jouer. Chéri, c'est à » toi à tirer. Tout le monde y est? — J'y suis » depuis une heure, » dit M. Courtois en ouvrant un œil. « — Surtout pas trop vite, monsieur » Montrésor, » dit madame Bonnifoux, « c'est » votre défaut.., vous courez la poste... Ah! » Dieu! comme ce potage me tourmente. Il

» faudra que je me serve de *bonne amie* avant » de me coucher. — Qu'est-ce que *bonne amie ?* » demande Dufour à mademoiselle Pomard. « — C'est sa seringue que madame Bonnifoux » appelle ainsi, parce que c'est plus décent. — » Cette femme-là a de bien jolies idées. — Al- » lons, mademoiselle Clara, cela va commen- » cer. Pars, Chéri.

» — Trente-huit, » dit Chéri en tirant une boule d'un immense sac de serge.

« Je l'ai deux fois ? » s'écrie la petite fille en sautant sur sa chaise.

« Moi, je ne l'ai pas, » dit madame Montrésor en soupirant.

« Est-ce qu'on a commencé ? » dit M. Pomard, qui depuis cinq minutes avait les yeux fixés sur le plafond. « — Oui, sans doute, on a » commencé. — Pardon, c'est que je n'y étais » pas... Je pensais... je n'ai pas entendu... » Vous avez dit ? — Trente-huit. — Très-bien... » vous pouvez continuer.

» — Monsieur Pomard, il faudrait tâcher » d'être au jeu, » dit madame Bonnifoux en avançant son abat-jour. « — Madame, on peut » avoir des distractions. — C'est que vous êtes

» terrible pour cela. — Neuf, quarante-deux...
» — Je me rappelle que ma cuisinière avait mis
» des choux dans son bouillon. C'est peut-être
» aux choux que je dois attribuer ma mauvaise
» digestion... — Dix-sept. — Ah! un moment,
» monsieur... Comment avez-vous dit?... —
» Dix-sept, et puis vingt-quatre. — Vingt-qua-
» tre!... Ah! mon Dieu!... je n'y suis pas... Il
» y en avait d'autres auparavant?... Monsieur,
» voulez-vous bien me les rappeler tous?... »

Chéri, qui est habitué à ce genre d'amusement, renomme les numéros pour madame Bonnifoux.

« Est-ce qu'on fera souvent comme ça? » dit Dufour à mademoiselle Clara. « — Il n'y a presque pas de partie où madame Bonnifoux ne
» fasse recommencer deux ou trois fois la per-
» sonne qui tire. Et puis, quand on gagne,
» elle fait vérifier ; et puis, quand c'est elle qui
» tire, si l'on n'y fait pas attention, elle rejette
» dans le sac les numéros qu'elle n'a pas. —
» Peste!... c'est une joueuse bien agréable, je
» tâcherai de ne pas faire trop souvent sa par-
» tie... heureusement j'en suis dédommagé par
» votre voisinage. Vous avez un véritable nez à

» l'antique, mademoiselle. — Ah! ah! ah! j'ai
» un nez antique, moi. — J'entends par là un
» nez modèle, de ces jolis nez, type du vrai
» beau. J'aurai bien du plaisir à peindre ce nez-
» là. — Ah! ah! ah! j'ai vu quelquefois un œil
» dans un nuage; ce serait drôle si on y voyait
» un nez. — Ce ne serait pas si mal... — Ah!
» ah! ah!

» — Mademoiselle Clara, il n'y a pas moyen
» d'entendre les numéros, » dit madame Bon-
nifoux, « on ne doit pas rire à ce jeu-là... c'est
» un jeu qui réclame toute l'attention... Qu'est-
» ce que vous avez dit, monsieur Montrésor? —
» Trente-neuf. —Et avant? — Dix. — Et avant?
» — Alors, il vaut autant que je recommence
» tout. — Oh! oui, monsieur, recommencez-
» les tous, je vous en prie, car je suis certaine
» d'en avoir manqué ou moins deux ou trois...
» Ah! si jamais on remet des choux dans ma
» soupe... Je me rappelle que cela m'a déjà in-
» commodée il y a deux mois... Pourvu que
» j'aie de la graine de lin chez moi... J'ai peur
» d'avoir employé le reste avant-hier... et ma
» domestique qui ne songe à rien!... je le lui
» recommande pourtant assez! je lui ai dit :

» Une fois pour toutes, Rose, ne me laissez ja-
» mais manquer de graine de lin... Comment
» avez-vous dit le dernier, monsieur Montré-
» sor?

» — Soixante et dix-sept, madame. — Mer-
» ci... Oh! vous pouvez aller... j'ai deux qua-
» ternes! — Moi, je n'en ai pas, » répond tris-
tement madame Montrésor.... « Ah! Chéri,
» tu ne tires pas pour moi! ce n'est pas
» bien!...

» — Je ne suis pas dans le sac!... je n'ai pas
» des yeux aux doigts.

» — J'attends le quatre-vingt-dix et le seize,»
dit madame Bonnifoux.

« — Oh! moi, j'ai aussi un quaterne! » s'é-
crie la petite fille.

« — C'est singulier, » dit M. Courtois en s'é-
veillant et se frottant les yeux, « je n'ai pas
» encore étrenné... Il paraît que j'ai de bien
» mauvais tableaux... ça ne m'étonne pas, j'ai
» un malheur incroyable à ce jeu-là!.... je n'y
» gagne jamais.

» — Je le crois bien, » dit Dufour; il ne doit
» pas y gagner souvent. »

Victor et Ernestine ne disent rien. Ils sem-

blent tout à leur jeu ; mais est-ce le loto qui les occupe? Le jeune homme est bien près de la sœur d'Armand ; il est vrai qu'il y a peu de place à la table, et qu'il faut se gêner. Pourquoi Ernestine rougit-elle souvent? pourquoi lui échappe-t-il des mouvements brusques comme si elle voulait tout-à-coup reculer sa chaise d'auprès de celle de son voisin? Heureusement, c'est à quoi personne de la société ne fait attention.

« — Dieu! que j'ai de beaux cartons, » dit madame Bonnifoux ; « je suis couverte de qua-
» ternes... mais j'ai bien idée que c'est le quatre-
» vingt-dix qui me fera gagner... c'est un nu-
» méro que j'affectionne... Ah! monsieur Mon-
» trésor, vous me faites bien languir.

» — Quatre-vingt-neuf, » dit Chéri en tirant une nouvelle boule du sac.

« — Ah ! Dieu ! comme c'est près... comme
» vous me mettez à côté... vous êtes un grand
» méchant... Madame Montrésor, votre mari
» est un grand méchant. — Oh ! je le sais bien,
» madame ; c'est ce que je lui répète tous les
» jours. Tire donc pour moi, Chéri.

Chéri n'a pas l'air de faire attention aux sol-

licitations de sa moitié ; il continue à nommer avec tout le flegme d'un fonctionnaire public :
« Trente-trois.

» — Trente-trois, » dit monsieur Courtois qui vient encore de s'éveiller ; « attendez, arrêtez » donc...

» — Est-ce que vous avez gagné? » dit madame Montrésor avec anxiété. « — Non... mais » je l'ai deux fois, le trente-trois... et ça me » fait deux ambes.

» — Ah! quelle peur ce M. Courtois m'a » faite, » s'écrie madame Bonnifoux ; « j'ai bien » cru qu'il avait le quine. Monsieur Courtois, » tâchez donc de ne plus me donner de ces » souleurs-là... vous qui êtes ordinairement si » tranquille à ce jeu-ci. Où en sommes-nous, » monsieur Montrésor? je n'ai pas entendu les » derniers. — Mais, madame, si vous parlez, ce » n'est pas ma faute. — Ce n'est pas moi qui ai » parlé, c'est M. Courtois... n'est-ce pas, ma- » dame, que c'est M. Courtois qui a dit : Ar- » rêtez?... Oh! par exemple, quand on me » prendra à parler au loto... Qu'est-ce qu'on » vient de nommer?... — Quatre-vingt-deux. » — C'est encore dans ma série... ça me fait

» tressaillir. — Trente-sept !... — Un instant...
» un instant, monsieur, je vous en supplie... je
» n'ai plus de jetons... c'est mademoiselle Lucie
» qui les accapare tous. — Moi, madame... te-
» nez, voyez ce que j'ai devant moi... — Parce
» que vous vous amusez à les jeter par terre...
» Qu'est-ce qui me donne des jetons... je ne
» puis pas rester dans cette situation... Mon-
» sieur, ne tirez pas, je vous en prie. — Si vous
» marquiez à l'anglaise, comme moi, » dit mon-
sieur Pomard, « vous n'emploieriez pas tant
» de jetons. — Oh! je n'aime pas cette maniè-
» re-là... je ne fais rien à l'anglaise, moi...
» j'aime à voir le numéro qui me manque... on
» l'appelle... on le désire... on croit l'enten-
» dre... ah! ça cause bien des émotions... Un
» jour, il m'est sorti un quine sur-le-champ, les
» cinq numéros de suite... j'en ai pleuré comme
» un enfant. Tirez, monsieur Montrésor, j'ai des
» marquoirs. Oh ! j'ai des douleurs de bas-ven-
» tre... c'est singulier, je ne devrais cependant
» pas être échauffée!... — Quarante-quatre !...

» — C'est pour moi, c'est pour moi, » s'écrie la petite Lucie en battant des mains ; « j'ai le
» quine... j'ai gagné...

» — Et j'avais cinq quaternes, » dit madame Bonnifoux; « c'est bien extraordinaire de per-» dre avec cinq quaternes. Mais un instant, il » faut vérifier... »

On vérifie le quine de la petite fille, et, au grand regret de madame Bonnifoux, il se trouve bon. Dufour, qui a regardé sa montre, dit tout bas à mademoiselle Pomard : « Voilà une seule » partie qui a duré une demi-heure. — Ce n'est » rien, j'en ai vu de plus longues.

» — Allons, messieurs et dames, vos deux » sous... » dit madame Montrésor en faisant passer une petite corbeille. « Madame Bonni-» foux, c'est à vous à tirer... — M'y voilà.

» — Un moment, » dit Dufour; « ne doit-on » pas vérifier aussi s'il y a le compte dans le » panier? tout doit se faire avec ordre. — C'est » juste, » dit Chéri; il compte la poule, et il ne se trouve que vingt sous dans le panier.

« Qui est-ce qui n'a pas mis? » demánde M. Montrésor. Tout le monde affirme avoir donné sa mise.

« Cependant il manque deux sous. — C'est » sans doute la petite Lucie, » dit madame Bonnifoux; « elle aura pris la poule sans remettre

» au jeu. — Pardonnez-moi, madame; d'ail-
» leurs, j'ai passé mes deux sous à M. Pomard,
» qui les a mis pour moi dans la corbeille...
» n'est-ce pas, monsieur? — Oui; oh! pour
» cela... j'en suis certain. — Mais vous avez
» souvent des distractions, monsieur Pomard?
» — Madame, je n'en ai jamais pour ce qui re-
» garde *la comptabilité!...* » répond monsieur Pomard en prenant sur-le-champ un air offensé.

« Quant à moi, j'ai mis une des premières, » dit madame Bonnifoux en ajustant son abat-jour; « je mettrai plutôt deux fois qu'une. Ma-
» dame Montrésor, votre cuisinière sait-elle
» faire des potages aux croûtons? — Oui, ma-
» dame, et très-bien, même. — Alors, je pren-
» drai la liberté de vous envoyer Rose, pour
» qu'elle l'instruise... J'aime assez ce potage-là;
» j'en ai mangé chez notre maire, mais il était
» un peu brûlé. — Enfin, il manque toujours
» deux sous à la poule, et je tiens à ce que cela
» s'éclaircisse, » dit monsieur Pomard, « d'au-
» tant plus que madame m'a accusé d'avoir des
» distractions, et quand il s'agit d'argent, une
» telle supposition me blesse. — Mon Dieu!

» monsieur Pomard, vous prenez feu comme du » phosphore... j'ai dit ce mot-là comme un » autre. Ah! j'ai une douleur dans le côté... je » ne sais pas si j'ai de l'anis chez moi. — Il ne » s'agit pas d'anis ; il faut que le déficit se re- » trouve. »

Victor, qui voit le moment où les deux sous vont amener une querelle, s'empresse de dire que c'est probablement lui qui n'a pas mis ; il complète la poule, ce qui rétablit le calme.

« Attention! je commence! » dit madame Bonnifoux en prenant un air doctoral. « Le » vingt et un!... je l'ai... le trente!... je ne l'ai » pas... Le quatre... je l'ai...

» — Est-ce qu'il est indispensable qu'elle » nous dise : *je l'ai* ou *je ne l'ai pas* avec le nu- » méro ? » dit Dufour avec impatience. « Qu'est- » ce que ça me fait à moi, ce qu'elle a et ce » qu'elle n'a pas?... »

Mais madame Bonnifoux continue en ajoutant toujours une réflexion après chaque numéro : « Le trente deux!... je l'avais trois fois » sur mes cartons d'hier. Le quatre-vingt-dix!.. » Ah ! coquin!... ah! scélérat de quatre-vingt- » dix!... c'est toi que j'attendais tout-à-l'heu-

» re !... tu arrives trop tard, c'est égal, je vais » te marquer... mais, si tu étais venu l'autre » partie... Oh ! comme le talon me démange... » oh ! que c'est drôle... c'est comme si on me » picotait avec des épingles.

» — Ah ça ! madame, est-ce que nous jouons » au talon ? » dit Dufour d'un grand sang-froid. « — Monsieur, c'est que cela m'inquiète : on » prétend que c'est signe de goutte ; je crains » horriblement la goutte !... J'ai eu deux de » mes parents qui... — Madame Bonnifoux, » nous attendons que vous tiriez, » dit madame Montrésor. « — C'est juste... m'y voilà... Oh ! » il faudra absolument que *bonne amie* fasse son » jeu ce soir. Onze !... je l'ai... Vingt !... je ne » l'ai pas. C'est singulier... je croyais bien l'a- » voir... Dix-neuf !.. ça me fait un petit ambe... » Ah ! madame Montrésor, avez-vous entendu » parler d'une nouvelle invention qu'on appelle » des clysoirs ?... — Oui, madame. — En dit- » on du bien ? — Beaucoup de bien, madame... » — Vingt-quatre !... je ne l'ai pas. Je voudrais » bien qu'une de mes connaissances en eût » pour en essayer un peu. Quarante-cinq !.... » je l'ai. Malgré cela, je suis tellement habituée

» à *bonne amie* que j'aurais de la peine à
» changer. Le quatre-vingt!... je l'ai... Le dix-
» huit!...»

» — Monsieur, vous avez le quatre-vingt!...
» et vous ne le marquez pas, » dit la petite à
Victor, près de qui elle est assise. Le jeune
homme regarde probablement ses numéros,
comme M. Pomard, en pensant à autre chose.
Mais les enfants font attention à tout, et la
remarque de la petite fille fait rougir madame
de Noirmont.

« Mademoiselle Lucie, vous regardez donc
» sur les cartons de monsieur? » dit madame
Bonnifoux. « Ça ne se fait pas, mademoiselle,
» on ne doit pas regarder sur les cartons des
» autres : c'est tricher. — Comment, madame,
» c'est tricher que d'avertir monsieur qu'il a ou-
» blié de marquer un numéro sorti? — Oui,
» mademoiselle... vous ne devez vous occuper
» que de votre jeu. »

Et madame Bonnifoux ajoute à demi-voix :
« Je ne peux pas souffrir jouer avec cette pe-
» tite fille-là. Son oncle est trop bon. Est-ce
» qu'à douze ans une demoiselle doit jouer déjà
» au loto?... ça devrait tricoter ou filer, mais

» son oncle se laisse gouverner par elle. Je crois
» qu'il tombe en enfance. »

Pour achever de désoler la vieille dame, c'est encore la petite Lucie qui gagne la partie. Madame Bonnifoux en fait un bond sur sa chaise, qui manque de la casser.

Après madame Bonnifoux, le sac passe aux mains de M. Pomard, qui nomme le dix-huit pour le quatre-vingt-un, et le seize pour le soixante et un, toujours par suite de ses distractions, ce qui amène une scène très-vive entre lui et la vieille dame. A chaque poule qu'elle perd, elle devient de plus mauvaise humeur, se plaint de ses aigreurs, de sa cuisinière, et fait répéter les numéros tirés. Madame Montrésor pousse des oh! et des ah! aux numéros qui approchent de celui qu'elle attend. M. de Noirmont ferait volontiers comme M. Courtois, et Dufour regarde attentivement si la personne qui tire nomme exactement toutes les boules.

Bientôt M. de Noirmont parle de se retirer. « Mais je n'ai pas gagné une seule partie, » dit madame Bonnifoux; « il faut au moins que je » gagne une fois. — Vous avez dit être incom-

» modée, madame, et je pensais que cela vous » fatiguerait de jouer tard. — Ah! monsieur, » j'aime tant le loto que j'oublie tout qnand j'y » suis... mais aussi c'est la seule passion que je » me sois connue.

» — Il n'est pas tard, » dit Victor; « encore » quelques parties. — Comment, monsieur Dal- » mer, vous prenez goût au loto. Je vous en » fais mon compliment. — Je m'amuse tou- » jours de ce qui plaît aux autres.

» — Il est très-galant, ce jeune homme. Est- » il pour longtemps dans ce pays? » dit madame Bonnifoux à Montrésor, qui ne lui répond pas.

« — Eh bien! Chéri, vous ne répondez pas » à madame Bonnifoux? Qu'est-ce que vous » avez ce soir? où donc êtes-vous? — Ah! par- » don... je n'avais pas entendu madame... — » Depuis quelque temps, vous me m'entendez » pas non plus. — Comment, je ne vous en- » tends pas? — Suffit, monsieur.

» — Allons, c'est à moi à tirer, et je vais me- » ner cela rondement, » dit Dufour. En effet, il a bientôt mis la vieille dame aux abois : à la sixième boule, elle n'y est plus; elle perd la

tête. En vain elle dit à Dufour de répéter, en renommant un numéro, le peintre en appelle tout de suite deux ou trois nouveaux. Madame Bonnifoux repousse sa chaise et quitte la table en s'écriant : « J'aime autant y renoncer. C'est » comme si on me prenait deux sous dans ma » poche. Il m'est impossible de suivre monsieur. » — Mais madame, j'ai pourtant répété toutes » les fois que vous l'avez désiré. — Oh! c'est » égal, monsieur, je n'y suis plus. Vous avez » une manière d'aller... j'en ai la tête qui me » pète!.. Je reprends ma mise... je ne suis pas » de cette poule-ci. »

A la partie suivante, madame Bonnifoux retrouve toute sa bonne humeur en s'écriant : « Pour moi, enfin, c'est le cinq qui m'a fait » gagner. J'ai eu le quaterne et le quine tout de » suite. Comme ce jeu-là est bizarre!... j'attendais le quinze, qu'il me fallait depuis long» temps, et je gagne par des numéros auxquels » je ne pensais pas du tout. Oh! c'est un jeu » bien piquant. »

Pendant que madame Bonnifoux fait ces réflexions, tout le monde se lève, et chacun se dispose à regagner sa demeure. M. Courtois

allume une lanterne, qu'il emporte toujours quand il va en soirée; M. Pomard prend sa sœur d'un côté et sa canne à dard de l'autre; madame Bonnifoux retrousse sa robe ôte son abat-jour et met ses lunettes dans sa poche en disant : « Ne vous en allez pas sans moi, mon-
» sieur Courtois; vous savez que vous me mettez
» à ma porte. — Oui, madame. — Adieu! mes
» chers voisins... Le jeu a été bien méchant ce
» soir... sans ce dernier coup, je perdais vingt-
» huit sous!... Ah! madame Montrésor, je vous
» enverrai Rose pour que votre cuisinière lui
» apprenne à faire le potage aux croûtons... J'ai
» toujours des soupçons de coliques... quoique
» ça... mais ce diable de jeu vous acoquine...
» et pourtant j'y suis malheureuse depuis quel-
» que temps!... Pourvu que j'aie de la graine
» de lin chez moi!... Monsieur Courtois, je suis
» prête. »

M. Courtois a pris le bras de madame Bonnifoux, la petite Lucie a pris la lanterne, et chaque société regagne sa demeure. Celle de Bréville revient naturellement dans le même ordre que lors du départ, Victor donne le bras

à Ernestine , et Dufour marche à côté de son mari.

Pour revenir, la nuit était sombre, très-peu de lune éclairait les chemins. Dufour se retourne en vain; il ne peut distinguer si Victor tient autre chose que le bras de madame de Noirmont.

CHAPITRE XI.

LE VIEUX CHÊNE.

—

Depuis que Madeleine demeure de nouveau à Bréville, Jacques vient souvent de grand matin se promener dans la plaine qui est devant la maison du marquis. De sa fenêtre, Madeleine aperçoit le paysan ; alors elle se hâte de descendre, et va rejoindre son ami Jacques qui, avant d'aller à ses travaux, est content lorsqu'il a causé quelques instants avec la jeune fille.

Le lendemain de la partie de loto, Madeleine,

qui, en quittant la modeste maison de Grand-pierre, n'a pas perdu l'habitude d'être matinale était à sa croisée au point du jour; elle aperçoit dans la campagne l'homme en blouse qui tient sur son dos sa pioche, sous son bras un gros morceau de pain, et se rend à son travail en regardant souvent la fenêtre de la chambre de Madeleine. En trois minutes la petite est descendue et se trouve à côté de Jacques.

« Bonjour, Madeleine, » dit le paysan en pressant la main de la jeune fille. « Bonjour, » mon cher Jacques... C'est bien aimable à » vous de passer par ici .. ça fait que je peux » vous voir un moment. — Bonne Madeleine... » vous ne vous ennuyez donc pas de causer » avec Jacques?... Moi... je crains quelques-» fois de passer trop souvent... Mais parce que » je passe ici... sous vos fenêtres... ça ne vous » force pas à descendre... Que je vous voie un » moment à votre croisée... que vous me fas-» siez un petit signe de tête pour me montrer » que vous avez vu votre vieil ami... et je serai » content, ma chère enfant. — Ah! Jacques!... » comment pouvez-vous penser que votre pré-

» sence n'est pas un plaisir pour moi ?... N'êtes-» vous pas mon ami ? N'avez-vous pas le pre-» mier recueilli, protégé l'orpheline... — J'ai » fait ce que me dictait mon cœur, ce que je » ferais encore... Pauvre Madeleine... car je » vous aime comme ma fille... mais laissons » cela... Dites-moi, êtes-vous toujours con-» tente, Madeleine, depuis que vous êtes reve-» nue habiter cette maison ?... Comment se » conduit-on avec vous ? — Oh ! bien !... très-» bien !... tout le monde est bon pour moi !... » Ernestine me traite comme autrefois... et ce » monsieur... qui le premier a parlé de moi » ici... vous savez... M. Victor Dalmer... eh » bien !... quoique se soit un monsieur de Pa-» ris... il n'est pas fier du tout, il cause souvent » avec moi. Ce n'est pas comme M. de Saint-» Elme, l'ami d'Armand... il me regarde à » peine celui-là... ou bien... c'est avec un air... » comme si on était trop heureux d'obtenir un » de ses regards !... Tandis que M. Victor ce » n'est pas cela ! il est si simple .. c'est-à-dire » si aimable..... — Et vous dites que madame » de Noirmont vous témoigne une tendre amitié? » — Oui, elle me répète souvent qu'elle est

» bien contente de m'avoir avec elle..... que
» maintenant je ne la quitterai jamais..... Elle
» veut quelquefois m'emmener dans les sociétés
» où elle va... mais j'aime mieux alors res-
» ter à la maison... Il n'y a que dans les pro-
» menades que nous faisons... alors, comme
» c'est ordinairement M. Victor qui vient avec
» nous, je ne refuse jamais d'y aller... M. Vic-
» tor donne le bras à ma bonne amie... mais il
» me le donne aussi à moi... et il court, il joue,
» il rit avec moi, tout comme avec Ernestine...
» Oh! nous faisons des promenades bien amu-
» santes!... M. Victor est très-gai... quelque
» fois cependant...

» — Très-bien, » dit Jacques avec un mouvement d'impatience; « mais ce n'est pas là
» l'important. M. de Noirmont, comment vous
» traite-t-il? Vous m'avez dit que, dans les com-
» mencements de votre arrivée chez lui... car
» vous êtes à peu près autant chez lui que chez
» son beau-frère, vous m'avez dit qu'il vous par-
» lait à peine.

» — C'est vrai, mon ami; mais depuis quel-
» que temps M. de Noirmont semble me mar-
» quer plus d'amitié... Il aura vu que mon désir

» était de mériter un peu la sienne, puis-
» qu'il est le mari de celle que j'aime comme
» une sœur... Enfin il n'a plus l'air de me re-
» garder comme une pauvre fille que l'on garde
» par charité... Peut-être aussi, voyant M. Vic-
» tor me parler, me témoigner de l'intérêt,
» M. de Noirmont sera-t-il revenu de sa pré-
» vention... Car, lorsque je suis assise dans un
» coin du salon, quoiqu'il y ait d'autres dames,
» M. Victor vient souvent s'asseoir à côté de
» moi, puis il me parle... tout comme si j'étais
» une dame de la société... Ah! c'est bien hon-
» nête, cela! surtout après m'avoir vue servante
» chez Grandpierre... N'est-ce pas, mon ami,
» que c'est bien honnête cela?... »

Jacques ne dit plus rien; son front s'est rembruni; ses yeux se fixent sur ceux de Madeleine; il semble vouloir lire dans l'âme de la jeune fille, et les yeux du paysan ont une telle expression, que Madeleine baisse bientôt les siens en rougissant, comme si, en baissant ses paupières, elle eût pensé mettre un voile entre le regard de Jacques et le fond de son cœur.

Au bout d'un moment, Jacques reprend :
« Vous ne me parlez pas du marquis, de votre

» camarade d'enfance... cependant, autrefois,
» c'était de lui et de sa sœur que vous m'entre-
» teniez toujours... ils possédaient toute votre
» affection... c'était bien naturel, élevée avec
» eux... et madame de Bréville ne mettait pas de
» différence dans ses manières, avec l'un ou
» avec l'autre!... est-ce que vous avez oublié ce
» temps-là, Madeleine?

» — Mon Dieu! mon cher Jacques, pourquoi
» supposez-vous cela?... Ah! j'aime toujours
» autant les compagnons de mon enfance, ceux
» que ma bienfaitrice appelait ses enfants. Er-
» nestine, Armand, il n'est rien, non, rien que
» je ne me sentisse capable de faire pour leur
» prouver mon amitié... Mais, hélas! la pauvre
» Madeleine ne pourra jamais trouver l'occasion
» de leur être bonne à quelque chose... Ils sont
» riches et je suis pauvre...

» — Oui, vous êtes pauvre, Madeleine, et il
» est malheureusement probable que vous le
» serez toujours... car je ne crois pas... oh! non,
» il n'est pas présumable que votre situation
» change jamais...

» — Mon ami, qu'est-ce que cela fait d'être
» pauvre quand on est heureuse?... et je le suis

» maintenant que j'habite de nouveau avec les » enfants de madame de Bréville !

» — Sans doute!... la pauvreté n'est pas tou- » jours un malheur... Quelquefois elle met à » l'abri de bien des dangers qui entourent les » jeunes filles dans les demeures des riches; » mais vous, Madeleine, qúi vous trouvez, quoi- » que pauvre et sans nom, vivre avec des gens » du beau monde, vous devez surtout ne jamais » oublier votre situation.

» — Ah! Jacques!... est-ce que vous croyez » que je deviendrai fière à présent, parce que » je demeure chez le marquis?... Ah! c'est bien » mal de penser cela...

» — Eh! non, mon enfant... ce n'est pas là » ce que je voulais dire...

» — Est-ce parce que je vous ai conté que » que M. Victor causait avec moi et me donnait » le bras comme à ma bonne amie? mais cela » ne me rend pas fière.... seulement ça me fait » plaisir... D'ailleurs, je dois avoir aussi un peu » d'amitié pour ce monsieur qui s'est intéressé » à moi... je serais une ingrate si je pensais au- » trement... si je pouvais oublier que M. Vic- » tor...

» — Madeleine, » dit Jacques en interrompant la jeune fille, « vous n'êtes, morgué, pas » ingrate!... Je crains au contraire que vous ne » soyez trop reconnaissante...

» — Comment!... que voulez-vous dire? » répond Madeleine avec un peu d'embarras. « Est-ce qu'on peut être trop reconnais» sante?...

» — Dam'! ça serait possible... Tenez, mon » enfant, je n'aime pas les détours, j'vais vous » dire ce que je pense, je vous aime assez pour » être franc avec vous.

» — Mon Dieu! Jacques!... qu'ai-je donc » fait qui vous fâche?...

» — Rien... rien encore! mais, depuis que » je cause avec vous... depuis que je vous ques» tionne sur ce qui vous intéresse... je m'som» mes bien aperçu que vous n'aviez qu'une » chose dans la tête... que c'te chose vous trot» tait toujours dans l'esprit... ce qui fait que » tout en parlant vous y revenez sans cesse.. » et c'te chose-là, ma petite, c'est M. Victor... » le jeune homme de Paris. »

Madeleine devient rouge comme une cerise, et son cœur bat si fort que l'on s'en aperçoit au

mouvement précipité de son fichu. Enfin, elle répond d'une voix tremblante :

« — Comment!... je n'ai parlé que de M. Vic-» tor? mais... vous vous trompez, Jacques; je » vous ai parlé de lui comme de toutes les per-» sonnes qui habitent chez monsieur le mar-» quis. Quant à Armand, il est à Paris en ce » moment avec M. de Saint-Elme; c'est pour » cela que nous sortons moins, et que... — » Oui, je sais que monsieur le marquis est allé » à Paris; ce n'est pas de cela que je vous parle, » mon enfant; c'est de ce jeune homme, qui, » j'en conviens, vous a servie en ami; mais ce » ne serait pas une raison pour que vous l'ai-» miez trop après. — Je ne vous comprends » pas, Jacques. — Et pourtant vous êtes deve-» nue ben rouge, ma petite!... et on ne rougit » que quand on comprend. Oh! dam', je suis » un vieux matois, on ne me trompe guère, » moi!... Allons, calmez-vous, Madeleine, tout » cela ne peut pas être encore ben dangereux; » mais je dois vous prévenir... parce que, moi, » je croyons qu'on évite mieux un péril quand » on est sur ses gardes. D'ailleurs, mon enfant, » si je me trompe, si vous ne ressentez pas déjà...

» au fond du cœur... trop d'inclination pour ce » jeune homme, eh ben! vous rirez de mes » craintes; mais si, dans votre âme, vous sen- » tez que j'ai raison, alors vous profiterez des » avis de Jacques, et vous vous direz: Une pau- » vre orpheline sans nom, sans état, sans rien » enfin... que la protection des gens riches sur » laquelle il ne faut jamais trop compter, ne » doit pas aimer un monsieur de la ville... car » où c't amour-là la conduirait-il?... à faire des » sottises. Oh! morgué! Madeleine ne doit pas » en faire. Celle qui n'a pour tout bien que sa » vertu doit plus que toute autre garder ce tré- » sor-là.

» — Mais, Jacques... est-ce que je vous ai » dit que... que je pensais à M. Victor... au- » trement qu'à quelqu'un qui m'aurait rendu » service?

» — Non, vous ne me l'avez pas dit, mais je » l'ai deviné... quoique je ne sois qu'un labou- » reur, je m' connaissons assez à deviner sur les » figures ce qui se passe dans le cœur des gens. » C'est comme qui dirait une habitude que je » me suis faite depuis que j' sommes en âge de » raisonner... et je ne voudrais pas que ma pè-

» tite Madeleine connût l'amour pour être mal-
» heureuse.

» — L'amour!... oh! vous vous trompez, Jac-
» ques, je ne le connais pas, je ne sais pas ce
» que c'est!...

» — Pardi, j' pensons ben que ce n'est pas
» Babolein qui pouvait vous y faire songer;
» mais, à c't' heure, vous v'là entourée de dan-
» gers... de beaux messieurs qui sont plus sé-
» duisants, plus adroits que Babolein!

» — Non, Jacques, certainement personne
» ne pense à la pauvre Madeleine!... Dieu mer-
» ci! je n'ai rien qui puisse attirer les regards,
» je ne suis pas jolie, je le sais bien. Si l'on me
» parle... si l'on daigne quelquefois causer avec
» moi... c'est par bonté, par pitié, peut-être....
» mais je sais bien que jamais personne ne m'ai-
» mera. »

La jeune fille n'achève ces mots qu'en sanglotant; ses yeux se sont remplis de larmes, et elle s'empresse de les cacher avec son tablier.

» — Allons, déjà des larmes!... Voilà tou-
» jours ce qui suit ce maudit sentiment qui plaît
» tant aux femmes! Pourquoi pleurez-vous, Ma-

» deleine? si en effet je me suis trompé, et si
» M. Victor ne vous intéresse pas plus qu'il ne
» faut.

» — Ah! c'est que... je pense que c'est pour-
» tant bien triste de ne pouvoir jamais être ai-
» mée de personne!...

» — Et moi, Madeleine, qui vous chéris, qui
» ne vous ai pas perdue de vue depuis que vous
» êtes au monde... et vos compagnons d'enfance
» dont vous avez retrouvé l'amitié... est-ce que
» ce n'est personne cela?

» — Oh! si... mais... — Mais cela ne vous
» suffit plus, n'est-ce pas? — Je ne dis pas cela...
» c'est que je n'avais jamais pensé comme dans
» ce moment à ma triste situation. C'est bien
» singulier!... Cela m'était égal de ne pas avoir
» d'autre nom que celui de Madeleine... je ne
» songeais pas à des parents, je ne regrettais que
» ma bienfaitrice.... puisque je n'ai connu
» qu'elle... Mon Dieu, Jacques, comment donc
» se fait-il que je n'aie pas de parents?... que
» madame de Bréville ne m'ait jamais parlé
» d'eux?... car enfin, où m'a-t-elle trouvée?...
» qui donc m'a remise entre ses mains?... Jac-
» ques, à présent, je voudrais savoir tout cela...

» puisque vous m'avez vue toute petite, vous » avez peut-être entendu parler de mon père... » de ma mère... pourquoi donc ne me dites-» vous jamais un seul mot de mes parents?

» — Parce que probablement il était inutile » de vous en parler!... » répond Jacques en soupirant; puis il se met à marcher, et fait signe à Madeleine de le suivre.

Au bas de la plaine, du côté de Gizy, était un énorme chêne qui paraissait avoir vu plusieurs scièclcs, et dont les branches égalaient en grosseur plusieurs arbres du voisinage. Autour de ce vieil arbre s'élevaient plusieurs bouquets de bouleaux que le chêne majestueux semblait protéger et qui formait comme une enceinte pour défendre son ombrage, en sorte qu'assis sous le chêne on était à l'abri des regards indiscrets.

C'est là que Jacques conduit Madeleine ; il s'arrête sous le vieil arbre, puis considère quelque temps en silence la place où il est et les branches qui couvrent sa tête. Madeleine n'avait jamais dépassé les bouleaux qui entouraient le chêne; cet endroit ne menait à aucun chemin; il fallait venir le chercher exprès, et la jeune

fille ne le connaissait pas. En se trouvant sous l'ombrage épais du gros arbres, en se voyant cachée de tous côtés par les bouleaux qui formaient un rideau autour de cet endroit frais et mystérieux, Madeleine se sent émue, et elle attend en silence que Jacques lui dise pourquoi il l'a amenée là.

Le paysan semble fortement occupé de ses souvenirs. Enfin il s'écrie : « Ah ! Madeleine, si » ce chêne pouvait parler... il vous dirait, lui, » tout le secret de vôtre naissance !

» — Comment savez-vous cela, vous, Jac- » ques ? — Comment ? ah! c'est juste... il faut » ben que je sache quelque chose aussi... mais » ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Votre mère, » mon enfant est venue plus d'une fois s'as- » seoir ici... sous ce vieil arbre.

» — Ma mère ! Jacques, vous avez connu ma » mère!... qui donc était-ce? et pourquoi m'a- » t-elle abandonnée ?

» — Bah! est-ce que j'ai dit que j'avais connu » votre mère,? » répond Jacques en relevant la tête, et comme fâché d'avoir parlé ainsi.

« — Puisque vous savez qu'elle venait sou- » vent à cette place... — Ah ! oui, je le sais....

» mais voyez-vous, Madeleine, tout cela ne vous
» avance pas plus !... qu'importe que j'aie con-
» nu votre mère... que je sache qui elle était...
» si cela ne peut vous être utile à rien?... et
» malheureusement, c'est comme cela. Ce que
» je sais... il n'y a que moi dans le monde qui
» le sache... et vous pensez bien que si je pou-
» vais vous servir en parlant... en colportant
» par tout mon secret... Ah! mille charrues, je
» ne resterais pas muet, mais, comme en par-
» lant, je vous ferais plus de tort que de bien,
» je me tairai... même avec vous... oui, Made-
» leine, même avec vous; car ce serait vous
» mettre en tête des regrets inutiles. Ainsi, mon
» enfant, ne revenons jamais sur ce sujet; car,
» je vous le répète, vous n'en saurez pas plus.
» Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que
» l'amour a rendu votre mère malheureuse, et
» je ne voulons pas que ce soit la même chose
» pour sa fille.

» — Ma pauvre mère! elle a été malheureuse.
» Ah! je viendrai souvent à cette place, à pré-
» sent que je sais qu'elle l'a occupée!

» — J'ai peut-être eu tort de vous dire cela,

» il ne faut pas nourrir de telles idées quand ça
» ne mène à rien.

» — Et mon père, Jacques? vous ne m'en di-
» tes pas un mot; l'avez-vous connu aussi? »

Le paysan reprend son air soucieux, et, replaçant sa pioche sur son épaule, se dispose à s'éloigner; mais Madeleine lui prend la main et le retient en lui disant : « De grâce, Jacques,
» répondez-moi, et mon père?

» — Que diable voulez-vous que je vous dise?
» Votre père, vous ne le connaîtrez jamais non
» plus, à moins que, cependant! mais non....
» cela n'est pas probable... allons, Madeleine,
» le temps se passe, il faut que j'aille gagner
» mon pain.... et celui de la vieille tante... car
» elle ne peut plus travailler, la pauvre femme!
» et je nous sommes amusé aujourd'hui, adieu
» mon enfant.

» — Ah! Jacques, si j'étais riche, vous n'au-
» riez plus besoin d'aller travailler à la terre, de
» vous fatiguer sans relâche!

» — Oh! morgué, le travail ne m'effraie pas,
» et j'y suis habitué, au contraire, c'est ma vie
» j'tomberais malade si je ne faisais rien! ainsi.
» n'ayez pas de regret pour moi. Retournez

» près de madame de Noirmont, et rappelez-vous
» mes conseils, l'amour vous rendrait malheu-
» reuse... Eh ben! morgué! faut pas écouter
» ceux qui voudraient en glisser dans votre
» cœur... Vous avez dix-huit ans sonnés! dame!
» une fille rêve aux amoureux à cet âge-là.

» — Non... Jacques, non, je ne pense pas
» du tout aux amoureux!

» — Quant à M. Victor, il a l'air ben doux,
» ben honnête; mais tout ça, c'est pour mieux
» attrapper les gens! Croyez-moi, jasez avec lui
» devant le monde, mais évitez-le en particu-
» lier. Adieu. Madeleine; au revoir, mon en-
» fant. »

Jacques embrasse la jeune fille sur le front, et la laisse près d'une petite porte qui ouvre sur les jardins de Bréville. Madeleine rentre et va se promener du côté de la pièce d'eau. Elle songe à tout ce que son vieil ami vient de lui dire; elle ne peut se dissimuler qu'il ait bien lu dans le fond de son cœur. Elle ne pense qu'à Victor, ne s'occupe que de l'aimable jeune homme qui lui a témoigné tant d'intérêt, et qui semble lui entémoigner chaque jour davantage. Mais, jusqu'à ce moment, Madeleine ne

croyait pas que ce fût un crime de rêver sans cesse à quelqu'un.... et Jacques vient d'éclairer son cœur en lui faisant comprendre que ce serait de l'amour.

« De l'amour! » se dit Madeleine en se promenant lentement dans les allées, où plus d'une fois Victor s'est promené avec elle, « de l'a-» mour pour ce monsieur... que je connais de-» puis si peu de temps!... Oh! cela n'est pas » possible! Jacques se trompe. Est-ce qu'il se » connaît à l'amour, Jacques? et cependant j'é-» tais toute tremblante quand il me parlait de » M. Dalmer... Jacques a deviné que je pensais » toujours à lui.... est-ce que cela se voit dans » mes yeux?... O mon Dieu!... si ce monsieur » voyait cela!... je n'oserais plus le regarder... » Je suis pourtant bien heureuse quand je suis » à côté de M. Victor; quand il me parle... je » passerais toutes les journées à l'écouter.... Si » c'est là de l'amour, je ne trouve pas que cela » me rende malheureuse; au contraire... je sais » bien que ce monsieur ne pense pas à moi. Ce-» pendant ce n'est pas moi qui vais le trouver, » c'est lui qui vient près de moi... puis, qui sou-» pire... qui est triste... et je ne sais pourquoi.

» quand il soupire, cela me fait tressaillir de
» plaisir.... et il faudrait renoncer à tout cela !
» parce que je suis orpheline... que mon père
» et ma mère m'ont abandonnée, il faudrait
» n'aimer personne!... mais il me semble que,
» puisque je ne dépends que de moi, je suis
» bien libre de disposer de mon cœur, car en-
» fin... c'est moi seule que cela regarde. »

La fille la plus sage trouve toujours des arguments en faveur de ce qui lui plaît, et Madeleine trouvait de fort bonnes raisons pour ne pas fuir Victor, lorsque tout-à-coup celui-ci parut devant elle.

En ce moment sa présence trouble vivement Madeleine : elle s'imagine que Victor doit voir sur son visage que c'est lui qui l'occupait : elle rougit, baisse les yeux, balbutie quelques mots entrecoupés pendant qu'il lui dit bonjour, puis se sauve toute confuse et sans oser tourner la tête.

Il lui en coûte cependant pour agir ainsi; car, dans le fond de son âme, elle croit que le jeune homme est venu là dans l'espoir de la rencontrer.

Pauvre Madeleine ce n'était pas elle que Victor cherchait dans le jardin.

CHAPITRE XII.

UN AVEU.

—

En amour, lorsqu'on a commencé, il faut que l'on finisse, dût cette fin ne pas être aussi heureuse qu'on l'espérait ; mais après ces demi-aveux, ces regards brûlants, ces pressions de mains, et tout ce que la passion nous fait inventer pour nous faire comprendre de l'objet que nous aimons, nous ne vivons pas que nous n'ayons obtenu ou que le hasard nous ait fait avoir un tête-à-tête, dans lequel nous voulons

savoir à quoi nous en tenir, ou du moins ce qu'il nous est permis d'espérer.

Et cependant cette attente du bonheur, cet espoir que l'on tremble de voir s'évanouir, cet amour qui ne se prouve encore que par mille bagatelles qui ne seraient rien pour d'autres que des amants; enfin, cet embarras, ce trouble que l'on ressent alors en présence de l'objet aimé, c'est, dit-on, l'état le plus doux de l'amour. Pourquoi donc est-on si pressé de le faire cesser? pour en venir à une fin qui trop souvent n'amène que l'ennui, l'indifférence et l'inconstance... Ce sont surtout les dames qui disent cela, en se plaignant de ce que les hommes ne sont jamais contents, de ce qu'ils sont » trop exigeants. Moi je répondrai à ces dames: « Convenez que vous éprouveriez au fond du » cœur quelque dépit, si votre amant ne vous » demandait jamais à en venir à cette fin, et que » vous prendriez de lui une singulière opi- » nion. »

Après la soirée de loto, chez madame Montrésor, Victor brûle de voir Ernestine, mais de la voir seule, pour lui dire tout l'amour qu'il

ressent pour elle ; lors même que cette déclaration devrait fâcher madame de Noirmont, il est décidé à la lui faire; mais il a bien quelques motifs pour espérer que du moins on lui pardonnera.

Ce n'est guère qu'au jardin que Victor peut trouver l'occasion qu'il cherche : aussi, dès le matin, il va parcourir les allées, les bosquets, il passe là toute la journée, et revient à la maison de fort mauvaise humeur, parce que madame de Noirmont ne quitte pas sa chambre, ou le salon dans lequel est son mari.

Depuis la soirée chez les Montrésor, Ernestine craint de se trouver seule avec Victor. Le jeune homme remarque cette conduite ; il devient triste, rêveur. Le soir, quand tout le monde est au salon, il se met dans un coin d'où il ne bouge pas, et Dufour lui dit : « Victor, décidément tu veux copier M. Pomard ! tu restes des demi-heures les yeux fixés sur une corniche, tu n'as jamais posé comme ça quand j'ai fait ton portrait. »

Madame de Noirmont s'aperçoit de la tristesse de Victor; mais elle n'a pas l'air de la remarquer. Madeleine qui croit deviner la cause

de la mélancolie du jeune homme, le regarde souvent avec tendresse, mais au trouble et à la rougeur de la jeune fille quand elle est près de lui; il n'entend jamais ses soupirs, et ne la rencontre point dans les jardins, parce qu'il n'y cherche qu'Ernestine.

« Madame ne va plus se promener au jar-
» din? » dit un soir Victor en s'approchant d'Ernestine. « — Mais... pardonnez-moi, n'y allons-
» nous pas tous les soirs? — Ah! oui, avec
» tout le monde, comme c'est amusant! et vous
» n'y venez plus le matin. — Je n'ai guère le
» temps. — Vous l'aviez autrefois. »

Ernestine ne répond pas; elle tient toujours ses yeux sur son ouvrage.

« Cet ouvrage vous occupe donc bien, ma-
» dame, que vous ne puissiez pas regarder un
» moment ailleurs. — Mais si je regardais ail-
» leurs je ne pourrais conduire mon aiguille. —
» Ah, c'est juste, madame, et puis je ne vaux
» certainement pas la peine que vous leviez les
» yeux. »

Victor s'éloigne en froissant dans ses mains un journal qu'il avait eu l'air de lire. Et monsieur de Noirmont s'écrie : « Eh bien! mon-

» sieur Dalmer, qu'est-ce que vous faites donc? » vous déchirez mon *Constitutionnel.* — Ah! » pardon, monsieur, c'est que je pensais...

» — Quand je vous le disais! » s'écrie Dufour, « il est devenu le second volume de M. Pomard. »

Le peintre ajoute à l'oreille de son ami : « Je » sais bien à qui tu penses.... et cette pauvre » Madeleine qui ne fait que soupirer, parce » qu'Armand ne revient pas... Hein? qu'est-ce » que je t'avais dit! — C'est possible. — Je vais » toujours faire le portrait de M. de Noirmont » en chasseur, et, pendant les séances, je me » ferai donner des renseignements sur made- » moiselle Clara Pomard... Je n'ai pas encore » d'intentions... mais on ne sait pas. »

M. de Noirmont a consenti à se laisser peindre en pied et revêtu de son équipement de chasse ; Dufour veut mettre tous ses soins à ce portrait, d'abord pour sa gloire, ensuite parce qu'on est bien aise de faire quelque chose d'agréable pour des personnes chez qui on demeure.

Les séances commencent après le déjeuner; Dufour les prolonge quelque fois jusqu'au di-

ner, dans le but de rendre son ouvrage plus parfait, et parce qu'il bavarde la moitié du temps au lieu de s'occuper de son modèle. Pendant que M. de Noirmont pose et cause avec Dufour, on aurait bien tout le temps de reprendre ces jolies promenades dans la campagne qui plaisaient tant à Madeleine; mais Ernestine n'en parle pas, et Victor ne le propose plus. La jeune fille se désole, et ne conçoit rien à la conduite de madame de Noirmont et à l'humeur de Victor.

Il en coûtait pourtant beaucoup à Ernestine pour agir ainsi; la soirée du loto n'était pas oubliée : c'est parce qu'elle avait eu trop de charmes, que la jeune femme avait ouvert les yeux sur d'autres dangers, et senti qu'il était temps de les éviter.

Mais on ne peut pas toujours être sur ses gardes; et puis il y a des moments où l'on se croit bien forte, où l'on rit d'un danger que l'on se dit n'être qu'imaginaire, et puis... souvent c'est là le motif déterminant. M. Dalmer n'est plus aussi triste; il a l'air d'avoir pris son parti, et de ne plus chercher à se rapprocher d'Ernestine, enfin de ne plus s'occuper d'elle.

et une femme ne veut pas que l'on se dérobe à son empire ; car la plus sage est bien aise que l'on soupire pour elle, alors même qu'elle ne veut pas répondre à ces soupirs-là.

Toutes ces raisons déterminent un matin Ernestine à quitter le salon et à s'enfoncer dans les belles allées du jardin. Elle s'y promène depuis quelque temps, et ne rencontre personne; elle s'étonne, se dépite de cette solitude; elle a emporté son ouvrage; elle s'assied sous un bosquet et veut travailler ; mais, au moindre bruit des feuilles, elle lève la tête et regarde autour d'elle ; enfin Victor paraît, alors on reporte bien vite les yeux sur son aiguille et l'on feint d'être très occupé de ce que l'on fait, si bien que Victor s'assied près d'Ernestine avant qu'on ait eu l'air de l'apercevoir.

« Comment! c'est vous, madame! vous, » qui travaillez dans le jardin! — Sans doute, » monsieur; pourquoi pas! — C'est si extraor» dinaire de vous voir quitter le salon, à moins » d'être bien accompagnée ! — J'avais mal à la » tête ce matin... J'ai voulu prendre l'air... — » Voilà un mal de tête qui est bien heureux » pour moi, puisqu'il me procure l'occasion de

» vous voir un moment sans que des yeux im-
» portuns soient braqués sur nous. — Je ne
» vois pas en quoi ces yeux-là peuvent vous gê-
» ner! — Vous ne voyez rien, vous, madame!
— est-ce un compliment, monsieur! — Je
» ne sais pas faire de compliments... Je ne sais
» dire que ce que j'éprouve. — Et peut-être aussi
» ce que vous n'éprouvez pas. — Ah! mon
» Dieu! pourquoi donc mentir quand on n'y
» est pas obligé! Par exemple, madame, si
» je vous disais que je vous aime, que je vous
» adore, que je ne pense qu'à vous, certaine-
» ment je ne mentirais pas. »

Victor a dit tuet cela avec tant de feu qu'il n'y a pas moyen de l'arrêter. Ernestine regarde encore plus attentivement son ouvrage, afin de cacher son émotion. Elle se contente de répondre, d'un ton qu'elle croit rendre sévère :

« Mais, monsieur, est-ce qu'on doit dire de
» ces choses-là à quelqu'un qui n'est pas libre?
» c'est très-mal ce que vous faites là! — Eh!
» madame, fait-on toujours ce qu'on devrait!..
» le monde serait trop parfait si l'on n'agissait
» que d'après son devoir... Pourquoi avons-
» nous des passions qui parlent plus haut que

» notre raison? pourquoi rencontrons-nous » quelqu'un qui nous inspire un sentiment in- » vincible... insurmontable? — Oh! oui, com- » me tous ceux que les hommes éprouvent! — » Non, madame, c'est de l'amour que vous ins- » pirez... ce n'est point un sentiment léger..... » Ah! je n'avais jamais ressenti tout ce que j'é- » prouve près de vous! — Combien de fois » avez-vous déjà dit cela à d'autres, monsieur? » — Que vous êtes cruelle!... Je n'ai jamais dit » cela à d'autres, parce que je ne l'avais jamais » éprouvé... Cela vous fait rire, vous êtes bien » heureuse de rire des tourments que vous cau- » sez! — Je crois qu'ils seront vite guéris. — » — Mais, enfin, madame, si je ne vous aimais » pas, qui me forcerait à vous dire que je vous » aime.... lorsque je vois bien que vous ne pen- » sez pas à moi! que vous ne pouvez pas me » souffrir!... car, Dieu merci, vous me le faites » assez voir. Depuis notre soirée chez madame » Montrésor... où je me suis permis de vous » serrer la main, vous ne sortez plus de votre » salon... vous ne m'accordez pas un instant » de tête-à-tête. — A quoi cela vous avancerait- » il?... vous ne pensez pas, sans doute, mon-

» sieur, que j'oublierai mes devoirs..... que je » vous donnerai des espérances? — Mon Dieu, » madame, je ne pense rien! je n'espère rien! » mais je vous aime parce que... je vous aime : » je ne crois pas que ce sentiment puisse se com- » mander ni finir à volonté... Est-ce donc ma » faute si vous m'inspirez de l'amour? A coup » sûr, je ne me suis pas dit: je veux aimer cette » dame-là... cela est venu... sans que je sache » comment... et pourtant il me semble que je » vous ai aimée du premier moment où je vous » ai vue, du moins, vous m'avez plu sur-le- » champ... Je crois qu'il y a quelque chose qui » nous entraîne vers les personnes auxquelles » nous devons offrir notre cœur. — Vous avez » dû éprouver souvent cet entraînement? je sais » par mon frère, qu'à Paris vous n'étiez pas ci- » té pour votre sagesse. — Oh! je ne veux pas » me faire meilleur que je ne suis... d'abord je » suis très-franc! oui, madame, même avec les » dames auxquelles je fais la cour. Je n'ai ja- » mais pu dire : je vous aime, à une femme » pour qui je n'éprouvais qu'un caprice, ni fait » serment d'être fidèle pour la vie, lorsque j'a- » vais affaire à une coquette. Mais vous, mada-

» dame, vous... ah! quelle différence! j'aurais
» été si heureux si vous m'aviez seulement ai-
» mé... un peu...

» — Quand une femme, trop faible, ne peut
» résister à une passion qu'elle devrait combat-
» tre, je crois qu'elle n'est pas maîtresse de n'ai-
» mer *qu'un peu*, elle doit aimer beaucoup, au
» contraire, et c'est sa punition. — Sa puni-
» tion, pourquoi? — Parce que bientôt elle aime
» seule. Alors, que lui reste-t-il? un amour
» qui fait son supplice, et des remords que rien
» ne peut adoucir. — Ah! madame, pensez-
» vous qu'on pourrait cesser de vous aimer! —
» Pourquoi serais-je privilégiée; je n'ai pas as-
» sez d'amour-propre pour le croire; je me con-
» nais, et je ne me trouve pas assez jolie pour
» inspirer une passion éternelle..... Je ne vois
» même rien en moi qui doive charmer quel-
» qu'un habitué à n'offrir ses hommages qu'à
» la beauté. Aussi, quand on me fait une décla-
» ration d'amour, je suis toujours tenté de
» croire que l'on se moque de moi. — Vous vous
» jugez bien mal, madame. — Non, je ne me
» trouve nullement belle. — Croyez-vous donc

» que pour plaire il faille avoir des traits bien ré- » guliers et dignes de servir de modèle? c'est la » physionomie qui fait tout... du moins à mon » goût. Sans doute il ne faut pas que cette phy- -sionomie s'allie à des traits désagréables;mais » lorsqu'on trouve dans l'ensemble, dans les » yeux de quelqu'un, ce je ne sais quoi qui nous » plaît, qui nous captive, ah! madame, on ne » s'occupe pas alors à détailler tous ses traits » pour voir tout ce qu'il peut y manquer. On » aime déjà, et la personne qui nous plaît est » pour nous la plus jolie. — C'est possible... » mais.... — Mais... — Une femme honnête ne » doit aimer que son mari... — Je sais qu'on » doit aimer son mari. Certainement je trouve » cela très-bien!... mais quelquefois, quand » il y a une différence d'âge... d'humeur... On » ne se marie pas toujours par amour. — Ce ne » serait pas encore une raison pour manquer à » ses devoirs. »

Victor ne répond rien; il se contente de soupirer, puis, avec une petite baguette, de tracer des ronds sur le sable. Ernestine travaille avec beaucoup d'ardeur et sans lever les yeux. Ils

gardent longtemps le silence, ne se regardant ni l'un ni l'autre : c'est Ernestine qui le rompt la première :

« Je crois qu'il est temps que mon frère re-
» vienne. — Pourquoi cela, madame ? — Parce
» que la société de mon mari et la mienne ne
» doit pas suffire pour vous retenir ici ; et je
» conviens que nos voisins ne sont pas non plus
» bien récréatifs. — Moi, madame, je crois plu-
» tôt que vous me dites cela parce que mon sé-
» jour ici vous ennuie, et que vous désirez que
» je parte. Eh bien ! vous serez satisfaite... Je
» n'ai pas même besoin d'attendre Dufour, je
» le laisserai faire le portrait de M. de Noirmont,
» je partirai demain, je vous débarrasserai de
» ma présence...

» — En vérité, monsieur, vous avez l'esprit
» bien mal fait... vous prenez de travers tout
» ce qu'on vous dit... Je suppose que pouvez
» vous ennuyer avec nous, c'est parce que je le
» crains... Vous ai-je jamais témoigné que votre
» présence ne me fût pas agréable ?...

» — Mais aussi, madame, comment pouvez-
» vous supposer que je m'ennuie avec vous ?...

» avec vous!... que je voudrais ne pas quitter
» un moment, car je n'ose penser qu'il faudra
» vous quitter... ne plus vous revoir... Non, je
» ne puis me faire à cette idée; il me semble
» que maintenant nous devons toujours être en-
» semble... on est si bien près de vous... »

Et victor s'est rapproché d'Ernestine, et il a doucement passé son bras sous le sien.

« — Prenez garde, monsieur... vous allez
» me faire piquer... — Mon Dieu! madame, cet
» ouvrage est donc bien pressé que vous ne
» pouvez pas le laisser?— Quelle nécessité de le
» quitter?... on peut bien causer en travaillant.
» — Mais on ne peut pas seulement apercevoir
» vos yeux... vos yeux... que j'aime tant... vous
» seriez donc bien fâchée de les lever un mo-
» ment?... »

Ernestine ne répond pas, mais elle cesse de regarder son aiguille, car enfin ce n'est pas un grand mal de laisser voir ses yeux. Cependant ceux de Victor ont une expression si tendre, qu'elle en est toute troublée; elle roule son ouvrage en disant : « Je vais rentrer. — Quoi
» déjà?... — Mais il y a longtemps que je suis

» là. — Vous trouvez qu'il y a longtemps, et
» moi il me semble qu'il n'y a qu'une minute..
» — J'aurais peut-être mieux fait de ne pas y
» venir du tout. — Vous avez même du regret
» de m'avoir procuré ce moment de bonheur...
» Vous êtes fâchée de ce que j'ai osé vous
» dire!... — A quoi tout cela vous avancera-
» t-il?... Si votre amour était vrai... il ne vous
» causerait que des peines; vous voyez bien
» qu'il vaut mieux que tout cela ne soit qu'une
» plaisanterie. —Ah! madame! si vous ressentiez
» de l'amour comme moi, vous ne diriez pas
» cela. Je trouve que l'état le plus triste au monde
» est l'indifférence. Quand le cœur n'a aucun atta-
» chement bien vif, rien ne nous occupe, ne nous
» émeut... tout nous ennuie, tout nous est égal;
» qu'on nous propose une promenade, une par-
» tie de plaisir, nous acceptons tout avec le
» même calme... Nous n'avons rien à y cher-
» cher, rien à y désirer; nous aurons les mêmes
» sensations aujourd'hui que demain, nous vi-
» vrons le lendemain comme la veille... mais,
» est-ce là vivre... est-ce là exister... Que l'a-
» mour s'empare de notre cœur, et tout change
» autour de nous; tout prend à nos yeux un

» nouvel intérêt; dans les occupations les plus » ordinaires de la vie, nous trouvons du plaisir, » parce que nous pouvons y mêler la pensée de » notre amour, l'image de l'objet adoré. S'il est » avec nous, le temps s'écoulera plus vite; si » nous l'attendons, nous comptons les minutes; » s'il est absent, nous pensons à lui, nous vou- » lons deviner ce qu'il fait. L'ennui n'atteint » jamais un cœur bien épris. Enfin, si notre » amour nous cause des peines, eh bien! ces » peines mêmes ont un charme qu'on ne vou- » drait pas changer contre l'indifférence; non, » madame, quand on aime bien et qu'on est » aimé, on n'est jamais entièrement malheu- » reux. Ah! vous ne comprenez pas cela, vous, » parce que vous avez une âme froide, insen- » sible.... »

Ernestine ne paraissait cependant ni froide, ni insensible en ce moment; elle était émue, oppressée, elle avait de la peine à cacher son trouble. Victor le voyait bien, mais il était trop adroit pour avoir l'air de s'en apercevoir. Enfin madame de Noirmont fait un mouvement pour se lever; Victor la retient :

« De grâce, encore un instant!... j'ai si ra-
» rement le bonheur d'être seul avec vous... —
» Non, j'ai déjà eu tort de vous écouter... —
» Comment, je ne pourrai pas même vous par-
» ler de mes peines... à vous qui les causez. —
» Vous me dites des choses que je ne devrais
» pas entendre. Encore une fois, monsieur, si
» j'avais la faiblesse de vous croire... de vous
» aimer... à quoi cela nous mènerait-il? — Mais
» à tout, si vous vouliez. — Non monsieur...
» lors même que je... que j'aurais de l'amitié
» pour vous... je n'oublierais jamais ce que je
» me dois... non, jamais!... »

En disant ces mots, Ernestine dégage sa main de celle de Victor, et s'éloigne précipitamment en le laissant sous le bosquet.

« Elle a dit : *Jamais!* » murmure Victor en regardant la jeune femme s'enfuir du côté de la maison.

Et cependant Victor ne semble pas mécontent de l'entretien qu'il vient d'avoir; il regagne le salon d'un air plus satisfait : c'est que

probablement il avait vu *le Trésor supposé*, et se rappelait cette phrase de M. Géronte : *Il ne faut jamais dire jamais : qui est-ce qui peut répondre de l'avenir?*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XVI

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1

MADELEINE

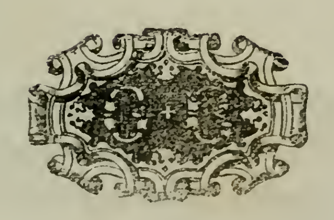
PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassait
Et de mon corps chassait
Mon âme languissante.

Sedaine, Richard.

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

MADELEINE.

CHAPITRE XIII.

COMMENT CELA FINIT.

—

Ernestine avait raison : c'était déjà trop que d'écouter. On dit que l'oreille est le chemin du cœur, et quand le cœur est bien disposé par les yeux, ce chemin doit se faire vite. Ces pauvres femmes, on les blâme quand elles succombent! Mais que l'on se mette donc à leur place, qu'on se figure quelqu'un qui n'aurait pour ordinaire à sa table que le pot-au-feu!... Le bouillon fût-il excellent, la viande bien

choisie, comment ne sera-t-il pas tenté à l'aspect d'un nouveau plat bien friand, bien apprêté, et assaisonné de tout ce qui peut flatter le goût et l'odorat? Je ne veux pas dire cependant que tous les maris ne soient que des pots-au-feu!... il y en a qui savent être aimables et parler encore d'amour à leur femme. Il y en a, mais... *apparent rari nantes in gurgite vasto!* (Je suis certain que les dames traduiront sans savoir le latin.)

Dufour continue le portrait de M. de Noirmont; il y met le temps, parce qu'il prétend faire un chef-d'œuvre, et, pendant les séances, son modèle cause avec lui de la famille Pomard. Tandis que son mari pose, Ernestine a bien le loisir d'aller prendre l'air ou travailler dans le jardin; mais elle s'y rend accompagnée de Madeleine, afin d'éviter les tête-à-tête, car elle s'est promi de ne plus en accorder à Victor.

Ce n'était pas avec Madeleine que madame de Noirmont pouvait se distraire et chasser les pensées qui l'occupaient : la jeune fille ne parlait que de Victor; elle répétait ce qu'il avait dit, se rappelait ce qu'il avait fait, s'amusait à faire son portrait en le comparant aux autres

personnes qui venaient à Bréville, et finissait toujours en disant : « N'est-ce pas, ma bonne » amie, que c'est le mieux et le plus aimable » de tous les messieurs qui viennent ici?

» — En vérité, » dit un matin Ernestine avec un mouvement d'impatience, « tu es ennuyeuse, » Madeleine, tu parles toujours de M. Dal- » mer!... tu ne sais pas me dire autre chose. »

Madeleine rougit en répondant : « Je ne » croyais pas mal faire... je causais de ce mon- » sieur... il faut bien causer... je voulais vous » distraire, car il me semble que vous êtes rê- » veuse depuis quelque temps... tout le monde » change ici... C'est comme M. Victor! il a des » jours où il est si singulier... Oh! mais je ne » parlerai plus de lui, puisque cela vous fâche.

» — Cela ne me fâche pas... Mais c'est que » si ce monsieur nous entendait, par hasard, il » croirait qu'on ne s'occupe que de lui... et il » aurait bien tort... »

Madeleine pousse un gros soupir auquel Ernestine ne fait pas attention, parce qu'elle tâche alors d'étouffer les siens. Au bout d'un moment, Madeleine dit : « Le portrait de M. de » Noirmont doit être avancé... je n'ai pas en-

» core osé demander à le regarder : est-il bien
» ressemblant ?

« — Mais... oui... je crois qu'il ressem-
» blera... M. Dufour y met beaucoup de soins ;
» et quoique ce ne soit pas son genre et que
» M. Victor le plaisante un peu, je pense qu'il
» sera bien !

» — Fera-t-il votre portrait, à vous, ma bonne
» amie? — Oh! pourquoi... Cependant mon
» mari le désire... et M. Victor assure que je
» ferais de la peine à M. Dufour en n'acceptant
» pas... — Ce doit être bien agréable d'avoir le
» portrait de quelqu'un qu'on aime! — Oui!...
» c'est une consolation quand on ne se voit
» plus... car on se quitte quelquefois... Comme
» mon frère tarde à revenir!... il ne peut s'ar-
» racher de son maudit Paris... Je crains que
» ces messieurs ne s'ennuient ici... M. Dalmer,
» qui n'aime pas la chasse, ne doit guère s'a-
» muser à être tous les soirs au billard ou de-
» vant un échiquier avec M. de Noirmont... Je
» suis sûr que c'est par complaisance qu'il
» joue... il fait tout ce qu'on veut!... — Mais il
» vous vient quelquefois du monde... — Des
» gens bien amusants.... madame Montrésor et

» son mari, qu'elle n'ose pas quitter, de peur
» qu'on ne lui enlève. Pauvre dame!... qu'elle
» se rassure!... on ne pense pas à son Chéri...
» Les Pomard!... la sœur rit toujours; c'en est
» ridicule... M. Victor ne doit pas trouver beau-
» coup d'agrément dans leur société, lui habi-
» tué aux plaisirs, aux belles réunions de Pa-
» ris... car, à Paris, je sais qu'il va beaucoup dans
» le monde, qu'il court les bals, les spectacles...
» A son âge... c'est naturel... — On a donc
» beaucoup de plaisirs à Paris, ma bonne amie?
» — Sans doute... et lorsqu'on est aimable... Il
» y a des femmes si coquettes à Paris!...—Ah!
» il y a des femmes coquettes... Est-ce qu'il en
» connaît?...— Je ne le lui ai pas demandé...
» Est-ce que M. Dalmer a des comptes à me
» rendre? — Oh!... je ne dis pas cela... mais
» quelquefois en causant... — Vous voyez bien
» que M. Dalmer ne se soucie plus de causer
» avec nous... il ne vient plus s'asseoir ici lorsque
» nous y travaillons. — C'est vrai... Pourquoi
» donc cela, ma bonne amie?... est-ce qu'il est
» fâché? — Fâché... et de quoi donc?... Au
» reste, je ne sais ce qu'il a, mais cela m'est
» bien indifférent, et vous savez, Madeleine, que

»je vous ai priée de ne pas toujours me parler »de ce monsieur. — Oh! oui, ma bonne amie, »je vous obéirai.»

Et Madeleine ne trouve plus l'obéissance si pénible, parce qu'elle s'aperçoit que lorsqu'elle ne parle plus de Victor, Ernestine se charge de la remplacer.

Si Victor ne vient pas près d'Ernestine lorsqu'elle a du monde avec elle, il sait fort bien la rencontrer quand elle est seule, soit dans une chambre qu'elle traverse, soit dans une allée du jardin, et, lorsqu'on demeure sous le même toit, il est impossible que de telles occasions ne se présentent pas fréquemment. A la vérité, ces tête-à-tête sont bien courts, quelquefois on n'a pas le temps d'échanger deux phrases; mais Victor a pris l'habitude de saisir et de presser une main qu'on n'a pas la force de lui refuser. Une autre fois, il prend, il serre dans ses bras une taille élégante; on se défend, on le prie de finir; il ne finit jamais que lorsqu'il entend du monde; bientôt il effleure de ses lèvres des joues brûlantes. «Monsieur, je me »fâcherai, je me fâcherai très-sérieusement,» dit Ernestine fort émue.

Victor semble confus, désolé, mais il recommence à la première rencontre; ensuite, poussant plus loin l'audace, c'est sur les lèvres d'Ernestine qu'il appuie ses lèvres de feu.

« C'est affreux!... c'est indigne!... » s'écrie la jeune femme en se débattant, et elle s'éloigne d'un air bien courroucé. Mais voyez cependant le pouvoir de l'attraction : le lendemain, Ernestine trouve mille occasions pour aller et venir seule dans la maison, sans doute afin de gronder encore le jeune homme qui se permet de l'embrasser.

Ces rencontres, ces larcins, ces moments de bonheur ne font qu'augmenter les désirs d'un amant. Victor prie, supplie Ernestine de lui accorder un instant de tête-à-tête, en jurant qu'il sera sage. On ne se fie pas à sa promesse, et on a raison. « Je ne veux plus me trouver seule » avec vous, » dit Ernestine, « j'ai déjà eu tort » de vous écouter une fois. »

Dire cela, c'est presque avouer qu'on partage le sentiment que l'on inspire. En effet, madame de Noirmont ne se sent plus la même; toujours plongée dans une tendre rêverie, distraite devant le monde, ou tout occupée d'y

écouter une seule personne, elle soupire, rougit, se trouble pour un rien. Souvent elle se gronde elle-même en se répétant : « Je me ren- » drai malheureuse ! » Et pourtant cette nouvelle situation n'est pas sans charme. Elle sent déjà la justesse de ce que lui a dit Victor : elle ne s'ennuie plus.

.Le portrait de M. de Noiremont est achevé. Dufour le trouve effrayant de ressemblance. M. de Noirmont en est assez content, parce que, dans le lointain du paysage, on aperçoit un chevreuil qui expire frappé d'une balle au milieu du front.

« J'ai voulu prouver, » dit le peintre, « que » l'original du portrait est un adroit chasseur. » Certes, il est difficile de mieux viser... Mon- » sieur de Noirmont, je vous en prie, engagez » tous vos voisins à venir voir votre portrait ; je » serai bien aise de recueillir les avis de chacun. »

Pour faire plaisir à Dufour, M. de Noirmont fait savoir à ses voisins que son portrait est terminé, et une après-dînée on voit arriver à Bréville M. et madame Montrésor, les Pomard, et madame Bonnifoux, avec son garde-vue, ses lunettes, et sa belle boîte de loto sous le bras.

« Nous venons voir le portrait de M. de Noir-
» mont et passer la soirée avec vous, » dit madame Montrésor. « Madame Bonnifoux a cédé
» à nos instances, elle nous a accompagnés. Elle
» craignait d'être indiscrète... mais à la campa-
» gne et entre voisins...

» — Madame nous fait le plus grand plaisir, » dit Ernestine, en réprimant le sourire que lui inspire la vue de la boîte de loto.

« Je n'attendais pas moins de votre part....
» madame, » répond madame Bonnifoux en faisant une large révérence. « C'est si agréable
» de se réunir le soir, de faire la partie!... vous
» voyez que je suis de précaution... Vous n'a-
» vez peut-être pas de loto! j'ai apporté le mien, les numéros sont très-bien faits! je voudrais bien savoir si elle a apporté aussi bonne amie; dit tout bas Dufour.

Par exemple dit M. de Noirmont à Victor, cela passe la permission et certainement ?..... J'userai de la liberté de la campagne pour ne pas assister à la partie de loto, j'en ai assez; je
» me souviens de la dernière.

» — Mais il me semble que l'on est venu pour
» voir votre portrait, » dit Dufour. « — Oui, mais

» on ne passera pas la soirée à regarder votre » ouvrage, et moi je ne me sens pas le courage » de faire la poule avec madame Bonnifoux. »

M. de Noirmont prévient sa femme qu'il va se promener et rentrera se coucher pendant qu'elle tiendra compagnie à la société puis, prétextant une affaire qui le force à se rendre à Laon le soir même, l'époux d'Ernestine fait ses adieux et laisse la société.

« M. de Noirmont a affaire ce soir..... c'est » bien dommage! » dit madame Montrésor. — « Oui, » dit madame Bonnifoux; « et ce sera » une personne de moins pour jouer... mais il » reviendra sans doute de bonheur? — Non, » madame, » répond Ernestine, « mon mari doit » coucher à Laon.

» — J'aurais bien été avec M. de Noirmont, » dit Chéri; « j'ai aussi besoin de voir quelqu'un » à Laon. — C'est bien, c'est bien !... vous irez » quand j'irai, » dit madame Montrésor. « Qu'est- » ce que c'est donc que ces idées vagabondes » qui vous prennent maintenant!

» — Mon avant-dernière cuisinière était de » Laon, » dit madame Bonnifoux, « elle faisait » le riz au lait comme un ange, mais elle le com-

» mençait la veille! parce qu'il fallait qu'il fût
» si bien crevé !

» — Il me semble que l'on désire voir le por-
» trait de M. de Noirmont, » dit Dufour.

» — Oui, certainement, » répond M. Pomard,
« je me connais un peu en pnture, je me
» permettrai de vous en dire mon avis.

» — C'est bien ce que j'espère.... Oh! je ne
» suis pas de ces peintres qui ne veulent pas en-
» durer le moindre conseil, la plus légère criti-
» que; je désire que l'on soit franc avec moi, et
» je ne suis pas fâché que M. de Noirmont soit
» absent, parce que sa présence aurait peut-être
» gêné pour les observations que l'on voudrait
» me faire sur son portrait. »

Ernestine conduit la société dans la pièce où est placé le portrait de son mari. Dufour regarde tout le monde, pour voir l'effet que produit son ouvrage; il trouve déjà étonnant que l'on ne pousse pas des exclamations de plaisir à sa vue; il devient violet lorsque madame Bonifoux s'écrie : « Est-ce que c'est ce monsieur
» là! »

» — La question m'étonne, madame, » dit le peintre; « je croyais qu'il ne pouvait pas y avoir

» de doute... et qu'il suffirait d'avoir vu M. de
» Noirmont une fois pour le reconnaître. —
» Oh! oui... nonsieur, aussi je le reconnais par-
» faitement, à présent qu'on m'a dit que c'était
» lui, oh! il est fort ressemblant... c'est un bien
» bel homme! mais pourquoi lui avez-vous fait
» tenir dans la main un fusil!... Je n'aime pas
» les fusils. — Il me semble, madame, que c'est
» ce qui convenait à un chasseur.... Je ne pou-
» vais pas lui faire tenir un carton de loto. —
» C'est juste, mais ce fusil me fait peur.

» — Je suis sûr qu'elle aurait voulu lui voir
» tenir une seringue, » dit Dufour à l'oreille de
Victor.

» — Je trouve le portrait fort bien, mais un
» peu âgé, » dit madame Montrésor.

» — Agé! Vous trouvez que j'ai fait M. de
» Noirmont trop âgé! » s'écrie Dufour. — Oui,
» un peu... — Ah! madame, c'est-à-dire que
» je l'ai plutôt fait trop jeune... C'est que vous
» le voyez dans un mauvais jour, placez-vous
» là, par exemple, s'il est trop âgé!...

» — Je lui trouv une nez un peu long, » dit
mademoiselle Clara. « — Oh! mademoiselle,
» c'est que M. de Noirmont a le nez très-fort..

» J'ai même un peu adouci... parce qu'en pein-
» ture il faut toujours adoucir.... mais certai-
» nement c'est bien son nez... c'est-à-dire que
» c'est comme si on le lui avait arraché et collé
» là !...

» — Est-ce que son bras gauche ne vous sem-
» ble pas un peu court! » dit Chéri.

» — Son bras gauche court, est-ce que vous
» ne voyez pas que l'avant bras est en raccour-
» ci! — Si fait... mais malgré cela... — Oh!
» monsieur Montrésor, je crois que vous ne
» vous connaissez guère en raccourci, car vous
» ne m'auriez pas fait cette observation-là.

» — Non, non, Chéri, tu ne t'y connais pas,
» tu ne dois pas t'y connaître, » s'écrie madame
Montrésor, tandis que Chéri murmure tou-
jours : « C'est égal, le bras me semble un peu
» court. »

M. Pomard n'avait encore rien dit; mais, de-
puis son entrée dans la chambre, il était im-
mobile devant le portrait. L'artiste, qui pense
que cette immobilité ne peut provenir que de
l'admiration, s'approche enfin de M. Pomard
et lui dit : « Eh bien...! il me paraît que vous

» êtes content!... Ça me fait plaisir parce que
» vous êtes connaisseur.

» — Je pensais........ — Qu'il est frappant,
» n'est-ce pas! — Non, ce n'est pas à cela que
» je pensais... c'est ce chevreuil qui m'intrigue.
» — Ce chevreuil vous intrigue?... Comment,
» vous ne comprenez pas que M. de Noirmont
» vient de le tuer, il tient encore à la main l'ar-
» me dont il s'est servi. — Je vois bien que M. de
» Noirmont chasse... mais ce chevreuil qui a
» reçu la balle au milieu du front.... c'est bien
» singulier! ordinairement le gibier se sauve
» quand on le chasse... et alors il me semble
» que ce n'est pas au front qu'on peut l'attrap-
» per. »

Dufour ne s'attendait pas à cette observation qui fait beaucoup rire Victor. Enfin le peintre répond : « Si vous étiez aussi grand chasseur
» que M. de Noirmont, messieurs, vous com-
» prendriez ce coup-là, la preuve que cela peut
» arriver c'est que je l'ai fait... — C'est-à-dire,
» vous l'avez peint... — Est-ce qu'un gibier en
» colère d'être poursuivi, ne peut pas se retour-
» ner... et courir sur le chasseur?... cela s'est
» vu mille fois... au reste, messieurs, je pense

» que ce n'est pas le chevreuil qui doit vous oc-
» cuper le plus dans mon tableau. »

On s'aperçoit que l'artiste, qui voulait l'avis de chacun, est de fort mauvaise humeur des petites observations que l'on a faites sur son ouvrage, et l'on s'empresse de s'écrier qu'au résumé le portrait est fort ressemblant, et que c'est un très-bel ouvrage. Alors Dufour reprend sa figure ordinaire, qui s'était considérablement allongée pendant l'examen du portrait, et l'on retourne au salon.

« Nous allons passer une bien ennuyeuse
» soirée, » dit Ernestine à Victor; « mais si je
» dois me sacrifier aux convenances de la so-
» ciété, vous n'y êtes nullement obligé, et vous
» pouvez faire comme mon mari. — Permettez-
» moi seulement d'être près de vous, madame,
» et peu m'importe ce qu'on fera. »

Un coup-d'œil a répondu que la permission était accordée. Madame Bonnifoux tire de sa boîte les cartons, les jetons et les boules, qu'elle pose sur la table en faisant un commentaire sur la bonté de chaque carton. Madeleine, qui était assise dans un coin du salon, a

plié son ouvrage et se dispose à se retirer. Ernestine la retient.

« Pourquoi t'en vas-tu, Madeleine? Pourquoi ne restes-tu pas à jouer avec nous? — » Oh! non, ma bonne amie, je ne dois pas me » permettre de jouer avec votre compagnie... » — Du moment que je te le permets, moi. — » Ah! vous êtes si bonne! — Il n'y a personne » ici qui le trouvera mauvais. — Mais, moi, je » serais gênée... D'ailleurs, je me sens fatiguée.... permettez-moi de me retirer. — » Qu'as-tu donc, Madeleine? est-ce que tu es » malade? — Je ne crois pas, ma bonne amie. » — Depuis quelques jours je te trouve triste... » — C'est vrai... — Pourquoi donc cela? — Je » n'en sais rien... — J'espère cependant que tu » n'as pas de chagrin... Madeleine? Maintenant » que je t'ai trouvée, je veux que tu sois heureuse..... — Ah! vous êtes trop bonne pour » moi!... »

Madeleine embrasse Ernestine et se retire en jetant un coup-d'œil sur Victor, espérant qu'il la regardera ; mais il n'en fait rien ; et la pauvre petite s'éloigne le cœur serré.

« Tout est en état, » dit madame Bonnifoux,

qui a enfin fini de se choisir des cartons; «je
» crois que nous pouvons prendre place.....
» Mais pourquoi donc cette jeune personne s'est-
» elle retirée?..... est-ce qu'elle ne connaît pas
» encore ses numéros?... — Pardonnez-moi,
» madame; mais elle est indisposée... D'ail-
» leurs, elle ne joue pas. — Le loto est un jeu
» que l'on peut permettre aux demoiselles; il
» n'a rien d'immoral ni de contraire à la dé-
» cence... Ce n'est pas comme votre *écarté*,
» dont le nom seul me fait rougir, et où l'on
» dit : Monsieur passe-t-il beaucoup?..... Il va
» jusqu'à cinq fois... quelquefois jusqu'à six....
» Ah! Dieu!... en quel temps vivons-nous!.....
» Je vous en prie, madame Montrésor, ne me
» changez pas mes cartons .. vous me feriez
» beaucoup de peine. »

Madame de Noirmont se place en regardant Victor, qui est bien vite à côté d'elle. De son côté Dufour s'assied près de mademoiselle Clara, à laquelle il en veut un peu cependant, parce qu'elle a trouvé le nez de M. de Noirmont trop long. Le loto commence; les parties se succèdent, assaisonnées par les commentaires de madame Bonnifoux, les exclamations de madame Mon-

trésor et les bâillements étouffés de Chéri. Ernestine et Victor ne disent rien, mais il s'entendent, et, probablement n'entendent pas les autres, ce qui est un double avantage.

Enfin, à neuf heures et demie, madame Bonnifoux, qui déjà plusieurs fois s'est plaint d'avoir des aigreurs et des renvois, ne paraît pas vouloir s'en tenir aux verres d'eau sucrée qu'on lui a donnés ; on ne sait pas encore ce qu'elle va demander, lorque madame Montrésor, piquée de perdre constamment et de voir bâiller son mari, dit qu'il est temps de se retirer. Madame de Noirmont se garde bien de faire aucune instance pour prolonger la partie.

«C'est dommage de quitter déjà,» dit madame Bonnifoux ; « j'étais en veine, et pourtant je » suis un peu indisposée... J'attribue cela à des » pois que ma cuisinière a mis dans une ju» lienne... ils étaient très-gros... je les ai pour» tant mangés avec plaisir... »

On ne répond rien à cela, parce qu'on craint que la julienne n'amène d'autres details que l'on préfère ne pas entendre. Mais, au moment de partir, Chéri dit à Ernestine : « La » soirée est superbe..... après une journée de

» chaleur, voilà le beau moment de la promenade... Vous devriez, madame, nous reconduire un peu. »

Victor appuie cette proposition, et, comme Ernestine pense que Dufour sera de la partie, elle accepte, et met à la hâte un chapeau, tandis que madame Montrésor prend son mari dans un coin et lui dit : « Est-ce » que vous ne pouvez plus vous passer de madame de Noirmont maintenant?... Ce n'est pas » assez de venir ici, il faut qu'elle vous reconduise... Chéri, si cela continue, je ne viendrai » plus dans cette maison... J'y attrape des vapeurs et j'y perds mon argent... ça ne m'amuse pas du tout... Donnez-moi donc le » bras... — Mais nous sommes encore dans » le salon... Donnez-moi toujours le bras... et » pas tant de raisons !

Ernestine a mis son chapeau, on part; mais, au lieu de suivre la société, Dufour prend sa chandelle et se dispose à monter dans sa chambre.

« Quoi! monsieur Dufour, vous ne venez » pas avec nous? » dit Ernestine, avec vivacité. « — Non, madame, je suis fatigué... Ce

» portrait m'a beaucoup donné de mal..... Je vais me coucher....... — Comment!...... » déjà?... — Je présente mes salutations à la » compagnie. »

Et Dufour monte chez lui. Il a encore sur le cœur le nez trop long, le bras trop court, et toutes les observations que l'on a faites sur le portrait de M. de Noirmont.

« Eh bien! madame, nous nous passerons » de Dufour, et je pense qu'un cavalier peut » vous suffire dans un si court trajet, » dit Victor en présentant son bras à Ernestine.

Madame de Noirmont sent bien que son refus maintenant semblerait ridicule, ou pourrait donner lieu à de singulières conjectures. Elle accepte donc, et prend en tremblant ce bras qu'on lui offre avec tant de plaisir.

On est au mois de juillet, la soirée est superbe; la campagne offre, à dix heures du soir, une promenade délicieuse, bien préférable à celle de la journée.

M. Pomard donne le bras à sa sœur; ils marchent près d'Ernestine et de Victor, ensuite viennent les Montrésor et madame Bonnifoux avec sa boîte à loto.

« C'est un meurtre de se coucher si tôt par » ce temps-là, » dit mademoiselle Clara. « Mon » frère, si tu veux, nous irons faire un tour » dans la plaine pour chercher des vers luisants... » il doit y en avoir.

» — Ah! j'irai volontiers chercher des vers » luisants avec vous, » crie Chéri en tâchant de faire avancer les deux dames auxquelles il donne le bras, et notamment madame Bonnifoux, qui est toujours d'un pas en arrière de son cavalier.

« Vous n'irez pas chercher de vers luisants, » monsieur! » dit Sophie en pinçant le bras de son mari; « mademoiselle Pomard peut y aller » sans vous si cela lui plaît... Je veux rentrer... » j'ai besoin de me coucher.

» — Moi, ce que je veux aller chercher un » matin dans la plaine, » dit madame Bonnifoux, « ce sont des mousserons; on m'a dit » que c'était délicieux... mais je suis revenue » par la crainte de me tromper et de cueillir à » la place de mauvais champignons... Monsieur » Montrésor, vous allez trop vite... j'ai mes » maux de reins... — C'est vrai, Chéri; vous » nous faites galoper... Nous n'avons pas be-

» soin d'être dans la poche de madame de Noir-
» mont. »

Cependant Chéri, qui s'ennuie d'être en arrière, tire toujours la vieille dame : celle-ci, en voulant retrousser sa robe, laisse tomber sa boîte à loto ; alors madame Bonnifoux pousse un cri à faire retentir les échos du bois.

« Qu'est-ce qu'il y a... un serpent? » demande monsieur Pomard. « — Vous êtes tom-
» bée, madame? » dit Ernestine.

« — Eh! mon Dieu! non... C'est ma boîte
» à loto qui est tombée, et elle s'est ouverte, et
» les boules sont sorties du sac... C'est vous qui
» êtes cause de ce malheur, monsieur Montré-
» sor ; vous me faites marcher si vite ! »

Madame Bonnifoux est prête à pleurer. Pour la calmer, toute la société se met à genoux sur l'herbe et cherche les boules ; mais comme un malheur n'arrive jamais seul, le sac aux numéros est justement tombé dans un endroit où l'herbe est haute et bien fournie, car les promeneurs marchent à travers la plaine ; il faut donc fouiller dans cet épais gazon, au risque de trouver de mauvaises herbes et de se piquer les mains. Mais madame Bonnifoux s'est assise

à terre, et elle a déclaré qu'elle n'irait pas se coucher que le compte de ses boules n'y soit.

« Comme s'est amusant! » murmure mademoiselle Clara; « passer le temps à chercher » les boules de loto au lieu d'attraper des vers » luisants! — Chéri! » crie Sophie à son époux, qui semble vouloir se rapprocher de mademoiselle Pomard, « cherchez à côté de moi... les » boules ne sont point sous les pieds de made» moiselle Clara... — Mais, Sophie, on ne sait » pas... — Moi, je ne sais pas quelle boule vous » cherchez, mais je vous vois bien...

» — Il en manque quatorze, » dit madame Bonnifoux, qui vient de faire le compte du sac, et la vieille dame porte son mouchoir sur ses yeux et se met à pleurer.

« Si on revenait demain de bon matin? » dit Victor. « — Ah! monsieur, elles seraient vo» lées!... — Que voulez-vous qu'on fasse de » cela, madame? — Comment! monsieur, des » boules superbes que j'ai fait faire exprès!..... » Certainement on ne me les rendrait pas.

» — Les voilà... je tiens le nid... » s'écrie monsieur Pomard; « j'ai mis la main sur six à

» la fois... tenez, madame... — Ah! monsieur...
» quelle horreur! qu'est-ce que vous m'appor-
» tez là? ce ne sont pas mes boules... Fi! mon-
» sieur, ne ramassez pas cela. — Comment! je
» me suis trompé? — Prenez garde, monsieur
» Pomard; il vient des chèvres brouter dans la
» plaine! » dit Chéri en riant. « — Ah! oui.....
» c'est que je ne pensais pas à cela! »

Après un bon quart-d'heure de recherches, on parvient enfin à compléter le sac aux boules. Madame Bonnifoux se relève; la société se remet en route, assez mécontente de la halte qu'elle vient de faire; mais on est bientôt à l'entrée de Gizy, où l'on se dit adieu, pour rentrer chacun chez soi.

Victor est seul avec Ernestine : avec quelle impatience il attendait ce moment! Seul dans la campagne, le soir, avec une femme que l'on aime, que l'on brûle de posséder; si l'on ne triomphe pas alors de sa résistance, il faut perdre tout espoir de voir combler ses vœux.

D'abord on ne se dit rien : l'excès d'amour produit souvent l'effet de la crainte. Ernestine veut hâter le pas; Victor cherche au contraire à ralentir leur marche.

« Rien ne nous presse, madame, » dit enfin Victor; « laissez-moi donc jouir quelques ins-
» tants de plus du bonheur d'être avec vous....
» — Je voudrais être rentrée... — Et tout-à-
» l'heure, avec vos voisins vous n'étiez pas pres-
» sée!... Que vous êtes cruelle pour moi!.....
» vous me refusez tout!... Parce que je vous
» aime, je suis donc bien coupable à vos yeux?
» — Je vous en prie, ne me dites pas ces choses-
» là... ne me parlez plus de cela... Rentrons...
» je crains que mon mari ne m'attende... Il
» pourrait s'étonner de...

» — Votre mari s'est couché et il dort; vous
» le savez très-bien, puisqu'il vous l'a dit devant
» moi. Mais vous voulez rentrer parce que vous
» seriez fâchée de m'accorder la moindre fa-
» veur .. parce que vous me détestez, et que
» cela vous déplaît d'être un moment seule avec
» moi... — Ce n'est pas parce que je vous dé-
» teste; je ne déteste personne... — Et vous
» me voyez comme tout le monde?... comme
» c'est flatteur!... comme c'est aimable! —
» Que voulez-vous donc que je vous dise?... —
» Oh! rien... vous m'en avez dit assez... Mon
» Dieu! on dirait que vous tremblez... — Oui...

»je tremble... j'ai peur avec vous... — Peur!
» avec moi qui vous aime tant!... — C'est peut-
» être pour cela... — Ah! madame, je suis bien
» malheureux si je ne vous inspire que de la
» crainte!... Que je voudrais donc ne plus vous
» aimer!... Oui, je donnerais tout au monde
» pour vous oublier; car je vois bien que mon
» amour vous ennuie, vous obsède!... Mais je
» ne puis, je ne pourrai de ma vie... je vous
» aime tout autrement que je n'avais jamais
» aimé, je sens maintenant la différence d'un
» sentiment véritable à ces désirs qu'on prend
» pour de l'amour... — Prouvez-le-moi donc
» en ne me demandant jamais rien de contraire
» à mon devoir.

» — Il me semble que je suis assez sage.....
» — Oui, c'est étonnant!... — Est-ce ma faute
» si près de vous je brûle, si je désire tant de
» choses?... Ah! si vous ressentiez une faible
» partie de ce que j'éprouve! — Rentrons, je
» vous en prie... vous me faites mal... j'étouffe...
» Ah! que je souffre!... — Mon Dieu! et c'est
» moi qui serais cause. . — Oui, vous me ren-
» dez malheureuse aussi. »

La voix d'Ernestine est altérée; elle porte

son mouchoir sur ses yeux. Victor veut l'entourer de ses bras ; elle se dégage et double le pas. Il parvient bientôt à l'atteindre, et saisit sa main qu'elle veut encore lui ôter.

« Quoi!... vous ne voulez plus même me » donner votre main ? .. — Laissez-moi !... — » Non , non , je ne vous laisserai pas... je vous » aime trop. Si c'est un crime, c'est moi seul » qui suis coupable... — Laissez-moi vous em- » brasser une seule fois. — Non , non !... »

Victor n'écoute pas Ernestine ; il la saisit dans ses bras et la couvre de baisers ; elle se débat, elle le supplie, mais à chaque instant sa voix devient plus faible , et Victor plus entreprenant.

« Oh ! mon Dieu , vous me perdez ! murmure encore la jeune femme. Son amant n'écoute plus rien. Il y a des moments où le tonnerre que nous verrions fondre sur notre tête, ne nous dérangerait pas de notre occupation ; et Victor était dans un de ces moments-là...

CHAPITRE XVI.

PAUVRE MADELEINE !

—

On dit qu'en toute chose il n'y a que le premier pas qui coûte ; j'ai vu, au théâtre, des seconds pas que l'on avait autant de peine à faire que les premiers ; dans ce pays d'intrigues, de coteries, de fausseté et d'envie, l'auteur, qui n'a que son talent, éprouve tout autant de dégoût à faire son second, son sixième et son dixième pas que son premier ; souvent il abandonne une carrière qu'il était appelé à parcou-

rir avec gloire, parce qu'au talent de faire une pièce il n'a pas su joindre le talent de la faire jouer, chose tout-à-fait distincte ; mais laissons le théâtre, nous y reviendrons quelque jour... et les matériaux ne nous manqueront pas.

C'est en amour que l'on peut, sans se tromper, affirmer que le premier pas est le plus difficile. Là, on n'est pas téméraire pour une fois, car on pense que la faute étant toujours la même, le nombre n'y fait rien. Après la fatale soirée, comment Ernestine pourrait-elle ne pas être encore coupable? Sa faute lui cause de vifs remords, ses remords amènent souvent des larmes, et cependant il n'y a que Victor qui ait le pouvoir de calmer un peu ses chagrins, de tarir ses pleurs, de l'étourdir sur sa situation, et l'on sait quels moyens un amant emploie pour cela.

Cependant Ernestine paie bien cher quelques moments de bonheur : tremblante, embarrassée près de son mari, au moindre nuage qui obscurcit le front de M. de Noirmont, elle s'imagine qu'il a découvert sa faute ; dans les paroles les plus indifférentes elle croit voir des

allusions à sa conduite, des épigrammes dirigées contre elle; enfin tout l'inquiète, tout l'effraie, elle ne goûte presque plus de repos. Pauvre femme, elle n'était pas née pour avoir des intrigues, elle ne sait ni mentir avec audace, ni sourire gaîment à l'époux qu'elle trompe. Mais elle sait aimer avec passion, avec délire, et ce feu qui brûle son cœur, son mari n'a pas su ou n'a pas pu l'allumer.

Pendant qu'Ernestine, tour-à-tour coupable et repentante, cède à son amant en se promettant sans cesse d'être plus sage, une autre personne éprouve aussi toutes les peines que cause l'amour, mais sans connaître aucun de ses plaisirs.

Madeleine devient chaque jour plus mélancolique; son visage change ainsi que son humeur; ses yeux ont perdu de leur vivacité, ses lèvres ne savent plus sourire; elle ne cherche plus à se cacher à elle-même la cause de son mal; elle aime, et c'est de toute la force de son âme, et c'est avec cette candeur, cette idolâtrie que l'on éprouve à dix-huit ans pour l'homme qui le premier fait battre notre cœur. Ce sentiment qui fait maintenant sa peine, pendant

quelque temps la jeune fille s'est flattée qu'il était partagé et que Victor ne la voyait pas avec indifférence ; on s'abuse facilement sur ce qu'on désire, et ce n'est qu'à regret que l'on renonce à de douces illusions.

Depuis quelque temps, Madeleine a reconnu son erreur ; elle s'aperçoit que Victor ne la cherche jamais ; que, s'il est avec elle, il lui répond à peine ; qu'il est distrait, préoccupé, qu'il la quitte aussitôt qu'il aperçoit madame de Noirmont, enfin qu'il ne paraît s'apercevoir ni de sa mélancolie, ni du changement de ses traits.

« Oh ! non, il ne pense pas à moi, » se dit tristement la jeune fille en se promenant seule dans les plus sombres allées du jardin ; « il n'y » a jamais pensé que comme à quelqu'un dont » le malheur intéresse .. Je n'ai rien pour plai- » re… je suis laide, je n'ai ni esprit ni talents… » il ne pouvait pas m'aimer… Jacques dit en- » core que je n'ai ni nom, ni fortune. Je le sais » bien… mais il me semble que ce n'est pas » cela qui doit faire aimer les gens. Devais-je » désirer qu'il m'aimât ?… qu'en serait-il ré- » sulté ?… c'eût été un malheur aussi… et

» pourtant cela m'aurait rendue bien heu-
» reuse... Je l'aimerai toujours, moi! je puis
» bien disposer de mon cœur... M. Victor ne
» saura jamais que c'est lui qui en est le maî-
» tre, mais si du moins il pouvait rester ici, si je
» pouvais le voir toujours!... Ah! je me trou-
» verais encore heureuse!... »

En s'apercevant que Victor ne pense plus à elle, Madeleine n'a pas deviné qu'il pense à une autre; elle voit bien que M. Dalmer se plaît avec madame de Noirmont, qu'il la cherche sans cesse, mais elle ne conçoit pas le moindre soupçon sur le sentiment qui les unit, car la jeune fille a la plus haute idée de la vertu d'Ernestine, et d'ailleurs il ne lui semble pas possible qu'une femme mariée puisse aimer un autre homme que son époux: pauvre Madeleine!

Un matin, M. de Noirmont aborde sa femme d'un air soucieux et mécontent; il lui fait signe de le suivre dans le jardin, en lui disant: « Nous pourrons y causer à notre aise... et j'ai
» à vous parler. »

Ernestine suit son époux en tremblant, une sueur froide découle de son front; elle est per-

suadée que son mari a découvert sa conduite, elle se voit déjà perdue, déshonorée, et c'est sans lever les yeux qu'elle attend qu'il s'explique.

« Je viens de recevoir des lettres de Paris, » dit M. de Noirmont. « — Eh bien! monsieur?.. » — Eh bien! ces lettres ne me font pas plai» sir .. j'y apprends des choses qui m'inquiè» tent. — Qui vous... inquiètent?... — Oui, » relativement à votre frère. »

Ernestine respire plus librement, et elle répond d'une voix plus assurée : « Ah!... c'est de » mon frère qu'il s'agit... — Sans doute... de » qui voulez-vous que ce soit? — Ah!... c'est » que... je ne pensais pas d'abord... Eh bien! » qu'avez-vous donc appris qui le concerne? — » D'abord, voilà une lettre d'Armand où il me » demande de l'argent; il n'a plus rien de ce » qu'on lui avait prêté; il veut absolument que » je me décide pour cette propriété... ou il la » vendra à d'autres, peu lui importe d'y per» dre!.. Ce jeune homme-là ne calcule rien!.. » Je voulais lui garder cette propriété pour qu'il » en tirât un meilleur parti... mais non, il lui » faut de l'argent, il lui en faut à tel prix que

» ce soit !... Cette autre lettre est d'un ami de » Paris. Je l'avais prié de s'informer de la con- » duite de votre frère ; ce qu'il me dit confirme » mes craintes. M. Armand fait le marquis, le » grand seigneur... il joue, il entretient des » femmes galantes... Enfin il se conduit comme » un fou ou comme un homme qui veut se » ruiner...

» — Mon pauvre frère !.. hélas !... pourquoi » n'est-il pas resté avec nous ! — On me dit que » son ami Saint-Elme ne le quitte pas, qu'il est » de toutes ses orgies, de toutes ses folies... Je » vous avoue que je commence à revenir beau- » coup sur la bonne opinion que j'avais de » M. de Saint-Elme. — Moi, monsieur, vous sa- » vez que je n'ai jamais été éblouie par le ton » brillant, par les manières tranchantes de cet » homme... Les grands parleurs ne m'inspi- » rent pas de confiance ; je vous l'ai dit. — Oui, » c'est vrai... mais ce M. Saint-Elme connais- » sait tout... savait tout... il devrait avoir de » l'expérience, et ne pas laisser celui qu'il ap- » pelle son cher Armand manger sa fortune » avec des fripons et des catins. — Ah ! si mon » frère n'avait jamais eu pour amis que des

» gens comme... — Comme MM. Dalmer et
» Dufour... Oui, ceux-ci sont sages, rangés... à
» la bonne heure, voilà des hommes qui ne
» songent pas à se ruiner... J'avoue même qu'ils
» ont plus de vertu que moi... il en faut pour
» faire le loto de madame Bonnifoux. Mais re-
» venons à votre frère. Puisqu'il le veut absolu-
» ment, eh bien! je prendrai cette propriété...
» Je vais lui envoyer trente-cinq mille francs à-
» compte dessus... Je pense qu'il voudra bien
» me donner quelques semaines pour le reste.
» Mais écrivez-lui de votre côté, Ernestine; vous
» êtes sa sœur, son aînée; il ne prendra peut-
» être pas vos conseils aussi mal que les miens.
» — Ah! je crains bien que mon frère ne fasse
» aucun cas de mes avis!... — Il faut essayer
» pourtant; Armand est bien jeune, il ne peut
» encore être sourd aux remontrances dictées
» par l'amitié. Ecrivez-lui pendant que je vais
» aller jusqu'à Sissonne chercher les fonds dont
» j'ai besoin. Je serai bientôt de retour. »

M. de Noirmont embrasse sa femme, et part pour la petite ville de Sissonne, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de Bréville. Restée seule dans les jardins, Ernestine y songe à la terreur

qu'elle a ressentie, aux craintes que lui ont fait concevoir les premiers mots de son mari.

« Voilà donc quel sera désormais mon sort! » se dit-elle. « Je ne serai jamais entièrement » heureuse... jamais la paix avec moi-même... » et devant les autres, toujours craindre... rou- » gir... trembler. »

Ernestine est plongée dans ses pensée lorsque Victor vient la rejoindre, et lui demande le sujet de sa tristesse. Elle lui conte ce qui vient de se passer et la frayeur dont elle a été atteinte.

« Depuis que je suis coupable, je ne vis plus, » dit Ernestine ; « chaque instant de la journée amè- » ne un nouveau suppplice... —Est-ce que votre » mari est jaloux? .. — Quelquefois il lui prend » des accès de jalousie... Ah! s'il découvrait ma » faute, il serait furieux!... furieux surtout d'a- » voir été trompé... car je ne le crois pas bien » amoureux de moi... mais sa vanité!... — » Éloignez ces idées qui n'ont pas le sens com- » mun... — Je ne puis!... j'ai la tête boulever- » sée... — Vous ne m'aimez donc plus? — Ah! » il ne me manquerait que de vous entendre » dire cela... C'est cet amour qui me désole... » Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous fait con-

» naître ce sentiment que sans vous j'aurais
» toujours ignoré!... — Vous êtes donc bien
» fâchée de m'aimer?... — Non, mais je suis
» fâchée d'être coupable... Je voudrais pouvoir
» avouer que je vous aime, je voudrais le dire à
» tout le monde, au lieu d'être obligée de le
» cacher. — Chère Ernestine ce qu'on cache a,
» dit-on plus de charmes... Si nous pouvions
» nous aimer sans danger, nous nous aimerions
» peut-être moins. — Ah! je ne le crois pas. Et
» trouvez-vous encore du charme à n'oser se
» regarder devant le monde, de peur qu'on ne
» lise notre secret sur notre physionomie?...
» car je ne sais pas bien feindre... Je ne puis
» vous voir avec indifférence. Quand vos yeux
» s'attachent sur les miens, il me semble que
» mon âme va passer dans la vôtre... Est-ce que
» l'on peut dissimuler cela?... »

Victor s'efforce de calmer celle qu'il aime, il la serre dans ses bras, il éteint sa voix par ses baisers. « O mon Dieu! » dit Ernestine, « pour-
» quoi donc faut-il qu'un si grand bonheur me
» rende criminelle?... Que je m'en veux d'être
» si faible!... »

En ce moment un léger bruit se fit entendre

derrière les charmilles voisines. Ernestine repousse Victor en lui disant :

« Avez-vous entendu ? — Oui... mais je crois » que c'est tout simplement le vent qui a remué » les feuilles... — Oh ! non, il m'a semblé en» tendre des pas... — Vous vous êtes trompée... » vous voyez bien qu'il n'y a personne... — » N'importe !... je ne veux pas rester davan» tage ici... Je meurs d'effroi... Laissez-moi, » mon ami... — Encore un moment ! — Non, » je vais écrire à mon frère... Oh ! je vous en » prie, ne me retenez plus... Tenez, voyez » comme je tremble ! Laissez-moi rentrer seule ! » Vous reviendrez après... »

La jeune femme résiste aux instances de Victor, elle s'échappe et regagne vivement la maison, où Victor retourne aussi, mais par un autre chemin.

Le bruit qu'Ernestine avait entendu n'avait pas été causé par le vent. Le hasard avait amené Madeleine derrière le bosquet où étaient alors Victor et madame de Noirmont. Deux voix bien connues avaient frappé l'oreille de la jeune fille. Elle ne voulait pas écouter ; mais un sentiment impérieux avait cloué ses pas

à cette place d'où elle pouvait entendre et même apercevoir ceux qui étaient sous le berceau. A chaque mot qui parvenait à son oreille, la pauvre petite sentait son cœur bondir, ses genoux ployer sous elle. Ce qu'Ernestine disait alors à Victor ne pouvait laisser aucun doute sur leur liaison, et Madeleine vient de connaître des tourments qu'elle ne soupçonnait pas pouvoir ressentir. Jusqu'alors elle avait bien vu que Victor ne l'aimait pas, mais elle ne pensait pas qu'il en aimât une autre. En le voyant presser Ernestine dans ses bras, elle éprouve toutes les angoisses de la jalousie. Elle s'appuie contre un arbre pour se soutenir; un voile couvre ses yeux; elle ne voit plus, mais elle écoute encore... En cet instant, le bruit d'un baiser arrive jusqu'au fond de son cœur. C'est alors qu'incapable de résister plus longtemps au supplice qu'elle endure, elle s'éloigne précipitamment, au risque de se trahir par le bruit de ses pas.

Madeleine a traversé le jardin comme quelqu'un qui serait poursuivi. Elle a ouvert une petite porte qui donne sur la campagne; elle sort, puis elle marche... marche toujours, sans

regarder où elle va, retenant avec peine ses sanglots, jusqu'à ce qu'enfin, se sentant défaillir, et ne pouvant plus retenir ses larmes, elle s'arrête contre un arbre, sur lequel elle s'appuie pour pleurer.

Le temps s'écoule, la jeune fille est toujours là. Elle pleure, car cela soulage un peu son âme. et pourtant sa bouche ne laisse échapper aucune plainte; elle n'accuse personne; elle pleure sur elle-même, parce qu'elle se sent bien malheureuse, et qu'à dix-huit ans on n'a pas encore de force contre les peines du cœur.

Le jour commence à tomber. Madeleine est restée contre l'arbre au pied duquel elle s'est assise. Ses larmes ont cessé de couler... car tout cesse à la longue; mais de gros soupirs les ont remplacées.

Une voix fait entendre dans l'éloignement le chant favori des laboureurs de la Picardie. La voix s'approche : Madeleine ne bouge pas. D'autres sons vibrent encore jusqu'à son cœur.

C'est Jacques qui revient de faire sa journée, il s'approche; il est contre la jeune fille: elle ne le voit pas, mais enfin la voix forte du paysan la tire de sa rêverie.

« Eh bien! Madeleine, que faites-vous donc » là?...

« — Ah!... c'est vous, Jacques... je ne vous » voyais pas .. — Mais je vous ai bien vue, moi, » quoique vous fussiez cachée par des arbres... » C'est qu'en passant près de cet endroit j'y » regarde toujours... j'y ai jadis découvert bien » des choses, et je veux voir si j'en verrai en- » core... »

Madeleine regarde alors où elle se trouve, et elle s'aperçoit que c'est sous le vieux chêne où se rendait sa mère, qu'elle vient de pleurer si longtemps.

« O mon Dieu! j'étais sous cet arbre... à la » place où venait ma mère... — Comment, Ma- » deleine, et vous ne le saviez pas?... Je croyais, » moi, que vous étiez venue exprès en cet en- » droit... pour penser à elle... Mais qu'avez- » vous, mon enfant?... vos yeux sont rouges... » vous avez pleuré... vous avez des chagrins... » Contez-moi vos peines... songez que je suis » votre premier, votre meilleur ami... Allons, » allons, Madeleine, dites-moi pourquoi vous » pleuriez. »

La jeune fille se jette dans les bras du paysan;

elle pose sa tête contre la poitrine de Jacques, et retrouve encore des larmes en s'appuyant sur le sein de son vieil ami ; puis elle murmure à demi-voix :

« Oui, Jacques, j'ai bien du chagrin!... — » Et qui donc vous en a fait?... — Personne, » Jacques... c'est moi seule... parce que... — » Eh bien!... achevez donc, mon enfant! — » — Ah! mon ami... vous aviez bien raison, » l'autre jour, quand vous me disiez qu'il ne » fallait pas tant parler de M. Dalmer... ni tou- » jours m'occuper de lui... Je ne croyais pas alors » que cela me causerait tant de peine... Je ne » savais pas que cela deviendrait de l'amour...

» — De l'amour!... et c'est cela qui vous » fait pleurer... Pauvre petite!... J'en étais sûr; » je vous l'avais prédit... Et c'est sous ce chêne » qu'elle vient verser des larmes... comme sa » mère!... Ce vieil arbre est donc destiné à re- » cevoir tous leurs soupirs... Allons, Madeleine, » soyez franche avec moi : ce M. Victor vous a » fait les doux yeux .. vous a dit qu'il vous ai- » merait toute la vie?...

» — Oh! non, Jacques... non, il ne m'a rien » dit de tout cela... Au contraire, il ne pense

» pas à moi... ne me parle presque pas, ne me » regarde plus... et c'est pour cela que j'ai tant » de chagrin...

» — Quoi! Madeleine, vous êtes fâchée que » ce jeune homme ne vous ait pas trompée?... » qu'il soit honnête, enfin?...

» — Mon Dieu, oui; je crois que j'en suis fâ- » chée... Ah! j'aurais été si heureuse s'il m'a- » vait trompée... »

Madeleine dit ces mots avec tant de naïveté, que Jacques ne se sent pas la force de la gronder; il se contente de hausser les épaules en s'écriant : « Hum!... les femmes!... elles sont donc » toutes les mêmes?... Quand elles ont l'amour » en tête... elles ne voient plus les dangers aux- » quels elles s'exposent; elles les bravent, les » affrontent... Je crois qu'elles passeraient dans » le feu sans s'apercevoir qu'il y fait chaud! » Voyons, Madeleine, revenez à vous; réfléchis- » sez... et vous rougirez de votre folie...

» — J'ai réfléchi, Jacques; je sens bien que » j'ai tort... que je ne dois pas conserver d'a- » mour pour quelqu'un qui... qui ne peut pas » m'aimer. Aussi mon parti est pris : je veux » quitter Bréville... quitter madame de Noir-

» mont... afin de ne plus voir M. Victor... Je
» retournerai près de vous. Jacques, dans votre
» chaumière; je travaillerai... j'aurai bien soin
» de votre vieille tante, et je ne me plaindrai
» plus de mon sort... Ah! je vous en prie,
» Jacques, emmenez-moi avec vous... »

Madeleine s'est presque mise aux genoux du paysan; celui-ci la relève, puis la regarde quelques instants avec sévérité.

« Madeleine, m'avez-vous bien dit la vérité?
» ce M. Victor ne vous a-t-il jamais parlé d'a-
» mour?

» — Non, jamais. — Et depuis que vous êtes
» retournée avec les compagnons de votre en-
» fance, est-ce que vous avez eu à vous plaindre
» d'eux? — Non.... mon ami. — Madame de
» Noirmont n'est-elle plus la même avec vous...
» ne vous témoigne-t-elle plus autent d'amitié?
» — Pardonnez-moi..... elle n'a pas changé
» avec moi. — Ainsi vos anciens amis vous ont
» retrouvée, accueillie avec joie..... madame de
» Noirmont vous traite comme sa sœur, vous
» me l'avez cent fois répété, et, pour prix de
» cet accueil, de cette amitié, vous voulez la
» quitter, fuir cette maison où fut élevée votre

» enfance... Parce qu'un fol amour vous tourne » la tête!... pour un sentiment déraisonnable, » vous devenez ingrate envers vos amis, vos » bienfaiteurs! Ah! morgué, ça n'est pas bien, » Madeleine.... ce n'est pas ainsi que vous tien- » drez compte à feue madame la marquise de » l'amour qu'elle vous portait!.. Ma chaumière » vous sera toujours ouverte, vous le savez; » mais j'aimerais mieux vous y recevoir malheu- » reuse que coupable d'ingratitude.

Madeleine a écouté Jacques attentivement; elle paraît frappée de ses remontrances. Le courage semble renaître sur ses traits abattus; elle essuie ses yeux, relève son front, et tend la main au laboureur, en lui disant d'une voix plus ferme :

« Vous avez raison, mon ami, j'avais tort... » bien tort, je quittais les enfants de ma bien- » faitrice ..... car madame de Noirmont et Ar- » mand étaient comme ses enfants; ah! ce n'est » pas ainsi que je dois reconnaître ce que ma- » dame de Bréville a fait pour moi. J'étais une » folle, une insensée...... Pardonnez-moi, Jac- » ques, je vous promets d'être sage à l'avenir... » Je vais retourner auprès de madame de Noir-

» mont, et désormais, je vous le jure, ma vie » ne sera plus employée qu'à reconnaître ce » qu'on a fait pour moi.

» — Ah! je retrouve ma petite Madeleine! je » sais bien que vous avez un bon cœur!... em- » brassez-moi, mon enfant, et croyez-en Jac- » ques, vos chagrins d'aujourd'hui se passeront. » D'ailleurs, ce monsieur Victor ne restera pas » toujours à Bréville, je l'espère, mais vous..... » vous devez y rester.... vous y êtes plus à vo- » tre place qu'ailleurs. »

Jacques prend le bras de la jeune fille, et la reconduit jusqu'à la porte de la maison qu'elle voulait fuir; là, il la quitte en lui répétant encore : Du courage! »

Et Madeleine s'efforce de sourire en lui répondant : « J'en aurai. »

CHAPITRE XV.

UN APRÈS-DINER.

—

M. de Noirmont était depuis longtemps de retour de Sissonne, et les Montrésor, ainsi que les Pomard, se trouvaient à Bréville. La société était réunie dans le salon: mais Ernestine était inquiète de Madeleine, qui avait disparu depuis le matin et que l'on avait en vain cherchée dans la maison et dans le jardin. Victor et Dufour se préparaient à sortir pour s'informer de

la jeune fille dans les environs lorsqu'elle parut enfin à l'entrée dusalon.

« Ah! la voilà! » s'écrie Ernestine en courant à Madeleine, qui restait à la porte de l'appartement. « Venez, venez que je vous gronde, » mademoiselle! .. En vérité, ce n'est pas bien » de nous mettre ainsi dans l'inquiétude!.. j'é- » tais fort inquiète de toi, Madeleine.

» — Ma foi, nous allions partir pour vous » chercher par monts et par vaux, » dit Dufour.

Ernestine a pris Madeleine par la main, elle la fait entrer dans le salon et asseoir près d'elle. La main de la jeune fille tremble dans celle de son amie.

« Qu'as-tu donc? on dirait que tu trembles, » que tu as froid? » dit madame de Noirmont. « Est-ce que tu es malade?... — Non, ma- » dame.

» — Il serait difficile d'avoir froid aujour- » d'hui; » dit Chéri; « le thermomètre a été à » vingt-deux degrés.

« — Alors, pourquoi donc tremble-t-elle? » dit mademoiselle Clara à son frère. « — C'est » ce que je pensais, pourquoi tremble-t-elle? »

répond M. Pomard en se mettant à fixer le bout de son soulier.

» — Enfin, mademoiselle, » dit M. de Noirmont d'un ton sévère, « d'où venez-vous donc? » et qu'avez-vous fait depuis ce matin que ma » femme vous cherche partout!

» — Monsieur... je suis allée me promener,» répond Madeleine en baissant les yeux.

« — Vous promener... depuis ce matin, et vous n'avez pas pensé à rentrer pour dîner!

» — Je n'avais pas faim, monsieur.

» — Ça me paraît un peu louche, » dit Du» four à mademoiselle Clara. « Elle n'a pas eu » faim, ce n'est pas naturel.

» — C'est ce que je pensais, » murmure monsieur Pomard.

— Il est certain, » dit madame Montrésor, «que la conduite de cette jeune personne me » paraît au moins singulière, n'est-ce pas Chéri? » — Quoi? — Que la conduite de cette jeune » fille est singulière. — Oh! oui. — Oh! oui!.. » quoi?... hein?... Quelle jolie manière de » me répondre que vous avez contractée mainte» nant... je ne sais pas qui vous voyez pour » prendre de telles habitudes! vous changez

» beaucoup, Chéri, et ce n'est pas à votre avan-
» tage! »

Pendant que Sophie gronde son mari, madame de Noirmont serre avec amitié la main de Madeleine en lui disant : « tu as donc été
» promener bien loin... et Tu ne pensais donc
» pas que ton absence m'inquiéterait? C'est
» mal, cela, Madeleine; tu sais bien que je ne
» suis plus habituée à être une journée sans te
» voir... — Ah! vous êtes trop bonne, mada-
» me. — Non, je t'aime, et voilà tout.

» — Et de quel côté aviez-vous donc porté
» vos pas, » répond M. de Noirmont.

» — Monsieur, j'étais au bout de la plaine,
» sous le vieux chêne... là-bas...

» — Si près d'ici! Ce n'est pas là sans doute
» que vous êtes restée jusqu'à présent.

» — Pardonnez-moi, monsieur. — Cette
» place a donc bien du charme pour vous,
» pour que vous y passiez une journée entière.
» — Cet endroit doit me plaire... C'est là, m'a-
» t-on dit, que ma mère allait aussi se reposer.
» — Votre mère!... je croyais que vous n'aviez
» jamais connu vos parents...

» — Aurais-tu enfin découvert quelque chose

»sur ta famille!... » s'écrie madame de Noirmont en regardant l'orpheline avec intérêt. « — »Non, madame... Vous savez bien que je fus »recueillie par madame la marquise dans un »âge trop tendre pour avoir pu conserver d'au»tre souvenir.... mais c'est Jacques qui m'a »parlé de ma mère.

» — Qu'est-ce que c'est que ce Jacques? » dit M. de Noirmont. « — Un brave homme, un »laboureur qui demeure à Gizy, » répond Ernestine; « il travaillait au jardin du temps de »ma belle-mère.

» — Nous le connaissons, » dit Dufour, « c'est »lui qui nous a servi de guide lors de notre ar»rivée ici. C'est un gaillard qui n'est pas sot, et »qui a une figure très-caractérisée... J'ai tou»jours l'intention de le peindre avec sa blouse »et sa grande faux.

» — Ah! je sais qui vous voulez dire! » s'écrie madame Montrésor, « c'est un journalier... »Mais il est fort grossier, votre Jacques; je lui »avais offert de tailler mes pêchers et ma vigne, »c'eût été l'affaire d'une petite journée, et je »lui proposais quinze sous pour cela, c'était fort

» raisonnable... il m'a refusée très-malhonnê-
» tement.

» — Oui, » dit Chéri en souriant, « il a ap-
» pelé Sophie verreuse!... — C'est bon, Chéri,
» taisez-vous, on ne répète pas ces choses-là, et
» d'ailleurs il me semble que vous auriez dû ap-
» prendre à ce rustre à ne me point manquer
» de respect... — Ah! c'est cela... Ne fallait-il
» pas se disputer, se battre avec ce paysan.....
» pour un mot... Ces gens là vous disent cela
» par habitude... et s'il me fallait prendre fait
» et cause toutes les fois que vous vous querel-
» lez, on me verrait toujours un bâton à la
» main. — C'est le devoir d'un mari de se bat-
» tre pour sa femme. — Mais ce n'est pas le
» devoir d'une femme de faire battre son mari
» tous les jours.

» — Ce Jacques a donc connu votre mère? »
reprend M. de Noirmont au bout de quelques
instants; « alors il peut vous apprendre à qui
» vous devez le jour.

» — Je l'en ai supplié, monsieur; mais Jac-
» ques m'a répondu qu'il ne savait rien; que
» d'ailleurs il ne voulait rien me dire de plus,

» parce qu'il valait mieux pour moi que j'igno-
» rasse le nom de ma mère.

» — C'est singulier! » dit Dufour.

» — Mais non, cela se comprend, » dit tout bas madame Montrésor; « cette petite est un
» enfant qu'on aura fait à quelque paysanne,
» qui l'a ensuite abandonnée; et qui sait si ce
» Jacques lui-même n'est pas son père?... —
» Ma foi... au fait... — En la regardant bien, je
» trouve qu'elle lui ressemble, » dit Chéri. —
» Ensuite ce paysan aura apporté son enfant à
» madame de Bréville, qui a eu la bonté de s'en
» charger... cela me paraît fort clair. Malheu-
» reusement, je n'habite ce pays que depuis
» douze ans, sans quoi, je vous réponds que
» j'aurais su tous les détails de cette histoire,
» que madame de Noirmont a la bonté de ne
» pas vouloir deviner. Et vous, monsieur Po-
» mard, étiez-vous dans ce pays à cette épo-
» que?

» — A quelle époque, madame? » dit Pomard en levant les yeux d'un air étonné. « — A
» celle où madame la marquise de Bréville a
» pris chez elle cette petite fille. — Quelle pe-
» tite fille?...

» — Ah ! ah ! ah ! comme c'est amusant de » causer avec mon frère ! » dit mademoiselle Clara en riant aux larmes ; « il ne sait jamais » ce qu'on lui dit... Quand je lui demande ce » qu'il veut pour son dîner, il me répond : Une » femme ne doit pas s'occuper de politi- » que. »

Cette conversation a lieu en petit comité entre les voisins et Dufour. Victor s'est rapproché de Madeleine, en disant : « Pauvre jeune fille ! » c'est bien triste de n'avoir jamais connu sa » mère ! » et il veut prendre la main de Madeleine ; mais celle-ci la retire brusquement, comme si les doigts du jeune homme devaient la brûler. M. de Noirmont, qui se promène de long en large dans le salon, dit à demi-voix : « Il faudra que je voie ce Jacques... que je le » questionne... »

Les voisins se retirent. Quand Madeleine va dire bonsoir à Ernestine, celle-ci l'embrasse. Cette caresse fait d'abord une singulière impression à la jeune fille ; mais bientôt saisissant une main de madame de Noirmont, elle la couvre de baisers, et s'éloigne précipitam-

ment pour cacher les larmes qui coulent dans ses yeux.

« Cette petite est bien romanesque..... bien » mélancolique, » dit M. de Noirmont; je n'aime » pas cela. Il me semble qu'à son âge, quand » on se conduit bien, on devrait être plus gaie, » elle doit se trouver fort heureuse ici.

» — Ah! monsieur, elle se rappelle qu'elle » est orpheline! Aujourd'hui on lui a parlé de » sa mère, comment voulez-vous qu'elle ne soit » pas triste!

» — Aujourd'hui je ne sais pas trop ce quelle » a fait, il me paraît fort singulier qu'elle ait » passé la journée sous un arbre... et seule... » ou avec ce Jacques. Enfin, madame, je désire » que vous n'ayez jamais à vous repentir de » toutes vos bontés pour cette jeune fille.

» — Il est certain, » dit Dufour en prenant aussi une lumière pour aller se coucher, « que » cette jeune personne ne ressemble pas à tout » le monde... Il y a quelque chose de mysté- » rieux dans ses manières... Ce soir surtout.... » quand elle a paru à la porte du salon..... sa » physionomie était singulière..... ses yeux

» avaient une expression... J'aurais voulu la » peindre dans ce moment-là.

» — Ah! tu voudrais peindre tout le monde, » toi, » dit Victor. « Mais, à propos, monsieur » de Noirmont, n'avez-vous pas reçu des nou- » velles d'Armand?

» — Oui, j'en ai reçu ce matin, et de peu sa- » tisfaisantes... Mon beau-frère se ruine à Paris; » il y voit fort mauvaise société... Je crains qu'il » ne joue, ce serait bien alarmant! Ah! messieurs, » tous les jeunes gens ne vous ressemblent pas! » tous ne savent pas se plaire dans une société » honnête, se contenter des plaisirs de la cam- » pagne.

» — Oh! moi, j'ai toujours aimé une vie pai- » sible, » dit Dufour, « mais Victor, j'avoue que » cela m'étonne de le voir si sage... car à Pa- » ris... — Tais-toi, Dufour, on n'a pas besoin » de tes histoires... Je pense à ce pauvre Ar- » mand... il nous avait promis de revenir si » promptement... — Il m'a demandé de l'ar- » gent, et, pour l'obliger, je me suis décidé à » acheter cette propriété. — Ainsi, monsieur, » nous sommes maintenant chez vous, « dit Victor avec un certain embarras.

» — Messieurs, j'espère que ce sera une rai-
» son de plus pour vous engager à y rester, et
» que vous n'imiterez pas Armand et M. de
» Saint-Elme, qui n'ont pas voulu nous tenir
» compagnie.

» — Mais, voulez donc que nous soyons tout-
» à-fait vos pensionnaires?... — Le plus long-
» temps possible... C'est rendre contents des
» campagnards que de leur rester fidèle... Er-
» nestine, joins donc tes instances aux miennes,
» et, puisque tu es maintenant maîtresse dans
» cette maison, c'est à toi de savoir y retenir nos
» hôtes jusqu'à la fin de la saison. »

Madame de Noirmont feignait alors d'être occupée à ranger dans le salon; cependant elle se hâte de répondre :

« J'espère que ces messieurs ne doutent
» pas... du plaisir que nous aurons à les garder
» ici..... et qu'ils ne songent point à nous quit-
» ter.

» — D'ailleurs, » reprend M. de Noirmont d'un air malin, « je crois que l'un d'eux a quel-
» que motif qui le retiendra dans ce pays... Un
» sentiment secret... de ces choses qu'on ne dit
» pas... mais qui se devinent. »

Ernestine pâlit et s'appuie contre un meuble. Victor tâche de déguiser son trouble en disant d'un air indifférent : « Comment ! Que » voulez-vous dire ?... Je ne comprends pas.

» — Oh ! je gage que M. Dufour m'a bien » compris. — C'est possible, » dit le peintre en riant. « Et puis, je ne m'en cache pas, made- » moiselle Pomard ne me déplairait pas, quoi- » que elle et son frère ne se connaissent guère » en peinture. C'est égal, comme, d'après ce » que vous m'avez dit, la fortune serait suffi- » sante, ma foi, je vais voir... je vais me lancer » un peu... mais toujours prudemment, car » il faut être fort difficile dans le choix d'une » femme...

» — Ah ! vous pensez à mademoiselle Po- » mard, monsieur Dufour ? » dit Ernestine en souriant. — « Madame, j'y pense, oui, mais je » ne me suis pas encore expliqué sérieuse- » ment... je veux bien la connaître d'abord... » c'est que le mariage, c'est bien épineux... » Je ne me soucierais pas d'être... vous enten- » dez bien...

» — Oui, oui, j'entends, » dit M. de Noirmont en riant. « Eh mon Dieu !... rassurez-

» vous, tous les maris ne le sont pas. — Vous » croyez? — Comment, si je le crois?...—Non, » non; je veux dire vous croyez que mademoi- » selle Clara ne sera pas trop coquette...

» — Mon ami, il est bien tard, et tu dois » être fatigué, puisque tu as été à Sissonne. Ces » messieurs savent qu'à la campagne on ne se » gêne pas. »

Et madame de Noirmont prend le bras de son mari pour l'emmener, mais Dufour le retient encore.

« Monsieur de Noirmont, ne trouvez-vous » pas que mademoiselle Pomard rit bien facile- » ment? — En effet... elle est fort gaie. — » Une femme si gaie... hum!... c'est dange- » reux...

» — Allons, Dufour, viens-tu te coucher? » dit Victor en prenant aussi un flambeau.

« Eh! mon Dieu, une minute... je te suis... » Oui, les femmes rieuses... cela donne des » craintes... Cependant il ne faut pas non plus » trop se fier aux femmes sérieuses... aux airs » graves... Ah! monsieur, c'est étonnant comme » c'est menteur. J'ai connu une femme qui » avait l'air d'une sainte... et ..

» — Mon ami, si tu ne viens pas, je m'en » vais, » dit Ernestine en quittant le bras de son mari. « Je me sens fort mal à la tête... j'ai be» soin de repos. — En effet, tu es bien pâle, » ma chère amie. — Oui, je suis vraiment mal » à mon aise. — Allons, bonsoir, messieurs. — » Bonsoir, madame et monsieur. »

M. de Noirmont se retire chez lui avec sa femme, et Victor suit Dufour jusqu'à la porte de sa chambre en lui disant : « Que la peste » t'étouffe, toi et ta demoiselle Pomard. Une » autre fois, tâche de garder tes sottes ré» flexions, et rappelle-toi qu'il est au moins fort » gauche de parler devant un mari... de... tout » ce que tu as dit ce soir.

» — C'est juste, » dit Dufour, « j'ai eu tort ; » mais, que veux-tu ? quand on a l'idée de se » marier, ces choses-là reviennent malgré soi à » l'esprit... Au reste, je réfléchirai, je ne me » suis pas encore déclaré... Mademoiselle Po» mord a vingt-neuf ans, et une sagesse de » vingt-neuf ans.... c'est bien scabreux... Qu'en » penses-tu ? »

Victor est déjà rentré chez lui, et Dufour, qui s'aperçoit qu'il est seul dans le corridor, se

décide à en faire autant en murmurant : « Il » faudra que je cherche un moyen pour con- » naître le fond de la pensée de mademoiselle » Pomard... elle reçoit fort bien mes homma- » ges... il me semble même qu'elle les reçoit » trop bien... Cela m'est suspect. »

CHAPITRE XVI.

UN EXPÉDIENT DE DUFOUR.

—

Les assiduités de Dufour avaient, il est vrai, été reçues de la meilleure grâce par la sœur de M. Pomard. Quand on approche de la trentaine et que l'on est encore demoiselle, on ne manque jamais de dire dans le monde : « Je ne » veux pas me marier ; je serais bien fâchée de » me marier ! » mais qu'il se présente un galant qui ait les allures d'un épouseur, il faut voir alors tout le manége, toutes les peines que se don-

ne, pour le fixer, cette même demoiselle qui ne voulait jamais se marier.

Dufour n'est pas ce qu'on appelle un joli garçon, mais sa figure n'est point désagréable ; il est jeune encore ; c'est un artiste, un paysagiste distingué ; et mademoiselle Clara ne cesse de répéter qu'elle est folle des artistes, et que les peintres ont tous de l'esprit.

M. Pomard, qui a eu le temps de penser à marier sa sœur et qui n'y est point encore parvenu, comble le peintre d'avances, de politesses ; il l'a engagé à venir voir sa petite propriété, et Dufour s'est déjà rendu plusieurs fois chez M. Pomard, qui, alors, trouve toujours quelque prétexte pour laisser Dufour seul avec sa sœur, afin qu'il ait le loisir de faire sa déclaration.

Mais les peines qu'on se donne pour se faire bien venir des gens produisent quelquefois un effet contraire : il y a des personnes dont la politesse nous assomme, dont les compliments nous font fuir, dont les petits soins nous impatientent ; nous sommes de bien drôles de créatures. Pour qu'on nous plaise, il ne faut pas qu'on ait l'air de vouloir, à toute force, être de

nos amis ; pour que la société de quelqu'un nous soit agréable, il ne faut pas que ce quelqu'un soit sans cesse sur notre dos. Il n'y a que l'amour et l'amitié véritables qui ne soient jamais importuns, et encore doit-on éviter la satiété.

M. et mademoiselle Pomard, qui n'ont pas étudié le caractère de Dufour, croient avancer les affaires en l'engageant souvent à venir les voir, en lui témoignant le désir de se lier plus intimement avec lui; mais Dufour, qui se méfie de tout le monde, même des personnes qui lui plaisent, commence à trouver singulier que le frère et la sœur se jettent presque à sa tête, et ses sentiments pour mademoiselle Clara se refroidissent à mesure que les yeux de la demoiselle deviennent plus tendres pour lui.

M. de Noirmont, qui n'habite que depuis peu à Bréville, n'a pu donner à Dufour de minutieux détails sur la famille Pomard, il lui a appris cependant que mademoiselle Clara devait avoir quinze cents livres de rente et un trousseau superbe, parce que c'est une chose que son frère ne manque jamais de dire quand il va deux fois dans la même maison.

« Quinze cents livres de rente, vingt-neuf
» ans, un caractère agréable et un nez à l'antique, tout cela me convient assez, » se dit Dufour; « mais je veux savoir si la demoiselle » n'a pas déjà eu quelques intrigues. Je ne veux » pas être trompé; j'aimerais mieux qu'elle m'a» vouât franchement ce qu'il en est, que de » croire épouser une vierge, et puis ensuite de » découvrir qu'on m'a joué... et de voir ricaner » les voisins. Comment m'assurer si mademoi» selle Pomard n'a jamais eu de faiblesse?... » C'est fort difficile. Je ne peux pas demander » cela à son frère. Avec son originalité et ses » distractions, il est très-susceptible... il serait » capable de se fâcher. Le demander à sa » sœur... encore moins... les femmes n'avouent » jamais ces choses-là : ce n'est pas comme » nous, avant de nous marier nous ne craignons » pas de convenir que nous avons eu des maî» tresses... Nous sommes très-francs, nous au» tres...

» — C'est une triste chose que de rester gar» çon, » dit quelquefois M. Pomard en regardant fixement son nouvel ami. « — Oui... cela finit » par ennuyer, » répond Dufour; « mais pour-

» quoi donc ne vous mariez-vous pas, vous, mon
» cher monsieur Pomard ? — J'y pense depuis
» longtemps... mais tant que ma sœur ne sera
» pas établie, j'aurai de la peine à la quitter...
» aussi je serais charmé de la voir s'attacher à
» un galant homme... car je suis certain qu'elle
» rendra très-heureux le mari qu'elle aura.

En disant cela, M. Pomard reste en contemplation devant le nez de Dufour ; celui-ci le lui laisse regarder longtemps, et répond enfin d'un air indifférent : « Je comprends alors pourquoi
» vous ne vous mariez pas. »

Quand le peintre cause avec mademoiselle Clara, celle-ci va encore plus directement au but : « Avez-vous laissé quelque inclination à
» Paris ? » dit-elle en riant à Dufour. « — Non,
» mademoiselle, aucune. — Oh ! c'est bien
» étonnant ; on assure que les artistes sont si
» mauvais sujets !.. — On les flatte, mademoi-
» selle ; il y en a de très-raisonnables, et je suis
» du nombre. — Ce n'est pas cela qui m'aurait
» empêché d'aimer un artiste... au contraire...
» Je crois que j'aurais été contente d'être la
» femme d'un homme de talent... d'un peintre
» distingué... C'est gentil d'entendre dire à son

» oreille : Voilà la femme de monsieur un tel » qui fait de si jolis tableaux ! — Mais, oui, ça » peut être fort gentil. »

« Ces gens-là me mettent au pied du mur, » dit Dufour en quittant le frère et la sœur. La méfiance du peintre augmente encore quand il s'aperçoit que Pomard le laisse souvent en tête-à-tête avec mademoiselle Clara. « Est-ce qu'il » veut que je fasse un enfant à sa sœur, pour » me forcer ensuite à l'épouser? » se dit Dufour; « mais je ne l'épouserai que si cela me con» » vient, et je me tiendrai sur mes gardes. »

Enfin, un matin qu'il se rendait chez les habitants de Gizy, en entrant à l'improviste dans le salon, Dufour aperçoit mademoiselle Clara qui achevait de mettre son corset; il referme bien vite la porte, et se sauve à toutes jambes, persuadé que c'était un coup monté pour le faire succomber à la tentation.

A la suite de cette visite, Dufour est toute la semaine sans remettre le pied chez les Pomard. Le frère et la sœur ne savent ce que cela veut dire.

Pour se distraire de ses amours, Dufour a

commencé le portrait de madame de Noirmont. Ernestine n'a consenti qu'avec regret à se faire peindre, car elle devine que les longues séances qu'il faudra donner emploieront une partie de la journée, et ce n'est qu'alors qu'elle peut se trouver seule avec Vicior. M. de Noirmont ne va plus à la chasse, le soir il ne sort pas ; quoiqu'il ne soit pas précisément jaloux, il semble observer davantage la conduite de sa femme ; peut-être a-t-il remarqué les changements de son humeur et en cherche-t-il la cause. Enfin, les instants où l'on peut se voir sont chaque jour plus rares, et l'on sait que la difficulté donne une nouvelle force aux désirs. C'est ce qu'Ernestine et Victor éprouvent ; c'est ce que leurs yeux se disent, à défaut de pouvoir se parler autrement.

Mais M. de Noirmont est bien aise que Dufour fasse le portrait de sa femme, il a fallu céder, et l'on passe à poser des moments que l'on désirerait mieux employer. Aussi le peintre se plaint-il de l'air sérieux de son modèle, et, pour achever de désoler Enestine, M. de Noirmont répète souvent à Dufour : « Mettez à » votre ouvrage le temps que vous voudrez; rien

» ne presse... ma femme vous donnera autant
» de séances que vous en désirerez... »

M. Pomard et sa sœur, ne voyant plus venir Dufour, se décident à se rendre à Bréville. Lorsqu'ils arrivent, M. de Noirmont est au billard avec Victor; Dufour est seul avec les dames; il est très-embarrassé en apercevant mademoiselle Clara. Ernestine est pensive, et depuis plusieurs jours les traits de Madeleine portent l'emprunte de la plus profonde mélancolie.

M. Pomard salue avec sa gravité ordinaire et se hâte de monter au billard, en répondant d'un air sec au bonsoir gracieux de Dufour. Mais Mademoiselle Clara n'a pas la fermeté de son frère; c'est en vain qu'elle veut avoir l'air fâché; un mot, un geste, la fait rire. Elle et Dufour se sont rapprochés; bientôt ils ont tout le loisir de causer, car Ernestine vient de quitter le salon et de prendre le bras de Madeleine en disant : « J'étouffe ici, allons faire un
» tour de jardin. »

Les deux amies se promènent longtemps sans parler. Quand on a beaucoup à penser, le silence est souvent un plaisir; il n'y a que

les sots qui ne comprennent pas ce plaisir-là.

Mais Madeleine soupire ; Ernestine la regarde et lui dit : « Qu'est-ce donc qui te fait soupi-
» rer, Madeleine ? — Moi, mon Dieu, rien......
» On peut soupirer quelquefois sans avoir du
» chagrin. — Pourtant, depuis quelques jours,
» tiens, depuis que tu as passé la journée sous ton
» vieux chêne, il me semble que tu n'es plus la
» même ; tu es plus triste, tu ne ris jamais... je
» te trouve changée aussi... Madeleine, si tu as
» quelques peines, ce serait bien mal de ne pas
» me les confier. — Non, madame, je vous as-
» sure que je n'ai rien. — Pourquoi donc aussi
» m'appelles-tu madame, à présent ? est-ce que
» je ne suis plus ton amie ?— Oh ! si, vous êtes
» ma bonne, ma meilleure amie ! — Eh bien !
» ne soupire donc plus ainsi.... Qui pourrait te
» causer du chagrin... à toi.. . Ah ! Madeleine,
» j'espère que tu seras heureuse, plus heureuse
» que... »

Madame de Noirmont n'achève pas sa phrase, elle baisse la tête et semble absorbée ; au bout d'un moment, faisant un effort pour chasser ses pensées, elle s'écrie : « Je ne sais..... je
» m'ennuie aujourd'hui.... Ces longues séances

» que je donne à M. Dufour depuis plusieurs
» jours... ah! j'en ai mal aux nerfs... Il est cruel-
» lement lent pour faire un portrait, M. Du-
» four... Il paraît que ces messieurs passeront
» toute la soirée au billard... Comme c'est amu-
» sant! M. de Noirmont abuse de la complai-
» sance de M. Victor! Ah! que je m'impatiente
» ce soir!... Tiens, rentrons, Madeleine; je me
» déplais même dans ce jardin...... Je ne suis
» bien nulle part. C'est ce maudit portrait qui
» me rend malade. »

Ernestine et Madeleine retournent au salon. Victor descend enfin du billard; il vient s'asseoir près d'elles, mais alors mademoiselle Pomard en fait autant; puis son frère et M. de Noirmont descendent. La conversation devient générale. Madeleine seule a la liberté de ne rien dire; en ce moment elle est plus heureuse qu'Ernestine, qui est forcée de prendre part à la conversation et d'avoir l'air de s'amuser.

Le soir, Dufour, qui est redevenu amoureux de mademoiselle Clara, la ramène avec son frère jusqu'à leur demeure. En chemin, le peintre s'est émancipé jusqu'à baiser la main de la demoiselle, pendant que le frère fixait les étoi-

les. Le portrait qu'il a entrepris a naturellement expliqué pourquoi on ne l'a pas vu de la semaine; mais il ne s'éloigne des Pomard qu'après leur avoir promis d'aller bientôt les visiter.

En rentrant chez elle, mademoiselle Clara s'écrie en sautillant : « il m'a baisé la main : et certainement, mon frère, si vous n'aviez pas été là, » il aurait été plus loin. — En ce cas, » dit M. Pomard, « demain j'écrirai à mon tailleur de Laon » pour qu'il me fasse un habit neuf que je veux » avoir le jour de ton mariage. »

Le lendemain, après avoir donné à Ernestine une séance plus courte qu'à l'ordinaire, ce dont son modèle est loin de se plaindre, Dufour dirige ses pas vers le village de Gizy, en se disant tout le long du chemin : « Oui, j'é» pouserai mademoiselle Clara.... Non, au fait, » je crois que je ferai mieux de ne pas pousser » plus loin mes galanteries. Nous allons voir, » au reste, comment elle me répondra ce ma» tin... mais qui est-ce qui m'assure qu'elle ne » mentira pas?....... Je crois que j'aurais tort » de me marier..... pourtant cette femme-là me » convient. »

C'est dans cette incertitude que Dufour arrive devant la demeure des Pomard, et il entre sans savoir encore ce qu'il veut faire.

« Monsieur et mademoiselle sont sortis, » dit Gertrude; « ils sont allés voir madame Bon-
» nifoux, qui a été indisposée cette nuit........
» mais ils vont revenir bientôt. — Je vais les
» attendre, » dit Dufour, « je me promenerai
» dans le jardin..... Faites vos affaires, Gertru-
» de, ne vous occupez pas de moi »

La domestique retourne laver son linge à un petit ruisseau voisin. Dufour se promène quelque temps dans le jardin, puis il entre dans la maison pour se reposer. Au rez-de-chaussée est une salle à manger, donnant d'un côté sur un salon, de l'autre sur la chambre de mademoiselle Clara. Cette dernière pièce est ouverte. Dufour passe la tête, puis avance un pied, et, enfin se permet d'entrer dans l'asile mystérieux. Il considère les chaises, le lavabo et le lit placé au fond de l'alcôve, en se disant: «Ah!
» si tout cela pouvait parler... j'apprendrais peut-
» être bien des choses!... C'est étonnant, com-
» me la chambre d'une demoiselle me donne
» des idées polissonnes!... et une demoiselle de

» vingt-neuf ans... peut-être trente même... qui
» a l'humeur si facétieuse.... Dois-je l'épouser?
» Que c'est bête d'être indécis comme cela !....
» Oh! parbleu je ne le serais plus, si je savais
» au juste à quoi m'en tenir..... et ce que Clara
» pense de moi.... Ils ne reviennent pas..... la
» bonne est sortie, à ce qu'il paraît..... j'ai en-
» vie de m'en aller aussi. »

Tout-à-coup une idée se présente à l'esprit de Dufour. Il pense qu'en se cachant dans la chambre de mademoiselle Pomard, il ne pourra pas manquer d'entendre ce qu'elle dira de lui avec son frère. Ce projet lui sourit, l'enchante. Comme mademoiselle Clara ne reste pas continuellement dans sa chambre, il croit qu'il lui sera facile de s'évader ; si l'on ferme la porte, il sortira par la fenêtre qui qui donne sur le jardin. On ne se doutera de rien; car la bonne peut le croire parti, et on sera loin de penser qu'il s'est caché dans la maison.

Pendant que l'artiste caresse son idée, il entend parler, marcher dans la cour, et reconnaît la voix du frère et celle de la sœur. Aussitôt, es sans réfléchir davantage, Dufour se fourre

sous le lit de mademoiselle Clara, en ayant soin de se mettre le plus près possible du mur.

M. Pomard parcourt le jardin en appelant Dufour; Clara entre dans la salle à manger, regarde dans le salon en appelant aussi le peintre, qui se garde bien de répondre : enfin on fait venir la domestique.

« — Gertrude, vous avez dit que M. Dufour » était ici? — Dam', oui, mamzelle, il est venu; » mais il se sera apparemment ennuyé d'atten- » dre, et il sera parti. — Il fallait venir me » chercher chez madame Bonnifoux. —Ce mon- » sieur n'a pas voulu qu'on vous dérange; il a » dit : Allez à votre ouvrage, j'ai le temps.

« — Était-il en noir? » demande M. Pomard à sa servante. « —Dam', monsieur! je ne sais pas » s'il était en noir... il avait une redingote bleue » comme d'habitude. Mais sans doute qu'il va » revenir. »

La domestique retourne à son ouvrage. Mademoiselle Clara entre dans sa chambre. Dufour éprouve un léger frisson, surtout en entendant les pas du frère, qui a suivi sa sœur, et se jette sur un siége tout contre le lit. Dans ce moment, l'artiste commence à se repentir

de s'être fourré là; il entrevoit mille désagréments qui pourraient être la suite de sa petite espiéglerie; mais il n'y a plus moyen de reculer. Il se pelotone le plus au fond qu'il lui est possible, et fait en sorte de respirer aussi légèrement qu'un oiseau.

« — C'est bien désagréable que M. Dufour ne » nous ait pas trouvés: » dit mademoiselle Clara en prenant son ouvrage et s'asseyant contre la fenêtre. « Mais pourquoi demandiez-vous s'il » était en noir, mon frère? — Parce que je » pense, ma sœur, que, pour faire une demande » en mariage, il est convenable d'être un peu » en tenue; et, d'après ce que vous m'avez dit » qui s'est passé hier entre vous et M. Dufour, » je ne suppose pas qu'il tarde à s'expliquer... » — Ah! mon frère, parce qu'on baise la main » d'une demoiselle... ça n'est pas encore une » preuve... Si je m'étais mariée toutes les fois » qu'on m'a baisé la main... et les joues... et » pincé les bras et les genoux... Ah! mon Dieu! » en aurai-je eu, des maris!...

» Ça ne commence pas mal, » se dit Dufour. « Je crois que j'ai eu raison de me mettre sous » le lit.

» — Ma sœur, c'est justement parce que vous » avez été trop souvent faible et inconséquente » que maintenant je veux que cela finissse... » Jadis, lorsque j'étais inspecteur à cheval, et » qu'il me fallait continuellement être en route... » je ne pouvais pas surveiller votre innocence... » Aujourd'hui, c'est différent !

» — Mon innocence !... Est-il bête, mon » frère !... Ce n'est pas ma faute si je l'ai per- » due... ma pauvre innocence ! C'est grâce à ce » monstre de Bénard, le sous-lieutenant de dra- » gons !... M'a-t-il indignement abusée !... C'est » dommage, il était bien gentil, bien aimable... » Ah ! qu'il était aimable... ce jeune sous-lieu- » tenant !

» — Ah ! Dieu ! que j'ai bien fait de me met- » tre sous le lit ! » se dit Dufour en étouffant une » envie d'éternuer.

» — Ma sœur, si j'avais été ici alors, cela ne » se serait pas terminé ainsi ; mais vous ne m'a- » vez avoué votre faute qu'après le départ du ré- » giment.

» — Oh ! moi, je n'aime pas faire quereller » les hommes ; je ne suis pas comme madame » Montrésor... D'ailleurs je ne veux pas qu'on

» m'épouse de force... et si mon pauvre petit
» eût vécu, certainement je n'aurais jamais pensé
» à me marier.

» — Ah! il y a eu un petit! » se dit Dufour.
« O Providence! je te remercie!

» — Mais enfin, » reprend mademoiselle Clara,
» puisque mon petit est mort, et que probable-
» ment je ne reverrai jamais Bénard, tout cela
» est comme un songe. Il y a dix ans que c'est
» passé... ce n'est plus la peine d'y penser...
» c'est absolument comme si ça n'était pas arrivé.

» — C'est pour cela, ma sœur, que j'exige
» maintenant la plus grande sévérité dans les pa-
» roles et dans les mœurs.

» — Ah! oui; mais il faut bien rire un peu...
» J'aime à rire, moi, et j'aime bien M. Dufour
» parce qu'il est drôle... qu'il est amusant...
» qu'il plaisante avec esprit.

— Au fait elle est bonne enfant; se dit le pein-
» tre en retenant sa respiration, c'est dommage
» qu'elle ait fait un petit.

» — Je crois que nous ferions un ménage
» bien assorti. M. Dufour est jeune encore, moi
» aussi. Je ne suis pas mal... il m'a dit que
» j'avais un nez antique. Il est bien, lui; il est
gras, il est frais. C'est un bel homme pour sa taille!

» — Elle est très-aimable, » se dit Dufour; « et, après tout, puisque son petit est mort et » qu'il y a dix ans que c'est arrivé... elle a rai- » son, on pourrait n'y plus penser.

» — Oui, le parti n'est pas trop mauvais, » dit Pomard, « puisque M. Dufour nous a dit qu'il » avait deux mille deux cents livres de rentes. » Sans quoi je n'en voudrais certes pas, car je ne » me fie guère à son talent. Entre nous, je trouve » que le portrait qu'il vient de faire de M. de » Noirmont est tout-à-fait manqué...

» — Manqué!... le portrait de M. de Noir- » mont! ah! c'est fort! » dit Dufour en se serrant les poings de colère.

» — Écoutez, mon frère, le genre de M. Du- » four n'est pas le portrait; il nous l'a dit lui- » même... — Alors, ma sœur, on ne se mêle pas » de faire ce qu'on ne sait point, et on n'a pas » la prétention de vouloir donner cela pour un » chef-d'œuvre! Est-ce que tu trouves M. de » Noirmont ressemblant? — Oh! non, par exem- » ple! il en a fait un homme de soixante ans.. » Si je me voyais barbouillée comme ça, certai- » nement je ne prendrais pas mon portrait!

» — Barbouillée!... elle a dit barbouillée! »

murmure Dufour. « Ah! si je t'épouse jamais,
» je veux être en effet un barbouilleur!... Made-
» moiselle Clara! ce mot-là vous coûtera cher!...
» Ah! vous faites des enfants avec les dragons,
» et vous voulez attraper un mari... et juger de
» la peinture!... Sotte! ignorante!... Que je suis
» content de m'être fourré sous le lit! »

Et Dufour est obligé de mettre son mouchoir devant sa bouche pour dissimuler sa respiration; car le mot barbouilleur l'a suffoqué, et c'est à peine s'il peut tenir en place : il a des crispations, il donne des coups de genoux dans la sangle du lit : heureusement l'arrivée de quelqu'un empêche qu'on ne l'entende.

C'est madame Bonnifoux qui vient d'entrer dans la chambre de mademoiselle Clara en s'écriant : « Bonjour, mes voisins! Je viens vous
» voir à mon tour. Ça va mieux... mon indis-
» position est passée... J'ai pris trois fois *bonne*
» *amie*... un peu chaude... cela m'a fait beau-
» coup de bien... Je viens demander à made-
» moiselle Clara sa manière de faire la panade..
» Je me rappelle en avoir mangé une délicieuse
» chez vous il y a huit jours, et ma cuisinière
» n'est pas très-forte sur les panades.... Le fait

» est que c'est beaucoup plus difficile à faire qu'on
» ne pense... »

M. Pomard, qui sans doute ne se soucie pas de prendre une leçon de panade, sort en disant : « Je vais voir dans les environs si je ren» contre M. Dufour. — Va, mon frère, et tu le ramèneras. »

Madame Bonnifoux s'est installée dans un fauteuil et entame avec mademoiselle Clara l'article panade. Dufour, qui commence à s'ennuyer d'être sous le lit, et qui d'ailleurs sait maintenant tout ce qu'il voulait savoir, ressent des inquiétudes dans les jambes, des douleurs dans les côtes, et donne au diable madame Bonnifoux ; mais la conversation une fois établie sur les potages devait nécessairement être longue. Madame Bonnifoux parle depuis plus d'une heure ; elle a passé en revue le riz, le vermicelle, les croûtons, les juliennes et les consommés. Dufour se dit à chaque instant : « Comment ! elle n'est pas au dernier !.... elle
» en invente donc, la maudite vieille !... »

Madame Bonnifoux, après avoir traité longtemps son sujet favori, dit à mademoiselle Cla-

ra : « A propos, ma voisine, il me semble que
» votre frère a parlé de M. Dufour tout à l'heure.
» — Vous ne vous êtes pas trompée ; nous l'at-
» tendons. Il est venu pendant que nous étions
» chez vous, mais il doit revenir. — Eh bien !
» mon enfant, où en sont les choses ?.... car,
» d'après quelques mots qui vous sont échap-
» pés... j'ai dû penser que ce monsieur avait des
» vues sérieuses sur vous. — Oui, ma voisine,
» ce n'est plus un mystère, M. Dufour est amou-
» reux de moi.... mais amoureux au dernier
» point... et, d'après quelques paroles qu'il m'a
» glissées hier au soir, j'ai lieu de croire qu'il va
» venir aujourd'hui demander ma main à mon
» frère.

» — Ah ! ma chère voisine, que je suis con-
» tente d'apprendre cela !... que je vous em-
» brasse la première, et recevez bien mes com-
» pliments.... Ah ! vous allez vous marier !....
» vous ferez une noce, n'est-ce pas, mon en-
» fant ?... Certainement, madame, et je n'ai
» pas besoin de vous dire que vous en serez. —
» Trop honnête, chère amie.... Comme je ne
» danse pas, j'y porterai mon loto... il y a tou-
» jours des amateurs... Ah ! par exemple, je

» veux être magnifique.... je mettrai ma robe
» gorge de pigeon.

» — Si tu ne la mets que pour cette noce-là,
» tu ne l'useras pas, vieille bavarde! » dit Dufour en essayant de se retourner.

« — Vous avez déjà fait la carte de votre
» dîner pour ce jour-là, chère amie? — Non, pas
» encore. — Mon enfant, il faut y penser d'a-
» vance : ce n'est pas une petite affaire qu'un
» repas de noce!... Si vous le permettez, je vous
» donnerai mes conseils et ma cuisinière. —
» Très-volontiers — Nous allons tout de suite
» en jaser un peu.

» — Ah! mon Dieu!... je suis ici jusqu'au
» soir! » se dit Dufour. « Elles vont s'occuper du
» repas à présent... J'ai envie de leur crier que
» c'est inutile... Non, diable, n'allons pas nous
» montrer... Si j'épousais, oh! alors on me par-
» donnerait de m'être caché là... mais comme
» je ne veux plus épouser, on ne prendrait pas
» la chose bien. Ainsi, résignons-nous. »

Madame Bonnifoux n'est encore qu'au premier service, lorsqu'elle s'interrompt en disant :
« Ah! c'est singulier... je ne me sens plus si
» bien... — Qu'avez-vous donc, madame Bonni-

» foux? vous pâlissez, en effet. — Ma chère amie, » j'ai une suite d'indisposition... Je croyais que » c'était fini... Dieu! que je suis mal à mon » aise!... Je n'aurai jamais la force d'aller jus- » que chez moi..: — Calmez-vous, ma voisine, » vous trouverez dans ma chambre tout ce que » vous pouvez désirer... un cabinet à l'anglaise » contre l'alcôve.... Je vous laisse. .. Faites » comme chez vous... Je vais vous préparer un » peu de thé. »

Mademoiselle Clara sort, et madame Bonnifoux court dans la chambre en se tenant le ventre, en poussant des gémissements et en cherchant le petit cabinet Dufour est au sup- » plice; il se cogne la tête contre le lit en mur- » murant : « Il me faut passer par des épreuves » bien cruelles... Je vais en entendre plus que » je ne voulais!... Ah! mon Dieu!... qu'est-ce » que madame Bonnifoux me réservait là ! »

La vieille voisine a trouvé le cabinet; mais elle ne peut parvenir à trouver le bouton de la porte. Elle se désespère, en balbutiant : « Mau- » dit bouton !.... ça ne tournera pas.... Je ne » pourrai pas entrer... et cependant je n'ai pas » un instant à perdre!... »

Aux grands maux les grands remèdes. Madame Bonnifoux se décide pour un autre procédé. Elle cherche la table de nuit; mais le petit meuble est caché par les rideaux, et, dans son trouble, la vieille femme ne le voit pas; espérant trouver sous le lit ce qu'elle désire, elle se met à genoux, baisse la tête... et pousse des cris horribles.

Aux cris de madame Bonnifoux, arrivent mademoiselle Clara une théière à la main et M. Pomard avec son fusil à deux coups. Ils aperçoivent la vieille voisine, qui est tombée de frayeur sur le tapis, et Dufour qui, se voyant découvert et voulant se sauver, renverse avec sa tête lavabo et somno, et n'a encore que la moitié du corps de sortie de sa cachette.

« Qu'est-ce qu'il y a? » s'écrie Pomard. « Un » homme sous le lit de ma sœur! »

Et déjà M. Pomard le couche en joue, lorsque sa sœur s'écrie : « Arrêtez, mon frère!.... » c'est M. Dufour... — M. Dufour!...

» — Moi-même, » dit le peintre, qui est enfin parvenu à se tirer de dessous le lit. « Je vous » demande bien pardon du dégât que j'ai fait... » Je le paierai, si vous l'exigez... Mais j'ai be-

» soin de prendre l'air; j'ai l'honneur de vous
» saluer... »

Dufour se dispose à s'esquiver, mais M. Pomard lui barre le passage.

« — Monsieur Dufour, qu'est-ce que cela
» veut dire?... que faisiez-vous sous le lit de ma
» sœur?... Quel était votre but?

» — Oh! mon frère, certainement c'était une
» plaisanterie! » dit mademoiselle Clara. « M Du-
» four voulait rire apparemment.

» — Oui, mademoiselle, je voulais rire, et
» pas autre chose... J'ai l'honneur de...—Mais,
» monsieur Dufour, après une telle plaisanterie,
» il est bon pourtant de s'expliquer... Je pense
» que votre intention n'est pas de compromet-
» tre ma sœur... et quand on se met sous le lit
» d'une demoiselle, c'est qu'on veut en venir à
» une fin avouée par les mœurs.—Mais non, je
» vous jure que je veux en venir à aucune fin...
» et que je n'ai nulle intention sur mademoi-
» selle. Permettez-moi donc de vous quitter.

» — Ah! c'est trop fort! » s'écrie Pomard en frappant le parquet avec la crosse de son fusil. « Vous n'avez pas d'intention touchant ma
» sœur?

» — Vous n'avez pas... vous ne pensez pas à » une fin? » dit mademoiselle Clara qui ne rit plus. « Alors, monsieur, pourquoi vous cachiez-» vous sous mon lit? car on ne se permet de sem-» blables plaisanteries qu'avec une personne que » l'on regarde comme sa future.

» — Oui, monsieur! Pourquoi étiez-vous » sous le lit de ma sœur, si vous ne voulez pas » l'épouser?..... Il faut m'expliquer cela, mon-» sieur, ou me faire raison?

M. Pomard replace son fusil sur son bras gauche, comme s'il faisait l'exercice, et regarde Dufour d'un air menaçant.

« — Ah! vous voulez des raisons, monsieur » et mademoiselle! » répond Dufour en prenant à son tour de l'humeur et en attirant le frère et la sœur du côté de la fenêtre. « Je veux bien » vous les dire à l'oreille, mes raisons.... Je me » serais tu par délicatesse; mais puisque vous » m'y forcez!... Je ne veux plus épouser made-» moiselle, parce que je ne me soucie pas » d'être le successeur de M. Bénard, lieutenant » de dragons, qui lui a fait un petit... Je con-» viens que j'ai appris cela par un moyen un » peu hardi... mais je ne voulais pas épouser

» chat en poche, et je suis enchanté de m'être
» caché là. Maintenant, je vous jure sur l'hon-
» neur que pas un mot de ce que j'ai appris ne
» sortira de ma bouche... et quant à la voisine,
» elle a été tellement effrayée que vous lui ferez
» croire tout ce que vous voudrez; je vous pré-
» sente mes hommages. »

Cette fois, Pomard ne songe plus à retenir Dufour; il est pétrifié, et, après avoir posé arme à terre, il reste les yeux fixés sur le parquet; mademoiselle Clara se pince et se mord les lèvres en rougissant. Quant à madame Bonnifoux, elle n'a pas bougé de sa place, et pour cause.

CHAPITRE XVII.

LETTRE PERDUE.

—

Quand on s'aime et qu'on ne peut pas se le dire autant que l'on voudrait, on se l'écrit, c'est encore se parler. Une lettre de l'objet qu'on aime cause tant de plaisir! En l'ouvrant, la première chose que l'on fait, c'est de regarder si elle est bien longue; on est plus content si les pages sont bien remplies, bien serrées; on aura du bonheur plus longtemps; on veut lire doucement pour ménager sa jouissance, mais

on ne le peut pas, on dévore ces caractères chéris, on ne sait pas s'arrêter, ce n'est qu'après avoir fini que l'on relit, plus lentement alors et en recommençant souvent plusieurs fois, une expression qui nous charme, une phrase qui arrive à notre cœur.

Et cependant, c'est presque toujours une imprudence d'écrire, surtout l'orsqu'on est dans la position d'Ernestine. *Les paroles volent! les écrits restent.* Je sais bien que l'on promet de les brûler, ces lettres charmantes! mais ne croyez pas à cette promesse, vous, mesdames, qui écrivez si bien, si tendrement; qui, tout en croyant ne montrer que de l'amour, laissez voir un esprit fin, une sensibilité vraie?... brûler vos lettres! ah! comment aurait-on ce courage!... Il vient des jours d'ennui, de peine, où l'on a plus de maîtresse qui nous aime, d'amie qui nous console!... alors, en relisant vos lettres, on se procure un moment de bonheur... Est-ce donc un crime de les garder, pour que vous nous rendiez encore heureux même lorsque vous ne nous aimez plus!...

Les séances données à Dufour, la présence presque continuelle de M. de Noirmont, ne

permettait que bien rarement à Ernestine et à Victor de se retrouver. Alors on s'écrivait, car, même devant le monde, on trouve facilement moyen de glisser un papier, une lettre, à celui dont la main est toujours prête à les recevoir. Victor allait dans les endroits les moins fréquentés du jardin lire ces lettres délicieuses qui le consolaient d'une gène continuelle. On lui ordonnait de les brûler, mais Victor n'en avait pas non plus le courage; il les gardait pour les relire encore; il les portait constamment sur son cœur, et se disait : « Qui pourrait » venir les chercher là... si ce n'est-elle? et à » coup sûr, en les y trouvant, elle me pardon» nerait. »

Mais une jeune fille qui souffrait sans cesse et voulait pourtant dissimuler ses peines, Madeleine, allait aussi de préférence se promener dans les endroits les plus solitaires du jardin; elle ne suivait pas Victor, elle le croyait du moins, et cependant elle passait presque toujours où il venait de passer; elle s'arrêtait sous le bosquet où il s'était arrêté; elle aimait enfin à occuper la place où elle l'avait vu, mais elle avait bien soin qu'il ne l'aperçût pas. Elle le

regardait de loin, cachée derrière le feuillage ; elle le voyait sans qu'il s'en doutât ; c'était son seul bonheur, et elle n'avait pas le courage de s'en priver.

Plusieurs fois, Madeleine avait aperçu Victor lisant des lettres qu'il avait auparavant baisées à plusieurs reprises ; ces lectures semblaient absorber toutes ses pensées ; quelquefois il souriait, plus souvent il soupirait et restait pensif devant ce papier que ses yeux ne perdaient pas de vue. Madeleine devinait bien d'où lui venaient ces lettres ; plus d'une fois même elle les avait vu donner et recevoir. L'amour heureux est imprudent; mais celui qui ne l'est pas voit tout, souvent même plus qu'il ne voudrait voir.

« Comme il l'aime! » se disait Madeleine en voyant Victor presser sur ses lèvres les billets d'Ernestine ; « qu'elle est heureuse!... et pour» tant elle soupire... elle se plaint ; mais j'ou» bliais qu'elle est coupable!... bien coupa» ble!... et cependant il doit encore y avoir du » plaisir à être coupable par amour, et s'expo» ser à mille malheurs pour être un instant avec » celui qu'on aime. Il me semble que je vou-

» drais être à sa place... Ah! Jacques a raison...
» Quand une femme aime bien, elle brave tous
» les dangers. »

Un matin, Madeleine se promenait, suivant son habitude, dans une allée touffue que Victor parcourait souvent. Elle vient de le voir sortir d'un bosquet et regagner la maison : c'est vers le bosquet que la jeune fille porte ses pas. Elle va s'asseoir sur le banc de verdure... lorsqu'un papier frappe ses yeux; il est à terre à l'entrée du bosquet. Madeleine le ramasse : c'est une lettre qui a été ouverte; elle est seulement repliée. Il n'y a pas d'adresse, mais Madeleine ne doute pas qu'elle appartienne à Victor : c'est lui qui l'aura laissée tomber en croyant la replacer dans sa poche. Madeleine sort du bosquet, regarde dans les allées voisines si elle l'apercevra encore.... il n'est plus là, et Madeleine est seule... et elle tient dans sa main une de ces lettres que Victor lit si avidement, qu'il couvre de baisers... elle n'ose regarder ce billet... elle tremble... elle se hâte de le cacher dans son sein. Mais ce papier la brûle... elle ne peut le supporter à cette place... elle le prend... La lettre s'est ouverte... et ses

yeux se portent sur les caractères qu'elle reconnaît.

« Mon Dieu !.... je ne devrais pas lire ! » se dit Madeleine ; « mais pour résister au désir » que j'éprouve, il faudrait des forces que je n'ai » pas... Ah ! que je sache ce que l'on dit quand » on est aimé... J'amais je ne pourrai en écrire » autant. »

Après s'être assurée que personne ne vient, Madeleine se retire au fond au fond du bosquet, et lit, en respirant à peine :

« Enfin, je suis donc seule, je puis t'écrire ; » c'est tout mon bonheur quand je ne suis pas » près de toi ; mais je crains que mes lettres ne » t'ennuient... Je te dis toujours la même » chose !... que je me déplais à moi-même, de » ne pas avoir le courage de renoncer à toi pour » ne songer qu'à mes devoirs !... Au lieu de cela, » ma pensée est toujours vers toi : encore si je » pouvais penser que tu m'aimes autant... mais, » tu as beau me le dire, il me semble que je » n'ai rien qui puisse te fixer ; je ne suis pas assez jolie ! Mon Dieu ! dites-moi donc que j'ai » eu tort de m'attacher à vous... que je me dois

» à mon ménage... que si l'on venait à connaî-
» tre ma faute je serais méprisée de tous, mal-
» heureuse pour la vie! Donnez-moi donc de
» bons conseils, vous qui êtes tout pour moi!
» Soyez mon ami, soyez-le sincèrement... je
» vous écouterai toujours. Quand je pense qu'un
» jour peut-être nous ne nous verrons plus, il
» me semble que c'est impossible!... Ah! pour-
» quoi faut-il que je vous aie connu! Ne se par-
» ler qu'en tremblant... toujours avoir peur, ne
» savoir à quoi se résoudre, voilà mon sort; et
» vous, vous ne cherchez que le plaisir du mo-
» ment, et ne vous occupez pas des regrets que
» l'on peut avoir quand on a fait une faute, re-
» grets qui se supportent tant que l'on se croit
» aimée, mais qui tuent si l'illusion cesse. Par-
» donnez-moi ... Mais quand je vous vois rire,
» quand je vous vois gai... il me semble que
» vous ne pensez plus à moi... je deviens mé-
» chante, exigeante... Si je devais en croire ce
» que l'on dit de vous, j'aurais sujet de craindre
» bientôt votre indifférence, votre goût pour le
» changement... Allons, je retombe dans mes
» mauvaises idées... Non, tu ne cesseras jamais
» ne m'aimer, n'est-ce pas? et tu ne me mé-

» priseras pas? tu me l'as juré, et je veux te
» croire; cela me fait tant de bien!

» —Pauvre Ernestine!... » dit Madeleine après avoir achevé de lire, « pourquoi donc craint-
» elle qu'il cesse un jour de l'aimer .. qu'il la
» méprise?... Ah! il serait bien lâche l'homme
» qui mépriserait une femme parce qu'elle lui
» aurait fait le sacrifice de son repos!... Ne plus
» l'aimer... c'est possible... les hommes n'aiment
» pas toujours la même femme, à ce qu'on dit...
» Pauvre Ernestine!... Oh! c'est alors qu'elle
» serait bien malheureuse! Mais comment ren-
» dre cette lettre à M. Victor?... elle est ou-
» verte... il devinera peut-être que je l'ai lue...
» et j'ai tant de peine à mentir... Il faut la lui
» rendre pourtant... Qu'il doit être inquiet s'il
» s'est aperçu qu'il l'a perdue, et si M. de Noir-
» mont l'avait trouvée!... O mon Dieu! je frémis
» rien que d'y penser... Tâchons de rencontrer
» M. Victor seul.. J'entends marcher; c'est lui
» sans doute qui revient sous ce bosquet cher-
» cher sa lettre... »

Madeleine sort du bosquet, tenant encore le billet à sa main. C'est M. de Noirmont et sa femme qui se promènent dans le jardin. Made-

leine devient pâle et tremblante ; elle n'a que le temps de cacher sous son fichu la lettre qu'elle tenait, mais elle n'a pu le faire assez vite pour que M. de Noirmont ne s'aperçût pas de cette action.

« C'est toi, Madeleine, » dit Ernestine en souriant à la jeune fille ; « toujours te promenant » seule... on dirait que tu nous fuis... ce n'est » pas bien.

» — Mais, non, madame... je viens de me » promener près de la pelouse... je vais ren» trer...

» — Un moment donc... reste plutôt avec » nous... Allons, viens me donner le bras... — » Mais, madame... — Mais, je le veux... Vous » verrez qu'il faudra bientôt employer la force » pour retenir mademoiselle avec nous !...

Madeleine n'ose résister ; elle se laisse prendre le bras par Ernestine. M. de Noirmont n'a encore rien dit, mais il n'a pas cessé d'examiner la jeune fille, et son air sévère augmente le trouble de celle-ci.

Après avoir marché quelques pas, Ernestine dit : « Que faisais-tu sous ce bosquet, » Madeleine?... Tu n'as pas ta broderie, je

» crois... — Madame... je m'étais reposée un
» moment... je ne faisais rien...

» — Vous ne faisiez rien ? » dit M. de Noirmont en fixant la jeune fille d'un air ironique ; « mais il m'a semblé, à moi, que vous
» lisiez... »

Madeleine baisse les yeux et devient tremblante. Ernestine la regarde et dit : « Lisais-tu
» en effet, Madeleine ? Mais je ne te vois pas de
» livre...

» — On peut lire autre chose, » reprend M. de Noirmont : « par exemple... un pa-
» pier, une lettre... — Une lettre ! » dit Ernestine. « Oh ! Madeleine ne reçoit pas de let-
» tres ! Qui donc lui écrirait ?... La pauvre
» petite n'a point de parents... et ce n'est pas
» son ami Jacques, qui, je crois, ne sait pas
» plus lire que conduire une plume !...

» — On peut recevoir des lettres d'autres per-
» sonnes... n'est-ce pas, mademoiselle ? — Mon-
» sieur... je n'ai point reçu de lettres, répond
» Madeleine en hésitant.

» — Mademoiselle, je n'aime point les men-
» songes ! Je ne vous demande pas qui vous
» écrit... ce sont vos affaires ; mais vous ne nie-

» rez pas que vous teniez un papier qu'à notre » aspect vous avez précipitamment caché dans » votre sein. »

Madeleine se tait, mais de grosses gouttes de sueur tombent de son front sur ses joues pâlies par la terreur. Ernestine se tourne vers elle en lui disant : « Est-ce vrai, Madeleine?... » Et voyant que la jeune fille ne répond pas, elle reprend : « Eh bien! montre-nous donc ce pa» pier que tu caches avec tant de mystère!... Je » gage que c'est un enfantillage qui ne vaut pas » la peine qu'on s'en occupe... Donne-nous cet » écrit... »

Madeleine quitte le bras d'Ernestine avec un mouvement convulsif, et croise les bras sur sa poitrine en balbutiant d'une voix altérée : « Oh! » non, madame, je ne vous montrerai pas ce » papier... c'est impossible... Je vous en sup» plie, ne me le demandez pas... »

Ernestine reste stupéfaite de l'effroi de Madeleine, et M. de Noiremont se tourne vers sa femme en lui disant à l'oreille : « Que vous » avais-je dit?... Il y a quelque intrigue sous » jeu. . mais vous ne voulez jamais me croire. »

Ernestine regarde quelque temps Madeleine.

puis lui dit de nouveau avec douceur : « Ma » chère amie, je ne croyais pas que vous aviez » des secrets pour nous... pour moi surtout... » mais, en ce moment, votre obstination est » ridicule ; vous faites, j'en suis sûre, une af- » faire de rien. Quel est ce papier... que vous » craignez tant de nous montrer?... que con- » tient-il?... de qui le tenez-vous enfin ?... »

Madeleine ne répond pas ; mais elle a toujours une de ses mains sur sa poitrine, comme si elle craignait qu'on ne voulût lui prendre ce qu'elle y a caché.

En ce moment, Victor paraît au détour de l'allée. Sa figure est aussi pâle, ses traits aussi altérés que ceux de Madeleine, car il s'est aperçu de la perte qu'il a faite, et frémissant des conséquences de cet événement, il est revenu dans le jardin, où, les yeux attachés sur le sable, sur la terre, sur le gazon, il cherche partout le billet d'Ernestine en maudissant sa funeste étourderie.

« Ah! voilà M. Dalmer, » dit monsieur de Noirmont en apercevant le jeune homme.

Victor tâche de cacher son inquiétude. Le on aimable de M. de Noirmont le rassure un

peu; car, s'il avait trouvé la lettre, le mari d'Ernestine n'aurait pas l'air aussi calme. Victor s'approche de la société ; mais, tout en échangeant quelques propos vagues, ses yeux se promènent toujours avec terreur sur le chemin que l'on parcourt, et il ne remarque pas Madeleine, qui fait son possible pour attirer son attention, cherchant par signe à le rassurer quand on ne l'observe pas.

« Qu'avez-vous donc fait de votre ami Du-
» four? » dit M. de Noirmont; « je ne l'ai pas
» aperçu ce matin... Il ne me parle plus de ma-
» demoiselle Pomard... J'ai dans l'idée qu'il y
» a du refroidissement dans les amours,... Nos
» voisins ne sont pas venus depuis quelques
» jours... Dufour ne vous a rien dit... »

Victor est si occupé à regarder à terre qu'il n'entend pas la question de M. de Noirmont ; celui-ci est obligé de la lui répéter.

« Non, monsieur..... non, Dufour n'est pas
» au salon.... » répond Victor, qui n'est pas du tout à ce qu'on dit; M. de Noirmont regarde le jeune homme, puis reprend : « En vérité, mon-
» sieur Dalmer, vous avez aussi quelque chose qui
» vous préoccupe beaucoup en ce moment. —

» Moi, monsieur, mais non, je ne pense à rien, » à rien d'important... je vous assure... — J'ai » cru que vous étiez comme mademoiselle Ma- » deleine... que vous aviez aussi des mystères! » — Des mystères! Oh! je ne vois pas trop sur » quoi j'en ferais!... »

Victor levait alors les yeux. Madeleine qui est un peu en arrière de M. de Noirmont, lui fait un signe expressif que le jeune homme ne comprend pas. Mais Ernestine s'est aperçue de la manière singulière dont la jeune fille regardait Victor. Aussitôt la rougeur lui monte au visage, ses yeux s'animent, et elle dit à son mari d'un ton assez bref :

« Mon ami, faites-moi le plaisir de vous éloi- » gner avec M. Dalmer... je veux parler à ma- » demoiselle... je tiens à éclaircir l'affaire qui » nous occupait tout-à-l'heure....... Votre pré- » sence... celle de monsieur, empêchent sans » doute mademoiselle de parler ; mais quand » elle sera seule avec moi, il faudra pourtant » bien qu'elle s'explique.

« — Comme vous voudrez, ma chère amie, » dit M. de Noirmont; « nous vous laissons. Al- » lons, monsieur Dalmer, venez faire une par-

» tie de billard, cela vous distraira.... car vous
» êtes ce matin dans vos idées noires, ce que
» ma femme appelle avoir mal aux nerfs .... et
» elle y a mal souvent depuis quelque temps. »

Victor n'ose refuser; il se laisse prendre sous le bras et entraîner par M. de Noirmont du côté de la maison.

« Nous voici seules, mademoiselle, » dit alors Ernestine d'un ton qu'elle n'a jamais pris avec l'orpheline; « j'espère que maintenant vous al-
» lez parler, me dire quel est cet écrit que vous
» avez caché dans votre sein... de qui vous le
» tenez... et me le montrer enfin; car, si vous
» n'avez commis aucune faute, vous ne devez
» pas avoir de secret pour moi.

» — Madame, je vous en prie, » dit Madeleine en joignant les mains, « ne me pressez pas da-
» vantage... je ne puis vous montrer cette let-
» tre.... oh! non je ne le peux pas!

» — Ah! vous avouez donc que c'est une let-
» tre?...

» — Vous, qui êtes si bonne pour moi.......
» madame, voudriez-vous me causer de la pei-
» ne?... Si j'ai tort en vous cachant ce papier,
» eh bien! infligez-moi quelque punition......

» éloignez-moi de votre présence.... mais, de
» grâce, ne me demandez pas à le voir.

» — Oui, mademoiselle, je suis bonne pour
» vous, trop peut-être, je commence à le croi-
» re, mais je ne veux pas que l'on se joue de
» moi... J'ai vu tout-à-l'heure vos signes d'in-
» telligence à M. Victor... je devine tout main-
» tenant, cette lettre est de lui...... Montrez-la
» moi sur-le-champ, je le veux.

» — Non, madame... oh! non, je vous en
» supplie! »

Madeleine se jette aux genoux d'Ernestine en élevant les bras vers elle; mais dans cette position elle laisse voir une partie du papier qu'elle tient dans son sein; Ernestine l'aperçoit et s'en empare avec la promptitude de l'éclair. En voyant que la lettre lui est enlevée, Madeleine pousse un cri et veut encore arrêter madame de Noirmont; mais déjà celle-ci a entr'ouvert le billet; les caractères ont frappé ses yeux, et elle tombe sans connaissance devant la jeune fille en murmurant :» Malheureuse!
» ma lettre!... »

Madeleine entoure Ernestine de ses bras, l'embrasse; l'appelle... madame de Noirmont a

toujours les yeux fermés, une pâleur effrayante couvre son visage, Madeleine se rappelle que la pièce d'eau n'est qu'à quelques pas; elle y court, mais auparavant elle a la précaution de remettre dans son tablier la fatale lettre qui était tombée des mains d'Ernestine.

Madeleine, arrivée à la pièce d'eau, y trempe son mouchoir; elle revient près d'Ernestine, et avec ce mouchoir lui imbibe le front, les tempes, ses soins ne sont pas inutiles; Ernestine revient à la vie, mais en rouvrant les yeux, elle aperçoit Madeleine agenouillée près d'elle. Aussitôt elle cache sa figure dans ses mains en s'écriant : « O mon Dieu! et moi qui l'accusais!

» — Madame, ma chère bienfaitrice, » dit la jeune fille en s'emparant d'une main d'Ernestine et la couvrant de baisers... « pouvez-vous » craindre de me regarder... moi qui vous aime tant... moi... qui donnerais ma vie pour » vous!.... Cette lettre... je... je ne l'ai pas lu.

» — Si Madeleine... si, tu l'as lue... sans cela tu n'aurais pas refusé de me la montrer.... » Ah! je comprends maintenant toute la grandeur de ton âme.... tu te laissais soupçonner.... et tu ne voulais pas m'humilier... —

» Ah! madame... — Oui, m'humilier... car je
» suis bien coupable... et tu as le droit de me
» mépriser maintenant. — Vous mépriser!.....
» Oh! ne le craigniez pas..... vous ne pouvez
» pas être coupable pour moi, madame.... Oh!
» ne pleurez pas... Si vous saviez combien vos
» larmes me font de mal! — Ah! Madeleine, je
» suis déjà bien punie,.. Mais où est donc cette
» lettre?...... — La voilà, madame... Pendant
» votre évanouissement je l'avais reprise.... —
» Personne ne m'a vue?... — M. de Noirmont.
» —Non, madame personne n'est venu par ici.
» — Tu vois à quoi l'on s'expose quand on se
» conduit mal!... Où avais-tu trouvé cette let-
» tre? — Là-bas, sous le bosquet..... M. Victor
» en sortait.... Je l'ai cherché... je n'ai pu le
» rejoindre. — Ah! je comprends maintenant la
» cause de son trouble, de son inquiétude ' »

Ernestine cache à son tour la lettre dans son sein. puis elle tend la main à la jeune fille, en lui disant : « Pardonne-moi de t'avoir soup-
» çonné un moment... Hélas! la fatale passion
» qui me domine avait égaré un moment ma
» raison... Ah! Madeleine, puisses-tu ne jamais
» la connaître cette passion qui influe si

» puissamment sur la vie d'une femme!.. Main-
» tenant il faut que j'essuie mes yeux, que je
» cache mes pleurs!.. .. Si M. de Noirmont
» voyait que j'ai pleuré!.. Ah! quellecon trainte•
» Je lui dirai que tu m'as montré ce papier....
» que ce n'était rien. . des pensées... une chan-
» son que tu avais faite........ que tu craignais
» qu'on ne se moquât de toi... il faut mentir....
» toujours mentir quand une fois on a com-
» mencé!... Madeleine, veux-tu encore m'em-
» brasser? »

Pour toute réponse, Madeleine se jette dans les bras d'Ernestine et la serre longtemps contre son cœur.

CHAPITRE XVII.

CE QU'ELLE FAIT ENCORE.

—

Depuis le jour qui a pensé être si fatal à madame de Noirmont, Madeleine redouble, auprès d'elle, de soins, de prévenances, de respect; elle cherche, par sa conduite, à lui faire oublier qu'elle connaît sa faiblesse, et, par son amitié, à lui prouver qu'elle peut compter sur son entier dévouement. Quant à M. de Noirmont, il a cru, ou a feint de croire, ce que sa femme lui a dit au sujet de l'écrit que Madeleine

a refusé de leur montrer; cependant, depuis ce jour, il conserve avec la jeune fille un ton froid et sévère, et ne lui adresse que rarement la parole.

Ernestine a instruit Victor de la conduite de Madeleine; celui-ci n'a pas osé lui en témoigner sa reconnaissance, car il eût fallu parler d'une chose qu'il était plus convenable de ne pas rappeler. Mais s'il ne peut lui dire ce qu'il pense, Victor ne traite plus Madeleine comme quelqu'un qui n'occupe aucune place dans notre cœur; il lui marque maintenant plus d'amitié, plus d'intérêt, et ses yeux ne rencontrent jamais ceux de la jeune fille sans qu'elle puisse y lire un remercîment de ce qu'elle a fait. La conduite de Victor dédommage amplement Madeleine de la mauvaise humeur que lui montre M. de Noirmont.

Cependant, depuis que, sans le vouloir, Madeleine est devenue leur confidente, Victor et Ernestine n'osent plus se parler, se rapprocher; ils savent bien qu'ils n'ont rien à redouter de l'indiscrétion de la jeune fille, qui, loin d'épier leurs actions, les évite et semble craindre de se trouver avec eux; mais que de gens sont cou-

pables lorsqu'ils pensent que leur faute est ignorée, et qui n'osent plus céder à leur faiblesse du moment où ils savent qu'elle n'est plus un mystère.

Tant de contrariétés, de chagrins devraient dégoûter de l'amour. Il n'en est rien : c'est un sentiment qui prend racine au milieu des orages, et qui mourrait dans une température continuellement calme.

Dufour a terminé le portrait d'Ernestine, à la grande satisfaction de son modèle; mais M. de Noirmont s'absente fort peu de la maison, qui est devenue sa propriété. On voit d'un autre œil ce qui nous appartient; il médite déjà des changements dans la distribution des appartements, des constructions nouvelles, des plantations, des améliorations. Occupé de tout cela, il passe ses journées à parcourir la maison ou les jardins; impossible de se donner un rendez-vous, de se voir en tête-à-tête sans s'exposer à être surpris. Le soir, fatigué d'avoir arpenté ses escaliers et ses pelouses, ses allées et ses corridors, M. de Noirmont reste au salon, où il faut bien que sa femme lui tienne compagnie.

Les Pomard ne sont pas revenus à Bréville depuis que Dufour s'est mis sous le lit de mademoiselle Clara. Cependant le peintre a tenu sa promesse ; il n'a pas dit un mot de cette aventure. Mais comment se retrouver avec un homme qui a découvert des particularités aussi délicates ! Mademoiselle Pomard a pourtant dit à son frère qu'elle reverrait Dufour sans éprouver aucun embarras ; mais M. Pomard ne se sent pas la même force de caractère, et il passe ses journées à penser à la figure qu'il fera quand il se trouvera avec lui.

M. et madame Montrésor sont les seules personnes qui viennent encore à Bréville, madame Bonnifoux n'ayant pas été satisfaite du peu d'accueil qu'on y a fait au loto. Mais Sophie devient chaque jour plus jalouse de Chéri, et Chéri plus ennuyé de sa femme ; leur société ne peut procurer à Ernestine et à Victor que quelques instants de liberté. Quant à Dufour, comme il faut toujours qu'il peigne quelqu'un ou quelque chose, il a commencé le portrait de Madeleine, quoique celle-ci se refusât à cet honneur ; mais Ernestine a joint ses instances à celles du peintre, et la jeune fille a cédé.

Une lettre d'Armand met fin à la vie uniforme que l'on menait à Bréville: le jeune marquis écrit à son beau-frère pour lui demander le restant de la somme qui lui revient sur la vente de sa propriété; sa lettre est courte et pressante; du reste, rien pour ses amis, pas un mot de souvenir pour sa sœur. On voit que le jeune homme, tout entier sous l'influence de ses passions et de ses connaissances de Paris, a oublié toutes les personnes qu'il a laissées à Bréville.

Cette lettre est arrivée dans l'après-dîner. M. de Noirmont, après l'avoir lue, pousse un profond soupir en s'écriant : « Ce jeune homme » se perdra!... » puis il passe la lettre à Victor et à Dufour, en leur disant : « Voyez messieurs, » quel style aimable!... écrire ainsi au mari de » sa sœur... il lui faut de l'argent... il ne s'in- » forme même pas si cela me gênera de lui en- » voyer maintenant ce qui lui revient encore sur » cette maison. Il veut avoir cette somme sur- » le-champ... eh bien ! il l'aura... mais, après... » quand il l'aura perdue avec les misérables qui » l'entourent... que fera-t-il, le malheureux?.. » car je sais qu'il a déjà vendu ses rentes, perdu, » joué tout son bien.

» — Mon pauvre frère ! » dit Ernestine, « mon
» Dieu ! comment donc l'empêcher de courir à
» sa ruine?...»

Madeleine ne dit rien; mais elle pleure en songeant que l'ami de son enfance peut quelque jour être malheureux.

« — Il paraît, » dit Dufour, « que le beau
» Saint-Elme ne dirige pas très-bien son cher
» ami. —Cet homme m'a bien trompé, dit M. de
» Noirmont. — Il ne m'a pas trompé, moi; je
» me suis toujours méfié de lui. — Si du moins
» mon beau-frère avait près de lui un ami véri-
» table, capable de lui donner de bons conseils,
» de lui faire voir la folie de sa conduite... peut-
» être reviendrait-il encore à nous?... Moi, si je
» pensais être écouté, je partirais sur-le-champ
» pour Paris... Mais je sais que je ferais un
» voyage inutile... Armand a toujours fort mal
» reçu mes avis. Il a l'air de me regarder comme
» un précepteur, comme un tuteur... il ne m'é-
» coute qu'avec impatience... Il faudrait que ce
» fût quelqu'un qui possédât sa confiance, son
» amitié...»

En disant ces mots, M. de Noirmont regardait Victor; celui-ci le comprend et s'écrie : «Je

» crois vous entendre je partirai pour Paris, et » je verrai Armand.

» — Je n'osais vous en prier, mais vraiment » j'y songeais ; car je ne vois plus que ce moyen » pour sauver Armand... et c'est un service que » vous nous rendrez.

« — Oui, » dit Ernestine qui a changé de couleur, mais qui fait un effort sur elle-même « oui, mon mari a raison... Mon frère a beau- » coup d'amitié... il vous écoutera, je l'espère... » et vous le ramènerez ici... avec vous... car, » si vous le laissez à Paris, il ne faudra pas » compter sur ses bonnes résolutions.

» — C'est bien ce que j'espère, » dit M. de Noirmont, « M. Dalmer nous ramènera Ar- » mand... Quant à M. Saint-Elme... oh! je l'en » dispense !

» — Est-il nécessaire que je t'accompagne?» dit Dufour. « Non, non, » dit M. de Noirmont, « vous resterez avec nous. De toute manière, » M. Dalmer reviendra... et le plus tôt pos- » sible.

» Mais, » dit Victor, « si Armand ne veut pas » m'accompagner, il ne serait pas bien néces- » saire que je revinsse.

» — Si fait, vraiment, et ce n'est qu'à cette » condition que je vous laisse aller à Paris. » Nous ne sommes encore qu'au commence- » ment d'août... c'est le plus beau moment de la » campagne.

— « A moins, cependant, que monsieur ne » s'ennuie trop ici, » dit Ernestine.

« — Ah! madame,.. j'espère que vous ne le » pensez pas. Je reviendrai puisqu'on veut bien » me le permettre. — Tu me rapporteras deux » pantalons de Nankin, » dit Dufour, « que ma » blanchisseuse doit avoir laissés chez ma por- » tière ; je te donnerai une autorisation.

« — Puisque c'est convenu » dit M. de Noir-mont, « il faut maintenant que je m'occupe » de trouver l'argent qu'on me demande, et » dont vous aurez la complaisance de vous » charger; car, avant d'engager mon beau- » frère à revenir vivre près de nous, je veux ac- » quitter ma dette avec lui, sans quoi il pense- » rait que c'est pour ne pas le payer que je lui » envoie un ambassadeur. — Ah! mon ami » quelle idée!... — Ma chère amie, Armand » m'a toujours montré si peu de confiance que » je puis bien le juger capable de penser cela de

» moi. D'ailleurs, je veux m'acquiter... pour
» éviter à votre frère des demandes qui doivent
» lui être pénibles... quoiqu'il les fasse d'un ton
» si peu aimable !... Je vais partir pour Laon
» sur-le-champ. J'y coucherai ; je terminerai
» demain avec le notaire que je vais voir, et je
» tâcherai d'être revenu pour dîner. Alors
» M. Dalmer recevra de moi la somme, et pourra
» partir pour Paris. Je n'ai pas de temps à per-
» dre... Je vais prendre les papiers dont j'ai be-
» soin, je fais seller ma petite jument, et je me
» mets en route. »

On n'a fait aucune objection à M. de Noirmont. En sachant que l'époux d'Ernestine va coucher à Laon. Victor a senti battre son cœur avec violence. Au moment de se séparer pour quelque temps de la femme qu'il aime comment ne céderait-il pas à l'espoir de pouvoir encore une fois se rapprocher d'elle. Ernestine a rougi et baissé les yeux, car dans un seul regard de Victor, elle a deviné sa pensée.

M. de Noirmont a pris les papiers qui lui sont nécessaires ; il fait ses adieux, et monte à cheval en promettant de faire en sorte d'être revenu le lendemain pour dîner.

On a suivi M. de Noirmont jusqu'à l'entrée du bois; là, il presse son cheval et on le perd de vue. En revenant, Victor donne le bras à Ernestine, Madeleine marche seule, se tenant assez éloignée d'eux pour ne pas entendre ce qu'ils se disent. Dufour s'arrête à chaque instant pour contempler un effet de soleil couchant.

Victor parle avec action à Ernestine. On voit qu'il la prie, la presse, et que celle-ci ne résiste qu'avec peine à ce qu'il lui demande. On arrive, et Madeleine entend ces mots : « C'est impossible! » auxquels Victor répond : « — Alors » je ne reviendrai pas de Paris.

» — Que lui refuse-t-elle donc? » se dit Madeleine. «Il a l'air fâché!... Il dit qu'il ne reviendra pas... Ah! je sens que je préfère le » voir en aimer une autre que de ne plus le voir » du tout... D'ailleurs, il m'aime un peu maintenant... il m'appelle son amie... c'est quelque chose que l'amitié... et on dit que ça dure » plus longtemps que l'amour. »

La soirée se passe assez tristement. Victor boude dans un coin du salon. Ernestine est rêveuse, agitée, elle regarde souvent Victor; puis,

quand il lève la tête, elle reporte bien vite les yeux d'un autre côté. Dufour fait un petit croquis d'idée de la grosse Nanette, en attendant qu'il la fasse poser. Madeleine travaille et se tait suivant son habitude, à moins qu'on ne lui adresse là parole.

« Nous ne voyons plus nos voisins, M. et ma-
» demoiselle Pomard, » dit tout-à-coup Ernestine, pour tâcher de ranimer la conversation.

« — Vous vous ennuyez après eux, madame? » dit Victor d'un air ironique. « — Non,
» monsieur... vous savez bien d'ailleurs que
» maintenant je ne m'ennuie plus; mais je
» crains que M. Dufour ne pense pas de
» même... Il aimait la gaîté de mademoiselle
» Clara...

« — Oh! oui... elle est fort gaie, en effet, » dit Dufour sans quitter son dessin; « c'est une
» jeune personne qui aime beaucoup à rire...
» et quand je la verrai... certainement je rirai
» encore avec elle, si elle veut bien le permet-
» tre... — Mais vous n'allez plus les voir,
» monsieur Dufour? — Non, madame, non...
» J'ai vu qu'on me regardait déjà comme un

» épouseur... et, tout bien considéré, je n'é-
» pouse pas mademoiselle Clara.

« — Ah! tu es décidé maintenant, » dit Victor. « — Très-décidé. — Je crois que tu te
» marieras difficilement, mon cher Dufour; tu
» es si méfiant! — J'aime mieux être méfiant
» que d'être co... Ah! mon Dieu! madame,
» je vous demande bien pardon... Je crois
» toujours être entre artistes; ce n'est pas,
» qu'après tout, ce mot-là ait rien d'indécent
» par lui-même... et je suis comme Boileau,
» *j'appelle un chat un chat*... Mademoiselle
» Madeleine, vous ne dites rien... vous êtes bien pensive?...

« — Oh! Madeleine n'est pas causeuse, » dit Ernestine enchantée de changer la conversation. « — Que voulez-vous que je dise,
» ma bonne amie?... — Mais tout ce que tu
» voudras. — Et votre ami Jacques... il y a
» longtemps que je ne l'ai aperçu... que devient-
» il donc? — Il y a aussi quelques jours que je
» ne l'ai vu. — Croyez-vous qu'il veuille poser
» pour que je fasse son portrait? — Mais... je
» ne sais pas monsieur; Jacques a si peu de
» temps .. Vous ne peignez pas le soir. — Son-

» gez donc qu'il sera enchanté d'avoir son por-
» trait, qui sera étonnant de ressemblance...
» grandeur naturelle... en blouse... en bonnet
» de laine... ce sera original!... — Dufour, il y
» a encore le jardinier et la cuisinière dans la
» maison : est-ce que tu ne feras pas aussi leur
» portrait? — Victor! c'est très inconvenant ce
» que tu dis là... c'est même ridicule... mais je
» ne me fâche pas, parce que j'ai trop de talent
» pour cela. — C'est parce que je le sais, mon-
» sieur, que je me permets de plaisanter. — A
» la bonne heure! c'est mieux, ça. »

Victor a déjà regardé plusieurs fois la pendule; il ne cesse de dire : « Il est tard... il faut
» se coucher. — Comme tu es aimable ce soir! »
dit Dufour. « Ces dames n'ont que nous pour
» compagnie, et tu ne parles que de te coucher.
» Tâche donc de rapporter de Paris des choses
» plus galantes, et n'oublie pas mes deux pan-
» talons de nankin et mes six faux-cols. »

A force de répéter qu'il est tard, Victor fait enfin lever Ernestine, qui répond : « Oui, il est
» temps de se retirer... » Chacun prend une lumière. Victor, en disant bonsoir à madame de Noirmont, la regarde d'une façon singulière

elle détourne la tête; il fait un mouvement d'impatience, puis s'éloigne et monte chez lui avec colère, n'écoutant pas Dufour qui lui crie: « Attends-moi donc!... Que diable as-tu ce » soir pour être si pressé de dormir? »

Madeleine dit bonsoir à Ernestine; elle monte à sa petite chambre qui est au troisième, dans les mansardes, au-dessus de la chambre de Victor. Madame de Noirmont couche au premier. En se retirant chez elle, ses yeux sont mouillés de larmes, et elle murmure d'une voix étouffée : « Non... je ne devais pas consen- » tir, mais il a dit qu'il ne reviendra pas.»

Madeleine dort mal; elle se sent inquiète, agitée, sans pouvoir bien se rendre compte de ce qui la tourmente. Elle pense à Victor, à Ernestine. Au point du jour, ne pouvant plus se reposer, elle se lève, s'habille et entr'ouvre la fenêtre. Les vapeurs du matin ne sont pas encore dissipées, mais tout annonce une belle journée. Madeleine veut descendre au jardin; elle quitte sa chambre et se dirige vers l'escalier, allant bien doucement, afin de ne réveiller personne dans la maison.

A peine a-t-elle descendu deux marches,

qu'elle entend du bruit au-dessous d'elle. Ce sont des pas... puis le froissement d'une robe. On monte l'escalier... on se hâte. Madeleine se sent presque effrayée; elle se demande qui peut être levé avant le jour... Elle reste sans bouger. On est arrivé à l'étage qui est au-dessous; on ne monte pas plus haut; en entre dans le corridor. Madeleine avance un peu la tête. C'est Ernestine qui vient de se glisser légèrement dans le couloir... Bientôt une porte se referme avec précaution, et on n'entend plus rien.

Madeleine est toujours au haut de l'escalier, immobile, frappée de ce qu'elle vient de voir, mais doutant encore et se disant : « Ce n'est pas » elle peut-être... je n'ai pu voir que sa robe... » à peine si l'on y voit encore... Mais dois-je » descendre?... Oh! non... je pourrais la ren» contrer; elle croirait peut-être que je l'épie... » Rentrons vite dans ma chambre, et n'en » sortons plus avant que tout le monde ne soit » levé. »

La jeune fille rentre doucement dans sa chambre, dont elle repousse la porte. Mais elle pense... elle pense beaucoup (tant de choses de-

vaient alors l'occuper), et, tout en pensant, elle écoute si on ne rouvre pas la porte de la chambre de Victor. Près d'une heure s'est écoulée, et personne, excepté le concierge, n'est encore levé dans la maison. Pour se distraire, Madeleine se met à la fenêtre; elle n'y est que depuis quelque temps . lorsqu'elle entend les pas d'un cheval, elle ne peut voir du côté de la route, mais elle peut apercevoir dans la cour.

Les pas du cheval se sont rapprochés, et bientôt Madeleine voit M. de Noirmont qui met pied à terre, confie sa monture au concierge et entre dans la maison.

Madeleine se sent glacée; elle ne respire plus. Une idée terrible se présente à sa pensée; et la terreur qui l'agite est si forte, que, pendant quelques instants, ses idées se perdent; elle ne sait quel parti prendre; elle craint de soupçonner à tort Ernestine; elle n'ose descendre... elle balance.

« Et pourtant si elle est là... » se dit-elle. « M. de Noirmont est sans doute allé à son ap- » partement... S'il n'y trouve pas sa femme... » S'il allait venir chez M. Victor... ah!... »

Madeleine n'hésite plus ; elle descend rapidement l'escalier, et va frapper à la porte de Victor en criant d'une voix étouffée : « Ouvrez-» moi, de grâce... c'est moi... Madeleine... » M. de Noirmont est revenu.... Ah!... je l'en-» tends en bas ; il demande au concierge si ma-» dame est sortie... il monte... Mais ouvrez-» moi donc!... »

On ouvre, Madeleine entre ou plutôt tombe dans les bras de Victor, qui referme bien vite la porte.

La jeune fille ne s'est pas trompée : Ernesnestine est là, tremblante, épouvantée par le retour inattendu de son mari. Elle ne peut parler, mais ses yeux interrogent Madeleine. Victor, frémissant de la situation d'Ernestine, mais conservant encore sa présence d'esprit, attire Madeleine loin de la porte en lui disant très-bas : « Est-il vrai?... M. de Noirmont..... — » Est ici... je l'ai vu... — Ah!... je suis per-» due!... et je l'ai bien mérité, » dit Ernestine d'une voix mourante.

« A-t-elle le temps de redescendre au pre-» mier, » murmure Victor. « — Non... tenez... » écoutez... entendez-vous le bruit de ses bot-

» tes? Il monte... il vient sans doute... — O
» mon Dieu! que faire?... — Attendez... Cette
» armoire où est le porte-manteau... madame
» peut s'y tenir cachée... — Mais s'il la trouve
» cachée ici!... — Non... S'il n'a plus de soup-
» çon, il ne cherchera pas... et il n'en aura
» plus... j'ai trouvé le moyen de... »

On frappe à la porte, et au même instant on entend la voix de M. de Noirmont : « Monsieur
» Dalmer... c'est moi. Pardon si je vous éveille
» de si bonne heure, mais j'ai terminé nos af-
» faires; j'ai retenu une place pour vous dans
» la diligence de Laon... vous n'aurez pas trop
» de temps. Voulez-vous m'ouvrir? je vais vous
» compter cela. »

Les trois personnes qui sont dans la chambre se regardent avec terreur; enfin Victor répond : « Je suis à vous, monsieur... je me
» lève. »

Madeleine, aidée de Victor, fait cacher Ernestine, qui peut à peine se soutenir. Pour ne pas la priver d'air, on laisse entr'ouverte l'armoire, qui heureusement se trouve un peu masquée par le lit.

« Et vous... vous?... Madeleine, » dit Vic-

tor. « — Ne vous inquiettez pas de moi !...
» Tout-à-l'heure vous me comprendrez mieux. »

En disant ces mots, elle va s'asseoir sur le lit, referme entièrement les rideaux sur elle ; puis dit à voix basse : « Ouvrez à présent. »

Victor ouvre. Il a un pantalon et une veste du matin. M. de Noirmont entre en disant : « Je vous ai dérangé... vous dormiez en-
» core...

» — Oui.. je dormais ; c'est-à-dire j'allais
» me lever, » répond Victor en cherchant à surmonter son trouble ; mais il sent au contraire ses craintes augmenter en voyant que M. de Noirmont est devenu tout-à-coup sombre et soucieux, après avoir jeté les yeux sur le lit, dont les rideaux sont soigneusement fermés.

« Vous êtes revenu... de bonne heure !.. » dit Victor. « — Oui... beaucoup plus tôt que je ne
» pensais. Dès hier soir j'ai trouvé la somme
» qu'il me fallait... j'ai pensé que plus vite vous
» partiriez, et plus vite vous verriez Armand...
» J'ai donc retenu une place pour vous ; et
» comme la voiture part à neuf heures, j'ai
» quitté Laon au petit point du jour... afin

» que vous ayez le temps d'être prêt... mais » vous prendrez mon cheval pour aller jusqu'à » la ville... on me le renverra... Je pense que » tout cela vous arrange?...

» — Oui, monsieur, oui... certainement. — » Alors je vous conseille de vous disposer au » voyage. Mais j'aurais voulu que vous puis- » siez déjeuner avant de partir. Je suis entré » chez ma femme... elle a déjà quitté son ap- » partement. — Ah! il fait si beau!... madame » est sans doute au jardin... — Oui... c'est ce » que j'ai pensé. »

Tout en disant cela, M. de Noirmont examine Victor, dont le trouble est évident, puis il reporte les yeux vers le lit. Il semble inquiet, agité, et Victor ne sait plus que dire. Enfin M. de Noirmont s'écrie :

« C'est bien singulier!... tout-à-l'heure, en » frappant à votre porte... il me semblait que » vous aviez du monde ici... que vous parliez à » quelqu'un.

» — Non, monsieur... vous voyez que vous » vous êtes trompé. »

M. de Noirmont ne répond rien; il regarde toujours le lit; tout-à-coup les rideaux reçoi-

vent une vive secousse. Alors M. de Noirmont se lève en disant : « Mais non, je vois au con-» traire que je ne me suis pas trompé. »

Et déjà sa main a écarté le rideau. Il aperçoit alors Madeleine assise sur le lit; la jeune fille a la tête baissée sur sa poitrine, comme un coupable qui attend sa condamnation.

M. de Noirmont reste frappé d'étonnement, mais son front devient moins sombre, et sa surprise semble mêlée d'une secrète satisfaction. Victor est interdit, il regarde Madeleine, et n'ose parler.

« Ah! mademoiselle, » dit enfin monsieur de Noirmont, « vous ici... mais, après tout, » j'aurais dû m'en douter. »

Madeleine se jette aux genoux de M. de Noirmont en murmurant : « Je suis bien coupable, » monsieur, je le sais; punissez-moi, je ne m'en » plaindrai pas.

» — Non, monsieur, » s'écrie Victor, « non, » elle n'est pas coupable, ne la croyez pas... » moi seul... je mérite tous vos reproches.

» — Vous avez des torts aussi... mais beau-» coup moins que mademoiselle... partout les » jeunes gens cherchent à plaire; c'est aux

» femmes à résister à leurs séductions... Mais
» une jeune personne que l'on recueille ici par
» pitié, que ma femme traite comme son amie!
» Ah! c'est indigne! ..

» — Monsieur, je vous en supplie, ne l'ac-
» cablez pas. Venez... venez; de grâce... lais-
» sons-la se remettre, se calmer.

» — Oui, vous avez raison, je lui parlerai
» plus tard.

Et M. de Noirmont se laisse entraîner par Victor qui le conduit dans le jardin, et tout en lui parlant, s'éloigne le plus possible de la maison.

« Monsieur, je suis bien coupable, » dit Victor, « mais pas autant cependant que vous pour-
» riez le penser. Madeleine est encore digne de
» vos bontés, de l'amitié de madame votre
» épouse.

» — Bien, bien, monsieur Dalmer, excusez
» Madeleine, c'est naturel, vous le devez; mais
» moi, je sais ce que je dois penser. Une jeune
» fille qui va trouver un jeune homme dans sa
» chambre. Oh! parbleu! si elle n'est pas en-
» tièrement perdue, c'est que vous ne l'avez pas
» voulu, et c'est à vous et non à elle que je dois

» en savoir gré. — Je vous jure, monsieur, qu'elle
» n'a pas commis d'autre faute que celle de ve-
» nir un moment me parler. — Vous parler
» pendant que vous étiez couché!... Fort bien!
» mais, je vous le répète, je vous excuse, et si
» en effet vous n'avez pas profité des avances
» que l'on vous faisait, ce sont des éloges que
» vous méritez, mais Madeleine n'en est pas
» moins coupable. — Monsieur... — Assez je vous
» en prie. Laissons ce sujet pour nous occuper
» de votre départ qui est beaucoup plus impor-
» tant; car il s'agit de ramener un jeune homme
» dans le sentier de l'honneur et de l'empêcher
» de flétrir le nom de son père. Mais nous
» nous sommes éloignés, retournons à la mai-
» son. Il est bientôt sept heures; pourvu que
» vous partiez à huit, avec mon cheval, vous
» serez rendu à Laon avant neuf heures. Où
» diable est donc ma femme? Ah! je l'aperçois
» enfin! »

Ernestine sortait d'une allée et semblait re-
tourner vers la maison. M. de Noirmont va à
elle et l'embrasse sur le front en lui disant :
« Enfin je te trouve. J'ai été dans ton apparte-
» ment; mais madame était déjà sortie... —

» Oui... j'ai été malade toute la nuit, et ne dor-
» mant pas, je suis allée au jardin me prome-
» ner. — Tu as l'air souffrant en effet... Tu vois
» que j'ai terminé promptement mes affaires.
» Mais M. Dalmer a sa place retenue à Laon ; il
» faut qu'il y soit à neuf heures. Fais-nous don-
» ner à déjeuner, et vous, monsieur Dalmer,
» allez achever de vous habiller, et de prendre
» ce dont vous pouvez avoir besoin en voyage.
» On fait manger mon cheval, et il sera tout
» prêt à vous bien conduire. »

Victor s'éloigne sans oser regarder Ernestine. M. de Noirmont ne dit pas un mot à sa femme au sujet de Madeleine, et Ernestine qui est censée arriver du jardin ne peut pas lui en parler.

Victor revient prêt pour le départ. Dufour est descendu aussi. M. de Noirmont force Victor à prendre quelque chose; puis il lui remet la somme qu'il doit à Armand, et lui dit : « Maintenant tâchez de sauver ce jeune homme, s'il en est temps encore, et de le rendre à sa famille. »

Victor fait ses adieux. A peine si ses yeux osent se fixer sur ceux d'Ernestine. Il cherche

Madeleine ; elle n'est pas descendue. Mais il faut partir : M. de Noirmont le presse ; le cheval l'attend dans la cour. « Adieu , monsieur, » dit Ernestine en soupirant. « Puissiez-vous bien-» tôt nous ramener mon frère ! »

Avant de monter en selle , Victor se penche vers M. de Noirmont et lui dit à l'oreille : « Monsieur, je vous en supplie , pardonnez à » Madeleine. — Allez ! mon cher monsieur Dal-» mer , et ne vous tourmentez pas pour cette » jeune fille. Je trouve, moi, qu'elle n'en vaut » nullement la peine. »

Victor veut répondre : mais M. de Noirmont s'est éloigné de quelques pas. Victor monte à cheval et disparaît, pendant que Dufour lui crie : « Surtout n'oublie pas mes commis-» sions ! »

M. de Noirmont et Dufour sont restés sur le devant de la porte. Un paysan était aussi arrêté un peu plus loin , dans la plaine ; il regardait les croisées de la maison, semblait s'impatienter, et s'appuyer sur un fusil qu'il tenait de la main gauche.

« Ah ! voilà l'ami Jacques ! » dit Dufour. « — Jacques , » dit M. de Noirmont , « cet

» homme, serait-ce Jacques qui s'intéresse tant
» à Madeleine? — Oui, c'est lui-même... je le
» reconnais bien, quoique aujourd'hui il soit
» presque en chasseur... Tiens!... pourquoi
» donc a-t-il un fusil à la main? qu'est-ce que
» cela veut dire?... — Pardon, monsieur Du-
» four, mais j'ai quelque chose à dire à cet
» homme... — Allez, ne vous gênez pas..... Je
» vais faire un tour dans la campagne. »

Dufour s'éloigne. M. de Noirmont se dirige vers Jacques, dont la figure est devenue plus riante depuis qu'il a fait un signe de tête à quelqu'un qui s'est montré à une croisée de la maison. Le paysan regarde M. de Noirmont venir à lui et ne bouge pas.

« C'est vous qu'on nomme Jacques? » dit l'époux d'Ernestine au villageois d'un ton hautain. « — C'est mon nom, après? — Vous êtes
» l'ami d'une jeune fille... dont ma femme a
» pris soin? — De Madeleine... oui, je suis son
» meilleur ami... Je l'aime comme mon enfant.
» Puisqu'elle n'a pas de parents, la pauvre pe-
» tite, c'est bien le moins qu'elle ait des amis.
» — Je croyais que vous aviez connu la mère
» de Madeleine? — Quand je l'aurais connue...

» si elle est morte... — C'est peut-être heureux » pour elle... du moins elle ne rougira pas de la » conduite de sa fille.

» — Rougir!... Madeleine faire rougir quel- » qu'un!... » Et Jacques regarde M. de Noirmont d'un air menaçant en s'écriant :

« Morgué! monsieur, vous me prouverez ce » que vous venez de dire là, sinon...

» — Interrogez-la elle-même, » dit M. de Noirmont qui voit Madeleine sortir de la maison et venir de leur côté en tenant un petit pa- » quet sous son bras. La voilà..... elle a pris » ses effets....... elle a deviné mes inten- » tions. »

Jacques court vers la jeune fille, lui prend le bras et lui dit d'une voix forte :

« Madeleine!... monsieur prétend que vous » feriez rougir votre mère si elle existait en- » core... Quelle faute avez-vous donc com- » mise, pour qu'on se permette de vous traiter » ainsi?... »

Madeleine baisse les yeux et garde le silence.

« — Vous le voyez, » dit M. de Noirmont, » elle se tait, elle ne me dément pas. Monsieur

» Jacques, je suis fâché de vous rendre votre
» protégée... mais je ne puis plus garder dans
» ma maison, près de ma femme, une jeune
» fille qui va, avant le jour, trouver un jeune
» homme dans sa chambre. »

Jacques pâlit, puis il lève la main sur M. de Noirmont en s'écriant : » Mille tonnerres! vous
» en avez ment...

» — Non, non! » s'écrie Madeleine en arrêtant le bras de Jacques et tombant à ses genoux, » monsieur dit la vérité, et je suis cou-
» pable!... Monsieur, excusez Jacques... il ne
» voulait pas vous offenser... »

Le paysan semble stupéfait, accablé; il détourne la tête en portant la main sur ses yeux. M. de Noirmont, après avoir jeté un regard de dédain sur Jacques et un coup-d'œil de mépris à la jeune fille, regagne lentement sa demeure.

Quelques minutes s'écoulent; Madeleine est encore à genoux; elle n'implore pas Jacques, mais elle fixe tristement la terre. Le paysan tourne enfin la tête de son côté, il considère

quelques instants la jeune fille, puis la relève, en disant d'un ton brusque : « Allons! venez... » coupable ou non, vous n'en trouverez pas moins toujours un asile chez Jacques. »

CHAPITRE XIX.

DÉMARCHE INUTILE.

—

En retournant dans sa maison, M. de Noirmont se rend près de sa femme. Ernestine est seule; il sent que c'est le moment de lui apprendre ce qu'il vient de faire, et pourtant il hésite, il est embarrassé, il prévoit que le parti qu'il a pris causera de la peine à sa femme. De son côté, Ernestine, qui n'a pas revu Madeleine, est inquiète, agitée, et n'ose pourtant pas

parler d'elle à son mari. Celui-ci se décide à entamer l'entretien.

« Ma chère amie , vous n'avez pas vu Madeleine ce matin? — Non , monsieur, et cela » m'étonne... ordinairement elle descend avant » le déjeuner. — Il est assez inutile que vous » l'attendiez... — Que voulez-vous donc dire , » monsieur?... — Écoutez-moi : je suis revenu, ce matin, beaucoup plus tôt qu'on ne » pensait. Ne vous trouvant pas chez vous, je » suis monté chez M. Dalmer... Devinez qui j'ai » trouvé dans sa chambre... caché derrière les » rideaux de son lit... Mais non, vous ne devinerez pas!.... vous qui étiez si persuadée de » la bonne conduite de votre protégée... qui ne » vouliez lui reconnaître aucun tort! Eh bien! » madame , c'est elle que j'ai trouvée là. — Madeleine !... — Oui , madame, Madeleine qui » avait été trouver M. Dalmer dans sa chambre, » au point du jour... peut-être même y avait-elle passé la nuit... — Ah! monsieur... — » Parbleu ! madame, quand une femme va trouver un jeune homme chez lui; qu'elle s'y » rende deux heures plus tôt ou plus tard , cela » ne fait rien à l'affaire. — Mais, monsieur, qui

» vous dit que Madeleine soit aussi coupable que
» vous le pensez?.... ne pouvait-elle pas avoir à
» parler à M. Victor?...

» — Oh ! pour le coup, madame, vous me
» feriez damner!.... me prenez-vous pour un
» écolier ou un vieux Cassandre à qui l'on fait
» accroire de telles choses! Je connais les
» femmes, le monde!... ce n'est pas moi que
» l'on trompe. Si cette jeune fille désirait parler
» à M. Dalmer, ne le voit-elle pas cent fois dans
» la journée! ne peut-elle pas encore le trouver
» seul, dans le jardin, si elle a quelque secret a
» lui dire? J'en appelle à vous-même, madame :
» si vous aviez quelque chose d'important à dire
» à ce jeune homme, iriez-vous pour cela le trou-
» ver dans sa chambre? »

Ernestine porte son mouchoir sur sa figure et ne répond rien. M. de Noirmont reprend :
« Oui, Madeleine est coupable, et si M. Dalmer
» n'a pas profité de la bonne fortune qu'on ve-
» nait lui offrir, c'est fort généreux de sa part...
» Il me l'a juré... je veux bien le croire; mais
» cette petite n'en est pas moins méprisa-
» ble!...

« — Méprisable!.... ah ! monsieur, ne dites

» pas cela.... Pauvre Madeleine! comme on te
» traite!... — Et comment voulez-vous que j'ap-
» pelle une jeune fille qui va trouver notre hôte
» dans son lit?... oui, madame, dans son lit...
» Aujourd'hui, c'est M. Victor... demain, ce
» sera un autre, s'il nous vient un joli garçon...
» Quand on a commencé dans cette route-là,
» on ne s'arrête plus!...

» — Ah! monsieur, par pitié!... — Vous
» pleurez, madame? vous êtes trop bonne... La
» conduite de cette petite m'étonne moins que
» vous.... Une fille qui vient on ne sait d'où....
» élevée par charité... recueillie dans un caba-
» ret... où diable vouliez-vous qu'elle reçût de
» bons principes?

» — Vous oubliez, monsieur, qu'elle a été
» élevée avec mon frère et moi!... que ma
» belle-mère la traitait comme sa fille.... Ah!
» vous jugez bien mal le cœur de Madeleine.....
» il y a peu d'âmes aussi belles que la sienne.

» — Je ne sais pas si son âme est belle; mais
» je trouve son cœur trop sensible, et, comme je
» ne veux plus de pareilles aventures dans ma
» maison, j'ai renvoyé mademoiselle Made-
» leine. »

Ernestine se lève vivement en s'écriant : « Que dites-vous, monsieur?... vous avez renvoyé Medeleine !

» — Oui, madame, j'ai justement rencontré, » ici près, son protecteur, ce Jacques qui l'aime » tant; je lui ai dit de reprendre Madeleine, et » ne lui ai point caché le motif qui me faisait » la chasser de chez moi.

» — Chassée!... elle, chassée!.... déshonorée!... ce serait indigne!... Ah! monsieur, » vous n'avez pas fait cela..... c'est impossible!...

» — Eh! mon Dieu! madame, pourquoi ce » désespoir? j'ai fait ce que je devais... ma » conduite me semble toute naturelle.

» — Ah! elle est affreuse!... — Madame!... » — Chasser Madeleine!... celle que j'aime, » que j'ai recueillie... que j'avais promis de » protéger. . celle que ma bonne mère aimait » tant! — Elle a mal reconnu vos bienfaits. — » Monsieur, vous aurez pitié de mes larmes; » vous me rendrez Madeleine, elle n'est pas coupable, j'en suis sûre... un moment d'imprudence!... — Votre amitié pour cette jeune fille » va trop loin et vous empêche de bien juger

» sa conduite. Moi, qui ne suis pas aveuglé
» comme vous, je puis l'apprécier. — Dites
» plutôt, monsieur, que vous n'avez jamais pu
» souffrir Madeleine, et que vous êtes bien aise
» de me séparer de la seule amie que j'avais. —
» Voilà bien les femmes, toujours injustes quand
» on froisse leurs affections!... — Pauvre petite!
» elle a tout supporté! Chassée d'ici!... ô mon
» Dieu! mon Dieu!.... »

Ernestine verse d'abondantes larmes; M. de Noirmont s'éloigne pour mettre fin à cette scène et ne plus être témoin de la douleur de sa femme.

Cependant Ernestine ne peut supporter l'idée de Madeleine chassée malheureuse, pour une faute qu'elle n'a point commise. Elle est décidée à se rendre chez Jacques; mais elle voudrait pouvoir ramener Madeleine, et elle ne veut pas l'exposer à une nouvelle scène de la part de M. de Noirmont.

Elle descend au salon; M. de Noirmont y lit les journaux. Dufour arrive en s'écriant : « Où
» est donc mon modèle, mademoiselle Made-
» leine!... Je la cherche, je l'appelle en vain...

» Voilà cependant un jour très-convenable pour
» peindre. »

M. de Noirmont feint de ne pas entendre. Ernestine cache sa figure avec son mouchoir. Dufour les examine l'un après l'autre en se disant : « Hum !... il y a quelque chose d'ex-
» traordinaire ici... on n'est pas gai... Est-ce
» qu'ils seront comme ça jusqu'au retour de Vic-
» tor? .. Ma foi, en attendant, je vais faire poser
» la grosse Nanette et son petit frère : c'est tou-
» jours une étude. »

Le mari et la femme sont de nouveau seuls. Près d'une heure s'écoule; ils ne se parlent pas : ce silence n'a été interrompu que par les sanglots d'Ernestine, qui ne cesse de pleurer. Enfin, M. de Noirmont se lève avec impatience en s'écriant : « Il n'y a pas moyen d'y tenir!...
» Voyons, madame, écoutez-moi... Je ne suis
» pas un tyran, je ne veux pas en jouer le rôle,
» puisque vous ne pouvez vous passer de cette
» jeune fille..... puisque l'amitié que vous lui
» portez est plus forte chez vous que le respect
» dû aux convenances... voici ce que je vous
» propose : faites-la revenir; mais elle logera
» dans le corps de logis qui est de l'autre côté

» de la cour et dont on ne se sert pas; là du moins
» elle sera seule. Ce bâtiment ne communique
» pas avec nos appartements. Elle mangera chez
» elle... car, décemment, madame, elle ne peut
» plus manger à notre table ; enfin, elle ne se
» permettra jamais de reparaître au salon ni de
» mettre le pied dans cette partie de la maison.
» A ces conditions, Madeleine peut revenir, et
» je ne parlerai plus de ce qui s'est passé ; mais
» elle tâchera aussi d'éviter ma présence et de
» rester dans sa chambre... Voilà, madame,
» tout ce que je puis faire... je crois que c'est
» encore beaucoup. — Il suffit, monsieur, je
» vais aller trouver Madeleine. Les conditions
» que vous imposez à son retour sont bien hu-
» miliantes... mais ce n'est que pour moi qu'elle
» reviendra... et je la prierai tant... Ah! j'es-
» père qu'elle consentira à revenir. »

Ernestine met un chapeau, un châle, et se rend au village de Gisy, où elle a entendu dire que Jacques demeurait. Là, elle demande l'habitation du paysan ; on lui indique une petite ruelle à l'extrémité du village : c'est là qu'était la maisonnette ou plutôt la masure de Jacques ; car, depuis l'incendie qui l'a ruiné, le

pauvre journalier reposait sous le toit le plus misérable de l'endroit.

Ernestine s'arrête devant la demeure qu'on lui a indiquée et dont les murs semblent près de s'ébouler ; elle pousse la porte, qui n'est pas fermée, et se trouve dans une petite salle où tout annonce le dénûment le plus complet. Cette pièce a au fond une porte qui donne sur un petit jardin à peine clos par quelques haies de mûriers sauvages. Ernestine entre dans le jardin ; elle y aperçoit une paysanne allaitant un enfant : « N'est-ce pas y ici la demeure de » Jacques? » dit Ernestine. « — Si fait, ma- » dame, » répond la villageoise, « c'est-à-dire, » c'était encore sa demeure il y a huit jours ; » mais depuis ce temps, Jacques a été nommé » garde du bois, et vraiment tout le monde en » a été content dans le pays, car Jacques est » un brave homme qui avait ben soin de sa » vieille tante, qui est morte il y a un mois. — » Où donc demeure Jacques à présent ?.... — » Tiens, ils ne vous l'ont pas dit!..... Sont-ils » bêtes dans le villlage!... Vous demandez sa » maison et on vous envoie ici!..... Ils ont cru » apparemment que c'était à c'te vieille masure

» que vous vouliez parler... Ah ! sont-ils bêtes!...
» — Eh ! bien ? madame, Jacques demeure.....
» — Ah ! c'est juste, je ne vous le disais pas
» non plus moi... Je suis bête comme les au-
» tres... Eh bien ! il a à c't'heure pour logement
» une jolie maisonnette dans le bois de Sis-
» sonne... c'est la demeure du garde... et ça ne
» lui coûte rien de loyer... — Mais de quel
» côté?... — Ah ! pas ben loin.... à une petite
» demi-lieue d'ici ; suivez le sentier après la
» ruelle, il vous mènera sur le chemin de Sis-
» sonne ; entrez dans le bois à gauche... prenez
» le sentier battu, et vous arriverez à un petit
» carrefour où est la maison du garde. »

Ernestine remercie la paysanne, et, sans se reposer, sans essuyer la sueur qui trempe ses cheveux, elle prend le chemin qu'on lui a indiqué. Après avoir marché ou plutôt couru pendant une demi-heure, elle arrive devant une assez jolie maisonnette, sur laquelle est écrit en grosses lettres : *Maison du Garde.*

Ernestine va entrer dans cette habitation, lorsqu'à quelques pas elle aperçoit Madeleine assise sous un arbre. La jeune fille est plongée dans ses réflexions ; mais ses traits ne sont pas

altérés, et sa figure exprime plutôt la résignation que la douleur.

« Elle ne pleure pas, elle ! » se dit Ernestine en la considérant ; « c'est que loin d'avoir rien » à se reprocher, elle doit être fière de ce qu'elle » a fait. »

Madeleine a levé les yeux, et déjà Ernestine est près d'elle, la presse dans ses bras et la couvre de ses larmes.

« Vous ici, madame! — Pensais-tu donc, » Madeleine, que je t'abandonnerais après tout » ce que tu as fais pour moi! M. de Noirmont » t'a chassée... accusée devant Jacques!... Ah! » si j'avais été là, je ne l'aurais pas souffert..... » je me serais plutôt avouée coupable! — Grand » Dieu! que dites-vous là?. . vous avouer cou- » pable! et songez-vous à tous les malheurs qui » en résulteraient!... Vous, madame, vous avez » une famille, des personnes qui vous aiment .. » votre malheur ferait aussi le leur. Mais moi, » seule sur la terre... sans nom, sans parents, » qu'importe que je fasse des fautes!..... je ne » dois compte de ma conduite qu'à celui qui » voit tout... et celui-là ne peut pas la blâmer! » — Et Jacques?... — Jacques ne veut pas me

» croire coupable. D'ailleurs il m'aime tou-
» jours... et il m'a pardonné. — Tu lui as dit
» qu'on te soupçonnait à tort?.... — Non, ma-
» dame, je n'ai pas dit cela... car alors il se
» serait fâché contre M. de Noirmont...Ah ! ma
» bonne amie, ne me plaignez pas... je me
» trouve heureuse... oui, bien heureuse de pou-
» voir vous prouver toute mon amitié. — Grâce
» au ciel, M. de Noirmont a senti qu'il avait été
» trop loin... Je viens te chercher, Madeleine...
» tu vas revenir avec moi... — Retourner avec
» vous à Bréville!... Oh! non, madame, ma
» présence y déplairait toujours à votre mari...
» D'ailleurs il m'a renvoyée... — Jamais il ne te
» reparlera de ce qui s'est passé... Madeleine ;
» tu habiteras le pavillon qui est dans la cour...
» là tu seras seule... là tu ne verras pas cette so-
» ciété, ce monde que tu voulais toujours fuir...
» Mais je pourrai aller te trouver, et passer près
» de toi tout le temps que j'aurai de libre...
» je pourrai épancher mon cœur dans le tien ,
» te parler de celui... pour qui je suis coupable,
» et que je n'ai pas la force de chercher à oublier.
» Ah! tu me comprendras, toi !... Tu compatis
» à ma faiblesse.... tu sais que je suis bien cri-

» minelle, et cependant tu ne me méprises
» pas ! »

Madeleine a de la peine à résister aux prières d'Ernestine. La pensée qu'elle reverra encore Victor fait aussi battre son cœur. Dans ce mo-
» ment, Jacques paraît ; il s'approche des deux femmes : son abord est brusque, à peine s'il incline la tête devant madame de Noirmont, et il semble attendre que Madeleine l'instruise du motif qui amène cette dame à sa demeure.

« Mon ami, » dit Madeleine d'un air craintif, « madame est la sœur de M. Armand de Bré-
» ville, ma bonne amie d'enfance...

» — Je connais madame, » répond Jacques d'un ton bref. « — Elle vient... pour... pour...
» me chercher.... me ramener avec elle.... à
» Bréville !

» —Vous ramener à Bréville dont on vous a
» si indignement chassée ! » s'écrie Jacques avec colère. « Ah ! j'espère que vous avez répondu à
» madame comme vous le deviez ! Est-ce que
» ces gens du grand monde croient qu'on peut
» ainsi se jouer de nous autres pauvres diables !...
» Parce qu'on donne asile à une orpheline.
» pense-t-on avoir pour cela le droit de l'humi-

» lier... de la traiter comme une malheureuse?
» Puis, quand le caprice est passé, de la faire
» revenir pour l'insulter encore?... Car, voyez-
» vous, madame, quoique Madeleine dise qu'elle
» est coupable... eh ben! je n'en croyons rien,
» moi... Je la connais c'te petite... je ne l'ai pas
» perdu de vue depuis sa naissance... j'avais
» mes raisons pour cela.... Elle peut penser à
» quelqu'un... l'écouter, le croire... mais aller
» trouver un jeune homme dans sa chambre...
» courir au-devant de son déshonneur!... Non!
» non! ce n'est pas dans le caractère de Made-
» leine.... elle n'a pas fait cela... j'en suis cer-
» tain! »

Ernestine rougit et pâlit tour-à-tour; elle répond à Jacques d'une voix tremblante :

« Monsieur.... mon mari a été abusé.... Je
» n'ai jamais douté non plus de l'innocence de
» Madeleine.... elle sait combien je l'aime....
» Dois-je être plus longtemps privée de sa pré-
» sence... de ses tendres soins... lorsque M. de
» Noirmont lui-même m'envoie la chercher et
» désire que tout soit oublié?

» — Que tout soit oublié!... Oh! que non
» pas... jarni! on ne doit pas oublier si vite ce

» qui touche à l'honneur. Madeleine n'a que ça » pour tout bien... c'est pourquoi on devait le » respecter... Elle ne retournera pas à Bréville... » elle restera avec Jacques... il ne la chassera » jamais, lui! il est fier de lui offrir un asile.... » Grâce au Ciel, la fortune m'est devenue plus » favorable... j'ai obtenu la place de garde.... » j'ai maintenant pour demeure cette jolie mai- » sonnette... Madeleine ne manquera de rien » avec moi.... On s'habitue à une nourriture » frugale, à une vie solitaire; mais on ne doit » point s'habituer aux humiliations! N'est-ce » pas, Madeleine, que vous ne voulez pas me » quitter? »

La jeune fille lui montre Ernestine qui verse des larmes, puis elle s'écrie : «Mon Dieu! et » qui donc la consolera?... Jacques, je n'ai pas » de mémoire pour le chagrin qu'on me fait.... » D'ailleurs.... si j'ai commis une faute.... une » imprudence...

» — Taisez-vous, Madeleine; je ne veux pas » vous croire. Mais c'est M. de Noirmont qui » vous a chassée... indignement traitée devant » moi : s'il veut que vous retourniez à Bréville, » c'est à lui à venir vous chercher... à déclarer

» aussi devant moi qu'il est fâché de ce qu'il a » fait, qu'il a été trompé; alors seulement vous » pourrez retourner dans sa maison ; car songez » bien que maintenant c'est chez lui que vous » êtes ; il a acheté la propriété du frère de ma- » dame : vous l'avez dit vous-même. C'est pour- » quoi vous ne devez pas y rentrer s'il ne vient » lui-même vous en supplier. »

Ernestine se jette dans les bras de Madeleine en lui disant à demi-voix : « Pourquoi cet hom- » me dispose-t-il de ta destinée? Il n'est pas ton » parent... Je t'aime autant que lui, Madeleine... » Tu as déjà tant fait pour moi... veux-tu donc » m'abandonner à présent que je suis si mal- » heureuse ? »

Madeleine se retourne vers Jacques et lui dit d'un ton suppliant : « Mon ami !... permet- » tez-moi de retourner avec ma compagne d'en- » fance ! »

Jacques fronce le sourcil, et répond d'un ton triste, mais sans colère : « Madeleine, vous êtes » maîtresse de faire vos volontés ; mais si je vous » donne des conseils .. c'est que je pense en » avoir le droit. J'ai connu votre mère... Quel- » que temps avant sa mort, elle m'a fait venir

» près d'elle. Jacques, m'a-t-elle dit, vous avez » découvert mon secret; veillez toujours sur » Madeleine; soyez son ami, son protecteur.... » tenez-lui lieu de parents. Alors cette pauvre » dame ne croyait pas cependant que sa fille » serait jamais dans la misère; elle comptait lui » assurer une petite fortune... elle n'en eut pas » le temps, elle mourut sans pouvoir accomplir » son projet. Quant à moi, je crois avoir suivi fi- » dèlement ses intentions. Lorsque ma maison » fut consumée par un incendie, si je vous lais- » sai entrer chez Grandpierre, c'est que je savais » que vous seriez avec des gens honnêtes.... et » parce que j'avais à peine de quoi nourrir ma » tante... Aujourd'hui je crois encore suivre les » intentions de votre mère en vous disant de ne » point retourner dans une maison dont on a » eu la barbarie de vous chasser. Maintenant » faites ce que vous voudrez... vous êtes libre... » je ne vous dirai plus rien.

» — Jacques!... je resterai avec vous, » répond Madeleine après avoir réfléchi quelques instans.

Le front du paysan s'éclaircit; il presse la jeune fille dans ses bras : « Bien... bien, mon

» enfant : peut-être quelque jour serez-vous ré-
» compensée d'avoir écouté mes avis. »

Ernestine sent qu'il est inutile d'insister encore; elle embrasse Madeleine en lui disant : « Adieu donc. Je retourne sans toi à Bréville...
» — Mais vous viendrez me voir, n'est-ce pas?
» — Oui, sans doute... ce sera ma seule conso-
» lation ! »

CHAPITRE XX.

TRISTE RETOUR.

—

M. de Noirmont n'a rien dit à sa femme en la voyant revenir seule, mais il éprouve une secrète joie. Toujours prévenu contre Madeleine, ce n'était qu'à regret qu'il l'aurait vue de nouveau habiter chez lui. Ernestine ne parle plus de l'orpheline ; elle sait bien qu'il serait inutile de proposer à son mari d'aller la prier de revenir. Elle supporte cette nouvelle peine comme un châtiment de sa faute ; mais tous

les jours, à moins que le temps n'y mette obstacle, elle se rend dans le bois, du côté de la maison du garde. Madeleine vient au-devant de son amie, puis toutes deux s'asseyent au pied d'un arbre. Ernestine conte les peines de son cœur; la jeune fille la plaint, la console. Le temps passe bien rapidement alors. Victor est toujours le sujet de leur entretien. C'est pourquoi l'une ne se lasse pas d'entendre, et l'autre de parler.

Madeleine reconduit ordinairement Ernestine jusqu'à la plaine au bout de laquelle on aperçoit la maison qui appartenait au marquis de Bréville. La jeune fille ne va jamais plus loin. Là Ernestine l'embrasse, en lui disant : « A demain ! »

Dufour a demandé ce qu'était devenue la jeune orpheline; on se contente de lui dire que Madeleine a voulu retourner chez Jacques, mais il n'est pas dupe de cette réponse.

On attend avec impatience des nouvelles de Victor. Le séjour de Bréville est devenu triste. Ernestine parle à peine et soupire sans cesse. M. de Noirmont s'ennuie de n'avoir personne pour jouer ou chasser.

Huit jours s'écoulent ; on reçoit enfin une lettre de Victor. M. de Noirmont se hâte de la lire devant sa femme et Dufour.

« Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que » j'aurais voulu avoir de meilleures nouvelles à » vous annoncer. Ce n'est pas sans peine que » j'ai pu rejoindre Armand. Il passe ses jour- » nées et souvent ses nuits hors de chez lui. Je » l'ai vu enfin, et, après lui avoir remis la som- » me que vous m'aviez confiée, je me suis per- » mis de lui donner quelques conseils, de lui » parler au nom de sa famille. Armand a fort » mal reçu mes avis ; je n'ai plus reconnu en » lui ce jeune homme étourdi, mais aimable, » dont j'étais autrefois l'ami. Pourtant je ne » veux pas renoncer encore à l'espoir de vous le » ramener.... Je tenterai de nouveaux efforts, » peut-être serai-je plus heureux.

» VICTOR DALMER. »

« Votre frère n'en veut faire qu'à sa tête ! » dit M. de Noirmont ; « on ne le ramènera pas !...

» — Fatal séjour de Paris ! » dit Ernestine ;

« Mon frère s'y est perdu !...—On se perd par-
» tout, madame, quand on ne veut écouter que
» ses passions !...

« — Et il ne parle pas de mes pantalons, » murmure Dufour, « c'est bien singulier !.... Ma » portière les aurait-elle égarés?

Cette lettre ne ramène pas la gaîté à Bréville. M. de Noirmont s'inquiète de l'avenir de son beau-frère. Ernestine, au chagrin que lui donne la conduite d'Armand, sent se joindre l'ennui que lui cause l'absence de Victor; elle craint que cette absence ne se prolonge beaucoup. Quant à Dufour, il est fort inquiet de ses pantalons. C'est donc avec autant d'étonnement qu'un matin, six jours après sa lettre, on voit arriver Victor.

On va au-devant de lui, on l'entoure.

« Vous revenez seul, » dit Ernestine.

« — Oui, madame, » répond Dalmer en baissant tristement les yeux. « D'après ma lettre, » sans doute, on ne m'attendait pas sitôt; mais » il y a trois jours, j'ai eu occasion de revoir » M. de Bréville; j'ai pu me convaincre alors » que tous mes efforts près de lui seraient inu» tiles... et je suis parti.

» — Je vous comprends, mon cher monsieur » Dalmer, » dit M. de Noirmont en serrant la main du jeune homme ; « je ne vous en sais » pas moins bon gré de ce que vous avez fait. » Armand continue ses folies, n'est-ce pas?... et » l'argent qu'il a reçu va encore aller se perdre » dans les jolies sociétés qu'il préfère à la nô- » tre!... »

Victor incline la tête sans répondre.

« — Et... et mes... et M. Saint-Elme? » dit Dufour, qui n'a pas osé lâcher le mot qu'il avait sur le bout de la langue en voyant l'air sérieux de son ami.

« — Je n'ai vu M. Saint-Elme qu'une fois, il » a eu l'air d'appuyer mes avis, m'a juré qu'il » engageait chaque jour Armand à revenir près » de sa sœur. Je n'ai pas été dupe de ces men- » songes, et j'ai laissé voir à ce monsieur ce » que je pensais de sa conduite; mais cet hom- » me a un front extraordinaire! Quand on lui » dit les choses les plus désagréables, il redou- » ble ses assurances de dévoûment, ses protes- » tations d'amitié. C'est bien de ces gens que » l'on met à la porte et qui rentrent par la fe- » nêtre! »

En entrant dans le salon, Victor cherche des yeux Madeleine; mais il n'ose prononcer son dom. Il trouve enfin le moment de s'approcher d'Ernestine et s'empresse de s'informer de la jeune fille. Ernestine lui apprend ce qui s'est passé. Victor est désolé, car il sent bien qu'il est le premier auteur de tous ces événements. Il se promet de se rendre bientôt à la maisonnette du garde.

Seul avec Dufour, Victor lui dit : « Je n'ai » pas voulu apprendre à M. et madame de Noir» mont tout ce que je sais sur leur frère; j'au» rais craint de les faire rougir. La conduite de » ce jeune homme est indigne... il se ruine dans » les tripots... fréquente les plus mauvais sujets » de Paris.

» — Je l'avais prédit! Est-ce que tu ne te rap» pelles plus que je l'avais prédit?... As-tu fait » ma commission?

» — Enfin, Armand a osé emprunter trente » mille francs sur cette propriété qui n'est plus » à lui... en laissant croire qu'il en est toujours » possesseur.

» — Diable! mais ça devient très-vilain, cela! » Et tu n'as pas été chez ma portière? .. — Voici

» comment j'ai appris cela. J'étais chez Armand
» quand la personne qui lui a prêté cette somme
» y est venue : c'est un brave homme qui n'a
» pas la moindre défiance. Sachant que j'arri-
» vais de Bréville, il m'a demandé des détails
» sur cette propriété en disant : Monsieur le
» marquis semble avoir l'intention de vendre sa
» terre, et, s'il ne peut sans se gêner me rem-
» bourser mes trente mille francs, je pourrai
» m'arranger de sa propriété.

» — C'est commode, et le beau-frère. Tu as
» dit alors qu'il l'avait achetée, et puis tu as été
» voir pour mes...—Pouvais-je perdre Armand,
» le déshonorer? J'ai gardé le silence; mais
» après le départ de son créancier je lui ai de-
» mandé ce qu'il comptait faire. Il m'a juré
» qu'avec l'argent de M. de Noirmont il allait
» rembourser une partie de ce qu'il devait, qu'il
» prendrait des arrangements pour le reste. Je
» l'ai quitté, mais je surveillais sa conduite : le
» soir il a joué et perdu la somme que je lui avais
» apportée.

» — C'est infâme!... c'est horrible!... Mais
» enfin, fais-moi le plaisir de me répondre. Me
» rapportes-tu mes pantalons? — Eh morbleu!

» j'avais bien autre chose à penser que d'aller
» m'occuper de tes culottes. — Ah! c'est ça,
» comme c'est aimable. Si M. Armand se ruine,
» j'en suis bien fâché, mais je ne crois pas que
» ce soit une raison pour que je mette toujours
» un pantalon de drap par la grande chaleur,
» quand j'en ai de nankin à Paris. Pourvu que
» ma portière ne les fasse pas porter à son mari,
» voilà ce dont j'ai peur.

» — Et. Madeleine a donc quitté cette mai-
» son? » dit Victor en regardant attentivement
Dufour pour voir s'il se doute de la vérité.

« Oui, cette jeune fille a voulu retourner
» avec son ami Jacques, à ce qu'on dit ici; mais
» tu entends bien que je n'en crois rien. Je ne
» suis pas de ces gens qui croient tout, moi.
» M. de Noirmont aura découvert une intrigue.
» — Quelle intrigue? — Je n'en sais rien; mais
» certainement cette petite avait des intrigues.
» Pendant qu'elle prenait séance avec moi, elle
» ne cessait de soupirer; et quand une jeune
» fille soupire... on sait ce que ça veut dire.

» — Te voilà bien, avec tes conjectures...
» D'abord c'était d'Armand que Madeleine était
» amoureuse... à présent, ce sont des intrigues!

» et avec qui? — Ah! avec qui... je ne serais
» pas éloigné de croire que M. Chéri Montré-
» sor. Hem! il rôdait du côté de Madeleine
» quand sa femme ne le voyait pas. — Tu es
» fou, Dufour. — Oh! que non. Je crois qu'on
» a renvoyé la petite, parce que cela était ur-
» gent. Tout en faisant son portrait, il m'a
» semblé que sa taille... hum!...

» — Dufour, c'est affreux ce que tu dis là!..
» Si tu ne me faisais pas pitié, je t'apprendrais
» à tenir de pareils propos. — Eh! mon Dieu!
» qu'est-ce que tu as donc?... pour un mot en
» l'air... tu t'emportes... tu te fais le champion.
» le chevalier de Madeleine!... Est-ce que tu es
» amoureux aussi de celle-là? — Je fais plus,
» je l'admire... je la respecte!... Dufour, plus
» un mot contre elle, ou nous nous fâcherons
» sérieusement. »

Victor quitte brusquement Dufour et celui-ci se dit : « Il l'admire!... il la respecte!... Il y
» a quelque chose là-dessous, car il n'a pas
» l'habitude de respecter les jeunes filles. »

Victor est sorti de la maison Quoique un peu fatigué par le voyage et le trajet qu'il a fait pour venir de Laon à Bréville, il ne veut point

passer la journée sans revoir Madeleine. Ernestine lui a indiqué le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la maison du garde. Ernestine aurait bien voulu accompagner Victor, mais c'est impossible; et maintenant qu'il est revenu, elle n'osera se rendre près de la jeune jeune fille que lorsqu'elle saura Victor avec M. de Noirmont; elle sent bien maintenant que le moindre soupçon d'intelligence entre elle et Dalmer mettrait son mari sur les traces de la vérité.

Victor a bientôt franchi la plaine, traversé le bois; il aperçoit la demeure du garde, il va frapper à la porte: c'est Madeleine qui ouvre; elle reste saisie en le voyant. Un vif incarnat vient colorer ses joues, ses yeux brillent de plaisir, elle peut à peine balbutier: « C'est vous, » monsieur Victor? — Oui, Madeleine, c'est » moi. Je suis arrivé de Paris ce matin, et j'ac- » cours. Il me tardait de vous voir, de vous dire » tout ce que je pense. — Quoi!... c'est pour » moi que vous venez ici... pour me voir. Ah! » ma bonne amie ne pourra plus dire que je » suis malheureuse. — Est-ce que je ne puis » pas entrer, Madeleine, pour causer avec vous?

» Oh ! mon Dieu ! et Jacques qui est là... il se » repose, il dort en ce moment ; mais s'il vous » voyait. — Vous avez raison, il doit bien me » haïr, me mépriser, car je suis l'auteur de tou- » tes vos peines. — Allez dans le bois... là- » bas... à gauche... je vais aller vous rejoin- » dre, et nous pourrons causer sans craindre » Jacques. »

Victor se rend du côté du bois que Madeleine lui a indiqué, il s'assied sur un arbre abattu en attendant la jeune fille. Elle ne tarde pas à paraître : une petite robe bleue sans ornement, sans garniture, une ceinture noire, un fichu de soie sur le cou, un chapeau de paille à grands bords et dont le rubans flottent sur ses épaules, voilà toute la toilette de Madeleine. Mais en ce moment ses yeux expriment tant de trouble et de plaisir, son teint est si rose, son sourire si doux, sa démarche si légère, que Madeleine est vraiment jolie, et Victor est surpris de le remarquer pour la première fois.

« Me voici, » dit la jeune fille en s'asseyant près de Victor ; « je suis bien fâchée de ne pas « vous recevoir dans la maison, mais... — Ah !

» Madeleine, est-ce que vous me devez des ex-
» cuses, lorsque je cause toutes vos peines? Si
» vous saviez quel chagrin j'ai éprouvé en ne
» vous retrouvant plus à Bréville et en appre-
» nant que M. de Noirmont vous avait ren-
» voyée. — Oublions cela, monsieur... Je me
» trouve si heureuse maintenant. . je suis bien
» récompensée de ce que j'ai fait. — Je n'ou-
» blierai jamais ce que je vous dois de recon-
» naissance. Bonne Madeleine, il y a peu de
» femmes qui agiraient comme vous. — Peut-
» être n'ai-je pas autant de mérite que vous le
» croyez? Si on lisait dans le cœur des gens, ce
» qu'on nomme leurs belles actions semblerait
» alors tout naturel. Ne doit-on rien faire pour
» ceux qu'on aime? et j'aime tant ma compagne
» d'enfance. — Mais, moi, Madeleine, moi,
» qui suis l'auteur de tous les chagrins que vous
» avez eus depuis quelque temps, vous devez
» me haïr...

» — Vous haïr! » s'écrie Madeleine; puis elle s'arrête et reprend en baissant les yeux : « Oh!
» non, monsieur, c'est impossible. N'est-ce pas
» vous qui m'avez ramenée près de ma chère
» Ernestine? — Devais-je vous ramener près

» d'elle, pour être ensuite cause que vous la
» quitteriez? — De grâce, monsieur, ne par-
» lons plus de cela. Ernestine vient souvent me
» voir; elle me parle de... tout ce qui l'inté-
» resse. Ici je ne me trouve pas à plaindre : je
» ne manque de rien, et si vous avez la bonté
» de penser encore à moi... de venir quelque-
» fois, en vous promenant, me donner des nou-
» velles de Bréville... oh! je vous assure que je
» me trouverai bien heureuse. — Oui, Made-
» leine, je viendrai le plus souvent que je pour-
» rai... quelquefois je tâcherai qu'Ernestine
» m'accompagne.

» — Ah! oui, » répond Madeleine en pâlis-
sant; « oui, vous viendrez avec elle... cela vau-
» dra mieux... le chemin vous semblera moins
» long... et puis ça vous ennuierait de ne
» parler qu'avec moi, qui ne sais rien dire.

» — Que dites-vous là, Madeleine? est-ce
» qu'on s'ennuie près de ceux qu'on aime, et
» désormais je vous aime comme une sœur; de
» votre côté, voyez en moi un frère... traitez-
» moi comme tel. Puissé-je quelque jour méri-
» ter ce titre en réparant le mal que j'ai fait, en
» assurant votre sort. Vous devez faire le bon-

» heur d'un époux ; je veux vous voir unie à
» un homme qui sache apprécier votre belle
» âme, qui soit digne de vous, qui... »

Madeleine, qui écoutait Victor d'un air impatient, l'interrompt en s'écriant : « Non, mon-
» sieur, non, je vous en prie, ne vous occupez
» jamais de cela. Madeleine ne veut pas, ne doit
» pas se marier ; sans parents, sans nom, elle
» restera ce qu'elle est. Je vous en prie, mon-
» sieur, ne me parlez pas de cela, vous me fe-
» rez de la peine. »

Madeleine détourne la tête pour cacher de grosses larmes qui viennent de tomber de ses yeux ; Victor lui prend la main en lui disant :

« Pardonnez-moi... je ne pensais pas vous
» faire du chagrin... mais si vous refusez tout
» ce que je voulais faire pour assurer votre sort
» à venir, vous accepterez au moins mon ami-
» tié.

» — Votre amitié! oh! oui, monsieur. — Et
» vous me donnerez la vôtre?... — Vous l'avez
» depuis longtemps, et je ne sais pas reprendre
» ce qu'une fois j'ai donné. »

En ce moment on entend la voix de Jacques,

qui appelle Madeleine. « Il est éveillé, » dit la jeune fille en se levant ; « je rentre bien vite » pour qu'il ne vienne pas par ici. Adieu, mon- » sieur Victor, adieu..... Pensez quelquefois » à Madeleine, et elle ne sera pas malheu- » reuse !... »

En prononçant ces mots, la jeune fille serre tendrement la main qui tenait encore la sienne, puis elle se sauve à travers le bois, comme si elle craignait de laisser voir la rougeur qui couvre son front. Victor s'éloigne aussi, et retourne à Bréville, en cherchant à découvrir la cause des pleurs qu'il a vus dans les yeux de Madeleine.

Quinze jours se sont passés, Victor a repris le billard et les échecs avec M. de Noirmont ; Ernestine a recouvré un peu de gaîté : mais Dufour, ne trouvant plus personne qui veuille poser, parle quelquefois de retourner à Paris. Alors Ernestine se fâche et lui dit qu'il est son prisonnier jusqu'à la fin de la saison. M. et madame Montrésor viennent souvent à Bréville ; les Pomard n'y reparaissent plus.

Victor est retourné pour voir Madeleine ; mais Jacques était là, et Victor n'a pas osé

parler à la jeune fille; ensuite, M. de Noirmont le laisse libre, le jeune homme recherche d'autres entretiens. On fait toujours passer l'amour avant l'amitié, et l'on a raison : l'un n'a qu'un temps, l'autre sait attendre.

Une après-dînée, pendant un violent orage qui ne permettait pas de songer à la promenade, Dufour, assis, contre une fenêtre du salon qui donnait sur la route, regardait tomber la pluie en disant : « C'est très-difficile en pein-
» ture de rendre cet effet-là. »

Tout-à-coup il pousse une exclamation de surprise; Ernestine le regarde.

« Qu'avez-vous donc, monsieur Dufour? —
» Madame, c'est que je viens d'apercevoir, là-
» bas, sur la route, deux voyageurs, et on di-
» rait... oui, vraiment, on dirait que c'est
» M. votre frère avec son ami M. de Saint-
» Elme.

» — Mon frère, » s'écrie Ernestine. « — Ar-
» mand, » dit M. de Noirmont en quittant sa partie d'échecs. Aussitôt tout le monde court à la fenêtre, d'où l'on peut voir au loin sur la route, et on aperçoit en effet deux voyageurs qui viennent du côté de Bréville; mais Ernes-

tine s'écrie : « Oh! non, ce n'est pas mon frè-
» re... à pied... par le temps qu'il fait... ce ne
» peut pas être Armand. »

Dans les deux piétons qui s'avançaient, bravant la pluie et l'orage, il était effectivement difficile de reconnaître les mêmes hommes qui quelques temps auparavant, avaient quitté Bréville. Pourtant c'étaient bien le jeune marquis et son compagnon ordinaire : bientôt il n'est plus permis d'en douter.

« Oui... c'est lui!... mon pauvre frère! » En disant ces mots, Ernestine quitte la croisée pour aller sous le vestibule au devant d'Armand, tandis que M. de Noirmont s'écrie : « Et il nous
» nous amène ce Saint-Elme... En vérité, ceci
» passe la permission... Mais maintenant que
» cette maison m'appartient, je ne cacherai pas
» à ce monsieur ce que je pense ; j'espère qu'il
» ne nous restera pas longtemps, au moins.

» — Les voici qui entrent dans la cour, » dit Dufour en poussant Victor. « Hum!... comme
» Armand est changé!... Et le beau Saint-Elme!...
» diable! il y a moins d'élégance dans cette toi-
» lette-là... Malgré cela... tiens, vois... c'est la

» même démarche... la même assurance... et
» quoiqu'il arrive trempé comme une soupe, il
» fait autant d'embarras que s'il descendait
» d'un équipage à huit chevaux. »

Les voyageurs entrent bientôt dans le salon. Armand est à peine reconnaissable, quoiqu'il se soit écoulé bien peu de temps depuis qu'il a quitté le domaine de son père. Il semble vieilli de plusieurs années, il est d'une maigreur, d'une pâleur effrayante ; ses yeux sont rouges, caves, et il les tient presque constamment baissés ; ses sourcils ont pris au jeu l'habitude de se froncer. et son front en a conservé une expression sombre et soucieuse. Sa mise est celle qu'il portait habituellement à la campagne ; seulement, son col de chemise, autrefois bien blanc, bien empesé, dénote maintenant trop de négligence.

Saint-Elme a un pantalon à passe-poil qui dessine très-bien ses formes, mais qui est crotté jusqu'aux genoux. Son habit bleu est boutonné hermétiquement jusque sous le cou ; il a une cravate noire, mise militairement, et ne laissant rien voir d'une chemise : il tient à la main

une cravache, et essuie avec un foulard son chapeau tout trempé.

« Nous voilà! » s'écrie Saint-Elme, en entrant dans le salon d'un air aussi riant qu'il en était sorti; « je vous ramène l'enfant prodigue... » oh! je le savais bien que je le ramènerais.... » Quand je me mêle d'une chose, c'est comme » si elle était faite... Bonsoir, monsieur de Noir- » mont... chasseur intrépide et diligent!... j'a- » vais hâte de revenir près de vous... Voilà le » mois de septembre qui approche, l'ouverture » de la chasse... Comme nous allons lutter en- » semble à qui en abattra le plus... Salut à notre » ami Dalmer... Vous voyez, monsieur Dalmer, » je tiens la parole que je vous avais donnée; je » ramène Armand dans sa famille... Ah! il n'y » a rien de tel qu'une famille .... on sent cela » surtout quand on en est éloigné... Eh!... voi- » là notre cher artiste! Bonsoir, Dufour... J'é- » tais encore avant-hier chez un député qui est » fou de vos tableaux... de votre talent... Quand » je lui ai dit que je vous connaissais, il enviait » mon bonheur, il aurait voulu se mettre dans » ma poche. Je vois avec plaisir que tout le » monde se porte bien... Ah! maudite route!...

» diable d'orage qui nous a supris... je voulais
» attendre des chevaux..... une voiture ; mais
» Armand était si pressé d'arriver... de revoir
» ses parents... ses amis... c'est bien naturel...
» et voilà pourquoi nous sommes si mouil-
» lés. »

Pendant que Saint-Elme donne carrière à son impudence, Armand s'est avancé vers son beau-frère, qui lui tend la main d'un air plutôt affligé que fâché. Le jeune homme fait à Dalmer un salut contraint. On voit qu'il est embarrassé, qu'il semble honteux de lui-même. Enfin il se jette dans un fauteuil en disant tristement :

« Oui... me voilà !

» — J'aurais voulu que ce fût plus tôt, » répond M. de Noirmont ; « mais je suis toujours
» bien aise de votre retour...Ce qui me fâche...
» c'est... »

M. de Noirmont finit sa phrase tout bas en désignant Saint-Elme, et Armand répond d'un ton aigre : « Je vous assure, monsieur, que
» vous le jugez mal!... Ce n'est pas sa faute si
» j'ai été malheureux à Paris... si le sort m'y a
» poursuivi d'une façon si cruelle... On a ca-
» lomnié Saint-Elme près de vous... Il n'a pu

» m'aider ; il a éprouvé aussi de grands revers » de fortune... mais il m'est attaché, et le mal » recevoir ce serait me montrer que ma présence » vous déplaît aussi.

» — Allons, vous voilà !... toujours le même, » toujours exalté dans votre manière de voir... » Plus tard, vous jugerez mieux ce sincère ami... » En attendant, quoique j'eusse préféré vous re- » voir sans lui, pour vous être agréable, je ne » lui dirai pas tout ce que je pense. »

Pendant cette conversation, Saint-Elme a continué d'essuyer son chapeau ; ensuite il s'est mis devant une glace et a passé sa main dans ses cheveux en disant :

« C'est très-drôle d'arriver comme ça... à » pied... et par un orage... Si on ne savait pas » qui nous sommes, je vous demande pour qui » on nous prendrait... Il me semble que ma- » dame de Noirmont a pris un peu d'embon- » point, ce qui lui sied à ravir. »

Ernestine ne répond rien à ce compliment et ne daigne même pas regarder Saint-Elme, elle s'approche de son frère et lui dit :

« Pourquoi donc être venu par l'orage?... tu

» as l'air malade..... souffrant. — Moi? je n'ai
» rien.

» — Je vous assure, belle dame, que nous
» nous portons fort bien... » dit Saint-Elme :
« mais Armand a toujours eu l'air délicat... et
» puis, à Paris, nous avons fait un peu le liber-
» tin... le séducteur... »

Ernestine continue de s'adresser à son frère sans répondre à Saint-Elme.

« Tu dois avoir besoin de changer de vête-
» ments... — Ce que je désire avant tout, c'est
» me reposer; car cette route, par la pluie m'a
» horriblement fatigué... Ma chambre est-elle
» toujours libre? — Sans doute, elle t'attend.
» — Je vais y monter... Ah! j'ai grand besoin
» de repos! demain nous causerons..... Saint-
» Elme ne venez-vous pas aussi dans votre ap-
» partement?

» — Non, mon cher, je ne suis pas pressé
» de dormir, et je ne quitterai pas si vite une
» société que je suis enchanté de revoir..... Et
» puis la route m'a donné de l'appétit... nous
» avons cependant fait un dîner excellent...
» c'est égal, je crois que je souperai volontiers,
» moi, qui ne soupe jamais.

» — A votre aise alors. »

En disant cela, Armand s'incline légèrement devant la compagnie et quitte le salon. Mais en passant près de Victor, il dit à l'oreille : « Je » compte, monsieur, sur votre discrétion. » Et Victor fait un signe de tête affirmatif.

» Est-ce bien là mon frère ? » dit Ernestine en regardant le jeune marquis s'éloigner. « Lui, » autrefois si gai, si aimable !... ah ! je ne le re- » connais plus. »

Saint-Elme est resté dans le salon où il se promène en se mirant dans les glaces avec autant d'effronterie qu'avant son départ. Dufour ne peut se lasser d'admirer son assurance, qui l'empêche de s'apercevoir du ton plus que froid avec lequel on l'a reçu, ou qui du moins fait qu'il n'en est pas pour cela moins à son aise. M. de Noirmont dit à Victor : « Repre- » nons notre partie d'échecs... L'arrivée de mon- » sieur ne doit pas nous déranger.

» — Eh bien ! mon cher Dufour, » dit Saint-Elme en allant frapper sur l'épaule du peintre, » depuis mon départ... nous avons dû faire » bien des portraits ici... hein ?... ah ça ! j'es- » père que mon tour viendra aussi. — Votre

» tour... pourquoi? — Pour mon portrait... On
» fait maintenant les personnes en pied, mais
» en petit... c'est plus gracieux... il faudra me
» faire comme cela... — Ah! oui, pour servir
» de pendant à mon tableau de la forêt de Com-
» piègne... — Justement. Et ces bons voisins?
» donnez-m'en donc des nouvelles, monsieur
» de Noirmont. Ces aimables Montrésor... cet
» espiègle M. Pomard a-t-il beaucoup chassé
» avec vous?...

« — Monsieur, permettez... je suis occupé
» de mon jeu. . — Ah! c'est juste... pardon...
» Jeu superbe que les échecs!... j'y jouerais
» fort bien si cela ne me donnait pas la mi-
» graine... Je parie que notre artiste est tou-
» jours passionné pour le loto... Voyons, mon
» cher Dufour, y avez-vous beaucoup joué pen-
» dant mon absence?... Vous devez être bien
» joyeux quand vous gagnez un quine?...

» — J'ai dans l'idée que dans ce moment un
» quine ne vous ferait pas de peine non plus,
» monsieur de Saint-Elme! » répond Dufour
d'un air goguenard.

« — Oh! pardieu, non... j'ai essuyé cet été
» des pertes horribles : plus de deux cent mille

» francs que j'ai perdus... — A la roulette?... — » Non pas, dans des faillites... j'avoue que cela » m'a un peu gêné. — Et vos vignes en Breta- » gne? — Elles ont coulé... il n'y a rien de » traître comme la vigne... Je ne m'affecte pas » beaucoup de tout cela, parce que je suis bien » sûr d'hériter de vingt mille livres de rente » d'une tante qui m'adore... c'est comme si je » les tenais; mais cela m'a contrarié à cause » d'Armand... qui a fait des folies!...

« — Des folies! » dit M. de Noirmont qui ne peut plus se contenir; « vous êtes bien mo- » deste, monsieur... Un jeune homme qui, en » moins de dix-huit mois, a mangé toute sa » fortune... qui, pendant son dernier séjour à » Paris, y a englouti dans des tripots le prix de » cette propriété qui était sa dernière ressource. » Ah! ce sont là plus que des folies, monsieur; » et je devais espérer que vous, qui vous disiez » l'ami d'Armand, et qui, certes, ne manquez » pas d'expérience, je devais espérer que vous » arrêteriez ce jeune homme dans la route du » vice, au lieu de l'aider à se ruiner. »

M. de Noirmont a parlé avec chaleur, son front est sévère, son regard semble interroger

Saint-Elme ; mais celui-ci, sans être nullement décontenancé, se met à sourire, et répond d'un air de bonhomie :

» J'étais sûr que vous me diriez cela... je » m'y attendais... En venant avec Armand, je » lui disais : Ton beau-frère va me gronder... il » croira que je t'ai donné de mauvais conseils.. » Et, dans le fait... je suis de bonne foi, moi, à » votre place, je le croirais aussi!... Cependant » je puis vous jurer que je suis pour le moins » aussi fâché que vous de ce qu'Armand soit » ruiné. S'il avait suivi mes avis, il n'aurait pas » perdu son argent au jeu, surtout à la roulette... » mauvais jeu où tout l'avantage est pour le » banquier... Le trente-et-un... passe encore ; » on n'a que le refait contre soi... Quant aux » femmes... Ah ! je voulais lui faire faire des » connaissances précieuses... des dames distin- » guées qui l'auraient poussé dans les gran- » deurs... dans les honneurs... que sais-je... » mais c'est un fou !... Quand deux beaux » yeux lui avaient tourné la tête, il ne regardait » à aucun sacrifice pour les admirer à son aise... » J'ai eu plus d'une fois avec lui des scènes » très-vives... des altercations graves.. nous

» avons même été sur le point de nous battre...
» mais je me suis dit : Ce jeune homme n'a pas
» mauvais cœur; quand je lui donnerais un
» coup d'épée, ce n'est pas ça qui le corrigera
» de ses défauts.... Ses respectables parents me
» l'ont confié, je ne dois pas me brouiller avec
» lui... Et voilà pourquoi je ne l'ai pas quitté.
» Il est même cause que j'ai négligé mes affaires,
» mes propres intérêts. A la rigueur, je pour-
» rais dire qu'il m'a coûté beaucoup d'argent...
» mais je suis trop délicat pour jamais lui par-
» ler de cela. »

M. de Noirmont ne dit plus rien ; c'était le parti le plus sage. Et d'ailleurs Saint-Elme a une manière de répondre qui, sans le convaincre, l'étourdit encore.

Au bout d'un moment l'ami d'Armand s'écrie : « Eh bien ! mais je n'ai pas encore aperçu
» la petite Madeleine, la protégée de madame de
» Noirmont ? Est-ce que vous l'auriez mariée
» pendant mon absence ?

» — Non, monsieur, » répond sèchement Er-
» nestine, elle n'est pas mariée ; mais elle n'ha-
» bite plus ici.

» — Elle n'habite plus ici !... Ah ! fort bien. .

» j'entends... La petite orpheline a eu quelque » aventure... un moment de faiblesse... Au fait, » elle avait l'air très-sentimental, cette petite.

» — Monsieur! » s'écrie Victor en quittant le » jeu, parlez avec plus de ménagements de cette » jeune fille!... C'est sans doute parce que vous » la croyez à présent sans protecteur que vous » vous permettez de tels propos sur son compte; » mais je vous préviens que je ne le souffrirai » pas... et...

» — Eh, mon Dieu! mon cher monsieur Dal- » mer... qu'est-ce qui vous prend donc?... En » vérité! je ne sais pas ce qui s'est passée ici... » mais tout le monde se fâche, s'emporte pour » des riens!... Soyez le chevalier de mademoi- » selle Madeleine, vous en êtes bien le maître... » Quant à sa vertu... je ne peux pas l'attaquer, » je ne la connais pas. . mais on peut bien se » permettre une légère plaisanterie!...

» — Non, monsieur. Quand il s'agit d'une » pauvre fille que tout le monde abandonne, ce » n'est pas le cas de plaisanter.

» — Allons, monsieur Victor, venez-vous fi- » nir la partie? » dit M. de Noirmont. Victor va se rasseoir, et Saint-Elme se rapproche de Du-

four, auquel il dit à l'oreille: « Mon cher artiste, » vous me conterez tout cela... Dalmer aura fait » un enfant à la petite; et c'est pour cela qu'il » ne veut pas qu'on plaisante sur sa vertu! Ah! » ah! vous ne répondez pas!... Je gage cent » louis que c'est la vérité. — Je tiens le pari si » vous voulez mettre au jeu. »

La partie achevée, chacun se hâte de se retirer. Saint-Elme seul va, avant de se coucher, faire un tour à l'office, ou, malgré l'excellent dîner qu'il a dit avoir fait, il soupe très-copieusement.

M. de Noirmont espère que son beau-frère n'a pas dissipé toute la somme qu'il lui a envoyée par Dalmer. Le lendemain matin, apercevant Armand dans le jardin, il s'empresse de le rejoindre; et, tout en causant de sa situation, aborde enfin ce sujet.

» Je n'ai plus rien, répond Armand d'une » voix sombre; j'ai tout perdu, tout absolument... et, poursuivi par quelques créanciers, » j'ai dû même leur abandonner mon mobilier... » tout ce que j'avais... — Malheureux jeune » homme!... Que comptez-vous faire maintenant? — Je n'en sais rien... Mais, je vous en

pric, monsieur, point de reproches... de ser-
» mons : tout cela serait inutile à présent, et je
» ne suis point d'humeur à les entendre... Si
» mon séjour ici vous déplaît, vous n'avez qu'un
» mot à dire, et... — Monsieur, je n'oublierai
» jamais que vous êtes le frère de ma femme...
» Vous serez toujours chez moi comme chez
» vous. Quand vous serez plus calme.., que vous
» voudrez m'entendre, nous aviserons à ce que
» vous pourriez faire encore. »

Saint-Elme, qui a entendu cette conversation, s'approche d'Armand quand M. de Noirmont est éloigné, et lui dit : « Je gage que ton
» beau-frère va te proposer une place de douze
» cents francs dans les droits réunis.. pour te
» refaire, pour que tu t'amendes... Un marquis
» inspecteur à cheval!... Ah! ah!... comme ce
» serait drôle!...

» — Ah! Saint-Elme, tu plaisantes! moi, je
» n'en ai plus le courage, » répond Armand en marchant à grands pas dans les allées du jardin.

» — Eh, mon cher, il faut bien prendre son
» parti... Je crois que le beau-frère ne serait
» pas si aimable, s'il savait que tu dois trente

» mille francs que l'on t'a prêtés sur cette mai-
» son... qui n'était plus à toi!... ah! ah!...Mais
» quand ton créancier viendra voir cette pro-
» priété... ça deviendra plus embarrassant.

» — Oui, j'ai perdu ce que mon père m'avait
» laissé... Cette maison... où fut élevée mon
» enfance... où je suis né, cette maison ne
» m'appartient plus... Se ruiner en moins de
» deux ans!... Ah! c'est affreux!... je me dé-
» teste... je me méprise...

» — Fi donc!... Est-ce qu'à ton âge on doit
» parler ainsi?... Tous les hommes font des fo-
» lies!... On tombe, mais on se relève!... —
» Et ces trente mille francs que je dois... com-
» ment les paierai-je?—Tu diras comme Figaro:
» *Quand on doit et qu'on ne paie pas, c'est comme*
» *si on ne devait pas.* — Mais vais-je donc passer
» le reste de ma vie ici... privé de tous plai-
» sirs?... ne pourrais-je plus retourner à Paris..
» où peut-être le sort se lasserait de me poursuivre,
» si j'avais de quoi le tenter encore...—Ah! oui...
» voilà le cruel.... car, enfin, la chance ne peut
» pas toujours rester la même... il faut bien
» qu'elle tourne... Mais pour se refaire il faut

» encore de l'or... Si ton beau-frère voulait » t'en prêter... — Oh! jamais je n'oserais... et » d'ailleurs il croirait faire beaucoup en faisant » très-peu... Il m'imposerait des conditions... » je n'en veux pas recevoir. — Alors, attendons!... Le hasard peut nous devenir favora» ble! il ne faut jamais se désespérer; c'est un » mauvais système. »

Armand, qui ne conserve point d'espérance, quitte Saint-Elme pour chercher la jeune fille qu'il a laissée à Bréville; il se rappelle que Madeleine l'aimait sincèrement, et, aux jours de l'infortune, on se souvient de ceux qui nous aiment.

Le jeune homme s'informe à sa sœur de son amie d'enfance.

« — Madeleine ne demeure plus ici, » lui ré» pond Ernestine avec embarras; « elle est re» tournée avec Jacques. — Quoi! ma sœur, vous » avez renvoyé cette petite... que vous aviez l'air » de tant aimer! — Ah! je l'aime toujours au» tant... mais mon mari... a eu quelques mots » avec Madeleine, et... — Je vous entends... » Pauvre fille!... J'irai la voir; je sens que sa » vue me fera plaisir... cela me rappellera ce

» temps... qui a fui si vite... et pour ne plus re-
» venir. »

Armand s'est fait indiquer la demeure de Jacques. Saint-Elme, qui ne s'amuse pas beaucoup dans une maison où chacun l'évite, court sur les pas d'Armand, qu'il vient de voir traverser la plaine.

« Où vas-tu par là ? » dit Saint-Elme en rejoignant son ami. « — Voir quelqu'un que
» j'aime, et dont il me semble que la présence
» adoucira un peu mes peines.. Je vais près de Ma-
» deleine, que le mari de ma sœur a forcée de
» quitter Bréville. — Ah! tu vas voir l'orphe-
» line... Diable! mais c'est romantique! — Ne
» m'accompagne pas, Saint-Elme; tu ne com-
» prends pas cette amitié de frère qui nous
» unit à des compagnons de notre enfance :
» tu t'ennuierais avec Madeleine. — Eh! que
» diable veux-tu que je fasse chez ton cher
» beau-frère?... il me regarde en se gonflant
» comme une grenouille ; ta sœur se sauve dès
» qu'elle m'aperçoit; ce petit Dalmer se donne
» aussi des airs d'humeur! le gros Dufour fait
» le portrait de la fille du concierge. C'est à
» périr d'ennui; on ne voit même plus cette

» agaçante Pomard et son délicieux frère... Je
» t'accompagnerai... Oh! n'aie pas peur, je te
» laisserai causer... pleurer même avec l'amie
» de ton enfance. Que sait-on?... je pleurerai
» peut-être aussi; à la campagne il faut bien
» faire quelque chose! »

Armand continue son chemin et laisse Saint-Elme marcher à côté de lui. Il est triste, pensif, et n'écoute plus les réflexions de son compagnon.

Ils arrivent devant la maison de Jacques. Madeleine est assise contre une fenêtre du rez-de-chaussée dans la chambre qu'elle habite. Elle travaille lorsque les nouveau venus s'approchent. Quand elle lève les yeux, Armand est devant elle, arrêté contre la croisée.

Madeleine pousse un crie de joie, et jette son ouvrage en disant : « Armand... monsieur le » marquis! » puis elle sort de la maisonnette et vient se jeter dans les bras de son ancien ami.

« — Oui, Madeleine, c'est Armand, ton
» ami... — Ah! vous voilà donc enfin de re-
» tour... Qu'on doit être content à Bréville!...
» vous êtes revenu! on vous désirait avec tant
» d'impatience! »

Armand ne répond rien. Saint-Elme s'empresse de dire : « Oh! oui, on a été enchanté de » nous revoir... on est d'une joie extraordi- » naire...

» — Mais entrez donc... venez vous reposer, » prendre quelques rafraîchissements. Jacques » n'est pas là, mais il sera bien content que » vous lui fassiez l'honneur de vous reposer » chez lui.

» — L'honneur!... Ah! ma pauvre Made- » leine!... c'est de l'amitié... c'est pour un mo- » ment l'oubli de mes chagrins que je viens » chercher près de toi.

» — Oui, sans doute, » dit Saint-Elme, « de » l'amitié, de la franche amitié... mais avec ça » nous prendrons bien des œufs frais... ça » n'empêche pas de causer, et ça m'occupera, » moi. »

Armand suit Madeleine dans la maison. La jeune fille s'empresse d'offrir du lait, des œufs, des fruits. Armand ne prend rien; il va s'asseoir contre la fenêtre; Saint-Elme se met à table et se fait des mouillettes en murmurant : « A la guerre comme à la guerre!... C'est éton- » nant comme je deviens champêtre! »

Madeleine voit bien que le jeune marquis est triste et tourmenté; elle n'ose le questionner. Celui-ci lui avoue une partie de ses fautes; avec elle il ne cherche pas à dissimuler ses torts; il s'accuse, et la jeune fille le plaint, le console; les expressions de son amitié sont si douces, si persuasives, qu'Armand se sent moins malheureux en l'écoutant.

« Ah! Madeleine, il me semble que si je t'a-
» vais toujours eue près de moi, je n'aurais pas
» cédé au mauvais génie qui m'entraînait... Tu
» me rappelles madame de Bréville, celle qui
» fut ma seconde mère, qui m'aimait comme
» son fils... En t'écoutant, je crois l'entendre
» encore... Madeleine, je viendrai souvent te
» voir... Je me trouve moins coupable près de
» toi!

» Oui, nous viendrons très-souvent » dit Saint-Elme; « votre vin est un peu sûr, mai svos
» œufs sont très-frais. »

En ce moment. Jacques rentre, son fusil sous son bras; il salue les étrangers Saint-Elme ne se dérange pas et continue de manger son œuf.

« Voilà M. le marquis de Bréville qui me

» fait l'honneur de venir me voir, » dit Madeleine; « il revient de Paris.

» — Oh! j'ai bien reconnu M. de Bréville, » dit Jacques en saluant Armand; « toutes les » fois qu'il voudra nous honorer de sa visite, » nous le recevrons de notre mieux. Les amis » de Madeleine seront toujours les miens.

» — Ah! si je n'avais pas vendu le domaine » de mon père, » dit Armand en soupirant, « Madeleine ne l'aurait jamais quitté... Pourquoi » suis-je allé à Paris?... fatal voyage!...

» — Allons, mon cher, ce qui est fait est » fait! » dit Saint-Elme; « il ne faut pas toujours » revenir là-dessus!. . Monsieur le garde, nous » viendrons vous voir... je chasserai par ici... — » Il faut une permission, monsieur. — J'en aurai... je suis très-lié avec le propriétaire de » ces bois-ci... — C'est M de... de... le nom » m'échappe maintenant, n'importe. Je lui » parlerai de vous, brave Jacques... je pourrai » vous être utile. — Monsieur, j'ai ce qu'il me » faut et de quoi nourrir Madeleine; je ne demande plus rien à présent.. que de la voir » heureuse. — C'est très-bien... vous êtes un » digne homme et vous avez mon estime... C'est

» dommage que vous n'ayez pas un fusil à pis-
» ton... mais je vous en donnerai un, moi...
» j'en ai cinq ou six. Allons, marquis, je crois
» qu'il est temps de retourner chez l'honorable
» beau-frère. »

Armand presse la main de Madeleine, dit adieu à Jacques, et s'éloigne avec Saint-Elme, qui fait au garde et à la jeune fille un salut protecteur.

CHAPITRE XXI.

DES ÉTRANGERS.

—

Plusieurs jours se sont écoulés depuis qu'Armand et son ami sont revenus à Bréville ; mais au lieu d'y avoir ramené la gaîté, il semble que leur présence en ait entièrement banni la joie et le bonheur. Loin de diminuer, la tristesse d'Armand augmente chaque jour, car il s'y joint l'ennui d'une manière de vivre à laquelle il n'est plus accoutumé. Il fuit la société, passe toute la journée à se promener dans les bois,

et, pour toute distraction, va voir Madeleine, mais souvent il reste près d'elle des heures entières sans prononcer un seul mot. Pendant ce temps Saint-Elme visite du haut en bas la maison du garde, mange ses œufs, boit son vin, et ne paie jamais.

Saint-Elme voit bien que sa présence n'est pas agréable à M. et madame de Noirmont, mais comme il serait fort embarrassé pour aller vivre ailleurs, il feint de ne point s'apercevoir de la froideur qu'on lui témoigne. Ernestine et Victor ne trouvent plus l'instant de se parler en secret : Saint-Elme, n'ayant rien à faire, est toujours là, et semble prendre plaisir à observer ce que font les autres. Enfin M. de Noirmont s'inquiète de la position de son beau-frère, de son avenir, et dans le fond de son âme n'est nullement content de le voir établi chez lui avec son intime ami, sans prévoir comment il pourra s'en débarrasser.

Un matin, au moment du déjeuner, M. de Noirmont laisse paraître une vive satisfaction en lisant une lettre qu'on vient de lui apporter.

« Voilà M. de Noirmont qui reçoit de bonnes

» nouvelles, » dit Saint-Elme, « ce n'est pas com-
» me moi... j'en attends toujours et je ne re-
» çois rien.

» — Oui, monsieur, voilà en effet une lettre
» qui me fait grand plaisir... car elle me donne
» l'espoir d'être utile à Armand. Ma chère Er-
» nestine, il faudra faire un sacrifice pénible...
» mais pour rendre service à votre frère je suis
» persuadé que vous n'hésiterez pas.

» — Qu'est-ce donc ? » dit Ernestine, tandis que tout le monde regarde M. de Noirmont avec curiosité, et que l'on attend avec impatience qu'il s'explique.

« — Voici ce que c'est : vous rappelez-vous,
» Armand, qu'avant votre départ pour Paris, et
» pendant que vous me pressiez de prendre cette
» maison pour soixante mille francs, je vous ai
» parlé d'un certain comte de Tergenne qui dé-
» sirait beaucoup acheter une propriété dans ce
» pays ?

» — Je me le rappelle, » dit Armand. « Oui...
» nous nous le rappelons » murmure Saint-Elme, qui au nom du comte a renversé sur son pantalon la moitié de sa tasse de thé.

» — Eh bien ! j'avais chargé un ami, à Mor-

» tagne, dans le cas où M. de Tergenne y re-
» viendrait, de lui témoigner le plaisir que j'au-
» rais de le revoir. Cet ami m'apprend que mes
» désirs seront bientôt satisfaits.. Tenez, voici
» ce qu'il me marque à ce sujet : « ... M. de Ter-
» genne est ici avec sa nièce ; il compte se ren-
» dre précisément dans le pays que vous habi-
» tez ; il désire s'y fixer. Je lui ai dit tout le
» plaisir qu'il vous ferait en allant vous voir à
» Bréville. Il a paru fort sensible à votre souve-
» nir, à votre invitation, et me charge de vous
» dire qu'il profitera de la permission que vous
» lui accordez. Il doit se mettre en route ce
» soir ; il voyage dans sa voiture, ainsi vous ne
» tarderez pas à recevoir sa visite.

» — Je ne vois pas en quoi la visite de ce
» monsieur peut me regarder, » dit Armand, tandis que Saint-Elme, tout en se donnant beaucoup de mal pour essuyer son pantalon, semble très-occupé d'autre chose.

« Écoutez, Armand, je vous ai payé ce do-
» maine soixante mille francs. Je ne pouvais
» vous en donner plus, mais je crois qu'il vaut
» davantage ; et si M. de Tergenne pense tou-
» jours comme à l'époque où il désirait tant

» l'acheter, je ne doute pas qu'il n'en donne » soixante-quinze... peut-être quatre-vingt mille » francs.... Alors je le lui céderai. Vous pensez » bien que je ne veux rien gagner sur vous. Je » reprendrai ce que j'ai déboursé, et la diffé- » rence vous reviendra... C'est donc quinze à » vingt mille francs que j'espère vous faire » avoir... Ernestine, il vous en coûtera de quit- » ter cette maison... je le prévois... mais n'ap- » prouvez-vous pas ce que je veux faire?

» — Oui, monsieur, puisqu'il s'agit d'obliger » mon frère... je me résignerai... Sans doute je » ne m'éloignerai pas de ces lieux sans regrets, » mais je ne puis que vous approuver.

» — Ma sœur, ne vous désolez pas d'avance. » dit Armand, « certainement je suis sensible au » désintéressement de M. de Noirmont, à ce » qu'il veut faire pour moi... mais je doute fort » que ce M. de Tergenne soit toujours entiché » de ce domaine... C'était probablement un ca- » price... il n'y pense sans doute plus.

» — La preuve qu'il est toujours dans les mê- mes intentions, » dit M. de Noirmont, « c'est » qu'il vient dans ce pays pour s'y fixer.

» — Je conviens que vingt mille francs me

» feraient plaisir, quoique... avec cette somme...
» je ne... Ah! tenez, ce n'est pas la peine, pour
» quelques mille francs, de faire du chagrin à ma
» sœur. — Armand, ne vous mêlez pas de tout
» tout ceci, et laissez-moi le soin de cette af-
» faire.

» — Ce qu'il y a de certain, » dit Dufour, « c'est que nous allons voir arriver M. le comte » et sa nièce. — Oui, » reprend Victor, « et je » pense que nous ferons bien, nous, de ne pas » embarrasser nos hôtes plus longtemps... Puis- » qu'ils ne seront plus seuls, nous pourrons re- » tourner, toi à Paris, Dufour, et moi près de » mon père... qui va encore vouloir me ma- » rier...

» — Vous marier? » dit Ernestine, « et c'est » pour cela que vous êtes pressé d'aller le voir? » — Oh! non, madame, mais... — Mais, » dit M. de Noirmont, « je ne veux pas que l'arrivée » de M. de Tergenne vous fasse partir.... Vous » nous aiderez, messieurs, à lui rendre ce sé- » jour agréable, et si je lui vends ce domaine, » eh bien! alors nous le quitterons tous en- » semble...

» — Nous irons à Paris? » dit vivement Er-

nestine. « — Non, ma chère amie, mais nous » retournerons à Mortagne. En attendant, dis- » posez tout ici pour l'arrivée de nos nouveaux » hôtes... Je ne connais pas la nièce du comte... » il ne l'avait pas avec lui il y a deux ans, mais » pour lui.... oh! c'est un homme charmant, » fort aimable, et qui, je crois, a dû dans sa » jeunesse être le favori des belles... Il est même » très-bien encore.

» — Je ferai son portrait, » dit Dufour. « —Et » moi sa partie de billard... Il y est de première » force... je crois qu'il y battra M. Saint-Elme.

» — Ah! vous croyez! » répond Saint-Elme en s'efforçant de sourire. « Eh bien! nous ver- » rons cela... je tâcherai de me mesurer avec » M. le comte. »

Tout le monde se lève. Ernestine va donner des ordres pour que l'on prépare deux appartements, mais elle est triste, elle a le cœur serré; l'arrivée de ces étrangers va rendre plus rares ses entretiens avec Victor, et l'idée qu'il faudra peut-être bientôt quitter la demeure où elle est née ajoute encore à son chagrin. Victor la suit des yeux quand elle s'éloigne, et son regard tâche de la consoler.

Armand pense au projet de son beau-frère, à l'argent qui peut lui revenir ; déjà, dans sa pensée, il se revoit à Paris, il y ressaisit la fortune ; mais lorsqu'il se rappelle qu'il doit trente mille francs, ses espérances s'évanouissent, son désespoir renaît, et il frappe la terre de son pied, en s'écriant : « Je ne ne pourrai donc pas » me tirer de cette position ! »

Il cherche Saint-Elme, il veut causer avec lui sur ce qu'il pourrait faire si le projet de son beau-frère réussissait ; mais Saint-Elme ne se retrouve pas de la journée, c'est en vain qu'Armand le demande. La grosse Nanette seule a vu le beau monsieur sortir après le déjeuner, avec un fusil et une carnassière.

A l'heure du dîner, Saint-Elme n'a pas reparu. On se met à table ; les maîtres de la maison s'inquiètent peu de ce qu'il est devenu. Armand seul s'écrie de temps à autre : « C'est » singulier... la chasse l'a donc bien éloigné » d'ici ! »

Enfin, vers le milieu du dîner, Saint-Elme paraît, mais on est obligé de le regarder longtemps pour être certain que c'est bien lui. Il a autour de la tête un bandeau de taffetas noir

qui lui cache tout un œil et une partie du nez, et sur le bas de sa figure sont collées plusieurs bandes de taffetas d'Angleterre. En arrivant dans la salle à manger, il marche avec peine et d'un air souffrant.

« Mon Dieu! comme te voilà arrangé! » dit
» Armand, d'où diable viens-tu, et qui t'a mis
» dans cet état? »

Saint-Elme arrive cependant jusqu'à la table, où il se place en s'écriant : « Ah! j'ai bien cru
» que je n'aurais plus le plaisir de dîner avec
» mes estimables hôtes! ..

» — Que vous est-il donc arrivé? » dit M. de
« Noirmont.

» — J'ai manqué être tué.... dévoré.... —
» Ma foi, il s'en est peu fallu... Ouf!... je n'en
» puis plus... J'étais sorti pour chasser un peu...
» tirer quelques lièvres... Je voulais donner une
» leçon au garde Jacques... il ne sait pas tirer,
» ce brave homme.... Je me suis enfoncé dans
» le bois... du côté de Samoncey... de Sis-
» sonne... je ne sais pas trop au juste, enfin
» j'étais dans un fourré très-épais, quand tout-
» à-coup un loup paraît devant moi... — Un
» loup?... — Et un loup énorme! Je ne m'at-

» tendais pas à une telle rencontre, et je vous » avoue que j'éprouvai une sensation... désa- » gréable... Cependant, m'étant remis, je vou- » lus tuer ce méchant animal, je tirai dessus...

» — Comment! vous espériez tuer un loup » avec du petit plomb? — Que voulez-vous! » dans le premier moment on ne pense pas à » tout... Je tirai donc comme un étourdi.... je » crevai un œil au loup.... Il devint furieux et » sauta sur moi! .. Ma foi je jetai mon fusil de » côté et je me mis en défense ..

» — Il valait mieux garder votre fusil, » dit Victor. — Il valait mieux vous sauver, dit Dufour.

« — Messieurs! tout cela est bien facile à » dire; je n'ai pas eu le temps de la réflexion. » Il fallut boxer... Le loup arriva... je le serrai » dans mes bras, il me donna plusieurs coups » avec ses pates, entre autres un qui m'abîma... » me déchira un œil... Heureusement j'évitai » ses morsures... Enfin nous luttâmes pendant » près de trois minutes; au bout de ce temps il » tomba sur le dos comme étouffé, et moi je me » suis éloigne sans attendre qu'il revînt à lui... Je » suis entré chez des paysans... on a lavé mes

» blessures... et avant de me présenter devant » vous je suis monté chez moi les cacher, les » panser, car, d'honneur, je n'étais pas présen- » table ; j'étais effrayant.

» — Tu l'es encore assez comme cela, » dit Armand, tandis que le reste de la compagnie se regarde d'un air qui n'annonce pas grande confiance dans le récit du combat de Saint-Elme avec le loup.

« — C'est singulier, » dit Dufour, « j'avais » bien entendu dire qu'on se battait souvent » corps à corps avec des ours, mais je ne croyais » pas que les loups fissent aussi le coup de » poing.

» —Quand un animal se sent serré à la gorge » par un vigoureux adversaire, que diable vou- » lez-vous qu'il fasse?...

» Je sais qu'il se montre quelquefois des loups » dans ce pays, » dit M. de Noirmont, « mais » ordinairement les gardes et les paysans nous » avertissent lorsqu'il en a paru un, afin qu'on » prenne des précautions. — Il paraît qu'ils » n'avaient pas encore aperçu celui-ci. »

Ernestine, toujours bonne, quoiqu'elle doute aussi de la vérité de cette bataille, dit à Saint-

Elme : « Monsieur, si vous souffrez encore de
» vos blessures, le repos vous serait peut-être
» nécessaire; on veillera à ce qu'il ne vous man-
» que rien, et l'on ira à Laon chercher le mé-
» decin.

» — Vous êtes mille fois trop bonne, ma-
« dame; oh! point de médecin avec moi!... Je
» sais parfaitement me soigner, m'ordonner
» moi-même ce qu'il me faut... j'ai suivi quel-
» ques cliniques... des cours... j'ai même fait
» des ouvrage sur la médecine, j'ai eu des thèses
» couronnées... enfin je n'ai besoin de personne.
» D'ailleurs j'ai une santé de fer... et puis ces
» blessures ne sont pas dangereuses..... Par
» exemple, cela pourra être long à se cicatri-
» ser... vous voudrez bien me souffrir ainsi. Je
» conçois que je dois être fort laid, mais vous
» aurez l'extrême bonté de ne pas me regar-
» der. »

Comme il importe peu à la compagnie que Saint-Elme se soit blessé en tombant dans un fossé ou d'une autre façon, on ne s'occupe pas davantage de cette aventure, et le vainqueur du loup se met à dîner avec un appétit qui fait

présumer qu'en effet ses blessures ne sont pas dangereuses.

La conversation roule encore sur les étrangers que l'on attend, mais la soirée s'écoule sans qu'ils paraissent. Avant que l'on se retire, Ernestine trouve le moment de dire à Victor : « Je ne sais pourquoi, mais il me semble » que lorsque ces personnes qui doivent venir » seront ici vous cesserez entièrement de penser à moi. — Quelle idée, et qui peut la faire » naître? — Je n'en sais rien... je me sens toute » triste... ah! le cœur a des pressentiments ! »

Le lendemain, dans la journée, une berline de voyage s'arrête devant la maison de M. de Noirmont. Un monsieur décoré en descend, et donne ensuite la main à une jeune personne de seize à dix-huit ans, qui saute légèrement dans ses bras.

« C'est M. de Tergenne ! » s'écrie M. de Noirmont en quittant précipitamment le salon pour aller recevoir les voyageurs. Ernestine suit son mari. Armand est alors absent. Dufour et Victor s'approchent d'une fenêtre pour apercevoir les étrangers ; quant à Saint-Elme, il se lève, va pour sortir, revient et semble ne pas savoir

ce qu'il veut faire : il finit par se mettre dans un coin contre un meuble, et prend un journal à sa main.

Bientôt les voyageurs entrent dans le salon. M. de Tergenne est un homme d'une figure aimable, distinguée ; son sourire est doux et plein de grâce ; ses cheveux gris disent seuls qu'il n'est plus jeune, car le reste de sa personne semble l'être encore. Sa nièce est grande, bien faite ; elle a de beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus, une bouche fraîche, des dents blanches et rangées comme des perles. Avec tout cela on peut n'être qu'une beauté fort ordinaire ; mais, quand il s'y joint une expression de physionomie aimable, des manières élégantes et gracieuses, un ton charmant, alors on a tout ce qu'il faut pour séduire, et c'est ce que possédait la jeune Emma, nièce du comte de Tergenne.

A l'entrée du comte dans le salon, Victor et Dufour ont quitté la fenêtre pour saluer les nouveaux venus. Saint-Elme s'est levé et s'est incliné profondément, sans quitter le coin qu'il occupait. M. de Noirmont témoigne au comte tout le plaisir que lui cause son arrivée. Ernes-

tine fait aussi le plus aimable accueil aux étrangers. Cependant, après avoir examiné Emma, ses yeux se sont déjà portés avec inquiétude du côté de Victor, auquel Dufour dit : « Ah ! mon ami ! quelle jolie personne !... c'est » un amour !... As-tu jamais rien vu de plus » séduisant.

» — Oui, cette demoiselle est fort bien, » répond Victor.

« Fort bien !... Tu dis cela froidement, en- » core ! C'est-à-dire que c'est de ces charmantes » têtes idéales... de ces traits fins... Heureuse- » ment, j'ai encore une toile... je ferai son por- » trait, et tu m'en diras des nouvelles.

» — En vérité, » dit M. de Tergenne, après s'être assis entre M. de Noirmont et sa femme, « je ne puis vous dire tout le plaisir que me » cause votre aimable accueil ; il est égal à ce- » lui que me fit votre invitation. Aussi, vous » voyez que je n'ai point tardé pour en profiter. » C'est cependant agir bien sans façon que de » me présenter chez vous avec cette grande en- » fant ; mais que voulez-vous, ma pauvre Emma » a perdu, en une année, son père et sa mère... » Elle n'a plus que moi... moi, vieux garçon,

» qui n'avais sur la terre personne que je pusse
» serrer dans mes bras, embrasser... gronder
» quelquefois... et qui suis trop heureux main-
» tenant d'avoir ma nièce près de moi. Nous
» avons beaucoup voyagé depuis dix-huit mois,
» j'ai voulu distraire cette chère Emma de ses
» chagrins. Mais je n'avais pas oublié ce pays...
» j'y ai passé d'heureux jours... il y a bien des
» années..... J'y trouverai de doux souve-
» nirs!... Mon dessein fut toujours de venir m'y
» fixer, d'y acheter une maison.

» —Vous n'avez donc rien acheté encore par
» ici, monsieur le comte ? — Non... mais puis-
» que vous voulez bien nous y recevoir pour
» quelques jours, nous chercherons ensemble,
» et mon plus grand bonheur sera d'être bien-
» tôt votre voisin.

» — Oui, monsieur le comte, j'espère vous
» faire trouver ce qu'il vous faut. Nous cause-
» rons de cela tout à loisir... En attendant, per-
» mettez-moi de vous présenter les personnes
» qui veulent bien oublier, près de nous, les
» amusements de Paris : M. Victor Dalmer...
» M. Dufour, peintre fort distingué. »

Pendant que Victor et Dufour échangent des

saluts avec le comte, M. de Noirmont regarde autour de lui dans le salon; il hésite à présenter la personne qui est encore là; cependant il se décide et dit :

« Voilà M. de Saint-Elme... c'est un ami de » mon beau-frère... »

Le comte n'avait pas encore aperçu le monsieur qui se tenait toujours dans un coin du salon. En voyant ce personnage, dont la tête est enveloppée de bandes noires, M. de Tergenne salue de nouveau; Saint-Elme en fait autant et se rassied bien vite.

« Mais n'avez-vous pas un frère? » dit le comte en s'adressant à Ernestine.

« — Oui, monsieur, il habite ici maintenant; » sans doute il ignore votre arrivée... Peut-être » est-il allé promener dans le bois .. Mon frère » ne me ressemble pas, il n'aime pas la campa- » gne... mais votre séjour ici et celui de votre » aimable nièce, contribueront, j'en suis cer- » taine, à lui faire oublier Paris.

» — Allons, ma chère Emma, fais bien vite » connaissance avec madame de Noirmont; elle » est bonne, aimable, elle sera indulgente pour » tes petits défauts. et voudra bien. je l'espère,

» te donner son amitié. Tiens.. je me connais » en sympathie... je gage que madame te plaît » déjà?...

» — Oh! oui, mon oncle, » répond la nièce du comte en allant prendre la main d'Ernestine, « et je ferai mon possible pour que ma- » dame m'aime un peu. »

Emma dit cela d'une façon si franche, si gracieuse, qu'Ernestine ne peut s'empêcher de l'embrasser; mais ensuite elle tourne bien vite pour voir qui Victor regardait.

Armand arrive. Ernestine le présente au comte qui regarde le jeune homme avec intérêt : celui-ci tâche de prendre un air aimable en répondant aux politesses de M. de Tergenne; mais les chagrins qui le rongent, les inquiétudes qui le poursuivent sans cesse, percent toujours sous le sourire qui vient effleurer ses lèvres. M. de Tergenne s'en aperçoit, il dit bas à Ernestine : « Votre frère semble éprouver quel- » que peine secrète. — Je vous l'ai dit, la cam- » pagne l'ennuie... — C'est que probablement il » a laissé à Paris de tendres souvenirs... Oh! » c'est facile à deviner; il est dans l'âge des pas- » sions... de l'amour... Je me rappelle cela. »

Le comte soupire, puis regarde autour de lui d'un air mélancolique en disant : « Me voici » donc à Bréville !

» — Ah ça, monsieur le comte, » dit M. de Noirmont, « vous connaissez donc cette pro- » priété, puisque vous aviez un si grand désir de » l'acheter ?

» — Je ne la connais que pour l'avoir remar- » quée quand j'habitais les environs, mais je » n'étais jamais entré dans la maison, ni dans » les jardins. — Ah ! vous avez habité ce pays ?.. » — Oui, il y a dix-neuf ans au moins. — Où » habitiez-vous ? — Chez un ami dont la maison » était à un quart de lieue d'ici... près du vil- » lage de Samoncey.

» — Vous avez peut-être connu mon père ? » dit Ernestine. « — Non, madame... non, je » n'ai pas eu cet honneur !.. Alors, je crois que » M. de Bréville était veuf. Depuis j'ai appris qu'il » avait épousé une demoiselle... de ce pays... » mademoiselle Jenni de Lucey. — Oui, c'est » ainsi que se nommait celle qui nous a tenu lieu » de la mère que nous avons perdue étant en- » core au berceau. — J'eus... quelquefois l'oc- » casion de rencontrer... de me trouver avec

» mademoiselle de Lucey... — Vous avez connu » notre belle-mère?.. — Oui, madame. — Ah! » n'est-il pas vrai, monsieur, qu'elle était bien » bonne, bien aimable, bien jolie?... — Oui... » elle avait tout pour plaire... mais à cette épo- » que elle n'était pas heureuse ; son père se » trouvait ruiné par des banqueroutes... M. de » Lucey, qui, dit-on, n'avait jamais été fort ai- » mable, l'était devenu encore moins depuis ses » malheurs, et sa fille avait beaucoup à souffrir » de son humeur. — Pauvre femme!... Ah! que » mon père fit bien de l'épouser!... et quel dom- » mage qu'il n'ait pas vécu plus longtemps; » elle l'aurait rendu si heureux! — Elle habitait » cette maison?... — Oui, depuis son mariage, » elle ne l'avait pas quittée... et c'est en ces lieux » que nous l'avons perdue!... Ah! monsieur le » comte, puisque vous avez connu ma belle- » mère, nous parlerons d'elle quelquefois, n'est- » ce pas?.. cela me fait tant de plaisir! — Oui, » madame, oui, nous en parlerons souvent... » et ce sera me procurer autant de plaisir qu'à » vous. »

Le comte est devenu rêveur ; pour le distraire, M. de Noirmont le conduit dans l'appar-

tement qu'il lui destine. Ernestine emmène la jeune Emma. Pendant que les nouveau-venus prennent un peu de repos, les habitants de Bréville se communiquent ce qu'ils pensent des étrangers.

Dufour est enthousiasmé de la nièce du comte. « elle est fort jolie! » dit Armand. — « Oui, très-jolie! » dit Ernestine, qui vient de revenir. — « Elle est bien, » dit Saint-Elme, qui a quitté son coin depuis que le comte est sorti du salon; « mais il y a mille femmes qui la va-» lent... j'en ai connu de mieux!

» — Je ne crois pas, » dit Dufour; « c'est une » tête ravissante : au reste, vous ne l'avez pas » examinée si bien que moi... vous n'avez pas » bougé de là-bas, tant qu'elle était là... vous » aviez l'air d'être sur la sellette... mais je de-» vine bien pourquoi!....

» — Comment? » s'écrie Saint-Elme en regardant fixement Dufour.

» — Parbleu!... vous êtes vexé! vous, beau » fils, mirliflore, de paraître devant cette jolie » personne, le visage entortillé et bardé comme » une mauviette!

» — Ah, ma foi! c'est vrai... je ne m'en dé-

» fends pas... et pour un rien, je ne me serais
» pas montré du tout.

» — Eh bien! vous avez tort : ce bandeau
» vous donne un aspect très-intéressant... un
» faux air de l'Amour!... N'est-ce pas, Victor?...
» Eh bien! à quoi rêves-tu donc, Victor?... Je
» gage qu'il est amoureux de la charmante
» Emma!...

» — Ce serait bien possible! » dit Ernestine
en s'efforçant de sourire. » On dit que mon-
» sieur s'enflamme si vite... et cette demoiselle
» est bien faite pour le captiver.

» — Dufour, tu es bien ennuyeux avec tes
» conjectures!... Comment! madame, vous l'é-
» coutez!

» — C'est que je crois qu'il n'a pas tort, » ré-
pond à demi-voix Ernestine; » car depuis l'ar-
» rivée de cette demoiselle, vous êtes tout trou-
» blé... tout embarrassé... vous ne saviez quelle
» contenance tenir lorsqu'elle était là.... »

Le retour de M. de Noirmont et de ses hôtes
met fin à cette conversation. Cette fois Saint-
Elme ne peut se replacer dans son coin, cela
deviendrait trop remarquable; mais il se pro-

mène de long en large en causant avec Armand.

Le comte de Tergenne a cet esprit aimable qui met tout le monde à son aise. En quelques minutes, il semble qu'il soit depuis longtemps commensal de la maison ; il sait rendre la conversation générale. Ce n'est pas un homme qui veut briller, c'est un homme qui emploie son esprit à provoquer celui des autres. Après avoir quelque temps causé avec Victor et Dufour, il se tourne vers Saint-Elme, qui est à quelques pas de lui, et lui dit du ton de l'intérêt :

» Monsieur a reçu récemment une blessure à » ce qu'il me prraît? »

Saint-Elme semble un moment embarrassé en voyant que le comte lui adresse la parole ; enfin il répond en prenant une voix de tête qui ne ressemble plus à sa voix habituelle.

« Oui, monsieur le comte.. je me suis blessé » à la chasse... Hier... j'ai lutté avec un loup.

» Avec un loup!... Il y en a donc dans ce » pays?...

» Oh! c'est fort rare, » dit M. de Noirmont.

— » Mais au moins vous ne perdrez pas l'œil? » reprend le comte. « — Non... oh! non, j'espère

» le conserver... mais ce sera long... très-
» long...

» — Ah çà, est-ce que votre blessure attaque
» aussi votre voix? » dit Dufour. » Il me semble
» que vous ne parlez pas comme à votre ordi-
dinaire...

» — Mais, pardonnez-moi... Peut-être la fa-
» tigue... et puis le saisissement... car j'avoue
» que j'ai été très-saisi! »

M. de Tergenne, qui d'abord regardait Saint-Elme comme quelqu'un qu'on voit pour la première fois, devient tout-à-coup comme frappé par un souvenir : sa physionomie change; ses yeux se fixent sur Saint-Elme, l'examinent d'une façon singulière, et cherchent à lire dans le seul œil que le bel homme laisse voir. Mais celui-ci fait rouler sa prunelle sans jamais l'arrêter sur le comte, qui bientôt, comme honteux de l'examen auquel il vient de se livrer et des pensées qu'il a conçues, reprend d'un air aimable : » Ma foi, monsieur, voilà qui me
» donnera peu de goût pour la chasse; car il
» paraît que vous avez été bien abîmé.—Oui,
» monsieur le comte, oui, beaucoup d'écorchu-
» res... et au visage, cela contrarie...

» — Décidément, » dit tout bas Dufour, » il » veut parler comme au bal masqué. Apparemment qu'il pense que c'est plus gentil, et » qu'avec cette voix-là il espère séduire la jolie » Emma ! »

M. de Tergenne se rend avec son hôte dans les jardins qu'il montre le désir de connaître. Ernestine y emmène aussi Emma, et Victor suit les dames, ce qui fait encore sourire Dufour. Saint-Elme et Armand se promènent d'un autre côté.

Le dîner réunit de nouveau toute la société. M. de Tergenne s'y montre aimable comme le matin ; il est enchanté du séjour de Bréville : ce qui fait grand plaisir à M. de Noirmont, qui cependant veut laisser écouler quelques jours avant d'offrir à son hôte de lui vendre sa terre. La nièce du comte a la gaîté de son âge, et non cette coquetterie qui gâte trop souvent un heureux naturel. Dufour cause beaucoup de son art avec le comte. Victor qui voudrait être aimable l'est moins qu'à l'ordinaire, et se sent embarrassé quand Ernestine le regarde. Armand est toujours triste. Quant à Saint-Elme, il mange beaucoup, mais ne souffle pas mot.

Aussi, en sortant de table, Dufour dit à Victor :

» Si la blessure de Saint-Elme n'a pas atta-
» qué son estomac, je crois qu'elle a frappé ses
» facultés intellectuelles... Lui, ordinairement
» si bavard! à peine il a dit quatre paroles, et
» encore est-ce toujours sur un ton de fausset! »

La soirée s'écoule rapidement. M. de Tergenne a beaucoup voyagé ; on aime à l'entendre conter, parce qu'il n'y met point de prétention. Sa nièce est musicienne ; on trouve une vieille guitare dans la maison ; mais une jolie voix fait passer un mauvais instrument. On écoute chanter Emma ; on rit, on cause avec son oncle, et l'on est tout étonné quand la pendule sonne onze heures.

Alors on pense que les voyageurs doivent avoir besoin de repos, et chacun se dit bonsoir. Saint-Elme est le premier à disparaître avec sa lumière. Il a été aussi taciturne pendant la soirée qu'au dîner, et Dufour répète en allant se coucher : » c'est vraiment étonnant
» comme cet homme-là est changé depuis qu'il
» a vu le loup! »

CHAPITRE XXII.

UNE RENCONTRE. — FÊTE CHEZ MADAME MONTRÉSOR. — DANGER DE LA VALSE.

—

Le lendemain de son arrivée à Bréville, le comte de Tergenne se lève de grand matin; et, présumant que ses hôtes sont encore livrés au repos, il quitte doucement son appartement, sort de la maison et gagne la campagne.

Le comte marche lentement, et souvent regarde autour de lui. Ses yeux semblent chercher, d'autres fois reconnaître; sa figure est

devenue sérieuse, pensive. Enfin il s'arrête en s'écriant : » Ah! c'est ici! »

Il est devant le vieux chêne où quelque temps auparavant Jacques a conduit Madeleine.

Le comte s'avance sous le vieil arbre; il considère longtemps le gazon que foulent ses pieds, le feuillage épais qui ombrage sa tête. Ses yeux se mouillent de larmes, et il s'assied au pied de l'arbre en murmurant : » Rien n'est changé en » ce lieu... mais elle n'y est plus, j'y reviens » seul. Pauvre Jenny! c'est ici que je l'ai em- » brassée pour la dernière fois!... Ah! combien » elle a dû me maudire depuis!... J'ai payé son » amour du plus lâche abandon!... Alors je ne » cherchais que le plaisir, je m'inquiétais peu » des larmes que je ferais verser, et pourtant » quand je sus qu'elle avait épousé le marquis » de Bréville... la douleur, les regrets qui dé- » chirèrent mon cœur, m'apprirent que j'aimais » Jenny autrement que toutes celles que j'a- » vais trompées!... Mais il n'était plus temps, » elle était à un autre... elle m'avait oublié... » ou peut-être les ordres de son père, le désir » de rendre ce vieillard plus heureux... car » je ne puis croire qu'elle m'avait oublié, pour-

» tant elle en avait le droit... Ah! oui, j'ai bien
» des torts à me reprocher!... »

Le comte baisse la tête sur sa poitrine et reste plongé dans ses réflexions. Il en est tiré par un bruit léger dans le feuillage. Il lève les yeux et aperçoit une jeune fille qui venait d'écarter une branche d'arbre qui lui barrait le chemin, et se dirigeait vers l'endroit où il était assis.

En apercevant un étranger à la place où elle a l'habitude de se rendre, Madeleine ne peut retenir un léger cri.

« Qu'avez-vous donc, mon enfant? » dit le comte; « j'espère que je ne vous fais pas peur.

» — Non, monsieur... c'est seulement la
» surprise... je ne m'attendais pas à trouver
» quelqu'un à cette place... où il n'y a ordinai-
» rement personne. Pardon, monsieur... »

Madeleine salue et va s'éloigner; le comte se lève et lui fait signe de rester.

« Je ne veux pas vous faire fuir... vous veniez
» sous cet ombrage y attendre quelqu'un peut-
» être?... — Oh! non, monsieur, je n'attends
» personne!... — A votre âge... c'est bien per-
» mis... Jadis aussi je suis venu en ces lieux

» attendre quelqu'un... et ce n'était jamais en » vain !... »

Le comte a prononcé ces dernières paroles à voix basse et en reportant ses regards vers la terre. Madeleine le regarde avec étonnement, elle ne sait si elle doit s'en aller ou rester.

« « Vous êtes de ce pays, mon enfant? — » Oui, monsieur. — Que font vos parents? — » Je n'en ai plus, monsieur. — Pauvre fille!... » si vous venez souvent vous reposer sous ce » vieux chêne, nous ferons plus ample connais- » sance, j'y viendrai souvent aussi. — Vous, » monsieur?... — Oui, moi, car j'aime beau- » coup cette place. Adieu, petite, adieu. »

Le comte s'éloigne et retourne à Bréville. Madeleine le suit des yeux en disant : « Pour- » quoi donc aime-t-il aussi cet endroit? »

De retour chez ses hôtes, le comte ne parle pas de sa promenade du matin. Victor, remis du trouble qu'il semblait éprouver la veille, a retrouvé son esprit et sa gaîté. La conversation, les manières de Dalmer plaisent à M. de Tergenne, qui trouve dans le jeune homme une grande ressemblance avec ce que lui-même était à son âge; il aime aussi à causer avec Du-

four, dont l'humeur originale le fait rire. D'ailleurs il recherche les artistes et cultive les arts avec succès; mais avec Saint-Elme le comte se montre moins causeur; il semble qu'un souvenir désagréable vienne frapper son esprit dès qu'il envisage le blessé; en l'examinant, il dit à M. de Noirmont : « Ce monsieur... » blessé... se nomme Saint-Elme... et c'est un » ami intime de votre beau-frère? »

M. de Noirmont répond affirmativement, et le comte n'en demande pas davantage.

La jolie Emma fait la conquête de tous les habitants de Bréville par ses grâces, son heureux caractère et son aimable gaîté.

» Je l'épouserais les yeux bandés, » s'écrie Dufour. « — Je le crois bien! » dit monsieur de Noirmont : « savez-vous qu'elle héritera de » son oncle qui a au moins quarante mille li- » vres de rentes? Hum!... si mon beau-frère ne » s'était pas ruiné; s'il s'était mieux conduit .. » qui sait... mais voyez!... Depuis l'arrivée de » cette charmante personne il n'est pas plus ai- » mable... à peine si on l'aperçoit! »

Victor ne dit rien d'Emma; mais, tout en croyant ne pas faire sa cour à la nièce du

comte, il cherche sans cesse à lui être agréable ; il se place constamment à côté d'elle, rit de ses saillies et se mêle à ses jeux, car la jeune Emma court et joue encore comme un enfant. Victor pense n'être que galant ; mais il est quelqu'un qui voit, qui épie toutes ses actions, qui lit dans son cœur mieux peut-être que lui-même, et qui devine déjà le sentiment qu'il éprouve pour la nièce du comte.

M. de Tergenne est depuis trois jours chez M. de Noirmont, lorsqu'il lui dit, en parcourant ses jardins : « Mon cher monsieur, votre » propriété est charmante, mais elle ne doit » pas me faire oublier que j'en veux une dans » ce pays. Aidez-moi donc à trouver dans le » voisinage quelque chose pour moi. Je ne puis » pas toujours être votre hôte, mais je peux de» venir votre voisin. »

M. de Noirmont sent que le moment est favorable pour effectuer son projet, et il répond « au comte : » Que diriez-vous si je vous pro» posais de vous vendre cette terre?...

» — Ah! je penserais que vous voulez me » tromper, m'abuser... Posséder cette terre... » ce serait pour moi un trop grand bonheur! —

» Eh bien ! monsieur le comte, il ne tient qu'à
» vous d'en devenir propriétaire. Ce domaine
» appartenait à mon beau-frère... il a voulu
» s'en défaire, je l'ai acheté ; mais aujourd'hui
» d'autres raisons me forcent de renoncer à
» cette propriété. Ce n'était pas sans dessein que
» je vous en faisais connaître toutes les dépendan-
» ces... Ce n'est point un château et, quoiqu'on
» l'ait décorée du nom de terre, ce n'est
» qu'une jolie campagne... Enfin, vous la con-
» naissez... je vous ai dit son rapport... — Je
» vous le répète, je serais enchanté de posséder
» cette propriété... Fixez-en vous-même le prix,
» monsieur de Noirmont, et je me regarderai
» toujours comme votre obligé. — Eh bien !
» monsieur le comte... pensez-vous qu'en vous
» demandant quatre-vingt mille francs?... —
» Cela me semble pour rien !... — Non, c'est tout
» ce qu'elle vaut. Ainsi donc quatre-vingt mille
» francs?... — C'est un marché fait... Et si vous
» saviez tout le plaisir que j'éprouve... — Al-
» lons, monsieur le comte, voilà qui est conclu,
» et maintenant vous voyez que vous êtes chez
» vous. — Non pas tant que je serai votre débi-
» teur. Dans quelques jours je compte me ren-

» dre à Paris, où j'ai quelques recouvrements
» à faire... Il faut aussi que j'aille à Crépy, à
» Montcornet. En revenant, je rapporterai les
» les quatre-vingt-mille francs; car j'aime à
» terminer promptement les affaires... Mais
» c'est pourtant à une condition. — Quelle est-
» elle? — C'est que vous vous regarderez tou-
» jours ici comme chez vous, et que de long-
» temps vous ne penserez à me quitter. »

Le comte est au comble de la joie, il va trouver sa nièce et lui apprend son acquisition. M. de Noirmont est aussi fort satisfait de rentrer dans ses fonds et de pouvoir offrir vingt mille francs à son beau-frère. Pour lui la terre de Bréville n'est qu'une jolie campagne qu'on peut facilement remplacer. Ernestine ne partage pas la joie de son mari; mais elle s'efforce de cacher ses regrets. Armand reçoit avec indifférence la nouvelle de cette vente.

« Vous allez avoir vingt mille francs, » lui dit M. de Noirmont. « Avec cela, si vous voulez
» enfin être sage, vous pouvez attendre les évé-
» nements... chercher quelque emploi honora-
» ble... lucratif... vous avez reçu une belle édu-

» cation ; il ne faut point passer votre jeunesse
» dans une honteuse oisiveté. »

Un sourire amer est toute la réponse du jeune homme, qui se hâte de tourner le dos à son beau-frère et d'aller rejoindre son cher Saint-Elme.

Dans la soirée, M. et madame Montrésor viennent à Bréville ; il n'avaient point encore vu le comte et sa nièce. En apercevant la séduisante Emma, Sophie fait un mouvement rétrograde ; elle va ensuite pincer Chéri, qui est allé s'asseoir près de la jolie demoiselle. Cependant l'amabilité de M. de Tergenne, la gaîté décente de sa nièce, chassent bientôt la mauvaise humeur qui avait paru sur le front de Sophie ; et, en apprenant que l'étranger est un comte fort riche, et qu'il va habiter le pays, madame Montrésor tâche aussi d'être aimable.

« Nous venions adresser une prière à nos
» chers voisins, » dit Sophie. « Quelques amis
» de Chéri se trouvant dans ce pays, nous vou-
» lons donner une petite fête... un petit bal...
» c'est un impromptu... Il faut que cela ait lieu

» demain, les amis de Chéri étant forcés de re-
» partir bientôt...

» — Oui, » dit Chéri, « ce sont des bonne-
» tiers qui voyagent pour leur maison de com-
» merce.

» — Ce sont des négociants très-riches. « dit Sophie en interrompant son époux. « Enfin
» c'est une soirée sans prétention... et nous es-
» pérons que vous voudrez bien l'embellir, ainsi
» que toute votre société... et si monsieur le
» comte voulait aussi nous faire l'honneur de
» venir avec mademoiselle... »

M. de Tergenne accepte cette invitation, ainsi que toute la société. Saint-Elme, qui, en voyant tous les jours le comte, semble avoir repris un peu de son ancienne assurance, dit à madame Montrésor en prenant toujours sa voix de tête :

« Madame daignera-t-elle me recevoir affu-
» blé de la sorte?... — Vous serez toujours fort bien, monsieur de Saint-Elme. Mais que vous
» est-il donc arrivé?... — C'est un loup... que
» j'ai manqué, et qui m'a un peu abîmé... —
» Ah! mon Dieu!... il y a des loups de nos

» côtés!... Chéri, je ne veux plus que tu sortes...
» — Ça serait amusant!

» — Vos blessures ne se guérisent donc » pas? » dit Dufour en regardant le bel homme.
» — Non... elle sont toujours dans le même » état... — Votre voix ne revient pas non plus...
» — C'est que ce maudit animal m'a serré la » gorge à m'étrangler.

» — Nous aurons à notre bal M. et made- » moiselle Pomard, » reprend Sophie. « J'es- » père, madame de Noirmont, que cela ne vous » contrarie pas?

» — Pourquoi donc, madame? J'ignore pour » quelle raison M. Pomard et sa sœur ont cessé » de venir nous voir; mais je ne leur en veux » nullement.

» — A propos, » dit Chéri, « je ne vois plus » chez vous cette jeune orpheline... la petite » Madeleine?...

» — C'est vrai, » dit Sophie. « Qu'est-elle donc » devenue, cette petite?... Elle n'est pas jolie, » mais elle a quelque chose d'intéressant... Je » l'aimais beaucoup.

» — Oui, Sophie aime beaucoup les femmes

» l'aides, » reprend Chéri en souriant d'un air malin.

» — Madeleine ne demeure plus avec nous, » répond Ernestine en soupirant. « — Com-
» ment!... elle vous a quittés?... Une jeune
» fille pour qui vous aviez tant de bontés! Obli-
» gez donc les gens... tirez les de la misère...
» on ne fait que des ingrats!... — Vous vous
» trompez, madame, Madeleine est loin d'être
» ingrate... mais des motifs particuliers... Elle
» habite maintenant avec son vieil ami Jacques,
» qui a obtenu la place de garde, et je vais la
» voir le plus souvent qu'il m'est possible.

» — Comment! ce manant, ce malotru de
» Jacques est garde du bois à présent!... Ah! je
» ne peux pas souffrir cet homme-là!...

» — Jacques! » dit M. de Tergenne qui depuis quelques instants écoutait sans parler;
« Jacques!... ce nom ne m'est pas inconnu...
» Ah!... oui... je me rappelle... un laboureur...
» il habitait Gizy...

» — Monsieur le comte est donc déjà venu
» dans notre endroit? » dit Sophie.

» — Oui, madame, mais il y a fort long-
» temps... Ce Jacques avait une figure origi-

» nale... un ton toujours brusque... mais c'était » un très-brave homme...

» — Oh, c'est bien celui-là, monsieur le » comte, » dit Ernestine. « — Et où habite- » t-il maintenant?... — A trois quarts de lieue » d'ici, dans le bois, en allant à Sissonne... la » maison du garde... — Je vous remercie... » J'irai le voir. — Si vous avez déjà vu Jacques, » vous le reconnaîtrez facilement, car il a de ces » figures qui ne changent point, et sur les- » quelles l'âge a peu de prise. — Oui... Oh! je » le reconnaîtrai; mais je suis bien sûr qu'il ne » me reconnaîtra pas, lui!...

» — Je voudrais bien savoir, » dit tout bas Dufour à Victor, « quels rapports peuvent exis- » ter entre M. le comte et notre homme à la » faux. — Qu'est-ce que cela te fait? — Rien!... » mais je voudrais toujours savoir. »

La jeune Emma, qui est folle de la danse, se promet beaucoup de plaisir pour le lendemain. Dufour est préoccupé, en songeant qu'il se trouvera avec mademoiselle Clara. Victor se promet de faire danser la nièce du comte; à chaque instant il la regarde, puis, revenant à lui, il adresse la parole à Ernestine, qui a feint

de sourire à ce qu'il lui dit, et détourne la tête pour essuyer une larme qui brille dans ses yeux.

Pour occuper la soirée, M. de Noirmont établit une partie d'écarté. Le comte s'y place; bientôt on propose à Saint-Elme de rentrer : « Non, » dit le blessé, « je suis vraiment trop » malheureux à ce jeu-là... je me suis promis de » ne plus y jouer.

» — J'ai été aussi fort longtemps sans vouloir » jouer, » dit M. de Tergenne; « une aventure qui » m'arriva à Bagnères m'avait tellement indi- » gné...

» — Une aventure! » dit Ernestine; « il faut » nous la dire, monsieur le comte, vous savez » combien nous aimons à vous entendre. — » Vous êtes trop bonne, madame. »

On suspend le jeu, et chacun s'approche pour entendre le comte. Saint-Elme, seul, va se placer fort loin derrière le narrateur, en disant : « On étouffe ici !...

» — J'étais à Bagnères de Bigorre... il y a » huit ans environ. On y prend les eaux; mais » on y joue surtout, et souvent des sommes » considérables. Il y avait nombreuse société ;

» on m'avait engagé à me méfier de ces cheva-
» liers d'industrie qui fréquentent habituelle-
» ment les réunions où l'on joue ; mais je suis
» peu méfiant, et pour croire au mal, il faut que
» j'en aie la preuve. Je trouvai là un jeune
» homme fort beau garçon, qui se faisait appe-
» ler de Souvrac ; il avait des manières sédui-
» santes, causait de tout et sur tout avec une
» étonnante facilité. Bref, il trouva moyen d'être
» de toutes mes parties. Il me gagnait conti-
» nuellement mon argent ; j'attribuais mes per-
» tes au hasard, lorsqu'un soir, ce Souvrac
» m'ayant insensiblement amené à jouer plus
» que je ne voulais, quelques soupçons s'empa-
» rèrent de mon esprit : j'observai mon adver-
» saire. Il me croyait sans défiance ; il ne me
» fut pas difficile d'acquérir des preuves de sa
» friponnerie. Ne voulant pas faire d'éclat, je
» fus maître de moi, et je quittai le jeu d'une
» façon qui devait pourtant faire deviner à mon
» joueur que je n'étais plus sa dupe. Mais l'ef-
» fronterie de ce Souvrac était extraordinaire.
» Le lendemain, il annonça son départ. J'avais
» cessé de lui parler ; il se présente chez moi
» pour me faire ses adieux. Je passai dans une

» seconde pièce de mon appartement; en ordon-
» nant à mon domestique de dire que j'étais
» sorti... Souvrac se jette alors dans un fauteuil
» en annonçant qu'il va m'attendre. Le valet le
» laisse. Souvrac se croit seul ; il aperçoit, à
» une pelote de la cheminée, une fort belle
» épingle en diamant, que j'y avais attachée la
» veille. Mon coquin l'enlève lestement, la
» place à sa chemise, boutonne son habit et ga-
» gne la porte. Mais une glace, placée dans la
» pièce où j'étais, m'avait permis de tout voir.
» Je cours après mon drôle, le rattrape, lui ou-
» vre l'habit, reprends l'épingle, et le laisse se
» sauver en lui disant : Allez vous faire pendre
» ailleurs ! mais ne vous retrouvez jamais en
» ma présence ! Vous pensez bien qu'il ne de-
» manda pas son reste ; il quitta Bagnères
» sur-le-champ. Depuis ce temps je ne le revis
» plus.

» — Voilà un effronté coquin ! » dit M. de Noirmont. « — Oui, » dit Saint-Elme en restant à la place qu'il a choisie, « c'était un drôle bien » hardi !... « — Je n'aurais pas été aussi bon que » monsieur le comte, » dit Dufour, « j'aurais fait » arrêter mon voleur.

» — Eh! mon Dieu! monsieur Dufour, son-
» gez donc que j'étais allé à Bagnères pour me
» divertir, et que de semblables affaires amènent
» des démarches, des procédures fort ennuyeu-
» ses! — Monsieur le comte, trop de gens
» agissent comme vous avez fait, et c'est un
» grand tord. On dit au fripon que l'on prend
» sur le fait : Va te faire pendre ailleurs; mais
» c'est qu'il en vole encore beaucoup avant d'al-
» ler se faire pendre.

» — Heureusement, » dit Chéri, « qu'il faut un
» hasard, une circonstance semblable pour se
» trouver en rapport avec un fripon. — Eh! mon
» Dieu! monsieur, » dit le comte, « c'est beau-
» coup moins rare que vous ne pensez; et pour
» qui fréquente le monde... le grand monde
» surtout, de telles aventures sont bien com-
» munes. Ce n'est point dans les réunions bour-
» geoises que se glissent les escrocs; là, ils se-
» raient trop tôt démasqués; car là tout le
» monde se connaît. Mais, dans ces soirées où
» deux à trois cents personnes se poussent, se
» pressent dans des salons, comment voulez-
» vous qu'on se connaisse? Les maîtres de mai-
» sons invitent beaucoup trop légèrement, et

» permettent de plus qu'on leur amène des gens
» qu'ils n'ont jamais vus : pourvu qu'on soit mis
» à la mode, qu'on ait bonne tournure et beau-
» coup d'assurance, on est bien accueilli. Mal-
» heureusement, ce sont les fripons qui réu-
» nissent particulièrement ces trois conditions-
» là. »

La conversation se prolonge quelque temps sur ce sujet ; puis Chéri et sa femme prennent congé de la société en renouvelant leurs invitations pour le lendemain.

Depuis l'arrivée du comte et de sa nièce, Ernestine n'a pas eu un moment pour voir Madeleine ; mais le lendemain de cette soirée, elle se lève de grand matin et se rend près de sa fidèle amie.

Madeleine est déjà occupée à coudre près de sa demeure, lorsque Ernestine vient se jeter dans ses bras.

« Que je suis contente de vous voir ! » dit la jeune fille !... « je commençais à croire que tout
» le monde m'avait oubliée !... Il y a bien long-
» temps que vous n'êtes venue !...

» — Ah ! Madeleine, ce n'est pas ma faute...
» je ne suis pas libre, moi... il est venu des

» étrangers à Bréville... il a fallu rester avec
» eux... Mais combien de fois j'ai regretté de ne
» point t'avoir près de moi... toi, à qui je peux
» dire tout ce qui se passe dans mon âme...
» toi, qui as vu ma criminelle faiblesse!... Ah!
» Madeleine, c'est surtout quand on est cou-
» pable... quand on souffre, qu'on a besoin
» d'une amie qui nous aime, nous plaigne et
» nous console!...

» — Mon Dieu! est-ce que vous auriez de
» nouveaux chagrins?... vous pleurez encore!...
» — Ah! désormais je pleurerai toujours!... —
» Toujours!... il ne vous aime donc plus?... »

Ernestine regarde la jeune fille longtemps avec une morne tristesse; mais ses yeux ont répondu à la question de Madeleine.

» — Il est venu à Bréville un monsieur avec
» sa nièce... cette nièce est jolie... oh! oui, elle
» jolie... et il en est amoureux, très-amoureux.
» Tu penses bien qu'il ne le dit pas; mais je
» l'ai vu, moi; je l'ai vu dès le premier instant
» qu'il l'a regardée... Ah! mes yeux, mon cœur,
» ne pouvaient pas me tromper! Si tu savais tout
» ce que je souffre!... — Je le sais... je com-
» prends, je devine vos souffrances... N'être plus

» aimée!... cela doit faire tant de mal!... mais
» vous vous abusez peut-être.—Oh! non, non,
» Madeleine, on s'abuse quand l'amour com-
» mence; on ne peut plus s'abuser quand il
» finit!...

» — Changer... vous causer du chagrin, c'est
» bien mal!... Et vous ne lui avez pas reproché
» son changement.

» — Des reproches!... ai-je le droit de lui en
» faire?... Ai-je été fidèle, moi?... Oh! non!...
» je mérite tous les maux que j'endure. Parjure
» à mes serments, méritais-je qu'on gardât ceux
» que l'on m'a faits?... et pourtant c'est lui qui
» m'a rendue coupable... Sans lui, jamais je ne
» l'aurais été... Ah! les hommes n'ont pas pitié
» de nous. Pour ajouter à mes peines, il me
» faudra bientôt quitter la demeure où je suis
» née, cette maison que j'aimais tant...

» — Que dites-vous, madame?...— Mon mari
» a vendu le domaine de Bréville à cet étranger,
» l'oncle de la jeune Emma. — O mon Dieu!...
» vous quitterez Bréville... ce pays peut-être, et
» moi je resterai seule ici... Je ne vous verrai
» plus!... — Oui... il me faudra partir... aller
» bien loin... ne plus avoir même une amie...

» rien... rien que mes remords et mes larmes! »

Pendant longtemps Ernestine pleure sur le sein de Madeleine. Là, elle se trouve un peu soulagée. Dans ce bois, seule avec son amie, elle peut en liberté épancher son cœur; mais il faut qu'elle retourne à Bréville, qu'elle cache la rougeur de ses yeux. Elle se lève et embrasse la jeune fille.

« Au revoir, Madeleine... je ne quitterai pas » Bréville de quelque temps... je le crois, du » moins... Mon seul bonheur, maintenant, sera » de venir te voir... Si, par hasard, tu le voyais, » s'il venait ici, ah! surtout ne lui dis pas que » je suis venue pleurer près de toi!... que du » moins il ignore tout le mal qu'il me fait!... » Tu te tairas, n'est-ce pas? — Oui, je vous le » promets.

» — Pauvre femme! » dit Madeleine en la suivant des yeux; « n'était-ce donc pas assez que » mon cœur endurât un mal dont il ne peut » guérir!... fallait-il aussi que le sien ressentît » tout ce qu'on souffre quand on voit celui qu'on » aime en adorer une autre! »

Ernestine est revenue près de ses hôtes; elle s'efforce de cacher ses peines, de prendre un

visage riant, et surtout de ne point laisser voir à Victor que la jalousie déchire son cœur. Elle est douce, aimable avec Emma; car ce qu'elle souffre ne l'empêche pas de rendre justice à la nièce du comte. Bien loin de ressembler à ces femmes qui ne voient que des défauts à leur rivale, Ernestine se dit : « Comment ne lui plai-
» rait-elle pas!... elle a tout pour charmer...
» elle est bien plus jolie que moi, et elle peut
» l'aimer sans crime... Son visage est toujours
» heureux, toujours riant... tandis que moi...
» j'étais sans cesse triste... inquiète!... Ah! il a
» raison de changer. Moi seule, j'ai eu tort de
» l'aimer. »

Dans la journée, le comte parle encore de Jacques, qu'il a l'intention de voir, mais il remet sa visite au garde à son retour de Paris. Pressé de conclure avec M. de Noirmont, et de terminer toutes ses affaires, afin de pouvoir revenir habiter sa nouvelle propriété, M. de Tergenne a résolu de partir le lendemain; mais il laisse sa nièce à Bréville, ce qui semble faire grand plaisir à la jeune Emma.

L'heure arrive de se rendre chez madame Montrésor. Toute la société part. Le comte a

offert son bras à madame de Noirmont; alors Victor a pu présenter le sien à Emma. MM. de Noirmont, Dufour et Saint-Elme les suivent. Armand refuse d'aller à la fête que donnent ses voisins, quoique son ami Saint-Elme le presse de venir se distraire avec eux; mais le jeune marquis ne suppose pas qu'une soirée chez madame Montrésor puisse lui offrir aucun amusement, et il s'enfonce dans le bois, tandis que la société se dirige vers la maison où se donne la fête.

En approchant de chez les personnes qui donnent le bal, Emma s'étonne de ne pas entendre déjà le son des violons, les airs de danse. En entrant dans la maison, l'étonnement de la société redouble. Le vestibule est désert. Une seule domestique va et vient d'une pièce à une autre en rinçant des verres.

« Est-ce que nous sommes venus trop tôt ? » dit le comte en souriant. « — Où donc se donne » la fête... le bal? » demande M. de Noirmont.

« — Dans le jardin, monsieur, » répond la domestique. « Vous allez y trouver tout le » monde. »

On se rend dans le jardin; on parcourt plu-

sieurs allées sans rencontrer la société; enfin on aperçoit une douzaine de personnes réunies sur un carré de verdure.

« — Voilà probablement le noyau de la réu- » nion, » dit Dufour. « Que diable font-ils là ? »

On s'approche de la compagnie; elle se compose de trois commis-voyageurs, amis de Chéri; puis monsieur et mademoiselle Pomard, madame Bonnifoux, M. Courtois et sa nièce, et deux voisines d'un âge mûr.

A l'arrivée de la société de Bréville, un des commis-voyageurs faisait des tours de force, il enlevait un banc de bois à bras tendu.

Sophie vient recevoir son monde ; elle conduit les dames devant des bancs qu'on a placés autour d'un espace qu'on a sablé pour en faire une salle de bal. Plusieurs lampions et des lanternes attachées à des arbres annoncent que c'est là qu'on veut donner la fête.

«Mais avec qui veulent-ils nous faire danser ? » dit Dufour. « Est-ce qu'ils croient que j'invite- » rai madame Bonnifoux ?... Quant à mademoi- » selle Clara, je ne me risquerai pas... son frère » est devenu olive en m'apercevant. »

Les dames prennent place autour de l'en-

droit sablé. Le commis continue ses tours : après le banc, il enlève une chaise avec ses dents ; ensuite il lutte avec un de ses amis à qui sautera le plus loin ; puis ces messieurs ôtent leurs habits et se mettent à jouer à qui jettera l'autre par terre. Et madame Montrésor ne cesse de s'écrier : « Ah ! qu'ils sont aima-» bles !... qu'ils sont drôles !... C'est qu'ils sont » capables de nous amuser comme cela toute la » soirée ! »

Les habitants de Bréville se regardent sans rien répondre. Dufour seul dit entre ses dents : « Si elle nous avait prévénus qu'elle nous invi-» tait pour voir ces messieurs faire des tours de » force, je ne me serais pas mis en toilette de » bal.

» — Où est donc M. Montrésor? » dit M. de » Noirmont. « — Il va revenir... il est allé cher-» cher l'orchestre... car nous comptons bien » danser... Oh ! nous danserons...

» — En attendant, » dit madame Bonnifoux, « si on veut faire un loto... — Non... non, » madame Bonnifoux... pas encore... Oh ! te-» nez, voilà M. Grossillot qui se tient sur la

» tête... et il marche sur les mains... Ah ! sont-
» ils drôles !... »

En effet, M. Grossillot, l'un des amis de Chéri, s'étant mis à marcher la tête en bas, ses deux collègues, qui probablement croyaient devoir faire comme chez *Nicollet*, aller de plus fort en plus fort, venaient de s'étendre sur le gazon ; et l'un d'eux, en marchant sur les mains, veut porter son camarade sur ses pieds ; mais le camarade n'ayant pas bien gardé l'équilibre, tombe sur le gazon la face contre terre. La chute avait été lourde ; néanmoins le monsieur se relève en soutenant qu'il ne s'est fait aucun mal, quoique son nez soit déjà enflé ; et il s'obstine à continuer ses exercices gymnastiques. M. Pomard, qui a pris pour point de mire un tilleul, semble résolu à faire la statue pendant toute la soirée ; tandis que sa sœur rit comme une petite folle à chaque nouvelle culbute de ces messieurs qui veulent à toute force amuser la société.

L'arrivée de quelques personnes sert de prétexte aux habitants de Bréville pour quitter les bancs et se promener dans le jardin. Les folies

des trois messieurs de Paris ennuient considérablement Ernestine et Emma.

Enfin Chéri arrive; il est suivi d'un gros garçon de vingt-cinq ans, qui est presque aussi joufflu que M. Montrésor. Le gros garçon, qui est en veste, ne tient rien dans ses mains; cependant Sophie s'est écriée : « Ah! voilà la mu-
» sique! nous allons danser!...

» — Où diable madame Montrésor voit-elle
» donc les musiciens... les instruments? » dit Dufour.

La maîtresse de la maison s'avance d'un air espiègle vers les dames, en disant : « Je suis
» sûre que vous demandez où sont les violons?...
» et en effet je n'en ai pas. J'étais d'abord hor-
» riblement contrariée, car je comptais sur les
» deux seuls ménétriers qu'on puisse avoir dans
» ce pays; mais l'un a un panaris à la main
» gauche, et l'autre est allé travailler à un puits
» artésien, qu'un ingénieur de Sissonne veut
» faire construire dans son jardin. J'étais donc
» désolée; je me disais : Nous ne pourrons pas
» danser... quel dommage!... Mais madame
» Bonnifoux m'a trouvé quelque chose qui vaut
» bien des violons. Vous voyez ce grand gaillard

» que Chéri vient d'amener... c'est le fils de no-
» tre laitière. Eh bien! il siffle comme un ange;
» et tous les dimanches il fait danser ses amis
» et connaissances en leur sifflant des contre-
» danses. Rose, la bonne de madame Bonnifoux,
» qui avait plusieurs fois dansé à cette musique,
» l'avait dit à sa maîtresse... elle assure que
» c'est étonnant... Ce garçon est infatigable!...
» Et vite j'ai envoyé chercher Benoît, qui est
» enchanté de faire danser des personnes comme
» nous!

» — Ah! nous allons danser au sifflet? » dit
Dufour. « — Je vous assure, monsieur, que c'est
» très-agréable, » dit une des voisines: « à ma
» noce on a sifflé toute la nuit, et on s'en est
» très-bien trouvé.

» — Voilà un bal d'un nouveau genre, » dit
» Saint-Elme; je suis très-curieux d'entendre
» cet orchestre-là!

» — Par exemple, » reprend madame Mon-
» trésor, Benoît ne dit pas les figures en sifflant;
» mais nous les savons, et c'est toujours la même
» chose... Allons... Benoît... quand vous vou-
» drez, mon garçon... Messieurs, invitez vos da-

» mes... Chéri... vous savez que vous faites » danser la nièce de M. Courtois. »

Le grand Benoît monte sur une chaise et se met à siffler un *pantalon.* La société de Bréville se sent prise d'une envie de rire qu'elle ne peut réprimer; cependant on se met en place. Victor a pris la main d'Emma, et Ernestine n'a pas osé refuser le comte qui, pour la rareté du fait, veut danser au sifflet.

Le fils de la laitière a des poumons extraordinaires; il siffle tout un quadrille sans se reposer. Les danseurs ont d'abord quelque peine à se faire à cette musique, mais avec un peu de bonne volonté on danserait au son d'un cornet à bouquin. Bientôt plusieurs familles de Gisy viennent augmenter le nombre des danseurs. Pour donner un peu plus de force à l'orchestre, un des commis voyageurs fait le tambourin sur son chapeau, et un autre imite la clarinette en se mettant des feuilles de lilas dans la bouche.

Le comte, qui n'a dansé que pour la forme, se promène dans le jardin avec M. de Noirmont Ernestine s'assied près du bal, mais elle ne veut plus danser : Victor même est refusé. « Faites danser mademoiselle Emma, » lui dit

Ernestine avec douceur, mais sans pouvoir réprimer un profond soupir ; « elle peut bien me » remplacer... Il y a déjà longtemps qu'elle occupe une place... où je croyais rester plus » longtemps. — Que voulez-vous dire, madame? » répond Victor en cherchant à déguiser son embarras. « — Rien... pardonnez-moi ces mots... » En vérité, c'est malgré moi qu'ils me sont » échappés... Je vous en prie, dansez avec elle. » Tenez, elle vous attend... »

En effet, la nièce du comte aimait beaucoup mieux danser avec Victor qu'avec les autres cavaliers, qui tous sentaient la province d'une lieue. D'ailleurs, depuis son séjour à Bréville. Emma s'est habituée à voir Victor sans cesse auprès d'elle ; quand il n'y est pas, elle le cherche des yeux.

Qoique les paroles d'Ernestine l'aient profondément ému, Victor retourne près d'Emma. Il est à la fois triste et content : il est heureux de danser, de causer avec la nièce du comte ; il se sent affligé de la tristesse qu'il a lue dans les yeux d'Ernestine, tristesse dont au fond de l'âme il sent bien qu'il est l'auteur. C'est une situation embarrassante que celle d'un homme entre une

femme qu'il aime encore un peu et une autre qu'il commence à aimer beaucoup. Malgré tout le désir que l'on a de ménager ces deux amours, le nouveau fait toujours pencher la balance.

Dufour s'est risqué : il a invité mademoiselle Clara ; celle-ci a accepté son invitation de l'air le plus gracieux, et bientôt ils sautent et se balancent tous deux avec tant d'accord et d'abandon qu'on ne croirait jamais que c'est sous le lit de sa danseuse que Dufour a passé trois heures. Alors seulement M. Pomard cesse de regarder son tilleul.

Chéri fait circuler des rafraîchissements et du punch ; ce sont ses amis de Paris qui ont fait le punch, et ils n'ont pas ménagé le rhum. Benoît a déjà sifflé six contredanses. Comme il ne met presque pas d'intervalle entre les quadrilles, les danseurs sont en nage, et on se jette sur le punch parce que c'est plus sain. Chéri en offre à chaque instant un verre à Sophie. Et Dufour dit à mademoiselle Clara : « M. Montrésor veut étourdir sa femme, afin d'avoir un » peu de liberté pendant le restant de la soirée. »

Saint-Elme ne danse pas, mais il a pris plu-

sieurs verres de punch. Petit à petit il s'est laissé aller à ses anciennes habitudes. Se trouvant entouré de gens près desquels il sent qu'il n'a qu'à vouloir, il est redevenu beau parleur, railleur, gouailleur même; il lance des compliments impertinents aux dames, des épigrammes aux danseurs, et rit au nez de tout le monde en s'écriant : « C'est charmant, c'est » une fête délicieuse!... Quand je retournerai à » ma terre, je veux que tous mes paysans sif» flent comme ce gaillard-là!... »

Mais au milieu d'une poule, les danseurs restent la jambe en l'air... l'orchestre n'a plus de vent. Benoît se démanche en vain la mâchoire... le sifflet ne vient plus.

« Ah! mon Dieu! » dit Sophie, « qu'est-ce » qu'il y a donc?.. Eh bien! Benoît... mon gar» çon... qu'est-ce qui vous prend?.. nous ne » vous entendons plus... Ah! mon Dieu!... » pourvu que ça lui revienne... Croyez-vous que » ça va revenir?..

» — Attendez... attendez!.. » s'écrie M. Grossillot, « je vais lui rendre le souffle, moi... Te» nez, mon ami, avalez-moi cela, et je vous ré-

» ponds que vous sifflerez comme un serpent à » sonnettes! »

M. Grossillot présente au gros garçon un grand verre de punch : Benoît le saisit; mais, trop empressé de boire pour retrouver son instrument, Benoît avale de travers; loin de pouvoir siffler, il étouffe, il étrangle, il ne peut plus que tousser ; il faut qu'on aille lui chercher de l'eau. Le bal est suspendu, au grand déplaisir des danseurs, et les commis-voyageurs se remettent à faire des tours de force.

Enfin le pauvre siffleur a tant bu d'eau que sa toux se calme. On se remet à la danse, mais cela ne va plus comme au commencement. Benoît s'interrompant à chaque instant pour tousser, les danseurs sont continuellement en suspens.

Pour laisser Benoît se reposer quelque temps, M. Grossillot propose de chanter une valse, que ses amis accompagneront avec le chapeau et les feuilles de lilas.

La proposition est acceptée. Le hasard veut qu'il y ait une excellente valseuse parmi les habitantes de Gizy. Saint-Elme, qui se prétend un des meilleurs valseurs de France, remarque

la légèreté de la jeune personne avec laquelle Chéri essaie en vain de tourner pendant que sa femme est allée couper de la brioche. Saint-Elme ne peut résister à l'envie de faire admirer ses grâces; il arrête le couple, repousse Chéri, et s'empare de sa valseuse en disant : « Monsieur Montrésor, vous ne savez pas val-» ser... et je vois que mademoiselle ira très-» bien... vous allez me voir la conduire... Pre-» nez une leçon ! » Et Saint-Elme, entourant la jeune personne de ses bras, s'éloigne en tournant légèrement avec elle. Tout le monde admire la grâce de ce monsieur, qui, malgré le bandeau qui couvre sa tête, conduit si bien sa valseuse. Saint-Elme entend les éloges qu'on lui prodigue ; il se pique, il veut montrer tout son talent; il ne suit plus le cercle tracé; il tourne avec sa valseuse autour d'un buisson, voltige derrière un massif d'arbres, puis reparaît et passe dans le monde sans jamais se cogner contre personne, et les applaudissements augmentent, et madame Bonnifoux s'écrie : « Cet homme-là valserait sur une boule de » loto ! »

Mais en passant avec sa valseuse sous un

marronnier, Saint-Elme n'a pas assez baissé la tête : une branche l'accroche ; il y laisse le bandeau qui lui couvrait un œil et une partie du visage.

Saint-Elme s'est arrêté; il court à l'arbre. Dufour a décroché le bandeau noir, et il le présente au bel homme en lui disant : « Ah çà! mais il me semble que vous êtes guéri... Pourquoi diable portez-vous cela? Je ne vous vois » aucune cicatrice...

» — Pardonnez-moi... pardonnez-moi, » répond Saint-Elme en s'empressant de replacer le bandeau sur sa tête. « Oh ! encore beaucoup! » et mon œil ne peut supporter la lumière. »

En ce moment, Saint-Elme aperçoit le comte de Tergenne qui était arrêté à quelques pas et le regardait d'une façon très expressive. Le beau valseur ne se sent plus envie de continuer; il reconduit sa valseuse et va s'asseoir à l'écart.

Benoît ne sifflant plus sans tousser, la fête ne se prolonge pas tard. A onze heures chacun se retire, et la société retourne à Bréville. Là on cause quelque temps du singulier bal auquel on vient d'assister, puis on se dit bonsoir.

M de Tergenne a fait semblant de prendre

le corridor qui conduit à son appartement; mais bientôt il revient sur ses pas, monte vivement l'escalier qu'a pris Saint-Elme, et le rejoint au moment où celui-ci va entrer dans sa chambre.

» Un moment, monsieur! » dit le comte, en se plaçant devant Saint-Elme; » j'ai quelque » chose à vous dire... »

Le ton du comte était plus que sévère. Saint-Elme tâche de cacher le trouble que lui cause cette brusque apparition et de répondre d'un air aimable :

» Comment, monsieur le comte, vous avez » quelque chose à me dire?... je suis trop heu» reux... si je puis vous être agréable...

» — Quittez ce ton qui ne peut plus m'en » imposer... reprenez votre voix ordinaire; je » vous ai reconnu... vous êtes Souvrac. — Sou» vrac! que voulez-vous dire?... — Je vous répète » que vous êtes le Souvrac qui m'a volé à Ba» gnères... ce bandeau ne peut plus vous servir » à rien... il vous est inutile maintenant. »

En disant ces mots, M. de Tergenne arrache et jette à terre tout le taffetas dont Saint-Elme

couvrait son visage. Le beau monsieur reste confondu, immobile... Le comte reprend :

» Par égard pour ce jeune Armand, qui vous » nomme son ami, et pour les habitants de » cette maison que vous avez indignement abu- » sés, je veux bien ne pas faire d'éclat. Demain, » dès le matin, je pars pour quelques jours ; à » mon retour, que je ne vous retrouve plus au » sein d'une honnête famille, qui rougirait de » honte si elle savait quel est le misérable qu'elle » a reçu ! »

Saint-Elme a tiré son mouchoir, cligné des yeux, pincé sa bouche, et il répond d'un ton piteux :

» Monsieur le comte, je ne chercherai plus à » feindre... mais croyez que... depuis huit ans... » par une conduite irréprochable, j'ai réparé » quelques erreurs de ma jeunesse... et que ja- » mais...

» — C'est assez !... vous m'avez entendu : à » mon retour, ne soyez plus ici... que les per- » sonnes qui demeurent à Bréville n'entendent » plus parler de vous, sinon je vous fais arrê- » ter. »

Le comte s'éloigne brusquement après avoir

dit ces mots. Saint-Elme est demeuré quelques instants interdit ; mais bientôt il rentre dans sa chambre en murmurant : « Ah !... tu me paie-» ras cher cette maudite reconnaissance. »

CHAPITRE XXIII.

LE VOL.

—

Le comte est parti de grand matin ; il espère n'être que huit jours absent ; il doit rapporter la somme qui le rendra propriétaire du domaine de Bréville. Dufour dit à Victor : « Je crois » qu'il nous faudra enfin partir... nous aurons » fait un assez long séjour ici... — Hélas ! pour- » quoi ne sommes-nous pas partis plus tôt ? » répond en soupirant Victor.

Cinq jours après le départ du comte, Saint-

Elme, qui s'est débarrassé de son bandeau, annonce à la compagnie son départ pour le lendemain. Tout le monde, excepté Armand, reçoit cette nouvelle avec une satisfaction que l'on ne cherche même pas à dissimuler.

« Quoi! Saint-Elme, tu veux nous quitter? » dit le frère d'Ernestine en regardant son ami avec surprise ; « ne peux-tu attendre quelques » jours?... alors moi-même je quitterai cette » maison qui va devenir la propriété de M. de » Tergenne ; nous retournerons ensemble à Pa» ris...

» — A Paris ! » s'écrie M. de Noirmont ; « comment, Armand, vous songez déjà à re» tourner à Paris...

» — Mon cher Armand, » répond Saint-Elme d'un ton patelin, « si tu m'en crois, tu ne quit» teras pas ta chère famille!... Moi, je me re» pens d'avoir si longtemps abandonné la mien» ne... J'ai négligé mes affaires... perdu de l'ar» gent... maintenant je veux vivre autrement... » Je te conseille de devenir sage aussi!... »

Armand ne répond pas ; il quitte le salon avec humeur. Saint-Elme le suit, le rejoint dans le jardin, et lui dit en riant:

« Es-tu bien édifié du sermon que je t'ai fait?
» — Oh! j'ai bien vu que tu te moquais de moi!
» — Je devais parler ainsi devant ta famille. —
» Ton départ..... — Est indispensable.... D'ail-
» leurs, je m'ennuie de demeurer avec des gens
» qui me parlent à peine... Sans toi, il y a long-
» temps que je serais loin... — Mais quelques
» jours encore. . — Viens... viens dans le bois,
» nous y causerons plus librement; j'ai beaucoup
» à te parler. »

Saint-Elme prend le bras d'Armand; tous deux sortent et s'enfoncent dans les bois qui entourent Bréville. Arrivés dans un endroit bien sombre, bien éloigné des chemins, Saint-Elme s'arrête et dit à Armand : « Parlons main-
» tenant : Quels sont tes projets?... que vas-tu
» faire avec les vingt mille francs que ton aima-
» ble beau-frère va te donner?... — Je n'en sais
» rien... Tu penses bien d'abord que je ne veux
» pas rester avec eux... — Comme ce serait gen-
» til, à ton âge... passer sa vie en famille!... Il
» faut retourner à Paris, car il n'y a que Paris
» pour des hommes comme nous... — Mais j'y
» dois trente mille francs... j'y puis être arrêté
» en arrivant. — Je sais tout cela... Oh!... de-

» puis plusieurs jours, je réfléchis à ta position.
» Il est impossible que tu te tires d'affaire avec
» vingt mille francs. — Hélas! oui, cette idée
» m'accable... me désole!... — Fi donc! est-ce
» que les gens d'esprit doivent jamais se déso-
» ler, et, Dieu merci, nous avons de l'esprit....
» plus que toute ta famille... Sais-tu ce qu'il te
» faudrait? les quatre-vingt mille francs que cet
» aimable comte est allé chercher pour payer ta
» maison. — Sans doute... avec cette somme je
» pourrais reparaître dans le monde... payer
» mon créancier... et ressaisir la fortune; car
» enfin, avec cinquante mille francs devant moi,
» il est impossible que je ne trouve pas une heu-
» reuse veine. — C'est impossible!... et tu la
» trouverais..... Eh bien! mon cher, puisque
» ces quatre-vingt mille francs peuvent te sau-
» ver... te rendre au monde, aux plaisirs, il faut
» les avoir... — Les avoir!... comment?... qui
» diable veux-tu qui me les donne? — Il faut
» les avoir, te dis-je. Si le hasard... mêlé d'un
» peu d'adresse... nous faisait trouver le porte-
» feuille que le comte va rapporter... — Trou-
» ver... — Oui... trouver dans sa poche. — Ah!
Saint-Elme... que dis-tu là?... Je n'ose te

» comprendre. — C'est que tu ne vois pas bien
» la chose... car enfin ces quatre-vingt mille
» francs, pourquoi les apporte-t-il ? pour payer
» ta maison, donc c'est à toi qu'ils devraient re-
» venir. — Mais puisque la maison est à mon
» beau-frère à présent... — Bah! parce qu'il
» t'a donné quelques bagatelles... quelques mille
» francs dessus. Entre parents, il peut bien t'a-
» voir fait ce cadeau-là. Je te soutiens que les
» quatre-vingt mille francs te reviennent. Mais
» comme tous ces gens-là ne comprendraient
» peut-être pas mon raisonnement, il s'agit de
» te faire avoir cette somme sans qu'ils le sa-
» chent... Je m'en charge, si tu veux me se-
» conder un peu. Oh! si je pouvais agir seul, je
» ne te demanderais pas ton avis. — Saint-Elme,
» tu me fais frémir... — Frémir... tout ça ce
» sont des mots... Veux-tu ou non les quatre-
» vingt mille francs? — Je les voudrais bien....
» mais par des moyens honnêtes... — Trouves-
» en si tu peux!... — Et comment donc espé-
» rais-tu avoir cette somme? — Je vais demain
» faire mes adieux; au lieu de partir, je vien-
» drai me loger chez un paysan... Pas chez
» Jacques, on pourrait y aller et m'y voir.....

» mais de ces côtés... tiens, chez un bûcheron
» qui demeure au bout de ce sentier..... là, à
» gauche... Je m'habillerai en paysan... je met-
» trai une blouse, un grand chapeau... oh! je
» sais me déguiser... J'aurai pour toi un cos-
» tume semblable. . Tu viendras me dire quand
» le comte annoncera son retour. Il doit aller
» à Montcornet, où il a de l'argent à toucher...
» Oh! j'ai fort bien retenu ce qu'il a dit. En-
» suite il ira à Sissonne, et de là il doit revenir
» à pied en se promenant... Viens m'avertir,
» c'est tout ce que je demande. — Non, Saint-
» Elme, non... je te devine... un vol! quelle
» horreur! je n'y consentirai jamais. — Non,
» pas un vol, une surprise... une scène que je
» préparerai. Je te jure que le comte n'y verra
» que du feu... En tous cas, tu ne seras là que
» pour la représentation... je saurai agir. —
» Non, te dis-je, jamais. — Alors, va au diable
» et n'espère plus retrouver ce que tu as perdu!
» On veut rendre service aux gens et ils nous
» refusent!... Refuser le prix de sa maison!...
» le laisser donner à un beau-frère! quelle sot-
» tise!... Après tout, tu n'emporteras pas la
» maison; par conséquent le comte ne perdra

» rien. C'est donc simplement soixante mille » francs que tu fais perdre à ton beau-frère. Il » est assez riche pour perdre cela. — Ah! laisse-» moi ; je n'ai déjà que trop suivi tes con-» seils ! »

Armand retourne à Bréville ; Saint-Elme le suit sans lui reparler. Le lendemain il fait ses adieux à la société, fait des compliments aux dames, qui ne lui répondent pas, va pour prendre la main de M. de Noirmont, qui retire la sienne, et frappe sur l'épaule de Dufour en disant : « Gardez-moi toujours votre petit » tableau, je vous en prie ; je me fâche, si vous » le vendez à d'autres. »

Enfin il part, en annonçant qu'il prendra la voiture à Laon ; mais, en pressant la main d'Armand, il lui dit à l'oreille : « Je ne vais pas » loin... tu me trouveras dans le bois à l'en-» droit où nous avons causé hier. J'espère, au » moins, que tu viendras me voir. »

M. de Noirmont ne cache pas la satisfaction que lui fait éprouver le départ de Saint-Elme. Il profite de cette occasion pour essayer de faire un peu de morale à son beau-frère ; celui-ci ne semble pas l'écouter. L'air sombre,

le regard fixé vers la terre, Armand est fortement préoccupé; tout-à-coup il s'écrie: « Quand doit revenir M. de Tergenne?

» — Mais avant peu, je pense. — Mon oncle » m'a promis de m'écrire quand il sera à Mont- » cornet, » dit Emma; « ce n'est pas loin d'ici; » il doit y aller en revenant de Paris. — C'est » à neuf lieues tout au plus, » reprend M. de Noirmont. « Puis il y a des voitures qui condui- » sent jusqu'à Sissonne, nous pourrons aller » au-devant de monsieur votre oncle. — Oh! » il ne le veut pas; mais c'est égal, si madame » de Noirmont veut bien y venir, nous irons » toujours. Vous viendrez aussi, n'est-ce pas, » monsieur Dalmer? »

Victor s'incline sans répondre. Ernestine les regarde tous deux en répondant: « Oui, nous » irons, car je n'ai plus que peu de temps à res- » ter dans ce pays, et j'aime à le parcourir en- » core. Cela me rappelera mes promenades de » cet été

» — Ah! madame, pourquoi dites-vous que » vous n'avez plus que peu de jours à rester » dans ce pays? Est-ce que vous pensez à vous » en aller? ce serait bien mal, mais certaine-

» ment mon oncle ne le souffrira pas. Monsieur » de Noirmont, n'est-ce pas que vous n'emmè- » nerez pas madame de bien longtemps?

» — Mes affaires me rappelleront à Morta- » gne, mademoiselle; mais si ma femme dé- » sire rester encore quelques semaines avec » vous, je suis bien loin de m'y opposer. — » Ah! vous resterez, madame — Non, made- » moiselle, non ; malgré le plaisir que je goûte » avec vous, je suivrai mon mari. Puisque je » dois quitter cette maison, je crois que le plus » tôt sera le mieux. »

Emma n'ose insister; elle voit Ernestine si triste, qu'elle craint d'avoir dit quelque chose qui lui ait fait de la peine. Victor se tait; il souffre aussi; il se reproche toutes les peines qu'il cause à une femme qui, sans lui, jouirait encore de cette existence calme, douce, qui semblait devoir être à jamais son partage; il sent en ce moment que les hommes se jouent trop légèrement du repos, du bonheur de celles qui ont le malheur de leur plaire, et que souvent ils ne laissent que des larmes là où ils n'ont cherché que le plaisir.

Armand a quitté le salon. Il va se promener

au fond des jardins. Il marche avec agitation; il presse ses pas; il semble vouloir se soustraire aux pensées qui l'assiégent. Parfois il s'arrête et porte la main à son front en murmurant : « Mais comment faire?.. que devenir? La vie » que je mène ici m'est insupportable. Cepen- » dant jamais je ne consentirai. Oh! le projet » de Saint-Elme est affreux! mais il ne l'exécu- » tera pas, d'ailleurs c'est impossible. »

La jeune homme rentre dans sa chambre; ce que Saint-Elme lui a dit revient sans cesse à sa pensée. La nuit, il ne goûte pas un moment de repos. Le lendemain il se rend chez Jacques dans l'espoir qu'auprès de la jeune fille il trouvera un peu de calme; mais c'est en vain qu'il veut se distraire : même à côté de Madeleine, le souvenir des quatre-vingt mille francs le poursuit; il ne rêve, il ne songe qu'à cet or qui fond si vite dans ses mains.

Madeleine regarde le jeune homme avec inquiétude et lui dit : « Qu'avez-vous donc, mon- » sieur Armand? vous semblez plus triste qu'à » l'ordinaire. — Je n'ai rien... rien de nouveau. » — Oh! si... vous avez du chagrin, mais j'en » devine le motif : votre sœur me l'a dit. —

» Comment! que vous a dit ma sœur? — Que
» votre propriété allait être vendue à un étran-
» ger. Vendre la maison où l'on est né!... ah!
» cela doit faire bien de la peine. — Oui, Ma-
» deleine... en effet... cette vente m'occupe
» sans cesse. — Mon Dieu! que n'ai-je été ri-
» che! Je voudrais tant vous voir heureux. Oh!
» oui, je vous aime bien!. . et je ne rougis pas
» de cet amour-là... il est si pur!... Ah! vous
» ne me croyez pas peut-être!... mais la pau-
» vre Madeleine aurait donné sa vie pour vous
» et votre sœur.

» — Bonne fille! je vous crois, mais vous ne
» pouvez rien changer à mon sort. Adieu! Ma-
» deleine, adieu! »

Armand s'est éloigné de la maison du garde; il se rend à l'endroit du bois où la veille il s'est reposé avec Saint-Elme. Un homme mal vêtu est assis sur un tronc d'arbre; Armand va passer sans s'arrêter. Cet homme l'appelle C'est Saint-Elme qui a barbouillé son visage, jauni sa peau, rasé une partie de ses sourcils, et s'est rendu tellement méconnaissable, qu'Armand est quelques instants avant de le reconnaître.

« Comment me trouves-tu? » dit Saint-Elme.
« — C'est incroyable! — J'ai joué la comédie;
» je sais me grimer; et, si je l'avais osé, chez
» vous certes le comte ne m'aurait pas reconnu.
» — Comment? — N'importe! Quand arrive-t-
» il, ton acquéreur? — Je n'en sais rien. Je
» pense que tu as renoncé à ton projet?—Non,
» mon cher, je veux te servir malgré toi. — Tu
» l'espères en vain. On doit aller au-devant du
» comte jusqu'à Sissonne dès qu'il annoncera
» son retour. »

Saint-Elme frappe la terre avec fureur, puis reste quelques instants en méditation... enfin il reprend : « Si tu veux me seconder, je suis
» encore certain de réussir. Tu m'ouvriras une
» des portes du jardin dont tu as toujours la
» clé sur toi. Je m'introduirai dans la cham-
» bre .. je m'y cacherai... ensuite...

» — Non... non... te dis-je!... n'y compte
» pas... Adieu! .. je ne veux plus t'enten-
» dre. »

Armand s'enfuit à travers le bois; il sent sa faiblesse, et craint d'écouter celui qui lui a déjà fait faire tant de fautes, et qui maintenant veut le pousser au crime. Il se promet de

ne plus revoir Saint-Elme. Il rentre, et s'enferme dans sa chambre où il passe toute la journée. Le lendemain il ne descend de chez lui qu'au moment du dîner. Il apprend alors qu'on a reçu dans la matinée une lettre du comte. Il est à Montcornet, et annonce son retour pour le lendemain.

« Ainsi, » dit la jeune Emma, « demain ma-
» tin nous irons au-devant de mon oncle,
» n'est-ce pas, madame? puisqu'il doit quitter
» la voiture à Sissonne. — Oui, » dit Ernestine,
« aussitôt après le déjeuner nous nous met-
» trons en route. »

Armand se sent soulagé en apprenant que le comte ne reviendra pas la nuit par les bois. Après le dîner, il sort, et cette fois il n'hésite pas à se rendre à l'endroit où il a l'habitude de trouver Saint-Elme.

On est au mois de septembre ; les jours sont courts, les nuits deviennent fraîches ; il commence à faire sombre, lorsque Armand rencontre Saint-Elme. Il lui apprend le retour du comte pour le lendemain, et la partie projetée par les dames.

« Eh bien! ne pensons plus à cette affaire, »

dit Saint-Elme ; « je voulais t'obliger... tu ne
» le veux pas... à ton aise... Touche tes vingt
» mille francs... Demain, je partirai pour Laon...
» Je quitterai d'abord ce costume, et je t'atten-
» drai pour retourner ensemble à Paris... où je
» désire que tu échappes à ton créancier. »

Armand fait divers projets pour son retour à Paris. Tout en causant, ces messieurs ont marché à travers le bois. Bientôt Saint-Elme s'arrête en s'écriant :

« Nous voilà tout près de la maison du gar-
» de... Oh! je ne veux pas y rentrer... je ne
» veux pas que Jacques me voie sous ce cos-
» tume... Il m'a rencontré une fois dans le bois
» et regardé avec attention... mais il ne m'a pas
» reconnu. »

Armand se dispose à retourner sur ses pas lorsque Saint-Elme le retient par le bras en disant à demi-voix : « Attends... attends... Qui
» est-ce qui entre chez le garde?... Oh! pour le
» coup, c'est la fortune qui nous l'envoie. Tiens,
» vois toi-même — Grand Dieu! c'est le comte
» de Tergenne. — Je ne veux plus m'en aller
» maintenant... Le comte chez Jacques!... Il
» ne veut sans doute que se reposer un ins-

» tant... et dans quelques minutes il fera tout-» à-fait nuit..... — Ah! Saint-Elme, pense-» rais-tu encore...—Silence!... et ne bougeons » pas. »

C'est bien M. de Tergenne, qui, après avoir examiné la maisonnette du garde, vient d'entrer chez Jacques, qui est alors assis dans une salle basse, à côté de Madeleine.

« Peut-on se reposer quelques instants chez » vous? » dit le comte en s'arrêtant sur la porte de la maison.

« Oui, monsieur, oh! tant que vous vou-» drez... et vous rafraîchir même. — Je vous » remercie, je ne désire que me reposer. — As-» seyez-vous, monsieur. Madeleine, veux-tu » nous donner de la lumière; voilà le jour qui » baisse. — Oui, mon ami. »

La jeune fille revient bientôt avec une lumière; alors le comte s'écrie : « Je ne me » trompe pas!... c'est la jeune fille que j'ai ren-» contrée il y a quelques jours dans la plaine » de Gizy... sous le vieux chêne. — Oui, mon-» sieur, c'est moi... je vous reconnais bien » aussi. »

Le comte regarde ensuite Jacques pendant

longtemps, si bien que le garde s'écrie avec sa brusquerie ordinaire :

« Est-ce que monsieur me reconnaît aussi? » — Mais.., ce serait possible. — Moi, je ne » reconnais pas monsieur. — Je le crois. Vous » êtes Jacques... l'ancien laboureur qui demeu- » rait à Gizy? — C'est moi-même... et mon- » sieur?... — Je suis ami de M. de Noirmont, » et je viens d'acheter la maison qui apparte- » nait au marquis de Bréville.

» — Ah! c'est monsieur qui a une nièce... » bien jolie!... » s'écrie Madeleine; puis elle baisse les yeux comme honteuse de ce qu'elle vient de dire. Le comte la regarde en souriant et répond : « Oui, mon enfant, j'ai une nièce » fort jolie..... mais comment savez-vous » cela?

» C'est madame de Noirmont qui me l'a dit. » — Vous connaissez madame de Noirmont? — » Oui, monsieur. »

Madeleine n'en dit pas davantage; elle va prendre son ouvrage et se met à travailler. Le comte reporte ses regards sur Jacques; il éprouve une secrète jouissance à revoir le pay-

san, dont les traits fortement prononcés ont peu souffert des atteintes du temps.

« Est-ce que monsieur vient de Bréville main-
» tenant? » dit Jacques au bout d'un moment.
« — Non, j'y retourne, au contraire. J'ai été
» passer deux jours à Paris... puis j'avais affaire
» à Montcornet, à Sissonne... On ne m'attend
» que demain chez M. de Noirmont; je le sur-
» prendrai en arrivant ce soir... — Et monsieur
» va devenir propriétaire de la maison de feu
» M. de Bréville? — Oui, mon ami. »

Jacques pousse un soupir; Madeleine en fait autant. Le comte les regarde et reprend : « On
» dirait que cela vous fait de la peine... — Dam'
» monsieur, ça fait toujours de la peine de voir
» une maison changer de maîtres... — Vous
» avez connu le marquis de Bréville? — Pas
» tant le marquis que sa femme... celle-là fai-
» sait du bien à tout le monde dans le pays...
» — Le marquis n'avait-il pas épousé mademoi-
» selle Jenny de Lucey? — C'est ça même... la
» bonne, la douce Jenny... Est-ce que monsieur
» l'a connue? — Non... mais une parente que
» j'ai eue dans le pays m'a souvent parlé d'elle
» avec éloges. et elle épousa le marquis de Bré-

» ville par inclination... — Oh! que non pas...
» la pauvre demoiselle en avait une autre dans
» le cœur... et malheureusement pour un mau-
» vais sujet... vous savez, de ces beaux frelu-
» quets du grand monde... qui se moquent au-
» tant de séduire une fille que moi de boire un
» verre de vin!... J'avais découvert tout ça... En
» se promenant dans les champs, on voit ben
» des choses... et puis mamselle Jenny me choi-
» sissait quand elle avait une commission à faire
» faire... Bref, le beau jeune homme partit...
» on ne le revit plus! mamselle Jenny pleura
» longtemps... ce n'est pas que je veuille dire
» qu'elle eût rien à se reprocher!... mais enfin
» son père lui ordonna d'épouser le marquis de
» Bréville, et elle obéit. »

Le comte a écouté Jacques en tenant ses yeux baissés. Lorsque le paysan a fini, il lui fait d'autres questions sur Jenny. Jacques aime à parler de feu la marquise, il entre dans mille détails qui lui rappellent le temps passé. M. de Tergenne ne se lasse pas d'entendre Jacques; et celui-ci est flatté du plaisir que l'étranger semble éprouver à l'écouter.

Cette conversation se prolonge depuis fort

longtemps. Madeleine écoute en travaillant; mais souvent elle regarde l'étranger, et elle s'étonne de l'intérêt qu'il prend à entendre Jacques.

« Cette jeune fille habite avec vous? » dit le comte en regardant Madeleine. « Je crois me » rappeler qu'elle m'a dit n'avoir plus de pa- » rents... Vous l'avez recueillie ; cela fait votre » éloge, Jacques. — Oui, monsieur, Madeleine » est orpheline, et elle est venue demeurer avec » son vieil ami... qui est trop heureux de pou- » voir lui tenir lieu de tout ce qu'elle a perdu... » mais je veux que vous vous rafraîchissiez, » monsieur. »

Le garde est allé chercher du vin, des verres ; le comte ne veut pas lui refuser de boire avec lui. En buvant. Jacques parle encore, et son hôte, les yeux fixés sur les siens, ne perd pas une de ses paroles.

Le temps a passé, et aucune des trois personnes ne s'en est aperçue. Jacques ne parle plus de la jeune et belle Jenny; le comte reste plongé dans ses réflexions; le paysan n'ose le tirer de sa rêverie, il regarde Madeleine, et tous

deux semblent se dire : « Qu'est-ce donc qui » occupe tant cet étranger? »

Enfin le comte revient à lui; il tire sa montre et s'écrie : « Bientôt dix heures !.. je croyais » n'être ici que depuis un moment !.. c'est que » j'avais un grand plaisir à vous écouter, brave » Jacques. — Pas plus que moi, monsieur, à » parler du temps passé... mais vous arriverez » bien tard à Bréville... — C'est vrai... vos bois » sont-ils sûrs ?... c'est que j'ai une forte somme » dans mon portefeuille... — Dam' monsieur... » il n'arrive guère d'événements ; mais depuis » quelques jours j'ai vu rôder dans les environs » un drôle qui avait une singulière mine... Si » je le vois encore, je veux savoir ce qu'il fait » par ici. Au reste, monsieur, pour que vous » n'ayez rien à craindre, je vous accompagnerai » jusqu'à Bréville.

» — Oh ! merci... cela vous ferait rentrer » trop tard... Je pense qu'on sera peut-être cou» ché quand j'arriverai chez M de Noirmont... » il faudra déranger, éveiller tout le monde. Si » je couchais ici, est-ce que cela ne vaudrait » pas mieux? et demain matin je m'en irai tout » à mon aise. — Pardieu, monsieur, c'est bien

» facile ; j'ai là-haut une chambre et un lit tou-
» jours à la disposition d'un ami. — Cela ne vous
» causera aucun dérangement ?—Aucun, mon-
» sieur. —Alors j'accepte votre hospitalité... J'é-
» prouve du plaisir, Jacques, à coucher sous vo-
» tre toit... — C'est bien de l'honneur pour moi.
» monsieur... mais c'est drôle, vous me faites
» aussi l'effet d'un ancienne connaissance... —
» Dans quelques jours, j'espère que vous vien-
» drez me voir dans ma nouvelle propriété... et
» là... nous renouerons tout-à-fait connaissan-
» ce... Mais il est tard, je ne veux pas vous em-
» pêcher de prendre du repos; moi-même, je
» suis un peu las. Ma chère petite, veuillez m'en-
» seigner ma chambre. —Je vais vous conduire,
» monsieur. — A demain, Jacques... — Dam',
» monsieur, il est possible que je sois déjà en
» course quand vous vous éveillerez. — N'im-
» porte, nous nous reverrons toujours. »

Le comte serre cordialement la main de Jacques, qui est tout ému de l'intérêt que lui témoigne l'étranger. Madeleine partage l'émotion de Jacques, sans pouvoir s'en expliquer la cause. Elle conduit M. de Tergenne dans une chambre au premier, lui laisse une lumière, le

salue avec respect et se retire; puis elle descend près de Jacques et lui dit : « Il a l'air » bien aimable, ce monsieur... C'est singulier » comme il paraissait avoir du plaisir à vous en- » tendre parler de ma bienfaitrice... Je l'aime- » rais rien qu'à cause de cela. — Allons, mon » enfant, ce monsieur nous a fait veiller plus » tard que de coutume : couchez-vous ; je vais » aller en faire autant. »

Le plus profond silence règne dans la maison du garde, où chacun est livré au repos, lorsque Madeleine est éveillée par un bruit subit. Elle se retourne dans son lit, ne sachant pas elle-même ce qui l'a éveillée; bientôt elle se rendort.

Au bout de quelques minutes, un bruit nouveau la réveille ; il lui semble entendre marcher légèrement dans sa chambre; elle n'ose remuer, mais elle entr'ouvre les yeux; la fenêtre est ouverte, un homme est appuyé tout contre, Madeleine va pousser un cri d'effroi, lorsque, cet homme se retournant, la lune lui permet de voir son visage, elle reconnaît le jeune marquis de Bréville.

Madeleine ne sait que penser, que faire;

bientôt des pas se font entendre, quelqu'un vient doucement par le fond et dit à Armand : « C'est fini... cela a été tout seul... les clés sur » les portes... j'en étais sûr... partons. »

On saute légèrement par la croisée, on repousse la fenêtre, les volets ; et le bruit a cessé depuis long-temps, que Madeleine écoute et frémit encore : « C'était Armand, » se dit-elle, « c'était bien lui... qu'était-il donc venu faire » ici... dans la nuit... avec quelqu'un?... Mon » Dieu!.. Qu'est-ce que cela veut dire?..

Madeleine se lève, s'approche de la fenêtre qui est entre-bâillée ; elle se rappelle qu'avant de se coucher elle n'avait fait que pousser les volets pour les fermer, précaution qu'elle négligeait souvent, n'ayant jamais eu la moindre crainte des voleurs, et en poussant avec force, on a ouvert la fenêtre, mal fermée par une mauvaise espagnolette.

Madeleine referme sa fenêtre, ses volets; elle s'assied dans sa chambre; elle tremble encore, elle écoute toujours ; un moment elle pense à aller avertir Jacques, mais elle s'arrête en se disant : « C'était Armand... je l'ai bien reconnu,

» mais que venait-il faire? Mon Dieu, j'aurais » dû le lui demander! »

La jeune fille passe le reste de la nuit dans la plus cruelle agitation; elle s'est jetée sur son lit, mais elle n'a pu trouver le repos, mille pensées s'offrent à son espeit; elle n'ose s'arrêter à aucune, elle sent son cœur oppressé par un affreux pressentiment.

Le jour renaît; Jacques se lève, descend, prend son fusil, et sort en disant à Madeleine : « Notre hôte dort toujours; faut pas l'éveiller, » mon enfant; je vas faire ma ronde dans le » bois. »

Le garde est éloigné. Madeleine a toujours l'esprit frappé de ce qu'elle a vu et entendu dans la nuit; elle attend en travaillant le réveil de l'étranger.

Le comte ne tarde pas à descendre. « Bon- » jour, mon enfant, » dit M. de Tergenne en apercevant Madeleine. « Jacques est déjà sorti, » je gage? — Oui, monsieur. — Ma foi, j'ai » dormi comme un ange dans sa maison.... — » Ah! vous n'avez pas éte réveillé, monsieur... » — Il y a longtemps que je n'avais si bien re- » posé. Mais vous, ma petite, seriez-vous souf-

» frante, ce matin?... vos traits sont altérés. —
» Ah! ce n'est rien, monsieur, c'est que j'avais
» eu peur... que vous ne fussiez pas bien là-
» haut. — J'ai été fort bien, je vous le répète.
» Adieu, petite Madeleine; il faut que je parte,
» car on serait capable d'aller au-devant de
» moi... Dites bien à Jacques que je le remer-
» cie de son hospitalité... et que j'espère le re-
» voir bientôt. »

Le comte quitte la maison du garde; Madeleine le suit des yeux, mais elle sent son cœur soulagé depuis qu'elle a reçu de l'étranger l'assurance que rien n'a troublé son sommeil.

CHAPITRE XXIV.

TOUJOURS MADELEINE.

—

Les habitants de Bréville viennent de se réunir pour le déjeuner. Les dames sont déjà habillées pour la promenade projetée. Armand descend au salon : sa figure est effrayante de pâleur, ses yeux expriment un sentiment continuel de terreur.

« Te voilà, mon frère, » dit Ernestine ; « on » ne t'a pas vu depuis hier dîner. — Non, je » suissorti... j'ai été indisposé...,. je me suis

» couché de bonne heure... — Tu as l'air ma-
» lade, en effet. — Oui, je suis mal à mon aise.
» — La promenade vous fera du bien, mon-
» sieur de Bréville. » dit Emma ; « il faut venir
» avec nous au-devant de mon oncle. »

Avant qu'Armand ne réponde, Dufour s'écrie : » Voilà la promenade toute faite ; j'aper-
» çois M. de Tergenne qui entre dans la cour.
» — Vraiment!... ah! mon oncle est cruel...
» ne pas laisser le temps d'aller au devant de
» lui... »

Le comte entre bientôt dans le salon. « Nous comptions aller à votre rencontre, » dit monsieur de Noirmont. » — Et moi j'ai voulu
» vous éviter cette peine ; d'ailleurs, vous ne
» m'auriez probablement pas été chercher où
» j'étais : j'ai passé la nuit dans votre voisinage.
» — Où donc cela ? — Chez le garde Jacques.
» — Comme mon oncle est aimable ! au lieu de
» revenir tout de suite nous voir, il couche chez
» des paysans. — Ma chère Emma, j'étais bien
» aise de causer avec ce Jacques... Tu ne peux
» pas comprendre mes raisons. Enfin, il m'a
» donné l'hospitalité pour la nuit.
» — Vous avez dû trouver chez lui une jeune

» fille? » dit Ernestine. » — Oui, madame, une » jeune personne qu'on nomme Madeleine et » qui a un air assez intéressant... mais je ne » sais ce qui lui était arrivé ce matin, elle était » singulièrement troublée ; il y avait dans ses » traits quelque chose d'extraordinaire... Enfin, » me voici. Grâce au ciel, j'ai terminé mes af- » faires. Voyons, monsieur de Noirmont, nous » allons d'abord solder notre compte... j'ai là » vos quatre-vingt mille francs... — Vous me » les donnerez chez le notaire en prenant l'acte » de vente. — Qu'importe, chez le notaire ou » ici? j'aime autant me débarrasser tout de suite » de cette somme... »

Le comte fouille à sa poche et en tire un portefeuille. Armand s'est assis dans l'embrasure d'une croisée ; il feint de regarder la campagne.

M. de Tergenne ouvre son portefeuille en disant :

» Savez-vous que si on m'eût volé dans le » bois, on n'aurait pas fait une mauvaise jour- » née? et si je... si... eh bien!...

» — Qu'avez-vous donc, monsieur le comte? » vous pâlissez... » dit monsieur de Noirmont.

» — Mais, voilà qui est bien sigulier... je ne » trouve plus mes billets de banque!... —O mon » Dieu!... — J'ai beau regarder... Voici bien les trois lettres que j'avais aussi dans ce » portefeuille, mais les quatre-vingt mille francs » n'y sont plus... — Grand Dieu! on vous au» rait volé!... Voyez, voyez donc dans votre » poche... «

Le comte fouille dans sa poche; chacun l'entoure, on attend avec anxiété le résultat de ses recherches. Armand seul est resté dans l'embrasure de la fenêtre. Mais le comte se fouille en vain; il ne trouve pas ses billets. La consternation se peint sur tous les visages, lorsque le comte s'écrie :

» Attendez... je me rappelle... hier au soir, » chez Jacques, lorsque je fus seul dans ma » chambre. j'examinai divers papiers qui étaient » dans ma poche ; alors j'avais encore mes qua» tre-vingt mille francs, j'en suis bien certain : » j'ai compté mes billets pour m'assurer si en » route je n'en avais pas perdu. Probablement » qu'au lieu de les remettre dans mon porte» feuille, je les ai laissés sur la table. Il faut » bien que ce soit arrivé ainsi; car ce matin j'ai

» remis mon portefeuille dans ma poche; et
» ne me suis ni arrêté ni reposé pour venir jus-
» qu'ici.

» — Ah! je respire, » dit Ernestine ; » alors,
» monsieur le comte, vous n'avez rien à crain-
» dre, vous retrouverez votre argent.

» — En effet, » dit M. de Noirmont, » puisque
» M. de Tergenne a compté hier ses billets chez
» Jacques, ce n'est que là qu'il peut les avoir
» laissés, ou ce ne serait que là qu'il aurait été
» volé...

» — Volé!... Ah! monsieur, quelle pensée!
» et par qui donc? — Non, sans doute, » reprit
» le comte; cela ne peut être arrivé que par mon
» étourderie; car prendre mes billets sans pren-
» dre le portefeuille, vous conviendrez qu'il fau-
» drait que le voleur fut bien fin ou bien mala-
» droit.

« — Allons vite chez Jacques, » dit M. de
Noirmont; » je vais vous accompagner... — Et
» moi aussi, » dit Dufour, » car ça m'a donné
» un coup de marteau, cet accident-là...

» — Je suis vraiment désolé, messieurs, de
» l'inquiétude que je vous cause... mais je...

» — Ah! mon Dieu! M. Armand se trouve mal, » dit Emma.

Le jeune de Bréville était étendu sur sa chaise, et sa tête, penchée en arrière, semblait privée de vie. Les dames et Victor l'entourent.

» Il était déjà malade ce matin, » dit Ernes-
» tine ; quand vous avez annoncé la perte de
» vos billets, cela lui aura fait impression.

» Parbleu! ça m'a bien étouffé, moi, » dit Dufour.

» — Allez, messieurs, allez chez Jacques...
» Nous aurons soin de mon frère; M. Victor
» nous aidera à le conduire dans sa chambre.

» — Oui, oui, courons chez le garde, » dit M. de Noirmont.

Le comte se remet en route avec Dufour et M. de Noirmont. Ils marchent très-vite et arrivent bientôt à la demeure du garde. Madeleine est assise devant la porte, la tête appuyée dans ses mains, et tellement absorbée dans ses pensées qu'elle n'entend pas venir du monde.

» Voici la jeune fille qui loge chez Jacques, » dit le comte. « — Oui, » dit M. de Noirmont, « c'est Madeleine... Oh! je la connais... —
« Nous la connaissons, » dit Dufour; « mais elle

» semble bien rêveuse... elle ne nous voit pas. »

Le comte frappe légèrement sur le bras de la petite en lui disant : « C'est encore moi mon » enfant. »

Madeleine lève la tête : en apercevant M. de Noirmont et Dufour avec son hôte de la veille, elle n'est point maîtresse d'un mouvement d'effroi.

« Ma chère amie, » dit le comte, « j'ai laissé » ce matin quelque chose chez vous... n'avez-» vous rien trouvé ?

« — Non, monsieur... rien... » répond la jeune fille altérée. « — Vous n'êtes peut-être » pas montée encore dans la pièce où j'ai cou-» ché ! — Pardonnez-moi, monsieur ; j'ai tout » rangé ce matin dans la maison, comme c'est » mon habitude...

— » C'est bien singulier !... Jacques est-il ici ?
— « Non, monsieur ; il est sorti avant votre ré-» veil et n'est pas encore revenu... — Permet-» tez-moi alors d'aller moi-même visiter la » chambre où j'ai passé la nuit. — Oui, oui, » montons, » dit M. de Noirmont.

Ces messieurs montent ; Madeleine les suit.

Le comte examine en vain partout; les billets ne se trouvent pas.

« Qu'avez-vous donc perdu, monsieur? » dit Madelaine. « — Quatre-vingt mille francs en » billets de banque, que j'avais dans mon por- » tefeuille... — O ciel! — Oui, » répond M. de Noirmont en fixant attentivement la jeune fille; « et monsieur le comte les avait encore hier au » soir ici... il les a comptés avant de se coucher. — Ah! mon Dieu!... est-ce que... »

Madeleine n'achève pas; elle est tremblante, elle ne peut plus se soutenir.

» — Est-il venu du monde... quelqu'un ici » ce matin? » demande le comte. — « Non, » monsieur, personne...

» — Aviez-vous, hier au soir, fermé la porte » de votre chambre? » demande M. de Noirmont au comte.

« — Je n'y ai pas seulement pensé... Je ne » suis pas méfiant... D'ailleurs que pouvais-je » craindre?... Oh! je connais Jacques; c'est un » honnête homme.

» — Jacques... c'est possible... mais enfin... » il ne demeure pas seul ici... — Ah! monsieur » de Noirmont, que dites-vous?... — Calmez-

» vous, ma petite ; je ne vous accuse pas. Voyez
» comme elle est tremblante...

» — Oui, oh ! je vois fort bien que, depuis
» notre arrivée, elle semble éprouver une se-
» crète terreur... Monsieur Dufour, est-ce que
» vous ne l'avez pas observé comme moi ?

» — Si fait, » dit Dufour ; « j'avoue que cela
» m'a frappé... Je me suis dit : Voilà une jeune
» fille qui a quelque chose de singulier.

» — Et vous-même, monsieur le comte, vous
» l'aviez aussi remarqué ce matin en la quittant,
» vous nous l'avez dit à Bréville... — Messieurs,
» c'est possible ; mais tout cela ne prouve rien.
» Pauvre petite... rassurez-vous... elle n'a plus
» la force de parler.

» — Monsieur le comte, » reprend M. de Noir-
mont, « aviez-vous parlé hier ici de la somme
» que vous aviez sur vous ? — Oui, je crois me
» rappeler... En m'informant si le bois était sûr,
» j'ai dit... Mais, encore une fois, où voulez-
» vous en venir ? — A vous faire retrouver ou
» rendre votre argent. Ce qu'il y a de positif,
» c'est que vous l'aviez hier soir ici, et les bil-
» lets n'étaient plus ce matin dans votre porte-

» feuille : donc c'est ici que vous les avez laissés » ou qu'on vous les a volés.

» — C'est aussi clair que deux et deux font » quatre, » s'écrie Dufour.

« — Mademoiselle doit avoir trouvé les bil» lets... ou vu entrer depuis votre départ ce» lui qui les a pris... mais elle a avoué que per» sonne n'était venu... qui donc, si ce n'est elle, » se serait emparé de cette somme?... Allons, » Madeleine, rendez à monsieur le comte ce » que vous avez trouvé ce matin dans sa cham» bre.... et il vous pardonnera.... quoique à sa » place...

» — Je n'ai rien trouvé... rien... je le jure, » répond Madeleine en tombant à genoux. « Ah! » monsieur, vous pouvez me fouiller!... — Oh! » parbleu, mademoiselle, je pense bien que vous » n'avez pas gardé cette somme sur vous... vous » l'aurez cachée, bien cachée, sans doute, mais » on saura vous faire parler... vous allez à l'ins» tant même nous suivre à Bréville.

» — Monsieur de Noirmont, » reprend le comte, » je ne sais si je dois consentir... rien ne prouve » que cette jeune fille soit coupable.... — Tout » me le prouve, à moi. Si elle est innocente.

» elle se justifiera... on retrouvera vos billets.
» Sortons et fermons les portes de cette maison,
» afin que personne ne puisse y entrer. Nous en
» donnerons la clé à mademoiselle, qui la re-
» mettra elle-même au garde... Monsieur Du-
» four, vous aurez la complaisance de rester
» près de cette maison pour attendre le retour
» de Jacques ; vous lui direz ce que je me suis
» permis de faire et le prierez de venir sur-le-
» champ à Bréville... Venez, mademoiselle...—
» Ah ! monsieur, ne craignez pas que je fasse
» aucune résistance... je vous suivrai... je ne
» chercherai point à me sauver ! »

Malgré la répugnance du comte, on fait ce que veut M. de Noirmont. On sort de la maison, dont on ferme avec soin la porte ; on donne les clés à Madeleine, Dufour reste pour prévenir Jacques. La jeune fille marche en tremblant entre M. de Noirmont et M. de Tergenne ; mais celui-ci a pitié de sa souffrance, et il la force à prendre son bras en lui disant :
« Soutenez-vous sur moi, et ne tremblez pas
» ainsi... Si vous êtes innocente, vous ne devez
» rien craindre, et si vous êtes coupable, j'em-
» pêcherai que vous soyez punie. »

On arrive à Bréville. Madeleine ne pleure plus, elle semble avoir retrouvé son courage ; on la fait entrer dans le salon du rez-de-chaussée, où Armand, qui a repris ses sens, est encore, ainsi que les dames et Victor.

En apercevant la jeune fille, Ernestine s'avance pour l'embrasser ; M. de Noirmont arrête sa femme, en lui disant : « De grâce, madame, » suspendez vos témoignages d'amitié... vous » saurez bientôt si mademoiselle les mérite.... » Monsieur le comte n'a pas retrouvé la somme » qu'il a laissée chez Jacques... Madeleine seule » peut avoir trouvé cet argent... le fait est in» contestable... mais elle ne veut pas l'avouer...

» — Ah ! monsieur .. que dites-vous ! Made» leine coupable d'une bassesse !... Non, je con» nais la grandeur de son âme... elle est inno» cente... et je serai toujours son amie. »

En disant ces mots, Ernestine s'élance vers la jeune fille, elle la presse dans ses bras, l'embrasse tendrement. Victor s'est aussi approché de Madeleine ; il prend une de ses mains, qu'il serre dans les siennes, en disant : « Et moi » aussi, je suis sûr qu'elle n'est pas coupable, » et je serai son défenseur. »

Madelein ne répond rien aux témoignages d'amitié de ses amis, elle n'est occupée que d'Armand, qu'elle a aperçu dans le fond du salon, et dont le morne abattement contraste avec l'agitation de toutes les autres personnes.

« Madame, » dit le comte en s'adressant à Ernestine, « je n'accuse point cette jeune fille... » j'ai cédé aux désirs de monsieur votre époux » en l'amenant ici... mais j'espère que tout s'é- » claircira.

» — Moi, monsieur le comte, » reprend M. de Noirmont, « je ne me laisse ni convaincre, ni » aveugler par l'enthousiasme de l'amitié; les » faits parlent : si mademoiselle n'a pas pris vos » billets, elle a dû voir entrer le voleur. Avez- » vous vu quelqu'un?... dites-le, alors on cher- » chera, on s'informera...

» — Non.... oh! non, monsieur, je n'ai vu » personne! » répond Madeleine en détournant » ses yeux, qui étaient fixés sur Armand.

« Il me semble, monsieur, » dit Victor, « que » vous devez, avant tout, attendre l'arrivée de » Jacques; peut-être a-t-il vu les billets, les a- » t-il serrés pour les rendre à monsieur le comte.

» — Il n'est pas probable qu'il eût fait cela

» sans en dire un mot à mademoiselle pour » qu'elle tranquillise son hôte ; mais c'est ce » que nous allons savoir... car voilà ce Jacques » qui arrive avec M. Dufour. »

Jacques et Dufour entraient en effet dans la cour ; la sueur ruisselait de leur visage. Le peintre accourt le premier dans le salon, et il entre en s'écriant :

« Voilà le garde ! En apprenant ce qui s'est » passé, il a été furieux ! mais quand je lui ai » nommé monsieur le comte, il est devenu » rouge, jaune, vert... de toutes les couleurs... » Il a enfoncé la porte, est entré chez lui pren- » dre... je ne sais quoi... puis m'a suivi en di- » sant des choses que je n'ai pas comprises. Le » voilà. »

Jacques vient d'entrer dans le salon, et, sans faire attention aux personnes qui sont là, il court à Madeleine, et la serre dans ses bras en s'écriant : « Pauvre petite !... on vous soup- » çonne, on vous accuse !... vous !... Mais, cal- » mez-vous, mon enfant, me voilà...

» — Je me suis trompé, si vous rapportez les » billets, » dit M. de Noirmont. « C'est donc vous

» qui les avez serrés par précaution?... Alors il
» fallait avertir.

» — Allez au diable avec vos billets!.... c'est
» bien de cela qu'il s'agit maintenant!... Ah!
» oui... c'est M. le comte Frédéric de Tergenne,
» je le reconnais à présent... Monsieur le comte,
» il y a bien longtemps que je désire vous ren-
» contrer... mais j'avais perdu cet espoir. J'ai à
» vous parler... à vous seul... Messieurs et da-
» mes, vous entendez ce que je désire... Allez
» aussi, ma pauvre Madeleine!... Mais ne trem-
» blez pas... je vais m'occuper de vous. »

Le ton singulier du paysan, la manière dont il regarde le comte, l'assurance qui brille dans ses yeux, imposent à la société, qui se retire en silence, laissant M. de Tergenne seul avec le garde.

« Monsieur le comte, » dit Jacques après s'être assuré qu'ils sont seuls, « si je vous avais recon-
» nu hier en vous parlant de la pauvre Jenny et
» de son séducteur, j'aurais pu vous en dire
» bien plus. Vous êtes ce Frédéric que Jenny
» adorait?...

» — Oui... Jacques... et je mérite tous les re-
» proches que vous m'avez adressés hier sans

» me reconnaître... j'abandonnai celle que j'a-
» vais séduite. Ma conduite fut affreuse!...

» — Ah!... vous fûtes plus coupable encore
» que vous ne pensiez... — Que voulez-vous
» dire?...— Vous aviez cru ne délaisser qu'une
» jeune fille séduite... vous abandonniez une
» mère et son enfant!

» — Grand Dieu!... que dites-vous, Jacques?
» — Que peu de temps après votre disparution,
» l'infortunée Jenny s'aperçut qu'elle était en-
» ceinte; qu'à force de précautions elle cacha
» sa faute à son père; qu'elle mit au monde une
» fille... qui fut nourrie chez une de mes sœurs
» à Samoncey; qu'ensuite, forcée par son père
» de se marier, elle prit chez elle et éleva la pe-
» tite Madeleine... — Madeleine!.... Ah! Jac-
» ques... il se pourrait?.... Tenez, monsieur le
» comte, lisez cette lettre de feu madame de
» Bréville; elle me la donna, en mourant, pour
» vous la remettre si jamais le destin me faisait
» vous retrouver. »

Le comte prend la lettre, et lit en respirant à peine :

« Madeleine est ma fille et la vôtre, Frédé-

» ric ; si quelque jour Jacques vous retrouve et
» vous remet cet écrit, ayez pour mon enfant
» plus de pitié que vous n'en avez eu pour sa
» mère.

» JENNY. »

Le comte couvre la lettre de ses larmes en
» balbutiant : « Pauvre Jenny ! .. j'étais père !...
» et je me croyais seul au monde !. .. et c'est
» Madeleine !... Ah ! quelque chose me parlait
» en secret pour elle !... Je veux la voir.... je
» veux... »

Le comte a fait quelques pas... il s'arrête comme frappé d'un souvenir pénible ; il porte la main à son front .. hésite un moment, puis se dirige vers la porte en s'écriant : « N'importe !
» c'est ma fille !... »

Jacques, qui a examiné attentivement M. de Tergenne, court à lui et l'arrête : « Pardonnez-
» moi, monsieur le comte, si je vous questionne ;
» mais après avoir, pendant dix-huit ans, veillé
» sur votre fille, je crois en avoir le droit. Quelles
» sont vos intentions relativement à Madeleine ?
» — De la reconnaître publiquement, de la
» nommer ma fille...

» — Ah! c'est bien cela ! » dit Jacques en prenant la main du comte, « cela efface tous vos » torts d'autrefois !... mais je ne veux pas que » votre bonheur soit troublé par les indignes » soupçons qu'on a conçus; j'ai lu dans vos » yeux ; le souvenir de l'action que l'on a osé » imputer à Madeleine vous a fait mal... — Ah ! » je ne la crois pas coupable !... — Non, sans » doute, elle ne l'est pas; mais il ne suffit pas » que nous en soyons persuadés tous deux, il » faut que l'innocence de Madeleine soit prou- » vée à tout le monde ; alors seulement vous la » nommerez votre fille. Je vous en supplie, mon- » sieur le comte, attendez quelques heures, » peut-être quelques jours encore.... j'espère » trouver votre voleur... — Comment! — Oh ! » je n'ai pas le temps de m'expliquer, je ne veux » pas perdre une minute, je repars... De grâce, » attendez mon retour... je n'ai pas besoin de » dire que je vais me hâter... il s'agit du bon- » heur, de l'honneur de Madeleine!... Ah! mor- » guenne ! cette pensée doublera mes forces... »

Jacques n'en dit pas d'avantage ; il n'écoute plus le comte, il sort du salon, passe comme un éclair à travers toutes les personnes qui

sont dans l'autre pièce, ne regarde pas même Madeleine, et s'éloigne, encore plus rapidement qu'il n'est venu.

Chacun se regarde avec surprise. Madeleine est inquiète, affligée de la brusque sortie de son ami.

« Qu'est-ce que cela veut dire? » demande Dufour. — Rien de bon, » répond M. de Noir-» mont; « ce Jacques s'enfuit sans même par-» ler à sa protégée..... on finira par convenir » que j'avais raison. »

Le comte paraît à l'entrée du salon, L'émotion qui l'agite, les larmes qui brillent dans ses yeux quand il s'approche de Madeleine, la manière singulière dont il l'examine, fortifient encore les soupçons de M. de Noirmont.

M. de Tergenne va s'asseoir près de la jeune fille; il prend une de ses mains qu'il garde dans les siennes. Madeleine est émue, attendrie... Chacun attend que le comte parle, mais il garde le silence et ne semble plus s'occuper du reste de la société; il est tout à ses souvenirs, à ses pensées. Le temps s'écoule. M. de Noirmont s'approche d'Armand, qui se tient toujours à l'écart, et lui dit tout bas: « Le

» comte voudrait, en témoignant de l'indulgence
» à Madeleine, l'amener à avouer sa faute ; il n'y
» parviendra pas... cette petite a une ténacité
» extraordinaire... il faut mettre fin à tout ceci.
» Si M. de Tergenne est trop pour punir, je ne
dois pas l'être, moi ; je vais me rendre à Laon
pour avertir l'autorité.

« — Ah ! qu'allez-vous faire, monsieur ?... »
répond Armand d'une voix sombre. « — Mon
» devoir. — Eh bien !... laissez-moi ce soin...
» laissez-moi me rendre à Laon à votre place...
» — Vous, Armand ?... non, vous êtes indis-
» posé. — Je me sens plus de force mainte-
» nant... et c'est à moi de terminer cette af-
» faire... — Puisque vous le voulez, j'y con-
» sens... mais partez sur-le-champ. — Oui...
» oui, monsieur, tout sera bientôt éclairci. »

Armand se lève ; il jette un regard sur Madeleine, un autre sur sa sœur, puis sort brusquement.

Quelques instants s'écoulent ; le comte, qui tient toujours la main de Madeleine, s'aperçoit enfin de la tristesse qui règne autour de lui, de l'inquiétude qui se peint dans les regards de sa nièce, d'Ernestine et de Victor. Il sourit alors

en disant : « Eh ! mon Dieu? quel sombre » nuage est venu rembrunir tous les fronts! Je » puis vous assurer cependant que Jacques » m'a pas donné de mauvaises nouvelles; » bien au contraire... Vous, ma chère Madeleine, » ne soyez plus effrayée... encore quelques heu- » res, et vous verrez que loin d'être votre juge, » je suis votre meilleur ami.

» Monsieur le comte aurait-il des preuves de » l'innocence de mademoiselle? » dit M. de Noirmont; « alors il aurait dû nous tranquilli- » ser... nous les communiquer..... je n'aurais » pas envoyé mon beau-frère à Laon... — Et » pourquoi l'avez-vous envoyé à Laon, mon- » sieur? — Comme monsieur le comte se tai- » sait... j'ai cru devoir... prévenir la justice. »

Le comte se lève et entoure Madeleine de ses bras, en s'écriant : « Quoi! monsieur, vous » avez osé accuser Madeleine... vous voulez » qu'on l'arrache de mes bras... Ah! courez, » monsieur, courez sur les traces de votre beau- » frère... empêcher qu'il ne parle; il y va de » mon honneur, de ma vie...

» — Mais; monsieur le comte... — Eh bien! je » saurai moi-même le rejoindre... et je vais...

Le comte fait quelques pas pour sortir... un bruit soudain l'arrête; c'est la détonation d'une arme à feu. Chacun se regarde avec inquiétude.

« Cela semblait partir de la chambre de
» M. Armand, » dit Dufour.

» — Serait-il arrivé quelque chose à mon
» frère!... — Courons, » dit le comte. « Grâce
» au ciel, il n'est peut-être pas encore parti! »

Le comte, M. Noirmont, Victor et Dufour se dirigent du côté de l'appartement du jeune de Bréville; Ernestine les suit. L'odeur de la poudre, qui augmente lorsqu'ils approchent de la chambre du jeune homme leur annonce que c'est bien de là qu'est venu le bruit qu'ils ont entendu.

Le comte entre le premier... mais il recule bientôt et poussant un cri d'horreur, et arrête Ernestine en la retenant dans ses bras. Un spectacle terrible a frappé ses yeux : Armand s'est brûlé la cervelle, il est étendu sans vie dans sa chambre; à côté de lui est un billet tout ouvert. Victor s'en empare et le lit.

« Je dois mourir, je m'étais déshonoré. C'est
» moi et Saint-Elme qui avons volé les quatre-

» vingt mille francs. Le misérable qui m'a en-
» traîné au dernier des crimes a sur lui la somme.
» Faites courir sur ses traces, il doit m'attendre
» dans le petite village de Montaigu. Adieu, par-
» donnez-moi. »

Ernestine a perdu connaissance, M. de Noirmont se cache la figure dans ses mains, mais Victor ne songe qu'à Madeleine. « Maintenant, » dit-il, « on ne peut plus l'accuser ! » Et en apercevant la jeune fille, il court à elle, la presse dans ses bras et l'embrasse tendrement.

Madeleine ne sort des bras de Victor que pour passer dans ceux du comte, qui s'écrie : « Je puis donc enfin te nommer ma fille !

» — Votre fille !... » dit Madeleine en regar-
» dant le comte avec anxiété.

» — Oui, tu es ma fille... dont jusqu'à ce
» jour j'ignorais l'existence ; tu es le fruit de mes
» plus tendres amours... Jacques seul connais-
» sait ce secret... Pauvre enfant ! et pendant
» longtemps tu as langui dans la misère... tu
» as en vain demandé le nom de tes parents...
» ah ! viens, viens sur mon cœur ! Par mes ca-
» resses, mon amour, je ne pourrai jamais assez
» te dédommager de dix-huit années d'aban-

Le comte serre de nouveau sa fille dans ses bras. Emma partage la joie de son oncle ; elle embrasse tendrement la jeune fille en lui disant : « Je vous aimerai comme une sœur! »

Madeleine n'ose croire à son bonheur... mais, au milieu de l'ivresse qui remplit son âme ; elle n'est point indifférente à la mort d'Armand, et elle se dégage des bras du comte en lui disant : « Permettez-moi d'aller essuyer les larmes de » sa sœur. »

Par respect pour la douleur de madame de Noirmont, M. de Tergenne modère les transports de sa joie. Il essaie de consoler M. de Noirmont ; il lui jure le plus grand secret sur l'événement qui vient de se passer, et ne veut pas même faire poursuivre Saint-Elme dans la crainte que l'arrestation de cet homme n'amène là découverte de la complicité d'Armand. Mais de Noirmont, quoique vivement affecté de la honte qui peut rejaillir sur la famille de sa femme, est sourd aux solicitations du comte, il veut arrêter le coupable, afin que M. de Tergenne recouvre la somme qu'on lui a dérobée ; il se dispose à courir sur les traces de Saint-Elme. Victor lui offre de l'accompagner ; il

accepte, et tous deux se mettent en route, malgré les prières du comte.

En apprenant que Madeleine est fille du comte de Tergenne, Ernestine éprouve quelque soulagement à la douleur que lui cause la fin de son frère.

« Désormais tu seras heureuse, » lui dit-elle, « ton père mettra son bonheur à exaucer tes » moindres désirs... Chère Madeleine, cette idée » adoucira un peu la peine que j'éprouverai en » te quittant !

» — Et pourquoi me quitter, ma bonne amie? » Mon père m'a déjà dit que cette maison m'ap» partenait, qu'il me la donnait entièrement... » Eh bien ! vous qui êtes née en ces lieux, ne » les quittez plus... restez-y toujours près de » moi. Ah ! c'est alors que j'y serais tout-à-fait » heureuse.

» — Non, Madeleine ; M. de Noirmont ne » voudrait pas rester ici, et je dois le suivre... » Je veux, par ma conduite à venir, tâcher de » réparer ma faute... Il n'y a plus de bonheur, » de plaisir pour moi dans le monde... Je dois » surtout fuir à jamais la présence de... celui » qui m'a rendue coupable. Il m'a déjà oubliée,

» lui... mais moi... ah! Madeleine, le ciel nous
» laisse notre amour avec nos remords... c'est
» sans doute pour nous punir davantage. »

Deux jours s'écoulent sans qu'on revoie M. de Noirmont et Victor. Ils ont passé vite pour le comte, qui ne quitte plus sa fille. Emma, loin d'être jalouse de la tendresse que son oncle témoigne à Madeleine, éprouve pour celle-ci l'amitié d'une sœur. Et depuis que Dufour sait que la petite est la fille de M. de Tergenne, il se serre les poings en disant : « Si j'avais de-
» viné cela... comme je lui aurais fait la cour!..
» Je l'aurais peinte en Diane. »

Le soir du second jour, M. de Noirmont et Victor reviennent à Bréville. Ils sont accablés de fatigue et n'ont pu trouver Saint-Elme. M. de Noirmont est désolé, et veut se remettre en course le lendemain matin ; mais, au point du jour, les habitans de Bréville sont éveillés par Jacques, qui entre dans la cour en criant à tue-tête :

« Je savais bien que c'était le voleur!... Oh!
» je me connais en physionomie, moi! »

On entoure le garde, qui commence par tirer

de sa poche des billets de banque, qu'il remet au comte, en disant :

« Toute votre somme y est... le coquin n'a-
» vait pas encore eu le temps d'y toucher... je
» l'avais rencontré dans le bois la veille du vol.
» Sa figure m'avait frappé... le lendemain, je
» l'aperçus sortant de derrière des taillis ; je l'a-
» bordai en lui disant : C'est bien, M. de Saint-
» Elme ! Il se sauva sans me répondre... Tout
» cela me parut louche, et en apprenant que
» vous veniez d'être volé, je ne doutai plus que
» ce beau monsieur ne fût pour quelque chose
» là-dedans. J'ai couru sur ses traces. Je l'ai
» rattrappé enfin... mais ce n'est qu'hier... il
» avait un cheval alors, et dam' il allait vite,
» j'aurais bien pu ne pas le rejoindre. Cepen-
» dant je courais toujours en lui criant d'arrêter.
» mes cris lui firent tourner la tête ; en m'aper-
» cevant, il voulut galoper encore plus vite... Il
» y avait des arbres coupés qui barraient son
» chemin. Il voulut les sauter, il piqua son che-
» val ; celui-ci s'emporta, partit comme le vent !
» Mais, patatras ! je vois bientôt le cheval libre,
» et le cavalier couché sur le chemin... je cours
» à lui... sa tête avait porté sur un tronc d'ar-

» bre, elle était fracassée... Cependant, en me » voyant, il eut encore la force de fouiller à sa » poche et de me donner ces billets de banque, » en me disant : Tenez... voilà ce que vous » cherchez... rendez cela au comte de Ter- » genne... Il ne put en dire davantage ; on l'em- » porta chez un fermier, où il mourut en arri- » vant. »

La mort de Saint-Elme n'afflige personne. Jacques voit que le comte a déjà reconnu sa fille, et il embrasse Madeleine, en lui disant : « Vous v'là un père... vous v'là heureuse !... à » c't'heure, ma tâche est finie ; mais c'est égal, » je vous aimerai comme auparavant. »

M. de Noirmont n'attendait pour quitter Bréville que la fin de cette affaire. Il fait sur-le-champ ses dispositions et annonce au comte son départ ; celui-ci essaie en vain de le retenir encore.

« Non, monsieur le comte, nous ne pouvons » rester davantage, » dit M. de Noirmont ; « en » ce moment, ce séjour ne saurait que nous » être pénible, à ma femme et à moi ; plus tard » j'espère y revenir.

» — Non, » dit tout bas Ernestine à Victor...

« ces lieux furent témoins du crime du frère...
» et de la faute de la sœur... nous n'y revien-
» drons jamais. »

M. et madame de Noirmont ont quitté Bréville. Victor et Dufour annoncent leur prochain départ. Mais Madeleine a remarqué la tristesse du jeune homme et le chagrin d'Emma; elle trouve l'occasion d'être un instant seule avec Victor : « Pourquoi partez-vous? » lui dit-elle.

« — Ah! Madeleine, que ferais-je encore ici?
» J'ai trop à me repentir d'y être venu... J'ai
» coûté des larmes à Ernestine... je ne dois pas
» chercher à en faire répandre encore.. — Mais,
» vous aimez Emma?.. — Oh! oui, je l'adore...
» et c'est pour cela que je pars, car je ne dois
» pas espérer que le comte veuille me donner
» sa nièce... je l'ai entendu parler d'engage-
» ments... de projets d'union déjà formés...
» Adieu, Madeleine... je dois partir. — Attendez
» encore. »

Madeleine va trouver son père, et lui dit :
« Vous m'avez promis que vous ne me refuse-
» riez rien... moi je n'ai qu'une grâce à vous
» demander... ce sera la seule... la dernière.

» — Que désires-tu, ma fille ?—Que vous unis-» siez Emma à Victor.., ils s'aiment tous les » deux, et vous ferez leur bonheur. »

Le comte réfléchit un moment, puis il embrasse Madeleine en lui disant : « J'avais d'au-» tres projets... mais tu le désires, je n'ai rien à » te refuser. »

Madeleine court annoncer à Victor et à Emma cette nouvelle. Les deux amants la pressent dans leurs bras. Dufour s'essuie les yeux en disant : « J'avais vraiment tort de me méfier » de cette petite !

» —Vous voulez donc que je vous doive tout ?» dit Victor à Madeleine. « — Oui... je veux vous » forcer à avoir toujours de l'amitié pour moi ! »

Le comte ne tarde pas à venir lui-même confirmer la nouvelle apportée par sa fille. Emma et Victor sont au comble de la joie ; leur union est arrêtée pour le printemps prochain. En attendant, Victor ira voir son père, qu'il ramènera à Bréville, et Dufour retournera à Paris chercher ses pantalons.

Madeleine semble heureuse du bonheur de ceux qui l'entourent ; cependant quelquefois un soupir lui échappe ; alors le comte lui dit :

« Mais toi, ma fille, ne formes-tu aucun vœu?
» ne désires-tu rien encore?

» — Non, mon père, » répond Madeleine en souriant, « car j'ai fait tout ce qui était en » mon pouvoir pour rendre heureux ceux que » j'aime. »

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

